

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

L'ESPRIT DES

JOURNAUX,
FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

M A R S, 1783.

T O M E I I I.

D O U Z I E M É A N N É E.



A P A R I S,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint - Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerte* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , en Vignave-d'Isle , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

VOYAGES autour du monde & vers les deux Pôles, par terre & par mer, pendant les années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773 ; 1774, & 1776 ; par M. DE PAGÈS, capitaine des vaisseaux du roi, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, correspondant de l'académie des sciences de Paris. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, de Madame & de madame la comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. 2 vol. in-8vo. le premier de 432 pages, le second de 272 pages ; avec des cartes. 1782.

VOICI des voyages bien différens de tous ceux que nous avons vus jusqu'ici : la plupart des voyageurs par terre, suivent pour leur commodité les chemins les plus fréquentés, & à quelque chose près, paroissent se copier les

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

uns les autres , parce qu'ils sont obligés de nous entretenir des mêmes objets ; les voyageurs par mer sont ordinairement plus neufs & plus intéressans , parce qu'ils font souvent des découvertes importantes , & trouvent de nouvelles nations dont les mœurs , les usages , le caractère , &c. si différens de ce que nous voyons en Europe , sont en droit de piquer notre curiosité & de fixer notre attention. Les premiers en s'occupant de ce qu'ils voyent parmi les nations policées , n'ont jamais à nous offrir que les préjugés , les erreurs , les passions & les diverses connoissances des peuples plus ou moins anciens , plus ou moins civilisés ; & malgré toutes leurs observations , ne parviennent qu'à connoître l'homme de la société , & jamais l'homme de la nature ; ils ne voyent par-tout que des êtres dégénérés & corrompus dans le physique & dans le moral ; ils parviennent à se persuader que l'homme est naturellement méchant , parce qu'ils n'en ont presque vus que de tels , & finissent souvent , grace à ces mauvais exemples , par devenir eux-mêmes plus méchans & plus corrompus , & n'acquérir quelques lumières qu'aux dépens de la vertu. Les seconds allant découvrir des nations nouvelles , seroient souvent plus à portée d'étudier des êtres qui sont beaucoup plus près que nous de l'état primitif , & d'en tirer des notions qui porteroient un grand jour dans l'histoire de l'homme. Mais la plupart ne sont que des marins grossiers , qui ne se réjouissent à la vue d'une terre nouvelle , que parce qu'ils

y trouveront du repos, des rafraîchissemens, des femmes, & des moyens de réparer leurs vaisseaux pour se rembarquer, sans s'amuser à faire des observations sur des peuples qu'ils méprisent.

D'autres ne cherchent dans les contrées éloignées que des objets de commerce. D'autres n'ont pour but que de perfectionner la géographie, ou de faire des découvertes relatives à quelques autres sciences. Les uns remarquent superficiellement quelques usages, font quelque attention à la figure, aux vêtemens des peuples; les autres jettent un coup-d'œil sur les productions du sol. Quelques philosophes font aussi de tems en tems leurs observations. Mais pour bien connoître des peuples, il faudroit vivre avec eux, avoir le courage d'adopter pendant quelque tems leurs usages, de se conformer à leurs mœurs, pour s'attirer leur confiance & entrer dans leur familiarité. Quel est l'homme instruit, quel est le philosophe capable d'une telle résolution; & sur-tout quel est l'homme civilisé, qui ayant assez de courage pour se résoudre à vivre à la maniere des sauvages, seroit assez robuste & assez bien constitué pour exécuter un pareil projet? Ce philosophe instruit, cet homme capable d'une grande résolution, & d'une entreprise dont la seule idée feroit frémir nos lâches & voluptueux citadins; cet homme qui réunit les lumieres de l'esprit, la force de l'ame & celle du tempérament, nous l'avons trouvé dans M. de Pagès.

Il nous apprend que l'ambition des grandes

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

entreprises , & sur-tout un penchant invincible
 pour tout ce qui pouvoit le rapprocher de la
 simplicité primitive de l'homme, tel qu'il se le
 peignoit lorsqu'il sortit des mains du créateur ,
 absorboient toutes les facultés de son ame. Il
 pensoit avec raison que le défaut d'obstination
 & de patience , & que les besoins qu'entraîne
 nécessairement la façon de vivre de ces hom-
 mes , qui , par leur rang & leurs lumières , peu-
 vent seuls être employés à cette sorte d'entre-
 prise, étoient les principaux obstacles qui les
 rendoient souvent inutiles. Il pensoit qu'une
 manière de vivre dure , & un travail soutenu
 de beaucoup de constance & de courage , le
 mettroient à portée de réussir. » J'avois , dit-
 » il , je ne fais quel pressentiment , que plus
 » les hommes sont simples & grossiers , moins
 » ils sont mauvais , & qu'avec un caractère
 » aisé & une extrême simplicité dans la façon
 » de vivre , d'agir & de penser , on est mieux
 » reçu dans les pays barbares qu'au centre des
 » villes les mieux policées , le faste excitant
 » nécessairement la cupidité , mere de l'ava-
 » rice & de la méfiance. Toutes ces raisons
 » embellissoient mon projet à mes yeux , en
 » faisoient disparaître les difficultés , & , me
 » plongeant dans une sorte d'ivresse , parvin-
 » rent à m'y affermir. «
 » Telle étoit la situation de mon ame , lors-
 » qu'en 1766 , mon service me conduisit de
 » Rochefort sur les côtes de Saint-Domin-
 » gue. »

Je m'embarquai sur un bateau françois ,

» allant à la Nouvelle-Orléans, attendant mes
» succès de la providence, de mon courage,
» de ma patience, d'une façon d'être, la plus
» simple qu'il seroit possible, & d'une vie dure,
» dont l'habitude devoit me rendre plus sup-
» portables les fatigues du voyage, & peut-
» être le travail des mains auquel les circonf-
» tances pourroient me forcer; je m'attendis à
» tout, pour n'être surpris de rien. «

L'auteur s'embarqua donc, comme il vient de le dire, pour la Nouvelle-Orléans, ce fut le 30 juin 1767. Cette ville est assez bien bâtie en brique, le quai est large, les rues propres & grandes, & les maisons du roi sont belles; elle est médiocrement peuplée. Les habitans sont d'un beau sang, d'une taille robuste; & d'un caractère mâle & gai. Cette ville n'est la résidence fixe que de marchands & d'ouvriers de toute espèce, de la garnison & des officiers du gouvernement. Les colons, qui sont très-laborieux & fort industrieux, n'y résident en grande partie que dans les intervalles de leur travail & de leur traite; les uns étant adonnés à la culture de leurs habitations, & les autres étant établis au loin à cause de leur commerce avec les sauvages, dont ils ont pris la plupart les mœurs & les vêtemens. Les mœurs de ces hommes que nous nommons sauvages, sont simples, & leur maniere de vivre est dure. Ils conservent beaucoup de flegme & de sérénité dans le bon & le mauvais succès. Ils sont bien faits & robustes: le voyageur se plaisoit sur-tout à considérer dans les hommes, ces

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

deux filets de chair ferme qui sont des deux côtés de l'épine du dos, & qui, dans leur état naturel, ont une forme remarquable.

De la Nouvelle Orléans, M. de Pagès remonta sur une pirogue le grand fleuve du Mississipi & la rivière rouge jusqu'à Nachitoches : ce voyage se fit non sans avoir de grands obstacles à surmonter, tant dans la rapidité du fleuve que dans les arbres renversés dont son cours est embarrassé. Les deux bords du fleuve sont très-bien cultivés par des colons François & quelques Allemands, & bordés en plusieurs endroits de villages de sauvages, qui ont des fusils & des casse-têtes, & cultivent pendant l'été des fruits & du maïs, & l'hiver vont à la chasse, dont ils se nourrissent & vendent le superflu, consistant en viandes & en fourrures, aux Européens.

Ces hommes, que des Européens regardent comme des espèces de brutes insensibles, vont souvent pleurer amèrement sur les tombeaux de leurs proches : un de ces sauvages, qui venoit de perdre sa femme, s'étoit loué en qualité de rameur sur la pirogue de M. de Pagès, pour quitter des lieux qui lui retraçoient la perte qu'il venoit de faire ; il laissoit croître sa barbe pour marque de sa sensibilité : un jour s'étant éloigné des passagers, pour laisser un libre cours à sa douleur, qui paroissoit profonde, il vit inopinément sa fille âgée d'environ douze ans, qui nageoit avec ses compagnes dans le fleuve, il en détourna sa vue en versant des larmes ; la petite sauvage s'en étant

aperçu, cessa son amusement, tomba dans la tristesse & alla se renfermer dans sa cabane. Nous rappelions ce trait avec attendrissement : ceux qui traitent ces hommes bons de sauvages, & qui osent les calomnier, sont souvent plus dignes qu'eux du nom qu'ils leur donnent avec mépris.

Les peuples de ces contrées ont beaucoup de respect pour les vieillards ; les hommes & les femmes se marient très-jeunes ; les époux s'aiment avec beaucoup de tendresse ; ils peuvent se séparer, ce qui arrive rarement ; les femmes se communiquent peu avec les hommes ; ils ne paroissent point jaloux. Ils ne s'occupent que de la guerre, de la chasse & de la pêche.

Une chose fort remarquable, c'est le penchant naturel que l'expérience montre que nous avons pour le genre de vie sauvage ; M. de Pagès assure avoir vu beaucoup de personnes qui l'avoient embrassé ; mais de n'avoir vu dans aucun sauvage la même inclination pour nos usages & nos mœurs : ce n'est qu'à la longue, dit-il, que ces usages leur procurent plus aisément leur nécessaire, & leur créant des besoins nouveaux, leur donne l'idée de la vie comode, & les engagent peu-à-peu à suivre notre façon de vivre.

Nachitoches est éloigné de la Nouvelle-Orléans de cent quarante lieues dans le nord-ouest. C'est un villlage défendu par un fort construit en quarré de gros arbres fichés en terre, en forme de pieux, & très-près l'un de l'autre. Il

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est bien peuplé. Les habitans durs à la fatigue, remontent les rivières à quatre ou cinq cens lieues de distance, avec toute leur famille, pour aller en chasse ou en traite : ils emploient quelquefois dix-huit mois à cette occupation.

M. de Pagès partit de Nachitoches après avoir loué un cheval pour porter ses effets, qu'il emballa dans trois peaux d'ours ; il en destinoit une pour lui servir de lit, l'autre de toit, & la troisieme pour garantir ses effets de la pluie dans les pays inhabités où il se proposoit de passer dans la suite. Il se mit en route pour San-Antonio par les Adaiïes & Naquadoch. Il trouva dans le pays quantité d'Espagnols, demi-sauvages, allant à cheval, vivant de chasse, braves, mais humains, compâtissans & fort hospitaliers. Depuis son départ de la Nouvelle-Orléans, il couchoit toujours dehors, endura souvent la faim, devint malade, eut la fièvre, & éprouva des fatigues inconcevables, vivant absolument comme un sauvage, & n'emportant avec soi pour toute nourriture, lorsqu'il en pouvoit trouver, qu'un peu de viande séchée au soleil, ou de la farine de maïs rôti. Souvent il s'égaroit, souvent la nuit il s'éveilloit, & ne trouvoit plus son cheval qui avoit rompu son lien, & qu'il falloit chercher dans les forêts avec des peines incroyables, souvent il étoit obligé d'éviter des habitations de sauvages qu'il craignoit ; mais l'expérience lui apprit enfin que ces hommes sont plus humains, que les Européens qui vivent dans ces environs n'avoient voulu lui faire croire, Voici un

trait qu'il rapporte de la générosité des sauvages.

» Il se présenta à nous, dit-il, un pauvre
» homme, qui, sans vivres ni cheval, im-
» ploroit le secours de notre petite caravane,
» pour le nourrir & le monter pendant le voyage
» de San-Antonio, où il vouloit se rendre. Il
» fut unanimement rejeté, & je ne pouvois moi
» seul lui rendre ce service; mais quelle ne
» dût pas être notre honte, lorsque nous ap-
» prîmes que les sauvages voisins lui avoient
» fourni un cheval & des vivres, & qu'ils
» l'emmenaient avec eux jusques dans le voi-
» sinage de ce poste, où ils vont en cher-
» chant des fruits dont ils font de très-bons
» gâteaux! »

Les François ont porté leurs vices jusques dans quelques familles de ces peuples simples. Une fille à Nachitoches venoit du fond des bois s'abandonner à ceux qui lui faisoient des présens; voilà comme l'idée du luxe faisant naître des besoins inconnus à la simple nature; parvient à corrompre peu à peu ces peuples innocens.

Le poste de San Antonio est en plaine : il est composé d'environ deux cens maisons, dont les deux tiers sont bâties en pierres; le pays est fertile, quoiqu'il n'y pleuve guere. Ce poste est le plus considérable des quatre qui composent cette province; savoir, les Adaès à sept lieues de Nachitoches; les Acoquissa, à cent lieues dans le sud-ouest de celui-ci; Labadie du *Spiritu-Sancto*, à deux cens lieues dans l'ouest

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sud-ouest ; & enfin San-Antonio , à deux cens cinquante lieues dans l'ouest & ouest un quart sud-ouest des mêmes Adaès. L'on trouve encore le poste de San Saba dans l'ouest un quart nord ouest de San-Antonio ; à cent lieues de distance , & à l'ouest du même San-Antonio , celui de Rio-Grande , situé sur le bord de ce fleuve. A peu-près au même air de vent , on trouve ceux du *Passe-de-Nord* & de *Santa-Fe* , au Nouveau-Mexique , qui sont à environ deux cens cinquante lieues de San-Antonio. On voit par ce détail , qu'il y a une erreur considérable dans les cartes , qui marquent le Nouveau-Mexique beaucoup plus dans le nord qu'il n'est réellement ; il est à croire que la latitude de ces lieux , qui sont plus au nord des possessions Espagnoles , est de 33 à 34°.

Le gouvernement de la ville , dit M. de Pagès , qui est dans l'ouest , est au moins cinquante lieues plus au sud , & celui de la Sonora qui joint à la Californie , est dans le sud-ouest de ce dernier. Les Espagnols ont eu autrefois des postes beaucoup plus au nord ; mais étant inquiétés par les sauvages , ils ont été obligés de les abandonner. Ils ne s'entretiennent qu'avec beaucoup de peine à *San-Saba* , à *Santa-Fe* & à *Passe-de-Nord* ; il y avoit même eu des ordres d'abandonner San-Saba. Les routes sont presque impraticables , & l'on est obligé souvent de faire de grands armemens pour les dégager des sauvages ennemis. Tous ces faits s'accordent peu avec la quantité de postes que les cartes nous désignent au nord de ces parties.

» Les relations des naturels Indiens , dit
» l'auteur , voyageurs dans les parties le plus
» au nord de ce royaume , ne me permettent
» pas d'ajouter foi à l'existence de ces éta-
» blissemens ; ce ne sont point des conjectures
» légères que je hasarde , je ne parle qu'après
» les informations que j'ai prises avec les por-
» teurs de marchandises destinées à l'habille-
» ment des Espagnols établis au nord , & avec
» les géographes de la suite du général , que
» je vis aux Adaès , lesquels avoient été com-
» mis pour lever le plan des postes situés chez
» les sauvages , & qui venoient de la Nouvelle-
» Sonora. «

M de Pagès remarqua , dans ce voyage , que la malice des hommes augmentoit en proportion des grades & de l'extraction : la partie des mœurs diminuoit au contraire progressivement depuis l'habitant des bois jusqu'à celui des villages & des villes ; en sorte qu'entre le Sauvage , l'Indien , le Créole & l'Espagnol , ce dernier se trouvoit le moins sociable. Aussi , dans les peuplades , préféreroit-il le logement d'un Indien à celui d'un Espagnol : cela répondoit d'ailleurs au plan qu'il s'étoit fait , & à la satisfaction d'approfondir les usages simples qu'il trouvoit sur sa route.

De San-Antonio il partit pour Sartille , en passant par la Rheda & à travers le Rio-Bravo. Près de la riviere Sabinas , il vit un animal à-peu-près de la grosseur d'un lapin , mais beaucoup plus lourd ; cet animal emporte avec lui une singuliere défense. Lorsqu'il est chassé &

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'il est prêt d'être joint, il exhale une odeur si infecte, que celui qui en feroit trop près risqueroit d'en être étouffé, & la fuite est le seul parti à prendre. Arrivé à Sartille, ville assez grande, médiocrement peuplée d'Espagnols & d'Indiens, l'auteur fut témoin de la célébration de la fête du lieu, le jour de la chandeleur. Après la messe, on fit en pompe une procession avec l'image de la Vierge, qu'on alla reposer sur un théâtre, placé à côté d'un cirque qui servoit au combat des taureaux, & tout le monde se retira. Après la fieste, l'on ouvrit le spectacle du combat des taureaux par des fanfares que jouoient des musiciens placés aux côtés de l'image de la Vierge : ce divertissement dura jusqu'à la nuit, & l'on acheva la procession, en reportant l'image dans l'église. Après cela, commença une foire bien pourvue de sucreries, vins, pâtisseries & autres gourmandises. Là se déployoit toute la galanterie des Espagnols, qui sont si pauvres que plusieurs engagent leur dernière chemise pour y bien régaler leurs connoissances. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les maris portent cette galanterie à l'excès envers leurs femmes. L'auteur vit une femme qui lui avoit paru avoir beaucoup de bon sens, se formaliser de ce que son mari n'étoit pas assez galant pour vendre un couteau-de-chasse qui lui restoit, & en employer l'argent à la régaler de sucreries à la foire. L'auteur avoit vu une fête à-peu près pareille à San-Antonio ; écoutons-le lui-même :

» La veille de la fête, on alla chercher l'image
» de la Vierge dans l'église ; elle étoit accom-
» pagnée d'un grand nombre de gens déguifés,
» les uns en diables , les autres en anges , d'au-
» tres avoient des habillemens d'hommes ou
» de femmes à la mauresque. On apporta l'image
» dans une salle de bal chez le chef de la fête,
» & l'on commença à danser & à distribuer
» des rafraîchiffemens. On repréfénta enfuite
» une efpece de comédie ; le lendemain , les
» mêmes amufemens recommencerent avec le
» combat des taureaux , & durèrent jufqu'au
» foir. La fête étant finie , on reporta en pro-
» ceffion l'image de la Vierge dans l'église. «

De Sartille notre voyageur partit pour Mexi-
co , en prenant fa route par les villes de Char-
cas , San-Louis-Potofy , San-Miguel el Grande ;
& San-Juan del Rio. Ces contrées font fi peu-
plées d'Indiens que M. de Pagès eft tenté de croire
que les relations ont bien groffi le carnage &
les vexations qu'effuyèrent les Mexicains lors
de la découverte de leur pays par les Espa-
gnols. Nous ne nous arrêterons pas à la def-
cription qu'il nous donne de la ville de Mexico
& des mœurs de fes habitans , qui poulent le
luxé à un excès inconnu en Europe , employant
l'argent par-tout où nous employons le fer ;
jufqu'à en garnir les roues de leurs carrolles
& les pieds de leurs chevaux ; on a lu ces
détails & bien d'autres dans plufieurs voya-
geurs. Pendant que M. de Pagès étoit dans cette
ville , l'inquifition fit fouetter publiquement
différentes perfonnes , entre lefquelles étoient

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

deux femmes accusées de faire des plaies à leurs ennemis par certaines invocations, & en cicatrisant les parties correspondantes d'une espee de poupée qu'elles avoient à cet effet.

De Mexico M. de Pagès se rendit au port d'Acapulco, où il s'embarqua pour Manilla ; il passa aux Philippines, à l'isle de Guam, une des Mariannes, & à l'isle de Samar à l'est des Philippines. Il séjourna pendant quelque tems parmi ces insulaires, que les missionnaires Espagnols ont convertis de la religion mahométane à la catholique. Ils les assujettissent à leurs devoirs de religion à coups de fouet ; vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfans, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe. Les *jésuites* tournoient tellement l'esprit de ces pauvres gens, qu'ils remercioient le pere qui les avoit châtiés, convaincus de leur tort & de sa justice.

Les Indiens Bissayes sont très-déliçats sur les différens degrés de sensation ; l'auteur fut bien surpris, lorsqu'il les vit faire précéder le baiser, témoignage ordinaire de l'amour entre les deux sexes, ou entre les peres & leurs enfans, par une douce aspiration de l'odeur de la partie où ils vouloient appliquer leurs levres ; ils ont beaucoup de goût pour la musique, sont extrêmement adroits d'esprit & de corps pour toutes sortes d'arts & métiers, & savent se servir de leurs pieds presque aussi bien que nous de nos mains.

C'est en vain que M. de Pagès espéra, trouver chez les dominicains, qui fournissent les mis-

sions de la Chine, des facilités pour s'introduire avec eux dans cet empire, & le traverser jusques à la Tartarie ; il se proposa de continuer son voyage autour du globe, par la voie de l'Inde. Il passoit le-temps à son ordinaire, en fréquentant les Indiens le plus qu'il lui fut possible ; il habitoit, mangeoit & dormoit avec eux ; c'étoit la meilleure façon de les connoître. Ces Indiens de Manilla sont vifs & gais, spirituels & adroits, charitables & hospitaliers : quatre ou cinq branches de la même famille, mangent au même plat, dorment dans une même chambre avec les étrangers, sur des nattes étendues à terre, pêle-mêle hommes, femmes & enfans, sans qu'il arrive jamais la moindre indécence, ni que les maris en conçoivent de la jalousie ; les époux sont au contraire très-unis, & n'ont jamais entr'eux la moindre dispute. Leur bon caractère s'étend jusques sur les habitans Espagnols, qui sont humains, généreux & hospitaliers.

Ces Indiens ne vêtent leurs enfans, filles & garçons, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans & plus, que d'une chemise qui descend à peine jusqu'au-dessous de l'estomac. Un jour que M. de Pagès se promenoit dans un bois, à une lieue de Manilla, il vit près d'une maison une Indienne, d'environ onze ans, assise au grand soleil, nue & accroupie, ayant sa chemise pliée auprès d'elle. Dès qu'elle le vit elle se leva promptement & mit sa chemise sur ses épaules, croyant être vêtue alors assez décentement pour paroître aux yeux d'un homme. M. de Pagès

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

remarqua aussi, que souvent des enfans de dix à onze ans, de différens sexe, jouant nuds ensemble, avoient l'instinct de se couvrir lorsque leurs cœurs éprouvoient quelque émotion, ce qu'ils ne faisoient pas dans d'autres momens, ou vis-à-vis des personnes qui leur étoient indifférentes. Les hommes & les femmes de ces pays vont ordinairement en chemise, sans y trouver l'indécence que les hommes vicieux y attachent; cette négligence de leur part prouve l'innocence de leur cœur & la pureté de leurs mœurs.

L'auteur a trouvé à Manilla un officier qui a à peine de quoi vivre, quoiqu'il soit du nom & de la race des *Montesuma*, anciens empereurs du Mexique, aux descendans desquels on n'a conservé que cinq mille piastras de pension, & le droit d'avoir des gardes autour de leur carrosse. Leur pauvreté ne leur permet pas de les entretenir, & ils ne les ont que sur leur cachet, avec les armes de l'empire qu'on leur a permis de porter.

» La méfiance sévère, dit M. de Pagès, non
» des Espagnols en général, mais de quelques
» particuliers, les rend odieux aux Indiens.....
» A l'arrivée des Anglois à Manilla, les In-
» diens leur tendoient les bras; mais ils en
» furent bien punis; les Espagnols firent main-
» basse sur presque toute une province. Les
» Chinois ou Sangleys furent traités encore
» plus sévèrement; on les chassoit dans tout
» le pays comme des bêtes sauvages, tirant
» sur ceux que l'on craignoit de ne pouvoir

» joindre , & faisant voler à la bouche d'un ca-
» non ceux que l'on prenoit ; leur race eût
» été éteinte dans l'isle (de Luçon), s'il eût
» été possible de s'emparer de ceux qui étoient
» dans l'armée angloise. «

L'auteur , après avoir examiné le sol , la population , le commerce des Philippines , propose les moyens de faire fleurir ces colonies , en perfectionnant plusieurs branches de l'administration ; de Manilla , il passa à Batavia dans l'isle de Java. Pendant son séjour en cette ville , qui est une des plus belles des Indes-Orientales , il fit attention au peu de solidité des établissemens hollandois , en comparaison de ceux des Philippines. Les Hollandois ont eu la mauvaise politique de laisser subsister les chefs Indiens , & au-lieu de s'incorporer avec ces peuples , comme ont fait les colons Espagnols , ils sont continuellement en guerre avec eux. Nous n'entretiendrons pas le lecteur de ce que le voyageur nous raconte de Batavia ; cette ville célèbre nous est assez connue ; nous nous en tiendrons à cette seule observation philosophique ;

» L'affluence des différentes nations de l'ancien continent , qui abondent ici , me fit remarquer la différence de leur physionomie & de leur caractère , qui est plus ou moins spirituel & sérieux , suivant qu'on s'éloigne des pays voisins de la ligne , & qui est modifié en même-tems , suivant le climat , la qualité du sol & de la nourriture de ces différents peuples ; j'ai depuis suivi cette remar-

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que, & je l'ai trouvée plus frappante ; mais
» il m'a paru bien singulier qu'il y eût plus
» d'analogie entre deux parties éloignées de
» l'Asie, qu'entre deux autres parties, l'une
» de l'Europe, & l'autre de l'Asie, quoiqu'elles
» fussent plus voisines que les premières ; je
» ne puis l'attribuer qu'à l'origine de leur po-
» pulation. «.

Les Hollandois sont très-sévères envers les Indiens qu'ils ont entièrement soumis ; mais la sévérité des Espagnols ne cede point à la leur. Leur rigidité au Mexique, la misère où languissent les descendans de Montésuma ; le carnage qu'ils firent lors de la révolte des Indiens & des Chinois, & la pauvreté des descendans des *Datous* des Philippines, ne peuvent qu'exciter la pitié ; & l'on est également touché du traitement barbare qu'essuya un malheureux prince Indien qui étoit venu se réfugier à Manilla. Voici comme M. de Pagès raconte le fait :

» Ce prince, nommé *Israël*, étoit souverain
» de Holo & de plusieurs autres isles adjacen-
» tes, d'une partie de Mindanao, & d'une
» autre partie de Borneo. Etant en guerre avec
» un de ses oncles, il étoit venu chercher
» asyle & secours chez les Espagnols ; il avoit
» apporté beaucoup de richesses, & il envoya
» en présent au roi d'Espagne deux perles poires
» d'une grosseur considérable ; il se fit même
» baptiser avec toute sa famille, & se défit
» de ses femmes, car il étoit mahométan. On
» eut cependant la dureté de lui enlever par

» finesse tout son bien , de faire quasi esclaves
» ses proches parentes , de les maltraiter de
» coups , & après l'avoir réduit à une extrême
» misere , on finit par l'emprisonner lui-même ;
» il n'a recouvré sa liberté & ses états qu'à
» l'arrivée des Anglois à Manilla , qui le prirent
» sous leur protection. «

De Batavia M. de Pagès se rendit à Bombay & à Surate ; il nous donne des détails fort curieux sur les Guèbres & les Yoguis ; ces derniers sont des pénitens. Les uns restent toute leur vie un bras en l'air ; d'autres ne marchent jamais , & font le tour d'un royaume en rampant sur le ventre ; d'autres ne bougent pas de la place où on les a mis. Ces Yoguis sont en vénération , & il est d'usage de leur laisser prendre , ou de ne pas leur refuser ce qu'ils demandent. L'auteur voyagea par terre dans tous ces pays , sur-tout dans celui des Marates ; c'est dans son ouvrage qu'il faut voir tout ce qu'il dit d'intéressant ; & ce n'est qu'à regret que nous sommes obligés de passer sous silence une foule d'observations importantes. Par-tout l'auteur , fidele à son système , adoptoit l'habillement & la façon de vivre des peuples chez lesquels il venoit , afin de s'insinuer dans leurs bonnes grâces , de les voir & de les étudier de plus près. Par-tout il trouva de la bonté , des bonnes mœurs , de l'hospitalité , de la sensibilité chez les nations que nous regardons comme les plus barbares. Il se rendit à Bassora , traversa les déserts affreux de l'Arabie avec des hordes d'Arabes ambulans ,

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

habillé comme eux, & vivant à leur maniere; obligé même de se battre avec eux contre leurs ennemis, de fuir avec les vaincus sur des dromadaires avec des fatigues incroyables : ces peuples, qui passent pour des brigands, ne pillent jamais qu'en guerre, & reçoivent avec humanité & générosité ceux qui se mettent sous leur protection pour passer les déserts. M. de Pagès arriva à Damas, & logea chez les jésuites, où il fut reçu à bras ouverts. Delà il voyagea dans le pays de Quesrouan, qui est presque tout catholique, & dans les montagnes du Liban, où il prit l'habillement & mena la vie des gens du pays, s'associant à tous leurs exercices, & gardant même les troupeaux avec eux. On sent combien des voyages faits de cette maniere doivent être intéressans, combien de lumieres ils peuvent répandre sur l'histoire du genre humain, & combien de préjugés ils doivent dissiper. Enfin M. de Pagès s'embarqua à Baruth, & arriva à Marseille le 5 décembre 1771.

Jusqu'ici nous avons rendu compte du voyage de M. de Pagès, autour du monde : nous disons autour du monde, puisque le voyageur partit de France pour l'Amérique; entra dans le golphe du Mexique; remonta le Mississipi & la riviere Rouge, jusqu'à l'établissement françois nommé Nachitoches; revint par terre jusqu'à Acapulco, où il s'embarqua; traversa la mer du Sud; passa aux Philippines; longea les côtes de l'Asie; traversa une partie du pays des Marates; vint par mer jusqu'au fond du

golphe Persique ; continua son voyage en passant par les déserts de l'Arabie , & parcourant le pays jusqu'à ses côtes occidentales , & revint en France par la Méditerranée , ayant fait ainsi véritablement le *tour du Monde* ; puisqu'en dirigeant toujours vers l'occident , il revint par l'orient , après avoir parcouru tous les degrés de longitude sous la Zone-Torride , le plus grand cercle du globe. Nous allons rendre compte à présent de ses deux autres voyages , l'un vers le pôle Arctique , & l'autre vers l'Antarctique.

C'est celui-ci qu'il fit le premier ; cette expédition eut lieu dans les années 1773 & 1774.

» Le gouvernement , dit-il , ayant jugé à propos de faire découvrir des terres australes ,

» ordonna pour cette expédition l'armement

» d'un vaisseau & d'une frégate. Outre les

» connoissances nouvelles que ce voyage avoit

» pour objet , il pouvoit me fournir des occasions de considérer la nature , absolument

» intacte aux yeux & aux mœurs des peuples

» policés , & je vis avec plaisir que le ministre avoit pensé à m'y employer , en m'embarquant sur le vaisseau , & en chargeant le

» chef de l'expédition de me confier les diverses opérations qui pourroient se faire par

» terre , dans les pays que l'on découvroit.

» Nous devons d'abord relâcher au cap de

» Bonne - Espérance , ensuite à l'Isle-de-France

» où nous transportons quelques officiers de la garnison ; & nous ne devons faire route

» vers le sud , & travailler à notre décou-

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» verte , qu'après avoir rempli cet objet. «
» Nous partîmes en conséquence de Brest ;
» le 26 mars 1773 , par un vent favorable
» d'est-nord-est. Le 3 avril , à six heures du
» soir , nous eûmes connoissance de l'isle Sal-
» vage , située au nord des isles Canaries ; nous
» jugeâmes , soit par les latitudes & longitudes
» observées , soit par la distance entre les rele-
» vemens de cette isle & de celle de Ténérif ,
» que les cartes la marquent environ quatre
» lieues plus au nord-ouest qu'elle n'est réel-
» lement. «

L'auteur profita de son passage sous la Zone-Torride , pour faire des expériences sur l'eau de la mer que l'on présuinoit jusqu'à lui , contenir plus de sel que dans les autres climats ; il trouva au contraire qu'elle en contenoit moins à mesure qu'elle s'éloigne de la ligne. Il rapporte les expériences qu'il fit à ce sujet , & les différens résultats qu'il obtint sous différentes latitudes.

Arrivé au cap de Bonne-Espérance , M. de Pagès voulut y prendre des informations sur la route & les moyens de parvenir chez les Hottentots sauvages , ou , pour mieux dire , libres & pasteurs. Il avoit toujours à cœur la connoissance des mœurs des peuples simples , qui avoit été la principale partie du plan de son voyage autour du monde , & n'ayant pas le tems de connoître à fond les mœurs des Hottentots , il vouloit au moins les entrevoir. Il savoit qu'ils fréquentoient les negres , & que ceux-ci faisoient de longs voyages dans les
terres ;

terres ; & il pouvoit prendre des connoissances sur l'intérieur de l'Afrique , qui ne lui paroissoit pas aussi impossible qu'on le prétendoit , à traverser jusques à Tunis. Ses connoissances , ses conjectures , les éclaircissmens que lui donnerent les negres , & le chef de notre comptoir de Juda , sur le commerce des Arabes ; tous ces faits réunis le portent à conclure hardiment que les peuples d'Afrique communiquent ensemble , depuis le Cap jusqu'à la Méditerranée , & depuis les côtes orientales jusqu'aux côtes occidentales , ce qu'on étoit bien éloigné de soupçonner même jusqu'à présent ; car plusieurs obstacles terribles sembloient devoir empêcher cette communication , entr'autres les déserts immenses & sans eau qu'il faut traverser sous la ligne équinoxiale , les montagnes de sable mouvant dont les voyageurs risquent d'être couverts , par la force des vents qui les font rouler comme les vagues de la mer ; & enfin les tigres , les lions & autres animaux féroces & terribles qui parcourent ces déserts , &c. Mais M. de Pagès nous donne des preuves à l'évidence desquelles on ne peut se refuser.

En allant à la ville du Cap , M. de Pagès trouva une campagne bien cultivée en champs & en vignes ; une vaste plaine ornée de jolies habitations ; diverses belles maisons de campagne bordoient le chemin , ombragé par deux allées d'arbres ; les beaux jardins , & sur-tout ceux de la maison de plaisance du gouverneur , un bois de chênes plantés en quiconce , y rappellent les dehors des villes d'Europe. L'on y a

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

porté de Hollande les glands qui ont produit ce bois ; l'éloignement des forêts fait qu'il est réservé pour le chauffage des maisons des premiers employés de la compagnie.

La population est assez considérable au Cap ; les fortunes, sans y être immenses, sont au-dessus du médiocre, & l'on y jouit de toutes les commodités de la vie. Il y a des mœurs, du bon sens & de l'industrie. Le sang est beau, sur-tout le créole ; le climat est très-agréable, & la ville est jolie. L'auteur croit que les habitations hollandoises, les plus éloignées dans l'intérieur des terres, sont au plus à soixante & dix lieues de distance du Cap ; mais celles qui sont sur les côtes, tant de l'Océan que de la mer des Indes, s'étendent beaucoup plus loin.

M. de Pagès se vit avec douleur obligé d'abandonner son projet de voyage chez les Hottentots sauvages ; tout le monde se réunissoit pour lui en exagérer les difficultés ; le capitaine de son vaisseau lui alléguait ensuite des raisons de service qu'un malheureux hasard pouvoit rendre plausibles : la forme régulière de la discipline l'emporta sur les nouvelles connoissances qu'il pouvoit acquérir, & il prévint avec douleur l'incertitude de celles qu'il pourroit prendre pendant le cours de ce voyage. Circonstance fâcheuse, qui nous prive sans doute de bien des détails intéressans que M. de Pagès nous eût donnés sur des peuples que l'on connoît peu ; mais qui ne l'empêcha pas au moins de faire des observations ; de remarquer beaucoup de particularités qui avoient échappé aux

voyageurs qui l'ont précédé , & de relever quelques erreurs que plusieurs ont accréditées parmi nous.

Il croit que les Hortentots tirent leur origine des negres ; & qu'ils ne doivent ce qui les distingue de ces peuples , qu'à l'ancienneté de leur séparation & de leur séjour dans des pays moins secs , & sous un climat plus tempéré. » Ils couvrent leur corps , dit-il , avec » une grande peau , & ils enferment leur nu- » dité dans un petit sac , orné en dehors d'un » plateau de cuir fort , de forme ovale. Ce » cuir est enjolivé par de petits clous de cui- » vre jaune ; il a dans ses bords de petits » anneaux du même métal , qui , en marchant , » font une espece de cliquetis. Ils trouvent ce » cuivre dans leurs montagnes , & ils savent le » travailler. Ils ornent leur cou & leur poi- » trine avec des perles fausses , des grenats , » des coquilles , ou avec de petits os. Ils por- » tent des bandes de ces mêmes ornemens , ou » plusieurs tours de boyaux aux chevilles des » pieds. Ils attachent aux cheveux du haut de » la tête , plusieurs flocons de grenats qui pen- » dent en arriere sur le cou. «

D'après les relations de plusieurs voyageurs , on a cru jusqu'ici en Europe , que les Hortentotes avoient un tablier naturel ; on s'est plu à répéter ce fait extraordinaire , à en faire un objet de discussion ou de plaisanterie ; & il se trouve aujourd'hui , d'après les informations qu'a prises M. de Pagès , de personnes du Cap très-instruites , que ce jeu de la nature est

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tout-à-fait controuvé, & que les Hottentotes n'ont pas plus de tablier naturel que nos Européennes. Suivant ce que l'on peut induire des relations que l'on a faites à l'auteur, de la cérémonie d'uriner sur les épaules des nouveaux hommes, de l'ornement dont les hommes se parent, comme nous avons vu plus haut, & de l'extrême sujétion des femmes, il paroît que ce peuple a à grand honneur le sexe, l'âge & les qualités viriles. C'est en effet ce qui assure leur défense & leur propagation.

M. de Pagès cite deux traits de courage extraordinaires, qui montrent combien l'ame acquiert de force & de bonté chez les libres & aisés habitans des campagnes des colonies. Le premier de ces traits est d'un brave cavalier, Européen de nation ; mais qui, dès sa jeunesse, habitoit les campagnes de la colonie du Cap. Il se trouvoit au bord de la mer, au moment où un navire venoit d'être brisé par une furieuse tempête : la plus grande partie de l'équipage venoit d'être engloutie dans les flots, & le reste luttoit encore contre la mort en se tenant accroché aux débris du vaisseau ; la mer déferloit dessus avec tant de force, & elle étoit si grosse, qu'aucune chaloupe n'osoit se hasarder à leur donner du secours. Le Hollandois qui les voit est touché de leur sort, & entreprend de les sauver : il fait souffler de l'eau-de-vie dans les narines de son cheval, & s'affermissant sur les étriers, il le pousse au milieu des lames réitérées qui les submergeoient tous les deux. Il arrive ainsi à la nage jusqu'aux

débris du vaisseau , prend avec lui deux hommes , dont chacun se tenoit à une de ses bottes , & les ramene à terre. Il fit ainsi sept voyages , & sauva quatorze hommes ; mais au retour du huitieme voyage , une vague vive & immense culbuta le cheval , & le cavalier désarçonné périt avec ceux qu'il amenoit. Le cheval revint seul à terre.

L'autre trait est celui d'un Créole habitant au loin dans les terres , qui ayant la grangrene à une main , par la suite d'une blessure négligée , & se trouvant éloigné de tout secours pour se faire faire l'amputation du bras , se le coupa lui-même d'un seul coup de hache. Il y appliqua ensuite des remedes qu'il avoit préparés avant l'amputation , & guérit parfaitement.

M. de Pagès nous donne ensuite des détails sur une quantité prodigieuse de loups marins qu'il trouva à l'isle de la Magdeleine ; les gens qui l'accompagnoient en tuerent quatorze à coups de bûche : ces animaux n'avoient que l'instinct de fuir du côté le plus voisin de l'eau , fût-ce même entre les jambes de leurs ennemis ; & ils ne mordoient que ce qui se rencontroit directement sur leur passage. Les plus grands avoient environ quatre pieds de long sur deux & demi de circonférence. Ils paroissent avoir l'ouïe dure , mais la vue bonne. Ils aiment à venir à terre , & ne rentrent dans l'eau que quand ils sont poursuivis. On en prit deux vivans , en les saisissant par les pattes de derrière , & les traînant à reculons. Comme ils sont

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gros & replets , ils ne pouvoient , dans cette position , se tourner que difficilement pour mordre aux jambes. M. de Pagès voulut nourrir ces deux animaux , mais ils refuserent toute espece d'alimens pendant huit jours , au bout de quelque tems , il leur rendit leur liberté , & ils rentrerent dans la mer. L'auteur nous fait ensuite une description du pingouin , espece d'oiseau aquatique. Les amateurs de l'histoire-naturelle liront ces détails avec plaisir ; car ils servent à confirmer la connoissance que l'on avoit du corps & du caractere de ces animaux.

Du Cap nos voyageurs appareillerent pour les isles de France & de Bourbon. Cette dernière est dans un état beaucoup plus florissant que l'autre ; l'auteur croit en trouver la raison dans la culture des champs à laquelle s'appliquent les Bourbonnois ; tandis que *l'intrigue & la vanité*, dit-il , *occupent les habitans de l'isle de France*. Le 29 octobre 1773 , ils partirent de cette dernière isle pour aller à la découverte des terres australes. L'auteur donne ici un précis des relations qui faisoient soupçonner l'existence de ces terres , & les inductions à tirer de ces relations.

Le 14 décembre , à sept heures & demie du matin , nos navigateurs virent d'abord une glace qui ne dérhoit point , étant apparemment échouée sur des roches ; & peu après , la garde du haut des mâts découvrit une côte élevée qui se prolongeoit à toute vue dans le nord-est & dans le sud. Ils firent route sur cette

terre. A dix heures, la sonde donna cent dix brasses. A midi, un gros morne sur lequel ils gouvernoient restoit dans le sud-est, deux degrés vers l'est, à la distance de cinq lieues. Ils étoient alors par la latitude de quarante-neufs degrés dix minutes, & suivant la montre marine, par la longitude de soixante-six degrés dix-huit minutes, à l'est du méridien de Paris. On remarquera que les longitudes que l'auteur cite, sont suivant la montre, que l'expérience lui apprit être plus certaine que l'estime & les observations de distances, sur-tout dans ces climats venteux & brumeux.

Ce ne fut que le 16 que le tems leur permit de voir une petite île taillée en coin de mire, & dont le talud présentait à l'ouest. Ils virent peu après, dans le sud-ouest à elle, une terre élevée, qu'ils reconnurent être aussi une île. La première fut nommée l'île de *Réunion*, parce qu'elle devint leur lieu de rendez-vous, en cas de séparation; & la seconde, l'île de *Croy*, du nom d'un seigneur rempli de zèle & bon patriote, qui avoit pris beaucoup de part aux soins de leur armement. Il y a apparence que ce seigneur est celui qui nous a donné cet intéressant mémoire sur les glaces des Pôles dont nous avons rendu compte il n'y a pas long-tems. (*)

Le 17 ils s'assurèrent qu'une terre haute qu'ils voyoient au sud-quart-sud-est de l'île de *Croy*,

(*) Voyez le journal de *Juillet* 1782, page 199 -- 206.

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

n'étoit qu'une isle à laquelle ils donnerent le nom du vaisseau qui s'appelloit *Roland*. Ils virent aussi quatre isles basses qui étoient entre ces deux grosses isles. Ils avoient devant eux une grosse pointe qu'ils nommerent le Cap-François, & une côte qui se prolongeoit dans le sud-est. Ils reconnurent que c'étoit la grande-terre, & ils s'assurèrent qu'elle étoit adjacente à celle qu'ils avoient découverte le 14. L'on vit aussi que la côte de l'est, voisine du Cap-François, avoit deux baies; elles étoient séparées par une pointe très-reconnoissable par sa forme, qui représentoit une porte cochère, au travers de laquelle l'on voyoit le jour.

Du 17 au 23, les vents furent irréguliers, & le tems fut tantôt clair & tantôt brumeux. Nos navigateurs ne prirent d'autre connoissance que celle de la figure de la côte, qui, courant d'abord au sud-est, & revenant ensuite au nord-est, formoit un grand golfe. Il étoit occupé par des brisans & des rochers; il avoit aussi une isle basse & assez étendue, & ils usèrent de beaucoup de précaution pour ne pas s'affaler dans le golfe.

On fut obligé d'augmenter la ration de l'équipage. L'âpreté de ce climat donnoit une faim dévorante, & plusieurs étoient tombés en foiblesse pendant le tems de leur quart.

Des vents violens les avoient jettés dans l'est, & le 5 janvier, ils reconnurent une nouvelle côte étendue de toute vue dans l'est & dans l'ouest; elle leur restoit au sud-quart-sud-ouest. Les terres de cette côte étoient moins élevées.

que celles qu'ils avoient vues jusqu'alors ; elles étoient d'un aspect moins rude. Les vents reporterent le vaisseau à l'isle de Réunion ; & le 6 nos voyageurs mirent à terre dans la première baie à l'est du Cap-François, & prirent possession de ces contrées. Il y avoit sur la plage beaucoup de pingouins & de lions marins. Ces deux especes d'animaux ne fuyoient pas, & l'on augura que le pays n'étoit point habité. L'on n'y vit aucun arbre ni signe d'habitation. L'on fixa la position de l'isle de Réunion à la latitude de $48^{\circ} 21'$. La variation de l'aiguille étoit de 30° . toujours vers le nord-ouest.

Les vents dans ces parages sont fréquens & violens ; mais M. de Pagès remarque que ces vents ne sont point étendus, ce dont il s'assura par les comparaisons des vents qu'ils avoient ressentis lorsque les navires étoient séparés. » Il est arrivé, dit-il, qu'étant à huit lieues de distance les uns des autres, l'un avoit un coup de vent du nord-est, tandis que l'autre avoit de petits tems ; c'est apparemment la raison de la rudesse & de la vivacité de la mer dans ces parages. « M. de Pagès remarqua aussi qu'il y avoit de l'analogie entre la force subite des vents de cette partie & la même action que les voyageurs rapportent de ceux qui soufflent dans les mers de Sybérie & de la Nouvelle-Zemble, où les tempêtes succèdent assez rapidement au beau tems & au calme.

Le 13, nos voyageurs quitterent cette croi-

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fiere que l'extrême prudence de leur chef leur avoit conservée depuis trente-cinq jours ; & ils firent route pour Madagascar, la plus grande isle du monde après Borneo. M. de Pagès eut occasion dans cette isle d'aller visiter les Indiens ; il fut conduit chez un de leurs chefs , qui le reçut avec honnêteté , & lui fit donner un logement , où il trouva du feu & le sol tendu de nattes : une foule d'Indiens l'y suivit ; il but un peu de vin avec eux ; ils se tenoient respectueusement vis-à-vis de lui ; mais ils faisoient beaucoup de questions à un Indien qui l'avoit accompagné. Quand ils se furent retirés , les Indiennes leur succéderent ; elles restèrent peu , mais deux ou trois restèrent assez long-tems , ce qui fit croire à M. de Pagès ce que l'on rapporte de la galanterie des Indiennes de Madagascar. Le lendemain il fut invité à manger chez le chef , qui lui fit beaucoup d'amitié ; les femmes étoient debout derrière eux pour servir : un tas de riz bouilli étoit sur des feuilles de bananier , & il étoit entouré de morceaux de poisson & de volaille bouillis avec du piment ; les assiettes & les cuillers étoient également des feuilles de bananier. Les filles du chef arrosoient avec du bouillon du poisson ou des volailles chaque cuillerée de riz que l'on prenoit ; la femme remplaçoit le tas de riz & de viande lorsqu'il diminuoit. M. de Pagès fit venir du vin , & en but avec le chef ; après quoi , il lui fit présent des bouteilles vuides , & à ses femmes de quelques aiguilles ; & ils se séparèrent fort contents les uns des autres.

Ces peuples sont doux & spirituels ; mais sans génie ; ils sont vains, intéressés & en même tems fantasques, & inconséquens dans leurs actions. Les hommes ont soin des bestiaux, conduisent les pirogues & vont à la guerre ; les femmes s'occupent de la culture ; elles filent, font de la toile, & la teignent.

Ces insulaires n'ont point de culte ; mais ils reconnoissent un être-suprême, bon & juste, qui jugera, après la mort, le bien & le mal. Ils circonciſent les garçons à l'âge de sept à huit ans. Ils attendent quelquefois plus long-tems, afin que le nombre soit plus grand & sa fête plus célèbre. Ils font alors beaucoup de réjouissances, & ils tirent dans leurs fusils les morceaux de chair incisés.

Lorsqu'une femme accouche dans un jour qu'ils réputent malheureux, l'enfant est abandonné & exposé dans un champ, où il meurt.

Ces Indiens sont féroces à la guerre ; ils portent au cou les dents des ennemis qu'ils ont tués. Un de leurs chefs ayant fait prisonnières la fille & la cousine de son ennemi, les fit venir devant lui quelques jours après ; il tua de sang-froid la première d'un coup de sagaie, & renvoya l'autre libre, en la chargeant d'apporter à son ennemi la nouvelle de la mort de sa fille, & de l'assurer que lui & toute sa famille recevroient le même traitement. Il est faux, rigoureusement parlant, qu'ils offrent leurs filles au premier venu, comme quelques voyageurs l'ont avancé, mais ils eussent pu dire que la liberté des mœurs des filles de

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Madagascar, leur caractère intéressé, ou celui de leurs parens, faisoient qu'elles se prostituoient quelquefois aux étrangers. Pour ce qui est des femmes, elles sont toutes très-fidèles à leurs maris.

Nos voyageurs partirent de Madagascar le 26 mars 1774 ; & après avoir revu le Cap, sur lequel M. de Pagès nous donne encore des détails curieux, ils appareillèrent pour l'Europe le 26 juin, & mouillèrent dans la rade de Brest le 8 de septembre.

En 1776, M. de Pagès entreprit un troisième voyage vers le Pôle Arctique ; il se proposoit trois objets : le premier, de comparer presque dans toute l'étendue du nord au sud, les climats les plus reculés vers les deux Pôles ; & de voir leur différence avec ceux de la Zone-Torride autour du globe, dont ses remarques couperoient, pour ainsi dire, la surface en quatre parties égales ; le second, de se mettre à portée de prendre des connoissances sur les obstacles que les glaces avoient opposés jusques-là aux navigateurs qui voulurent faire des découvertes dans ces parties ; son troisième objet étoit de s'assurer de l'existence ou de la non-existence des terres au nord du Groënlard, & de satisfaire sa curiosité sur les productions naturelles qu'il pourroit y trouver, & sur les monstres marins qui habitent ces mers.

M. de Pagès partit de Brest le 11 mars 1776 ; vit l'Angleterre, les Pays-Bas Autrichiens, la Hollande, sur lesquels il fait quelques remarques. Le 30 avril, ils laissèrent derrière

aux le Cap du nord du grand continent, où les voyageurs posèrent cette fameuse inscription : nous finissons ici notre course, parce que l'univers y finit : *Hic stetimus nobis ubi desinit orbis.*

Le 3 mai, ils virent la côte des glaces, & ayant trouvé passage parmi les glaçons, ils donnerent dedans. Ce qui est fort surprenant, c'est qu'à mesure qu'ils avançoient dans les glaces, les vents perdoient de leur force, & le ciel s'embellissoit ; en sorte qu'ils eurent le jour le plus serein, tandis qu'ils voyoient à l'horizon, la partie qu'ils quittoient noire, & apparemment occupée par des vents frais. Le thermometre monta à 23 degrés, tandis qu'il étoit auparavant à deux degrés au-dessous de la glace.

Il falloit faire une extrême attention à gouverner, les glaces ne laissant entr'elles que des canaux pas plus larges que le vaisseau ; souvent ces canaux étoient engorgés par des glaçons que l'on cassoit, ou que l'on faisoit plonger sous le vaisseau ; souvent une gelée récente les avoit fermés tout-à-fait, & alors le vaisseau faisoit force de voiles & brisoit cette glace nouvelle ; quelquefois il falloit séparer de gros glaçons pour passer, de sorte qu'il n'y avoit, ni en avant ni en arriere du vaisseau, pas un espace d'eau capable de recevoir la plus petite pirogue ; enfin, ce ne fût qu'avec des peines infinies & un travail incroyable, qu'ils parvinrent, le 10 de mai, à la latitude de quatre-vingt-un degrés : là ils furent enfermés par les glaces, de sorte que le vaisseau n'avoit

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

point d'espace pour son gourdoisement; les glaces, quoique closes à ne pas laisser de passage à un canot, n'étoient pas bien ferrées, & l'on craignit qu'une forte gelée les unissant les unes aux autres, elles ne vinssent à faire corps, à ne pouvoir s'en débarrasser; l'on entreprit de s'ouvrir un passage; l'on choisit la direction occupée par les glaces les plus petites : une partie de l'équipage, descendue sur les glaces entre lesquelles on vouloit passer, pouffoit à contre avec des gaffes; on travailloit à les entr'ouvrir; d'autres du bord, pouffoient avec d'autres gaffes à aller de l'avant. Les efforts réunis du vent, des cabestans & des gaffes, faisoient que les glaces en s'entr'ouvrant alloient comprimer leurs voisines, & nos navigateurs passaient dans un lieu où, avant ni après eux, il ne restoit pas le moindre espace; à chaque glace il falloit recommencer la même manœuvre; c'est ainsi qu'ils parvinrent dans des parages moins embarrassés. Alors ils s'élevèrent dans le sud, & le 14 ils furent à la vue du cap du Diable, qui est le plus au nord-ouest du Spitsberg.

C'est à-peu-près dans ces parages que les vaisseaux anglois, préposés, en 1773, à faire des découvertes dans le nord, bornerent leur course : ils y furent enfermés par les glaces pendant quelque-tems.

Des vens constans du sud & des courans avoient porté nos navigateurs vers le Pôle. Ils en étoient à moins de cent quatre-vingts lieues. » Une aussi petite distance, dit M. de

» Pagès, aiguillonnoit mon imagination. Si mes
» Hollandois avoient eu les mêmes desirs que
» moi, ces vents & ces courans qui les pouffoient
» vers le nord, les eussent comblés de joie,
» dans l'espoir de percer dans un lieu que l'on
» croit inaccessible. « Cependant M. de Pagès
pense que ce parage est le moins favorable à
cette entreprise, la mer n'y étant point assez
vaste, & étant trop voisine des bancs de glace
de l'ouest. Les manœuvres que l'on peut faire
pour s'avancer dans les glaces, jointes à la pa-
tience & à quelque expérience, font regarder
à M. de Pagès, comme très-possible, un
voyage au Pôle. Il fait voir que les Russes
font la nation la moins à portée de faire
des découvertes dans ces mers, leurs côtes
étant continuellement embarrassées par les
glaces.

L'auteur nous donne ensuite la description
affreuse du Spitsberg, hérissé de rochers & de
montagnes de glace. Ce pays a aussi son été,
mais fort court. Les plantes poussent, fleuris-
sent & mûrissent en peu tems; les rennes des-
cendent dans les vallons, & s'engraissent à la
hâte; les oiseaux pondent, & font éclore leurs
petits sur des rochers exposés aux sud. Six se-
maines s'écoulent rapidement, & tout rentre
dans le néant. Le sol ne produit ni arbre,
ni arbruste, mais beaucoup d'herbe, du cochlea-
ria qui n'est point piquant, & de l'oseille.
Les quadrupedes sont des ours blancs & mon-
strueux, des petits renards, & des rennes à
gros sabot. L'auteur nous donne des particula-

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rités sur ces animaux , & sur des oiseaux de mer de ces contrées.

Les Russes d'Archangel ont formé depuis plus de trente ans, des établissemens de chasse dans plusieurs parties des îles du Spitsberg. Ils hivernent sur ces côtes glacées , & s'y nourrissent de la chasse des lions marins ; les aurores , la lumière boréale , la réflexion des neiges , les éclairent assez pour aller à la chasse pendant la nuit de plusieurs mois , qui regne tout le tems de l'hiver.

L'on trouvera dans ces voyages des détails très-intéressans sur la baleine , sur la maniere de la harponner , de la dépecer ; sur sa nourriture , sur les scarabées qui croissent & vivent sur elle , &c. On verra ensuite les peines infinies avec lesquelles nos voyageurs s'ouvrirent encore dans leur retour des passages à travers les glaces ; leur maniere de s'amarrer sur les glaçons , de scier la glace , pour y former un bassin où le vaisseau pût être à l'abri ; les dangers terribles qu'ils coururent , leur effroi & leurs inquiétudes. Enfin ils sortirent des glaces , firent une pêche abondante , & retournerent en Europe. M. de Pagès arriva à Brest le 27 septembre 1776. C'est dans l'auteur même qu'il faut voir ce qu'il dit de la possibilité de parvenir au Pôle , des routes qu'il faut tenir , de la maniere de manœuvrer : on trouvera dans l'ouvrage une foule d'observations physiques très-importantes ; une table météorologique de l'état du ciel & de l'air , pendant le voyage vers le Pôle boréal , d'après

les observations journalieres du thermometre & du barometre , mesure de Rhinland ; des observations de la variation de l'aiguille aimantée , de la qualité du ciel , du vent & de sa force , avec mention des latitudes & longitudes du lieu de ces observations. L'ouvrage est orné de 9 planches de cartes & de vues , & terminé par un extrait des registres de l'académie des sciences , qui le jugea digne de son approbation ; & de paroître sous son privilege.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

THE history of Scotland , from the establishment of the reformation till the death of queen Mary , &c. *Histoire d'Ecosse depuis l'établissement de la réforme jusqu'à la mort de la reine MARIE ;* par GILBERT STUART , 2 vol. in-4to. A Londres , chez Murray , 1782.

IL n'y a peut-être point dans l'histoire moderne de morceau plus difficile à débrouiller que l'histoire de la reine Marie , reine d'Ecosse. Le destin de cette reine infortunée a été non-seulement d'avoir été persécutée de son vivant , mais encore d'avoir été exposée à la calomnie dans les siècles suivans , par la crédulité & la prévention des historiens. Par la circonstance des tems , elle fut d'une maniere particulière.

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

exposée à la calomnie. Sous son regne, la réforme étoit accomplie, & les partisans de la nouvelle doctrine, animés plutôt par un zèle déplacé que par l'esprit de la véritable religion, violèrent tous les principes de candeur, de justice & d'honnêteté, en opposant les opinions, aussi-bien qu'en décrivant les pratiques de ceux qui étoient attachés à l'église romaine, à la tête desquels étoit l'infortunée Marie. Un des endroits les plus curieux & les plus intéressans de l'histoire que nous annonçons, est celui où l'auteur venge la mémoire de Marie Stuart. Il y a, dit-il, plusieurs causes véritables de la mort tragique de cette princesse; premièrement quand elle revint de France en Ecosse, elle avoit un droit fondé sur la couronne d'Angleterre, à laquelle l'Irlande étoit déjà réunie; elle en porta les armes. Elisabeth, reine d'Angleterre, fille d'Anne de Boulén, avoit été déclarée bâtarde adultérine, parce qu'elle étoit née du vivant de Catherine d'Aragon, femme légitime de Henri VIII. Les Anglois, devenus depuis protestans, regarderent comme légitime le divorce de Henri avec Catherine d'Aragon. Mais Marie, restée catholique, ne devoit point adopter une doctrine qui la dépouilloit du droit réel, qu'elle avoit au trône d'Angleterre. Elisabeth ayant à craindre tous ses sujets catholiques, la France, l'Espagne, l'empereur, & l'incertitude de son propre droit, redouta les prétentions de la reine d'Ecosse. Elle vit que pour régner en paix il falloit troubler les états de sa rivale, & même se délivrer d'elle. Second

dement , Marie étoit belle , jeune , séduisante. Les premiers seigneurs Anglois ne parloient de cette princesse qu'avec enthousiasme. En Espagne , elle avoit attiré les vœux de don Carlos ; en Allemagne ceux de l'archiduc Charles. En Ecosse elle excitoit chaque jour de nouvelles passions. Quelle ligue ne formoit pas en sa faveur l'empire que sa beauté lui donnoit sur les premières puissances de l'Europe ? Quels malheurs Elisabeth n'avoit-elle point à en craindre ? Elle reprocha donc à Marie ses mœurs , l'assassinat de Henri son époux , & des trames contre elle-même. » Les femmes , dit notre » historien , seroient trop malheureuses , si elles » étoient déshonorées , quand il prend envie » aux méchans de ternir leur réputation. Eh ! » les femmes ne sont-elles pas plus exposées » à ce danger que les hommes ? Si la méchan- » ceté avoit ce droit , Elisabeth ne seroit-elle » pas plutôt déshonorée que Marie , comme » nous le voyons par les écrits diffamatoires , » imprimés de son vivant contre elle. Nous » n'y ajoutons aucune foi , & nous méprisons » ces libelles obscurs , par lesquels des méchans » s'efforcent de s'illustrer en décrivant de grands » noms ; mais la justice exige que , lorsque » nous rejettons cet indigne moyen , on ne » nous oppose pas le frénétique Buchanan , qui » n'a jamais prouvé la légitimité de ses accu- » sations. «

Les ennemis de Marie la chargent encore de l'assassinat de son mari ; mais ses premiers & seconds juges , qui par complaisance pour Eli-

44. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Elisabeth, desiroient sans doute de trouver leur prisonnière coupable, ne purent s'empêcher de reconnoître son innocence. On l'accuse d'avoir tramé des complots contre Elisabeth, d'avoir voulu attenter à la vie de la reine d'Angleterre; cette imputation est fautive. Il est question ici d'une conjuration où l'on a voulu impliquer Marie. Voici comme M. Stuart met son innocence dans le plus grand jour :

» Marie, fille de tant de rois célèbres, alliée
» à presque toutes les couronnes de l'Europe,
» s'unir à une troupe d'assassins ! Cette reine,
» dont Brantôme peint l'ame sous des traits si
» touchans, qui s'étoit captivé les cœurs en
» France plus encore par sa douceur que par
» sa beauté, qui se montre si bienfaisante, si
» généreuse dans les lettres qui nous restent
» d'elle, lettres qu'elle écrivit, soit dans sa
» prospérité, soit dans son infortune, voilà la
» princesse que l'on veut associer à des sédi-
» tieux, à des conjurés ! Mais combien n'é-
» prouva-t-elle pas de trahisons & de perfir-
» dies, qui eussent dû l'irriter ? A son retour
» en Ecosse, on massacre son aumônier à ses
» pieds ; on proscriit sa religion ; on la prive
» de la messe, on l'enleve, on la couvre du
» sang de l'innocent Rizzo ; on la calomnie,
» on assassine son mari, & on a la hardiesse
» de lui imputer cet assassinat. Elle est ensuite
» chargée de fers ; elle ne les rompt que pour
» aller se jeter entre les mains d'une reine
» perfide & d'une cruelle parente, qui la fait
» languir pendant plus de 18 ans, qui la dés-

» honore , qui condamne au dernier supplice
 » les plus fideles partisans , & se porte à l'as-
 » sassiner elle-même. «

A ces raisons , l'auteur en ajoute encore
 d'autres pour justifier l'infortunée Marie ; nous
 ne doutons point que les lecteurs ne soient
 satisfaits de cette apologie. Il y a dans cette
 histoire plusieurs morceaux remarquables pour
 la force des traits , tels que la description de
 l'embarquement de Marie pour l'Ecosse , son
 entrevue avec Darnley , l'assassinat de Rizzo ,
 &c. &c.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

*HISTOIRE des quatre dernieres campagnes du
 maréchal de TURENNE ; par M. le chevalier
 DE BEURAIN. Grand in-fol. A Paris, chez
 l'auteur , rue Gît-le-Cœur. Prix, 96 livres
 avec les cartes.*

LE nom seul de Turenne est fait pour ré-
 veiller dans le cœur des François cet enthousiasme
 produit tout-à-la fois par l'estime , l'a-
 mour , l'admiration & la reconnoissance dont
 ils savent si bien se pénétrer pour leurs héros.
 Seul, il rappellera les jours de nos plus beaux
 combats , de ces triomphes dignes d'être célé-
 brés par l'histoire comme le fruit de la sagesse,
 du courage , de toutes les vertus & de tous
 les talens que la nature ait jamais réunis dans

un même chef. Seul, il auroit suffi pour rendre à jamais illustre la maison des ducs souverains de Bouillon, quand elle n'auroit pas eu tant d'autres titres à l'immortalité par les grands princes qu'elle a produits ; mais c'est sur-tout à ceux que l'amour de la gloire appelle dans nos camps, que le nom de Turenne doit être précieux. C'est dans l'histoire de ce héros qu'ils doivent étudier l'art des combats & de la victoire ; & c'est à eux aussi que M. le chevalier de Beaurain, déjà si avantageusement connu par d'autres ouvrages, consacre son travail. Il a été devancé, il est vrai, dans cette carrière, par Deschamps, de qui nous avons l'histoire des deux dernières campagnes du maréchal de Turenne. Cet officier estimable les avoit faites lui-même sous ce général ; il avoit de la fatigabilité & des connoissances de son art ; mais n'ayant eu ni sa confiance, ni des mémoires qui pussent le diriger, rarement pénètre-t-il les desseins de Turenne ; beaucoup de choses lui échappent ; il perd entièrement de vue les ennemis, & laisse au lecteur le soin d'imaginer ce qu'ils sont devenus. L'ouvrage de M. de Beaurain a d'abord un objet plus étendu, puisqu'il embrasse les quatre dernières campagnes du maréchal ; un avantage bien plus précieux encore, c'est d'avoir été rédigé d'après les papiers originaux que S. A. S. Mgr. le duc de Bouillon a bien voulu communiquer à l'auteur, & d'après quelques autres mémoires authentiques.

Les lecteurs s'apercevront sans peine combien notre auteur doit avoir été bien servi, par

l'usage qu'il fait de ces originaux & de ces mémoires. Il suit, pour ainsi dire, tous les mouvements de son héros; il l'accompagne jour par jour; peu content de retracer toutes ses démarches & ses évolutions, il nous montre toujours l'intention dans laquelle elles ont été faites. Les projets des ennemis ne semblent pas lui avoir été plus cachés; les moyens employés par le maréchal de Turenne pour les prévenir, ou pour faire réussir les siens, sont toujours clairement développés. Il fait plus ordinairement: en homme expérimenté, il apprend à juger & des projets & des démarches, après avoir retracé une campagne, il observe ce qui auroit pu être fait de plus avantageux; & c'est par cet ensemble d'exposés fideles & d'observations instructives que son ouvrage nous a paru devoir surtout intéresser nos militaires. Mais en n'omettant rien de ce qu'il croit essentiel à ceux qui cherchent à s'instruire, il a soin de nous avertir que son dessein n'est pas d'entrer dans une foule de détails minutieux, inutiles à ceux qui ont au moins les premières connoissances de leur art.

Chacune des quatre campagnes décrites par M. de Beaurain est divisée en deux ou trois époques, suivant que les circonstances ont paru l'exiger. La première époque de la campagne de 1672, nous dit l'auteur lui-même, n'est intéressante que par la rapidité des conquêtes de Louis XIV, qui n'éprouva d'autres obstacles que les inondations: car les Hollandois ne se présenterent pas une seule fois devant les François. Elle est précédée par quelques détails

qui nous ont paru fort clairs & fort exacts, & qui servent d'introduction à l'histoire de ces conquêtes. Nous n'en extrairons que le morceau suivant, comme une preuve de la sagesse qui présidoit aux conseils du maréchal de Turenne, & de la confiance qu'elle lui méritoit de la part de Louis XIV.

» Le roi tint un conseil pour régler les opérations de la campagne. Les généraux & Louis voiois n'étoient pas du même avis. Le prince de Condé proposa d'attaquer Maëstricht; mais le maréchal de Turenne représenta que la garnison montant à 13 mille hommes, le siege seroit long & difficile; qu'il pourroit décourager les troupes, donner aux Hollandois le tems de réunir leurs forces, d'être joints par celles de leurs alliés, & de venir au secours de la place; qu'il falloit se contenter de la bloquer, pour que sa nombreuse garnison ne pût inquiéter les opérations des François, & les empêcher d'entrer dans les Provinces Unies. Le maréchal proposa ensuite de traverser les duchés de Limbourg & de Juliers, de s'approcher du Rhin, & d'attaquer en même-tems Orsoi, Rhinberg, Burig & Wesel, dont la conquête découvreroit le pays ennemi. Le vicomte observa entre, que les Hollandois, épuisés par une multitude de garnisons, n'opposeroient que peu de troupes dans cette partie, mais qu'il falloit avoir fait de grands progrès avant que l'électeur de Brandebourg vint au secours de la république. L'avis de Turenne prévalut.

» On

» On ne pouvoit en donner un meilleur : car
» les états-généraux ayant mis beaucoup de
» troupes dans les places du Brabant & dans
» Maestricht , elles leur devenoient inutiles
» d'après la résolution de pénétrer en Hollande
» par le Rhin. «

Toute la suite de la premiere époque de cette guerre montra mieux que nos réflexions ne pourroient le faire la sagesse de ce conseil. La seconde devient plus instructive pour un militaire : on y voit le maréchal de Turenne faire échouer successivement avec des forces très-inégales les entreprises d'une armée nombreuse & commandée par Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg , & le célèbre comte de Montécuculli. Il ruine leur armée en les obligeant à des marches longues & pénibles dans une saison fâcheuse ; ses campemens, ses postes sont si bien choisis qu'il les force à employer toute la campagne à former de vains projets. C'est sur-tout l'étude de ces marches & de ces campemens du maréchal qui fixera l'attention du militaire ; mais nous ne pourrions les retracer ici sans le secours des cartes, & les détails d'ailleurs nous meneroient trop loin.

La seconde campagne, c'est-à-dire, celle de 1673, est divisée en trois époques. L'électeur de Brandebourg obligé à faire la paix, les Impériaux forcés à se retirer en Bohême, sont ce que la premiere de ces époques renferme de plus remarquable. Comme nous observons toujours avec plaisir les anecdotes qui peuvent

donner quelques connoissances des mœurs , & de leurs variations dans les différens siècles , nous en rapporterons ici une assez singulière.

» Après le siège d'Unna , pris par le ma-
 » réchal de Turenne , le prince d'Anhalt , con-
 » seilla à l'électeur de Brandebourg de com-
 » battre ; il alléguoit que si les François étoient
 » vaincus , ils repasseroient le Rhin , & que si
 » au contraire , ils battoient les confédérés ,
 » ils ne les poursuivroient guere , afin de ne
 » pas s'éloigner de leurs magasins. Frédéric-
 » Guillaume fit mettre l'armée en bataille. Tu-
 » renne , qui espéroit , sans risquer d'action ,
 » obliger les alliés à s'éloigner du Rhin , ne
 » parut pas. C'étoit un dimanche , & les en-
 » nemis du prince d'Anhalt , qui n'étoient pas
 » curieux de voir une bataille , engagèrent le
 » chapelain de l'électeur à allonger l'office :
 » il prêcha environ 3 heures ; & à la fin du
 » sermon , le duc de Bournonville prétendit
 » qu'il étoit trop tard pour combattre. «

Il n'est pas nécessaire de demander à nos lecteurs si une pareille cause feroit perdre aujourd'hui l'occasion d'une victoire.

La seconde & la troisième époque de cette campagne sont consacrées au retour des Autrichiens dans l'Empire , & aux moyens qu'emploie Turenne pour s'opposer à leurs desseins. On y voit le génie du grand Turenne malheureusement contrarié par les ordres de la cour , ce qui le met dans l'impossibilité d'empêcher Montécuculli de s'approcher du Rhin , & de prendre Bonn , ce qui oblige encore les

François d'évacuer leurs conquêtes en Hollande. Turenne avoit écrit que le moyen de les conserver étoit de s'approcher de la Bohême, & d'en masquer les débouchés pour retenir l'armée de l'empereur. La réponse du marquis de Louvois fut que le roi ne disconvient point que ce parti ne fût très-avantageux, mais qu'en considérant la longue marche que l'armée seroit obligée de faire, il suffisoit d'empêcher l'ennemi de s'avancer beaucoup au-delà de Nuremberg. C'est à cette réponse sans doute qu'il faut attribuer tout le succès des ennemis pendant cette campagne; & le héros qui les auroit prévenus si la cour avoit suivi ses conseils, doit être vengé du ministre qui eut encore la foiblesse de les lui imputer : c'est aussi sur quoi M. de Beaurain ne laisse plus aucun doute.

La campagne de 1674 est, selon notre auteur, au sentiment de qui on peut bien s'en rapporter, une des plus instructives que l'on puisse connoître. On y voit les moyens employés par le maréchal de Turenne pour empêcher le duc de Lorraine de pénétrer en Franche-Comté, dont il vouloit troubler la conquête. M. de Beaurain expose ensuite les opérations de son héros depuis cette conquête jusqu'au moment où il repassa le Rhin. A cette époque, il s'occupe à le justifier d'une inculpation calomnieuse dont plusieurs historiens ont souillé sa mémoire. Il s'agit de la ruine de quelques villages du palatinat. Cette imputation ayant été accréditée par tous les ennemis de

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ce grand homme, nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs les raisons évidentes par lesquelles elle se trouve absolument démentie.

» On accuse ce héros, dit M. de Beaurain,
 » d'avoir reçu & exécuté l'ordre de réduire
 » en cendres les états de l'électeur Palatin. Les
 » historiens, dont la plupart ont compilé sans
 » examen, confondent les époques, & placent
 » en 1674 la ruine de ce pays, qui n'eut lieu
 » qu'en 1688, c'est à dire, 13 ans après la
 » mort du maréchal. La simple exposition des
 » faits suffira pour laver sa mémoire. Le vicom-
 » te, jugeant que quand les renforts des confé-
 » dérés les auroient joints, leur supériorité
 » l'obligeroit à repasser le Rhin, résolut de
 » leur ôter les moyens de subsister à la droite
 » du fleuve : il en fit donc enlever ou con-
 » sommer les grains & les fourrages : il n'y
 » a rien dans cette conduite que de con-
 » forme aux loix de la guerre. Les paysans Pa-
 » latins, réduits à la plus affreuse disette, dé-
 » chargerent leur rage sur quelques soldats qui
 » tombèrent entre leurs mains, & dont on
 » trouva les corps mutilés. Les troupes mirent
 » alors sans ordre le feu à quelques villages.
 » Dès que Turenne en fut informé, il défen-
 » dit de brûler sous les peines les plus rigou-
 » reuses. J'observerai que l'humanité qui ca-
 » ractérisoit le général François, ne s'accorde
 » pas avec la réputation d'incendiaire qu'on lui
 » donne, d'après un accident fortuit auquel il
 » n'eut aucune part. Si Louis XIV. avoit

» mandé au vicomte de ruiner le Palatinat, il
» eût accusé la réception de cet ordre, & rien
» ne l'indique dans ses papiers. Ce qu'il dit
» dans une lettre adressée au monarque, ne
» peut s'entendre que de la disette que souff-
» roient les habitans, & à laquelle on remé-
» dia le plus qu'il étoit possible : car le ma-
» réchal autorisa les commis des vivres à dis-
» tribuer du pain de munition aux sujets de
» l'électeur Palatin comme aux soldats de l'ar-
» mée. D'ailleurs, Turenne manda quelques
» jours après au marquis de Louvois *qu'il avoit*
» *répondu à l'électeur Palatin ce qui étoit vrai,*
» *c'est à-dire, que si les soldats avoient brûlé sans*
» *ordre quelques villages, c'étoient ceux où ils*
» *avoient trouvé des soldats tués par les paysans.* »

Ajoutons pour la justification complète de ce grand homme, qu'il *punit de mort les soldats les plus coupables, & pour celle des troupes françoises, que les trois régimens anglois qui se trouvoient dans l'armée de Turenne, furent ceux que la barbarie des paysans Palatins souleva le plus, qui contribuèrent le plus à l'incendie de ces villages, & que tout ce qui a été depuis écrit là-dessus contre la gloire du maréchal de Turenne, n'a été répété par les historiens que sur la foi des gazettes de Hollande, alors intéressées à rendre le nom françois odieux à toute l'Europe.*

Un académicien de Manheim, homme d'ailleurs estimable par ses connoissances, a cependant imprimé qu'il est très-certain que Turenne fit réduire en cendres une partie des

villages du Palatinat. Guidés par M. de Beaurain, nous avons démontré la fausseté de cette assertion. Le même académicien tombe dans une seconde erreur, en ajoutant dans la même phrase que le *cartel* envoyé au maréchal de Turenne par l'électeur Palatin est *imaginaire*.

Non-seulement ce cartel n'est point imaginaire, mais notre auteur nous en donne une copie tirée de l'original même, existant parmi les papiers du maréchal, ainsi que la réponse de M. de Turenne à l'électeur, & sa lettre au marquis de Louvois. Ces trois pièces sont trop intéressantes pour qu'on ne nous sache pas gré de les joindre à cet extrait.

*LETTRE ou CARTEL de l'Electeur Palatin au
Maréchal de Turenne.*

A FRIDERISBOURG , le 17 juillet 1674.

L'embrasement de mes bourgs & villages qu'une lettre d'un de vos domestiques, aussi-bien que d'autres avis, donnent sujet de croire avoir été fait par vos ordres, est une chose si extraordinaire, & si indigne d'une personne de votre qualité, que je suis en peine d'en imaginer les raisons. Tout le monde s'étonne d'autant plus de cette manière d'agir, que vous n'en avez pas usé de même avant votre conversion, en diverses campagnes que vous avez faites en ce pays, contre des ennemis qui n'étoient pas vos parens. Pour moi, bien que je n'en dussé pas moins attendre après les désordres qui s'y commettoient par les troupes que vous commandiez l'année passée, lorsque vous le traversâtes en qualité d'ami, je ne

laisse pas d'être surpris d'un procédé si contraire aux loix de la guerre parmi les chrétiens , & aux assurances que vous m'avez tant de fois données de votre amitié. Il me semble qu'à toute rigueur on ne met le feu qu'aux lieux qui refusent des contributions , & vous savez que vous n'en avez point demandé à ceux que vous avez fait réduire en cendres. Plusieurs de vos prisonniers m'ont assuré que vous le faisiez pour vous venger de mes paysans , qu'on disoit avoir mutilé les corps de vos soldats qu'on y a trouvés. Mais comme on n'a point ouï dire que mes paysans eussent commis ci-devant de pareilles barbaries , il y a apparence qu'elles ont été faites par ceux que vous avez emmenés des évêchés de Strasbourg & de Spire , qui peut-être ont été bien aises de vous fournir ce prétexte de vengeance ; mais quand même ce seroient de mes sujets , je ne saurois croire que l'inhumanité de quelques particuliers , laquelle j'aurois sévèrement punie si j'en avois connu les auteurs , vous eût obligé à ruiner tant de familles innocentes , & à consumer jusqu'aux églises même de votre religion. Des actions si contraires à l'accroissement que vous prétendez avoir fait en la pratique du christianisme par votre conversion , me font croire que cela provient de quelque chagrin ou dépit que vous avez contre moi ; mais il vous eût été facile d'en tirer raison par des voies plus usitées entre gens d'honneur. Je pense que le roi T. C. vous permettra bien le loisir de vous satisfaire présentement de vous à moi par un ressentiment plus généreux que celui de la ruine de mes pauvres sujets , & que vous ne refuserez pas de m'assigner par le porteur , le tems , le lieu &

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la manière dont nous nous servirons pour nous satisfaire. Ce n'est pas d'une humeur de roman , ni par la vanité de pouvoir recevoir un refus , que je vous fais cette demande , mais par un desir de vengeance que je dois à ma patrie , puisque je ne peux à présent le faire à la tête d'une armée pareille à celle que vous avez , & qu'aucune autre vengeance du ciel sur vous ne me paroît pas si prête que celle que vous pouvez recevoir de ma main. Je me promets en cette rencontre que ce pays , qui a autrefois servi d'asyle à feu M. votre pere , mon grand-oncle , en sa disgrâce , & que vous avez si souvent ruiné , sera le témoin de votre repentir , comme il l'a été de votre dureté & de vos excès.

RÉPONSE du Maréchal de Turenne à l'Electeur Palatin.

Au camp de SECKENHEIM , le 27 juillet 1674.

Monseigneur , j'ai reçu la lettre que V. A. E. m'a fait l'honneur de m'écrire ; je la peux assurer que le feu qui a été mis à quelques-uns de ses villages , a été sans aucun ordre , & que les soldats qui ont trouvé de leurs camarades tués d'une assez étrange façon , l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne doute pas que V. A. E. ne me continue l'honneur de ses bonnes grâces , n'ayant rien fait qui pût m'en éloigner.....

Comme il s'agit de constater un fait sur lequel on a long-tems disputé , nous transcrirons encore ici la lettre du maréchal de Turenne au marquis de Louvois. Elle est datée du camp de Landau , le 23 août 1674 , & conçue en ces termes :

Quand je sortis du Palatinat de delà le Rhin, je reçus une lettre de l'électeur Palatin par un trompette, dont le roi aura assurément ouï parler : car je la lus à ceux qui étoient dans ma chambre. J'en ai gardé l'original, & n'en ai pas laissé prendre de copie, de peur que cela ne courût : car je suis assuré que M. l'électeur Palatin en aura été fâché une heure après. Je lui répondis que j'avois reçu la lettre qu'il m'avoit fait l'honneur de m'écrire, & lui mandai (*CE QUI EST VRAI*) que si les soldats avoient brûlé sans ordre quelques villages, c'étoient ceux où ils avoient trouvé des soldats tués par les paysans. Si le roi veut, je vous enverrai la copie de la lettre ; mais j'ai cru, à cause de Madame, qu'il valoit mieux assoupir cela....

L'importance que nous avons mise à justifier notre héros de l'incendie du Palatinat, & à constater le cartel qu'il reçut de l'électeur, ne nous permet plus de donner une idée de la quatrième & cinquième époque de la campagne de 1674, suivant que M. de Beaurain l'a tracée lui-même à la tête de son ouvrage.

Pendant ces deux époques, on voit le maréchal de Turenne contenir une armée deux fois aussi nombreuse que la sienne, & l'empêcher de pénétrer dans le royaume. La sixième contient les détails des opérations au moyen desquelles le général François obligea les Allemands, infiniment supérieurs par le nombre de leurs troupes, à repasser le Rhin, en évacuant la Haute-Alsace. En 1675, on voit Turenne & Montécuculli faire une guerre tout-à-fait semblable à celle que feroient aujourd'hui les généraux les

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus expérimentés. Peut-être notre auteur auroit-il pu dire que c'est sur-tout l'étude de cette campagne qui a formé les grands généraux venus après Turenne & Montécuculli. Elle fut malheureusement la dernière du héros qui illustrera à jamais la maison de Bouillon. La tâche que M. de Beaurain s'étoit imposée se trouvoit remplie à la mort de ce héros ; mais on lui saura bon gré d'avoir continué à exposer les opérations des François & des Impériaux jusqu'à la fin de cette campagne.

Nous sommes fâchés que la nature de son ouvrage ne nous ait pas permis d'en détacher plusieurs morceaux que nous aurions volontiers mis sous les yeux de nos lecteurs, s'ils avoient pu juger des opérations qu'il décrit sans le secours des cartes qui aident à suivre les marches de son héros. Il suffit d'ailleurs d'annoncer que tout son travail consiste dans l'exposition la plus circonstanciée & la plus exacte des opérations du maréchal de Turenne, pour exciter le plus vif desir de l'étudier dans le cœur de tous les militaires jaloux de se distinguer.

Telle étoit la confiance que son génie supérieur avoit su inspirer à ses armées, que les généraux paroissant indécis après sa mort sur le parti qu'ils devoient prendre, un soldat, témoin de leur incertitude, s'écria : *lâchez la pie : elle nous conduira.* La pie étoit le nom du cheval que Turenne montoit les jours de bataille. Cet éloge vaut peut-être lui seul tous ceux que l'éloquence a faits de son courage & de ses talens militaires. Ses vertus n'ont ja-

mais été mieux célébrées que par l'ennemi même qu'il avoit eu le plus souvent à combattre dans ses dernières années. *Il faisoit honneur à l'homme*, dit Montécuculli en apprenant sa mort. Enfin, si quelque chose peut ajouter à l'idée qu'on doit se former de ce grand homme, c'est celle qu'en avoit le grand Condé, seul des héros peut-être qui puisse lui être comparé, & qui, pour s'assurer de la victoire, *desiroit seulement pouvoir entretenir une demi-heure l'ombre du maréchal de Turenne.*

Mais n'oublions pas que c'est l'ouvrage même de M. de Beaurain que nous avons à faire connoître, plutôt que son héros, & qu'il nous reste encore à parler d'une partie essentielle de son travail, partie qui doit le rendre sur-tout précieux aux militaires : c'est celle des cartes & des plans destinés à faciliter l'intelligence des opérations qu'il décrit en suivant pas-à-pas le maréchal de Turenne.

» La géographie, dit l'historien, est regardée à juste-titre comme la base de l'étude de la guerre. La multitude des cartes qui existent semble offrir les plus grandes ressources ; mais on s'apperçoit à la confrontation, que l'incertitude naît de l'abondance même. Il faut distinguer les simples cartes géographiques des topographiques : les premières ne présentent que le cours des rivières & la position des principaux lieux ; les dernières offrent tous les détails d'un pays, comme rivières, bois, marais, montagnes, chemins, villes, villages, hameaux, &c. On sent d'a-

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» près ces deux définitions, que les cartes géo-
» graphiques ne peuvent donner que des idées
» générales, & que les cartes topographiques
» sont celles sur lesquelles on règle toutes les
» opérations de la guerre qui exigent une con-
» noissance détaillée des lieux. «

C'est en conséquence de ces principes que notre auteur a destiné à l'intelligence de son ouvrage trois especes de cartes. Les premières suffisent pour suivre les mouvemens de deux armées qui operent loin l'une de l'autre, ou qui ne manœuvrent pas. Des lignes ponctuées y expriment les mouvemens des deux armées. Les secondes nous donnent la connoissance des moindres détails locaux, connoissance sur-tout nécessaire pour suivre les opérations du maréchal de Turenne en 1674 & 1675. On a tracé sur toutes les feuilles qui composent ces cartes, les marches & les positions des François & des Allemands.

La troisieme espece renferme les plans de sieges, de combats, de batailles. On sent que celles-ci doivent être les plus détaillées. M. de Beaurain y a rendu sensible jusqu'au nombre des bataillons, & des escadrons dont les deux armées étoient composées. Son travail, soit dans cette partie, soit dans celle de l'histoire, nous a paru devoir lui mériter l'estime & la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art & des connoissances militaires.

(*Journal encyclopédique.*)

MÉLANGES tirés d'un petit porte-feuille ; première partie. A Avignon , & se trouve à Paris , chez Onfroy , libraire , quai des Augustins , & chez les marchands de nouveautés. Vol. in-8vo. de 231 pages. Prix 2 liv. 8 s. 1782.

L'ÉDITEUR de ces *Mélanges* , nous prévient dans un *avis* , qu'il n'en restera point à cette première partie. » Si ces *Mélanges* , (dit-il) » plaisent au public , s'il s'intéresse au sort de » *Sylvanire* & de *Sylvain* , l'éditeur de ce premier cahier obtiendra d'eux la permission de » donner quelques autres fragmens de leur » histoire ; il présentera le tableau des scènes » champêtres qui font les délices de leur vie » & publiera leurs conversations sur les différens objets qui , dans leur douce retraite , » occupent leurs loisirs. « Voilà au reste des phrases un peu pénibles , & qui s'écartent du ton simple & naturel que l'auteur , dans la suite , paroît avoir adopté.

On nous dit encore que » les descriptions » des travaux & des plaisirs des champs seront » souvent interrompues par des réflexions , » par des considérations plus ou moins profondes sur les passions , sur les mœurs , sur les usages , sur les jouissances des habitans des villes , &c. « Les héros de ces espèces d'i-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dylies , sont deux époux : le mari est occupé à former l'esprit de sa femme. A la suite, à chaque cahier , sont des explications & des dissertations qui font connoître les différens objets de physique & d'histoire naturelle.

L'avis est suivi d'une *préface* qui débute ainsi :
» Inconnu désormais dans le monde , destiné à
» l'être toujours , mon nom ne sera point écrit
» à la tête de ces mélanges ; je ne desirer plus
» qu'il soit prononcé ni à la cour ni à la
» ville. C'est assez qu'il le soit autour de ce bois
» sauvage , dont la solitude profonde cache
» mon existence. Que sous l'ombrage touffu
» de nos hêtres antiques , Sylvanire heureuse
» & tendre répète mon nom ; que les zéphyr
» qui se jouent entre les verts & frais feuil-
» lages de nos bosquets , & qui caressent sa
» bouche demi-closée , entendent seuls ces ac-
» cens expirer sur ses lèvres , en nommant
» celui qui l'adore : voilà l'unique vœu de mon
» cœur. Puisse le petit nombre des sages qui
» viennent quelquefois partager avec nous cet
» asyle , m'avouer pour leur ami , qu'ils s'hon-
» norent avec moi des liens qui nous unissent :
» c'en est assez pour ma gloire & pour mon
» bonheur. «

Ce morceau respire la sensibilité d'un vrai philosophe , qui met l'humanité & la sagesse au rang de ses plaisirs. On nous présente ensuite un tableau de la capitale , où la critique n'a ni morgue ni amertume. L'auteur avoue cependant , qu'il doit à son séjour de quelques années dans Paris , le goût des lettres ; cet

avantage le console des ennuis dont il a été la victime dans cette même ville , où il a puisé d'utiles connoissances ; Sylvanire enfin , est venu lui tenir lieu de tout. Il faut lire dans l'original cette espece de censure détaillée de Paris : nous conviendrons que le peintre a souvent un pinceau fidèle , peut-être a-t-il trop délayé ses couleurs : les images plus resserrées , en reçoivent plus d'énergie. On voit que c'est l'épanchement d'une ame mélancolique , & ces fortes d'effusions du sentiment , sont toujours sûres d'intéresser. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur ce morceau , qui contraste assez bien avec les réflexions chagrines , exhalées contre Paris :

» Je parlois de mes bois , j'y reviens. Là ;
» dans le sein d'un doux repos , je jouis de la
» plus parfaite liberté ; je la consacre à l'amour ,
» à l'amitié , à la lecture , à la contemplation
» des beautés de la nature , à la jouissance
» plus vive encore de faire autour de moi des
» heureux. J'arrache par an à la misère dix
» familles à moins de frais , que je ne me pro-
» curerois à Paris une de ces enceintes étroi-
» tes & sombres , où deux fois par semaine
» j'irois respirer l'air le plus impur pour enten-
» dre estropier les meilleurs ouvrages drama-
» tiques , ou siffler toutes ces productions bi-
» zarres & éphémères qu'enfante le mauvais
» goût. Dans ma douce retraite , selon les dif-
» férentes heures du jour , me promenant avec
» Sylvanire sous mes chênes antiques , ou sous
» un ciel ouvert & serein , je dépose toutes

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» mes pensées dans son cœur pur comme l'air
 » que nous respirons , & comme le crystal de
 » nos fontaines. Souvent aussi , seul , errant ,
 » sans projet & sans but , je laisse à mon ima-
 » gination une carrière libre comme celle que
 » je parcours. C'est alors , c'est du fond de ma
 » forêt que mon esprit, planant sur la nature
 » entière, s'arrête au hasard sur l'idée qui vient
 » le saisir. Sans intérêt , sans esprit de parti ,
 » sans *prévention* , je médite sur des objets , sur
 » des rapports qui , toujours-étrangers à mon
 » bonheur , ne *sont* examinés que par ma *rai-*
 » *son* , que ne trouble alors aucune *illusion*. «

Les personnes qui écrivent avec élégance ,
 devroient bien s'interdire dans la prose ces
 rimes , dont l'oreille délicate est toujours
 offensée ; au reste , il seroit à souhaiter que
 tous les hommes fussent remplis des princi-
 pes de cette philosophie touchante , dont on
 nous expose ici le caractère & les douceurs ,
 c'est - là le tableau d'un sage aimable. Gar-
 » dez - vous , (nous dit - il ,) de penser que
 » je prétende faire un ouvrage *philosophique*....
 » Auguste philosophie , nom si respectable &
 » si profané ! qui peut te reconnoître encore
 » sous les livrées dont on t'a revêtue ? L'in-
 » trigue , la cabale , l'amour d'une vaine &
 » fausse gloire , le desir effréné de briller d'un
 » éclat imposteur , de se revêtir des apparences
 » d'une importance ridicule ; voilà les carac-
 » teres qui distinguent une grande partie de
 » tes prétendus ministres. Animés par ces vains
 » & frivoles objets de tous leurs vœux , des

» sophistes empoulés & obscurs prétendent ré-
 » véler des oracles sacrés. Bien loin d'éclairer
 » la raison, ils l'étonnent, ils l'égarent. Au-
 » lieu d'émouvoir les âmes, en y développant
 » les sentimens de la nature, ils proposent à
 » l'esprit des paradoxes métaphysiques & cap-
 » tieux. «

D'après cet *aperçu* critique de la philoso-
 phie du jour, l'estimable auteur nous trace une
 idée de celle qu'il a adoptée, & que tout homme
 sensé & honnête doit professer. Qui pourroit
 garder la sévérité de censeur en lisant le mor-
 ceau suivant ! « Mon âme seule dicte tout ce
 » que j'écris ; ses seules émotions porteront leurs
 » empreintes sur mon style inégal, comme les
 » différentes affections que j'éprouverai. Nul
 » ordre ne réglera ma marche ; mon esprit que
 » n'a jamais astreint aucune méthode, ne con-
 » noît aucun art ; j'invite mes lecteurs à s'éga-
 » rer avec moi dans mes pensées, comme je
 » les inviterois à s'égarer avec moi dans mes
 » bois, sûrs de nous retrouver toujours dans
 » la route de la vérité, comme nous le serions
 » de retrouver le chemin de mon champêtre
 » asyle. «

Il faut l'avouer, un auteur semblable, dé-
 farmeroit le critique le moins disposé à l'in-
 dulgence ; aussi, ne chercherons-nous point à
 nous appesantir sur les défauts qu'on pourroit
 reprocher à l'écrivain ; malheur à qui ne se
 livre pas au plaisir de lire & de juger quel-
 quefois avec les yeux du cœur ! Nous invi-
 tons les personnes sensibles à lire le *fragment*

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de l'histoire de Sylvain & de Sylvanire : elle est écrite dans le même esprit qui a dicté la *préface* : en voici une idée : l'auteur ennuyé des vains plaisirs de la cour & de la ville, parvenu jusqu'à trente ans sans avoir pu saisir la moindre apparence de bonheur, se rappelle un paysage qui l'avoit frappé : il conçoit le dessein d'aller revoir cet asyle ; il se confie à un ami fidele qui l'approuve. *Lignamont*, c'est le nom de cet ami, avoit un intendant, sur la discrétion & l'intelligence duquel on pouvoit compter : on l'admit dans la confiance. L'auteur prétexte un voyage ; il renvoie toute sa maison ; parcourt plusieurs pays ; vient enfin à un village, où, selon les conventions, se trouve l'intendant de l'ami ; ils poursuivent leur route : l'auteur arrivé à l'endroit où étoit le paysage, s'adresse au seigneur du lieu, & lui achete cette retraite désirée. Le possesseur prend le nom de Sylvain, dispose à son gré de sa nouvelle demeure ; il trace l'enceinte du jardin ; marque la place de la maison. Description intéressante de cet asyle champêtre : voilà *Sylvain* satisfait, goûtant des plaisirs inconnus à Paris : cependant son ame formoit encore des vœux : il se promenoit un jour du côté du hameau voisin de sa thébaïde : » Une jeune » villageoise se présente à mes yeux : rien » n'étoit aussi simple que ses vêtements ; mais » nulle taille ne fut jamais aussi élégante que » la sienne ; sa démarche légère & assurée étoit » pleine de grace ; sa tête n'étoit couverte » d'aucun ornement ; pas un ruban , pas une

» fleur ne décoroit la simple barbette qui entou-
» roit son front & qui couvroit une partie
» de ses joues ; la candeur ingénue brilloit sur
» son visage ; les traits les plus doux étoient
» relevés par cette fierté noble & décente que
» la vertu fait inspirer... « La jeune personne
alloit au hameau ; *Sylvain* revenoit à son habi-
tation : on doit bien s'attendre qu'il en est
frappé d'un trait qu'il ne cherche point à re-
pousser. Il saisit l'occasion de revoir la jeune
villageoise, lui dit qu'il est malheureux, que
c'est un de ses cousins qui prend soin de le
faire subsister, & auquel appartient la ferme
où il demeure : il voudroit apprendre les tra-
vaux de la campagne, pour se rendre néces-
saire à son parent : la villageoise, qui se trouve
être une *demoiselle*, s'intéresse à son sort, le
présente à son pere & à sa mere : le vieillard
lui fait le tableau de sa situation ; il est aisé de
voir que cette famille n'étoit pas née à la cam-
pagne. *Sylvain* reçoit des leçons de cet homme
respectable ; il est initié dans toutes les con-
noissances de l'agriculture. La demoiselle se nom-
moit *Sophie*, & le pere & la mere *Honorat*.

Pendant neuf mois *Sylvain* fréquente leur
maison ; conséquemment il a tout le tems de
se pénétrer de l'amour que la belle *Sophie* lui
a inspiré. Tous ces détails demandent à être lus
dans l'auteur. Le pere vient un jour trouver
Sylvain, & lui reproche d'avoir troublé le
bonheur de sa famille en excitant la sensibilité
de *Sophie* ; il exige que *Sylvain* ne reparoisse
plus dans sa chaumière. Quel coup pour un

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

amant ! Il ignore quel peut être *Honorat*. » Ce » n'est pas (disoit-t-il) l'obscurité de son ori- » gine que je redoute ; mais si sans être né » dans la classe la plus vile , le crime avoit » souillé cette famille. « Ces craintes agitoient *Sylvain* ; il n'osoit donc demander sa maîtresse en mariage ; il conçoit le projet de faire des informations ; il se contente d'écrire cette lettre à l'objet de sa tendresse : » Vertueuse *Sophie*, j'obéis à l'ordre sacré de votre respect- » table pere , en cessant de vous voir ; soumet- » tez comme moi toutes vos volontés à la » sienne ; & si avant six mois il ne vous » permet pas de m'aimer , oubliez pour jamais » le malheureux *Sylvain*. Donnez cette lettre » à votre pere , qu'il la conserve par pitié » pour un homme qu'il connoitra mieux un » jour. «

Le commissionnaire chargé de la lettre , trouve *Sophie* près de sa maison , veut la lui rendre ; elle refuse de l'accepter , & exige qu'on la porte à son pere ; *Honorat* remet la lettre à sa fille sans l'ouvrir , elle la décachete & la redonne à son pere , sans avoir jetté un seul coup-d'œil sur ce qu'elle contenoit : il la lit , & la rendant au commissionnaire : » Vous direz à *Sylvain* que j'ai lu la lettre ; que ma » fille l'a lue par mon ordre. «

Ici finit ce fragment de l'histoire de *Sylvain*, qui , par le plus heureux & le plus imprévu des événemens , épousa quelque tems après la belle & vertueuse *Sophie*, à qui il donna le nom de *Sylvanire* : ce point important de son his-

toire est consigné dans une idylle en prose qui peut être comparée à ce que nous avons de mieux en ce genre , & qui n'a d'autre défaut que celui d'être beaucoup plus longue qu'une idylle qui n'annonce ordinairement qu'un très-petit poëme champêtre. Cette piece est intitulée : *l'Orage*.

L'auteur commence par décrire les effets de la chaleur brûlante du soleil. » Ce pere de la » nature , dit-il , semble vouloir détruire son » propre ouvrage. Hélas ! l'amour est aussi le » pere de la nature ; & , semblable à l'astre » qui ravage aujourd'hui nos campagnes , il » exerce toutes les fureurs sur un cœur qui » n'est animé que par lui , qui ne vit que pour » lui. Ses feux m'ont desséché plus que le so- » leil n'a desséché l'herbe de nos prairies. Les » fleurs de la jeunesse qui naguères ornoient » mes joues , sont aussi flétries que les fleurs » de nos campagnes. La fraîcheur qui éclatoit » sur mon front est plus altérée que celle de » cette plante , qui , penchée sur le lit du ruis- » seau qui l'arrosait , y tombe & s'y fane. » Que me sert , hélas ! d'avoir construit ma » cabane dans ce bois solitaire , de l'avoir ca- » chée sous ces touffes d'épines qui la dérobent » à tous les yeux ? Chênes antiques ! dont » l'épais feuillage a vu plus de cent fois le » char du soleil parcourir les signes du midi , » sans se laisser pénétrer par aucun de ses » rayons , que ne pouvez-vous préserver mon » cœur des ardeurs de l'amour , comme vous » défendez ces fougères contre les feux de l'as-

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tre brûlant? J'erre nuit & jour dans les rou-
 » tes étroites & tortueuses de ces halliers ;
 » j'espérois y trouver l'oubli de mes peines ;
 » & , semblable au cerf qu'atteignit une flèche
 » mortelle , & qui emporte dans son flanc le
 » fer du chasseur barbare , je n'y trouverai
 » qu'une mort triste & douloureuse. Hélas !
 » l'esprit perd le souvenir de ce qui l'a frappé
 » le plus ; mais jamais , jamais le cœur n'ou-
 » blie les sentimens dont il fut pénétré....
 » Depuis plus de trois mois , s'est-il écoulé un
 » jour , un seul jour , sans que , caché derrière
 » des buissons , j'aie passé des heures entières ,
 » les yeux fixés sur le toit de *Sophie* , en écar-
 » tant le feuillage épais du trône , ou à travers
 » les branches moins ferrées de l'églantier. Si
 » j'entends le matin la diligente alouette chan-
 » ter l'hymne de l'aurore , je crois voir *Sophie*
 » sortant des bras du sommeil , plus belle , plus
 » fraîche que la rose du matin. Si la gémissante
 » tourterelle appelle sa compagne ; si , perchées
 » à côté l'une de l'autre , un doux frémissement
 » agite leurs aîles : ah ! *Sophie* , je t'appelle en-
 » core ; je tombe à tes genoex. Hélas ! quel-
 » quelquesfois je crois voir tes yeux s'atten-
 » drir , tes bras s'étendre vers moi , ta main
 » essuyer les larmes qui coulent sur mes joues :
 » mais non , la terre aride les reçoit , &c. »

Après ces idées si douces & si tendres , par
 un de ces contrastes qui ne sont connus que
 des grands poètes , & admirés que par ceux
 qui sont dignes de les lire , l'auteur passe à la
 description des approches d'un orage , & bientôt

à celle de l'orage même; on s'imagine voir un tableau de Rembrand. *Sylvain*, au milieu de l'effroi général, n'éprouve qu'une seule crainte. Chaque éclair qui s'étend vers le hameau de *Sophie* glace ses sens : ah, si la jeune imprudente alloit chercher un asyle sous quelque arbre de son verger ! *Sylvain* vole vers le hameau. Il rencontre une voiture couverte d'osier, un conducteur effrayé presse les chevaux qui la tirent. *Sylvain* approche : un coup de foudre brise la voiture. *Sophie*, *Hélène* sa vertueuse mere, & le vieux *Honorat* son pere, sont étendus près d'elle, & semblent privés de la vie. *Sylvain*, sans songer à ce qu'il fait, emporte sa chere *Sophie* au bord d'une fontaine voisine; il l'inonde d'eau, & tombe bientôt évanoui à côté d'elle. *Honorat*, *Hélène* & le conducteur ont recouvré l'usage de leurs sens; ils viennent à l'endroit où sont *Sophie* & *Sylvain*; ils les font revenir à eux; & touchés de leur sort & de leur amour, les parens de *Sophie* accordent leur fille au fidele *Sylvain*. Tous ces détails sont peu de chose par eux-mêmes, si vous voulez; mais le style de l'auteur y répand un charme & un intérêt qui attendriroient le lecteur le moins sensible.

Voilà donc *Sylvain* uni à sa chere *Sylvanie*, car nous ne l'appellerons plus *Sophie*. Ils se retirent dans la maison commode que *Sylvain* a fait bâtir; il passe toujours aux yeux de son épouse pour ne devoir sa subsistance qu'au travail de ses mains & aux bienfaits de M. *Charles*; & *Sylvanie* ne peut donner aucun éclair-

ciffement à son époux concernant sa propre famille ; car elle a été élevée dans le hameau depuis sa plus tendre enfance , & ses parens ne lui ont jamais fait part de rien qui eût rapport avec leur état antérieur. L'auteur nous promet de nous apprendre bientôt dans quelle circonstance *Honorat* crut devoir lui révéler ce secret, qu'il lui laissa le droit d'apprendre ou de cacher à *Sylvanire*. Ce fut alors que *Sylvain* lui apprit le sien : & cette double confidence répandit un nouveau charme sur le bonheur de l'un & de l'autre.

Ces deux époux trouvoient dans leurs occupations champêtres , & dans le doux plaisir de vivre ensemble & de s'aimer , un bonheur tranquille & solide qui n'est fait que pour les cœurs droits & sensibles : plus éclairés que les villageois de leur voisinage, ils répandoient sur eux des bienfaits qui augmentoient leurs lumières , & satisfaisoient à leurs besoins ; ils étoient chéris de tout ce qui les environnoit. *Sylvain* trouvoit dans la compagnie de son épouse de quoi fortifier de plus en plus son goût pour la retraite , pour l'ordre & pour la vertu ; & *Sylvanire* puisoit dans la conversation de son époux toutes les lumières qui distinguent l'homme du monde & l'habitant des grandes villes ; il dévoiloit à ses yeux les secrets de la nature , de la philosophie & des arts ; il lui découvroit les vices & les ridicules de la société, il lui apprenoit à connoître le genre-humain ; ce qui augmentoit son estime & son amour pour *Sylvain*, & le goût des plaisirs innocens de la campagne.

Ce

Ce sont ces conversations sur différens sujets, entremêlés de fragmens de la vie de l'auteur, & de tout ce qui peut jeter dans un recueil une agréable variété, qui composeront ces mélanges, où il paroît que la philosophie, que la science, que l'érudition se joindront aux affections les plus touchantes de la nature, & aux sentimens les plus délicieux d'une ame vertueuse & sensible, pour intéresser le lecteur & pour l'éclairer, & parvenir enfin à son entendement par la route de son cœur.

Sylvain ne se borne pas à ces conversations ; pour instruire son épouse : il saisit les momens où elle est chez ses parens, ou occupée aux petits soins de son ménage, pour jeter ses instructions sur le papier ; c'est à l'un de ces momens de loisir que nous devons *l'Essai sur les passions*, morceau d'environ 40 pages d'impression, qu'il place à la suite d'une petite piece où il décrit la *Fête du village*.

Dans cet *Essai sur les passions*, l'auteur, après avoir jetté un coup-d'œil sur les trois regnes de la nature, pose pour principe que l'homme est le seul être sur la terre qui soit doué de la double faculté de sentir & de juger ; les impressions des sens, soumises à son intelligence, sont ce que l'on appelle sentimens.

» Il est d'autres impressions, mon amie,
» poursuit *Sylvain* ; celles-ci se gravent &
» s'impriment dans notre ame : elles y pénè-
» trent & s'y conservent. Si je te regarde,
» *Sylvain*, mon ame se remplit de délices qui
» la charment encore, soit que ton voile s'a-

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» baisse sur ton visage , soit que tu t'enfonces
 » sans moi dans un bocage épais. Tu n'es plus
 » devant mes yeux ; mais tu animas encore
 » mon cœur. Le sentiment que tu fais naître
 » ne fuit point avec toi. «

Il faut distinguer en nous deux genres d'intérêt puissant ; l'un qui nous attache à nous-mêmes , & l'autre à nos semblables ; les passions ont pu nous aveugler sur le dernier. Notre âme est faite pour aimer , & les préjugés seuls de la société s'opposent à ce délicieux sentiment. Le sentiment ne nous égare jamais , à moins qu'il ne soit lui-même égaré par notre jugement ; les erreurs de celui-ci nous font courir après des chimères qui ne sauroient faire notre bonheur : nos desirs irrités par les obstacles se changent en passions ; voilà les principes des maux qui désolent la société ; le cœur de l'homme est naturellement bon ; s'il devient méchant , *c'est* , comme a fort bien dit quelqu'un , *par erreur de calcul*. Les illusions qui environnent l'homme dans les grandes sociétés achevent d'égarer son jugement ; il poursuit le bonheur & ne l'atteint jamais.

Sylvain fait ensuite l'analyse des plaisirs factices des grandes villes ; il les compare aux plaisirs naturels de la campagne , qui sont en général plus à la portée de l'homme & plus faits pour lui.

Cet *Essai sur les passions* est suivi de notes très-curieuses sur les minéraux , sur la galle-insecte qui s'attache aux feuillés des arbres en forme de demi-globe , & y reste collée dans

une parfaite immobilité ; tandis que son mâle, qui est un moucheron très-vif & sujet à plusieurs métamorphoses , la féconde en la parcourant dans toute son étendue ; sur le trémella qui jouit de la double prérogative d'être animal & plante , & forme le véritable anneau d'union entre les deux regnes , l'animal & le végétal , que les philosophes ont toujours si vainement recherché. Cependant comme cette vérité ne paroît pas encore solidement constatée , l'auteur croit qu'on pourroit , en attendant mieux , supposer , ou , si l'on veut , soupçonner que le trémella est un madrépore très-flexible , qui a toutes les apparences d'un végétal , & que cette substance est mise & entretenue dans un mouvement continu , par les agitations également continuelles des animaux dont elle est la ruche , l'écrin ou le sac , comme on voudra l'appeller. L'auteur nous parle ensuite du polype , & nous rappelle à ce sujet les idées presque prophétiques du célèbre Leibnitz , & les découvertes de M. Tremblay ; d'où il résulte que cet être singulier paroît nous montrer le passage du regne végétal au regne animal. Nous avons déjà entrevu dans le trémella le passage de l'animal au végétal ; il ne resteroit plus pour achever la chaîne , que de trouver celui qui unit le regne minéral au végétal. Ce passage n'est peut-être pas si impossible à trouver qu'on pourroit se l'imaginer : il faudroit découvrir le lien qui unit l'accroissement par apposition à celui par intussusception ; & de ce que le lien est difficile

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

à trouver, il ne s'ensuit pas qu'il ne peut exister ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans la nature un principe qui est commun aux trois regnes, c'est celui par lequel plusieurs especes de leurs productions tendent à prendre des formes régulières.

Nous exhortons l'auteur à nous donner la suite de ces Mélanges. Tout ouvrage qui parle au cœur est assuré d'exciter la curiosité, de trouver des lecteurs indulgens : ce n'est que l'art & le bel-esprit, qui doivent armer la sévérité de la critique.

(*Année littéraire ; Journal de littérature, des sciences & des arts ; Affiches, annonces & avis divers.*)



COURS complet d'agriculture théorique, pratique ; économique, & de médecine rurale & vétérinaire, suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture par principes : ou dictionnaire universel d'agriculture ; par une société d'agriculteurs, & rédigé par M. l'abbé ROSIER, prieur commendataire de Nanteuil-le-Hardouin, seigneur de Chevreuille, membre de plusieurs académies, &c. Tome second. A Paris, rue & hôtel Serpente, 1782, in-4to. de 680 pages, avec 26 planches. Prix 12 livre en feuilles pour les souscripteurs.

IL a été rendu compte du premier volume de cet important ouvrage, dans un des journaux de 1782 (*) : le volume que nous annonçons est fait d'après la même méthode & les mêmes principes que ceux que l'on remarque dans le précédent ; & l'on voit avec plaisir, que M. l'abbé Rosier s'applique à donner plus qu'il n'a promis ; on voit même, dans un avertissement qui est en tête, que pour être plus à portée de suivre sa pénible & longue entreprise, il s'est ménagé un séjour dans sa campagne : » C'est, dit-il, au milieu des jardins ;

(*) Volume de janyier, page 26-43.

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» des champs, des vignes, des prés, des oliviers, &c. que j'étudie, & que je compare ce que j'avois écrit autrefois avec ce que j'observe de nouveau. « Nous ne doutons pas qu'il n'en résulte un très-grand bien pour l'ouvrage.

Nous ne pouvons cependant lui dissimuler qu'il eût été à désirer que ce cours soit moins volumineux qu'il semble devoir l'être, puisque les deux premiers volumes qui forment près de 1800 pages in-4to., ne contiennent encore que l'A, le B, & la moitié du C; il semble même que cela auroit été facile, en évitant des répétitions fréquentes & inutiles, en ce qu'elles pouvoient être supplées par des renvois : un exemple suffira pour faire sentir notre observation.

On indique au mot *asperge* une recette propre à faire périr les insectes qui s'attachent à ce légume, & qui n'est autre chose qu'une infusion de feuilles de saule, & cette même recette se trouve copiée au mot *saule*, d'une manière aussi étendue, & absolument dans les mêmes termes.

On conçoit qu'il est aisé de multiplier ainsi les volumes; & si cette méthode a quelque chose de commode, elle ne peut manquer de rendre un pareil ouvrage très-coûteux; au reste, ces réflexions viennent si peu de l'envie de critiquer, que nous nous hâtons de détruire les idées peu favorables qu'elles peuvent produire, en mettant sous les yeux du lecteur, la déclaration pleine de candeur & de désinté-

vement, que fait à ce sujet M. l'abbé Rosier, à la fin de son avertissement.

» Plus j'avance, plus les matériaux se présentent en foule, de sorte qu'il n'est pas possible d'affirmer que six volumes suffiront pour cet ouvrage; s'il excède le nombre de huit, les volumes en sus de ces huit seront délivrés *gratis* à MM. les souscripteurs; j'aime mieux faire des sacrifices & donner à mon ouvrage l'étendue qu'il exige. «

Nous prions donc M. l'abbé Rosier de croire qu'il n'est redevable de nos remarques qu'à l'invitation qui termine son avertissement.

» Si je me suis trompé, dit-il, dans les deux premiers volumes, & si j'erre dans les suivans, je prie ceux qui les liront d'avoir la bonté de me communiquer leurs observations. «

C'est avec une véritable satisfaction que nous remarquerons ce qu'il y a de louable dans cet ouvrage; la méthode de l'auteur, lorsqu'il parle des plantes & des arbres, soulage singulièrement l'attention du lecteur.

M. l'abbé Rosier commence par en donner les différentes dénominations; suivant les meilleurs naturalistes, & décrit ensuite, en autant d'articles séparés, les fleurs, le fruit, les feuilles, la racine, le port, le lieu où elle se plaît, les propriétés & le genre de culture qui lui est propre; par-tout, on remarque le physicien instruit, l'observateur éclairé, & la clarté de son style n'en exclut pas l'élégance.

Pour avoir une idée générale de cet ouvrage

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ge, il suffit de jeter un coup-d'œil sur le plan de l'auteur : il considère l'agriculture sous ces trois points de vue ; comme agriculture de *théorie*, agriculture de *pratique*, & agriculture *économique*.

Sans une *théorie* solidement établie par des principes généraux, & ces principes généraux fondés sur l'expérience, il est difficile, pour ne pas dire presque impossible, d'opérer avec connoissance de cause sur des objets soumis à des loix physiques. Delà cette nécessité de donner des prolégomènes, des notions préliminaires, qui soient comme autant d'échelons pour s'élever à la pratique, & à la loi qui prescrit chaque genre de travail. Avant de labourer, par exemple, ne doit-on pas connoître les instrumens consacrés au labourage, & les modifications qu'ils exigent relativement aux terres auxquelles on les destine ?

Mais pour juger si les modifications de ces instrumens seront avantageuses, ne convient-il pas auparavant, d'avoir une idée exacte de la nature de la terre à labourer ; par conséquent des causes de sa compacité ou de son atténuation, plus ou moins fortes ; des moyens de remédier à l'une ou à l'autre, afin de faire acquérir à cette terre l'aptitude à ne retenir que la quantité d'humidité propre à la riche végétation de tel ou tel végétal ? Ces discussions entraînent nécessairement celles des engrais, tirés d'un des regnes de la nature, ou de deux, ou de trois ensemble, & enfin de toutes les combinaisons dont ils sont susceptibles.

Voilà déjà un pas immense ; mais à quoi servira-t-il à l'homme qui n'aura aucune teinture des connoissances physiques sur la végétation , sur l'élaboration de la sève , sur l'organisation des plantes , sur l'usage & les fonctions que la nature a assignés à chacune de leurs parties ; enfin , sur leur état de santé , de maladie & de dépérissement ? Si , au contraire , on suppose le cultivateur parfaitement instruit de ces préliminaires , il saura à quelle espece de grain sa terre est propre , de quelle espece de charrue il faudra se servir pour labourer , quand & comment il faudra labourer..... Cet homme ne balancera plus sur le choix du sujet qu'il doit greffer , ni sur celui de la méthode à employer... Il ne craindra plus de porter un fer meurtrier sur l'arbre qu'il taille ; & , fidele sectateur des loix de la nature , il doublera , à l'exemple du jardinier de Montreuil , le produit de ses arbres fruitiers , même en assurant leur durée au-delà de tous les termes connus jusqu'à ce jour.

Avant de dépouiller la terre de ses grains , le cep de ses raisins , les arbres de leurs fruits , ne faut-il pas songer aux différens instrumens que chaque récolte exige en particulier ? Tout propriétaire qui veut ne pas être trompé , peut-il ne pas voir lui-même si ses cuves , ses pressoirs , ses tonneaux sont en état ; s'il ne manque rien aux voitures de toute espece , consacrées aux travaux champêtres ; si les jougs des bœufs , si les harnois des chevaux n'exigent aucune réparation ? Il faut voir & tout voir par-soi-même , & ne jamais perdre de vue le

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

précepte que donne la Fontaine, lorsqu'il dit dans une de ses fables : *Il n'est pour voir que l'œil du maître* ; & l'on ajoutera à cet adage : l'homme qui n'est point instruit ne peut ni ne fait pas voir.

L'*agriculture de pratique* a pour objet la grande culture des grains, comme froment, seigle, orge, avoine, &c. Celle des menus-grains, comme maïs, sarrazin, pois, fèves, panis, millet, &c. La culture des semences huileuses, comme lin, chanvre, navette, colsat, cameline, &c. Tous ces objets sont cependant subordonnés à une culture première, sans laquelle ils n'existeroient presque pas, parce que les moyens de l'homme sont trop foibles pour se passer du secours des animaux. Il faut donc songer à assurer leur subsistance par la formation des prairies, soit naturelles, soit artificielles.

Après ces cultures de nécessité première, il en est d'autres qui ne sont pas moins utiles, & qui concourent à multiplier d'une manière particulière les douceurs de la vie. Ce sont celles des plantes légumineuses, des plantes potageres, & celles dont le commerce & nos manufactures tirent de grands avantages, comme de la garance, du pastel, de la gaude, du safran, du chardon-bonnetier, &c.

La nature, toujours prodigue envers l'homme, a multiplié autour de lui les arbres, les arbrisseaux ; les uns pour décorer & faire le charme de son habitation, les autres pour fournir à ses besoins. C'est à lui à diriger & non

pas à contrarier la nature dans l'aménagement de ses forêts , dans la plantation des arbres à bois blanc , dans la conduite des arbres fruitiers , soit à noyaux , soit à pepins ; enfin dans la culture de la vigne , qui se plaît si bien sous le ciel tempéré de la France. Tel est , en abrégé , le tableau des objets qui sont du ressort de *l'agriculture pratique*.

A quoi serviront à l'homme les récoltes les plus abondantes & les plus précieuses , s'il ne sait pas les conserver pour les besoins , & assurer leur durée pour prévenir les années de disette ? *L'agriculture économique* doit venir à son secours. Ici elle prépare les greniers , les écuves , pour la dessiccation des grains , & perfectionne leur mouture. Là , elle dispose les cuves , les tonneaux , pour soustraire aux vicissitudes de l'atmosphère , cette liqueur bienfaisante qui répare les forces de l'homme , & qui flatte agréablement les houpes nerveuses de son palais : delà naît la comparaison des différentes méthodes de faire le vin , le cidre , le poiré , la bière , &c. de retirer de ces liqueurs , chargées du principe sucré , ces esprits ardents qui sont presque incorruptibles. Ici sous des cylindres , sous des pressoirs de différens genres , les huiles d'olive , de noix , de naverse , de pavot , de lin , &c. coulent à grands flots. Là , une ménagère prépare le beurre , façonne les fromages , tandis que , d'un autre côté , sa compagne suit le travail de ce peuple laborieux qui fournit le miel , la cire , & l'hydromel. Ici , sous un toit rustique , ce ver ori-

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ginaire de Chine , & naturalisé , pour ainsi dire , dans nos climats , prépare la matière de ces tissus précieux que le luxe a rendus nécessaires. Là , l'humble brebis se laisse dépouiller de sa toison , pour fournir à l'homme de tous les états , le vêtement le plus chaud & le plus sain. Malheur à celui dont l'ame froide & apathique voit avec indifférence cette multiplicité de travaux !

Il s'agit actuellement de faire connoître la méthode adoptée par les auteurs , pour remplir ce canevas , & comment ils en réunissent toutes les parties pour en composer un livre élémentaire. 1°. Chaque mot est présenté sur toutes les acceptions dont il est susceptible , & discuté dans tous les points. Afin de ne pas sortir des exemples déjà cités , prenons le mot *greffer*. Il y a plusieurs manières de greffer qu'il faut développer ; il y a un choix à faire dans les sujets qu'on destine à la greffe , enfin une saison à observer. Comme plusieurs auteurs ont déjà écrit sur la greffe , on compare & on discute leurs méthodes ; on dévoile leurs erreurs , ou leurs contradictions , enfin , on fait connoître en quoi ils se rapprochent ou s'éloignent de la nature. Ce n'est pas tout ; il y a plusieurs pratiques avantageuses , éparées dans différentes provinces , & dont on n'a jamais parlé , qu'il est important de rassembler & de publier , afin de ne rien laisser à désirer sur cet article , & composer un traité sur la greffe , qui fixe le point où cette partie de la science agronomique en est restée. Ce traité doit en-

côre offrir de nouvelles vues, de nouvelles expériences à tenter pour reculer les limites de l'art de la greffe. Ainsi, lorsqu'on parle de greffer tel ou tel arbre, en particulier, il suffit d'indiquer si la greffe doit être pratiquée ou à *œil dormant*, ou en *flûte*, ou en *couronne*, &c. & celui qui ignore la valeur de ces dénominations, n'a qu'à recourir au mot *greffe*.

Un dictionnaire n'est pas susceptible d'extraire; aussi nous contenterons-nous d'en citer quelques articles qui nous paroîtront les plus utiles, & pouvoir donner une idée suffisante du travail & des talens de M. l'abbé Rosier.

Avance foncière. L'auteur en distingue deux sortes, les *avances primitives*, exigées par la nécessité; & les *avances secondaires*, exigées par la prudence.

Les premières comprennent l'achat des bœufs, chevaux, mules, vaches, moutons & brebis; des harnois, des instrumens aratoires, machines de transport, gages & nourritures des domestiques, &c.

» On estime, dit-il, dans la Beauce, que
» les *avances primitives*, pour faire valoir une
» métairie de deux charrues, excèdent la somme
» de 6000 liv.; dans ces avances générales ne
» sont point comprises celles des vaisseaux vi-
» naires, celles que le propriétaire est obligé
» de faire pour meubler & disposer la maison
» qu'il doit habiter. Que sera ce donc, si pour
» se loger il est contraint de bâtir! c'est le cas
» de dire que dans toute acquisition, il faut
» acheter les folies des autres; & dans ces cir-

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» constances , ne pas perdre de vue le conseil
 » donné par Caton *Achetez d'un bon maître ,*
 » *il y a de l'avantage à acquérir un domaine en*
 » *bon état. Bien des gens croient que l'on gagne*
 » *à acquérir d'un propriétaire négligent , à cause*
 » *qu'il vend moins cher ; ils se trompent : l'acqui-*
 » *sition d'un bien délabré est toujours un mauvais*
 » *marché.* Ecoutons encore Columelle : *Le champ*
 » *doit être plus foible que le laboureur ; si le fonds*
 » *est plus fort , le maître sera écrasé. «*

» Que conclure de ces préceptes fondés sur
 » l'expérience ? que tout homme sensé doit ,
 » en achetant , mettre en ligne de compte les
 » avances primitives qu'il sera obligé de faire.
 » Il y a plus , toute parcimonie en ce genre
 » est ruineuse ; les bons marchés écrasent ,
 » parce qu'on ne vend bon marché que ce qui
 » est mauvais. Achetez donc les meilleurs ani-
 » maux , les meilleurs outils ; ne plaignez pas
 » les gages aux bons serviteurs ; & n'en ayez
 » pas d'autres ; un valet paresseux est toujours
 » trop salarié ; un mauvais animal mange au-
 » tant qu'un bon , tous deux sont des êtres à
 » charge , & ils nuisent aux autres. «

» *Les avances secondaires ou avances de pré-*
 » *voyance , sont aussi indispensables que les pre-*
 » *mieres.* Supposons qu'un homme vive sur le
 » produit de son domaine , & que ce produit
 » soit son unique ressource , que deviendra-t-il
 » si une gelée tardive détruit dans un instant
 » les plus belles apparences d'une récolte en
 » vin , si une grêle ravage ses blés & ses
 » vignobles , si une épizootie fait périr ses best-

» tiaux, si un incendie consomme ses bâtimens.
 » & ses provisions? Il ne fera pas moins tenu
 » à payer les impositions royales, les gages de
 » ses valets, les frais de leur nourriture; de
 » pourvoir aux réparations des bâtimens, aux
 » ravages des eaux, à l'entretien des fossés, &c.
 » Que doit donc faire un propriétaire sage &
 » prudent? Diminuer sa dépense, jusqu'à ce.
 » qu'il ait acquis en avance le revenu d'une
 » année : sans cette précaution il végètera avec
 » peine; les inquiétudes, les chagrins; le créan-
 » cier dont l'œil est toujours ouvert, assailli-
 » ront sa porte; toutes ses opérations seront
 » gênées, les animaux mal nourris, les valets
 » insolens, parce qu'ils seront mal payés : en
 » un mot, tout ira mal. Combien ne s'écoulera-
 » t-il pas d'années avant que ce propriétaire;
 » dénué d'avances secondaires, soit au pair! &
 » si deux mauvaises années se succèdent, n'est-il
 » pas entièrement abymé? Le commerce ne se
 » soutient que par la liberté, & l'agriculture
 » par les avances. «

Rien de plus juste que les préceptes contenus
 dans cet article; & l'on sent la nécessité des
avances primitives & secondaires; ces deux déno-
 minations sont claires & équivalent à celles que
 d'autres écrivains ont imaginées; mais on re-
 grette de n'y pas trouver une autre espece
 d'*avance*, que des philosophes, qui les premiers
 ont compris & enseigné la science économique,
 ont appelé *avances foncières*; il étoit d'autant
 plus nécessaire d'en parler, que la plupart des
 écrivains affectent de n'en point parler, ou même

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en ignorent la nature & la nécessité d'y avoir égard dans toutes les spéculations & les raisonnemens sur les biens que l'agriculture fait valoir.

Ces *avances foncières* sont représentatives, ou des dépenses du défrichement, ou du prix de l'acquisition, lesquelles constituent le titre de *propriété* ; il est évident qu'un propriétaire doit avant tout, retirer, non-seulement l'intérêt de ces *avances foncières*, mais encore une somme proportionnée aux frais d'entretien & d'amélioration, qui sont des charges de la propriété. C'est faute d'avoir égard à cette espèce d'avance, que la plupart des écrivains qui ont traité de la valeur des fonds & de l'impôt, ont commis des erreurs si grossières & si contraires au droit sacré de la propriété.

Le mot *avenue* contient des réflexions qui ne sont pas moins justes qu'utiles.

» Que de terrain perdu & sacrifié pour des
» avenues, dans les environs de Paris & près
» des grandes villes ! on donne tout à la dé-
» coration, tandis qu'il est si facile de réunir
» l'agréable à l'utile. Les grands, à l'imitation
» du prince, les petits à l'imitation des grands,
» en un mot presque tous les propriétaires veu-
» lent aujourd'hui avoir des avenues, & sou-
» vent un cinquième ou un quart d'un petit
» domaine est employé à lui donner un air de
» grandeur ; c'est sur ce sol perdu que l'impôt
» devrait peser, puisque ces avances privent
» la société des productions qu'on étoit en droit
» d'attendre du terrain qu'elle occupe. Tel est
» l'effet d'un luxe destructeur. «

» Si on substituoit au tilleul, au maronnier-
» d'inde, dont le bois n'est d'aucun usage, à
» l'exception de quelques petits ouvrages au
» tour, le chêne, le noyer, on auroit à la
» longue une avenue utile & agréable; il est
» même possible de diriger les branches du
» dedans de l'allée, de maniere à lui faire
» décrire le cercle, & former une voûte im-
» pénétrable aux rayons du soleil. J'ai vu des
» avenues plantées en chêne, produire le plus
» bel effet, & celles plantées en noyer donner
» du fruit en abondance. Ces arbres sont uti-
» les, & une sotte vanité les a proscrits, en
» raison de leur utilité. «

» Si l'avenue est plantée en ormeaux, le
» vice est encore plus grand, les racines de
» cet arbre iront dévorer la substance des bleds
» à plus de quinze ou vingt toises; la charrue
» aura beau chaque année morceler les raci-
» nes, chaque brin poussera de nouvelles tiges.
» Un seul coup-d'œil sur les terres voisines
» des grands chemins, dont les plantations sont
» en ormeaux, suffit pour convaincre de la
» vérité de ce que j'avance. «

Qu'il nous soit permis d'ajouter ici que ces
plantations coûtent des frais considérables au
gouvernement, qui n'en retire aucun profit;
ce faste, cet air de magnificence que présen-
tent les avenues d'ormes, devraient-ils balancer
l'utilité que retireroient les propriétaires &
cultivateurs des terrains voisins des grandes
routes, si elles étoient plantées en arbres frui-
tiers à haute tige; ceux-ci ne coûtent pas

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus & n'exigeroient aucun entretien, parce que les habitans du canton qui en retireroient les fruits, pourroient être chargés des remplacements. Le voyageur y trouveroit un meilleur abri contre la chaleur, & un remède contre la soif ou la faim; à chaque pas il béniroit l'attention bienfaisante qui auroit pourvu à ses besoins; il ne voit au-lieu de cela, que les traces de la puissance qui le rabaisse à ses propres yeux, & d'une pompe stérile qui l'attriste & l'ennuie.

Le mot *avoine* présente quelques résultats, ou neufs, ou utiles, dont nous allons profiter.

On peut conclure des principes de notre auteur, relativement aux terrains qui conviennent à l'avoine; 1°. qu'il n'y a aucune économie à sacrifier de bonnes terres pour sa culture; 2°. qu'elle appauvrit beaucoup la terre; 3°. que les terrains légers lui conviennent si la saison est favorable; 4°. que sa récolte est médiocre dans les terres argilleuses, à moins que l'année ne soit sèche; 5°. que lorsqu'on veut semer sur un sol pauvre, il vaut mieux labourer à plusieurs reprises que d'écobuer; 6°. enfin, que dans toutes les circonstances quelconques, il est essentiel d'enterrer le chaume aussi-tôt après la récolte, & d'enterrer les herbes aussi-tôt après qu'elles ont passé la fleur, afin de multiplier le terreau, ou terre végétale.

L'avoine étant pas moins sujette au *noir* & au *charbon* que le froment, M. l'abbé Rosier conseille de la faire passer par la chaux avant de

la semer, & il indique une précaution qui nous paroît indispensable, si on veut être sûr d'une récolte abondante; c'est de passer par l'eau toute la semence avant de l'échauler; le grain bien formé & bien nourri se précipite au fond, c'est celui-là qu'il faut confier à la terre; le mauvais restera sur la surface de l'eau, il faut le lever avec de larges écumoirs, le laisser sécher, & le donner aux animaux de basse-cour; sans cette manipulation on est obligé de jeter en terre une très-grande quantité de grains, parce que la moitié de la semence est nulle.

Cela vient d'un abus contre lequel l'auteur s'élève avec raison. Sous prétexte que l'avoine, à son point de maturité, s'égraine facilement, & laisse échapper une partie de ses grains; on la coupe dès que la couleur des tiges est changée du verd au blanc, ou au jaune très-pâle, c'est-à-dire, avant sa parfaite maturité; & il en résulte cette quantité considérable de grains légers & sans substance nutritive qui surnagent sur l'eau, & sont moins pesans que le bon grain.

» Les avoines coupées un peu vertes, restent couchées sur la terre, afin de s'imprégner de la rosée, des pluies, &c.; le grain se charge d'humidité, se gonfle, renfle, paroît bien nourri, pesant, & il ne contient presque que de l'eau; c'est la raison pour laquelle les avoines nouvellement battues sont nuisibles aux animaux. »

On reconnoît que l'avoine est dans sa parfaite maturité, lorsque ses feuilles sont com-

piettement fanées, & que la couleur de sa tige est d'un jaune doré; le moyen le plus simple & le plus naturel de perdre le moins de grains qu'il est possible, est de faire très-promptement la récolte, & de préférer l'usage de la faucille à celui de la faux, qui a le désavantage de couper par facades.

Voici quelques observations, qu'il est bon que ceux qui achètent ou font le commerce des avoines, ne perdent jamais de vue.

» Le propriétaire qui vend le grain d'avoine, dont la paille a été un peu verte, trompe l'acheteur; & l'acheteur est volontairement sa dupe, si avant de conclure le marché, il n'a pas fait l'épreuve de l'eau; elle lui apprendra au juste combien une mesure donnée renferme de bons grains, & combien de grains vuides. Ce n'est pas tout, il faut remettre la conclusion du marché à quelques jours après, emporter avec soi une poignée de grain, la peser en arrivant au logis, & la laisser quelques jours au soleil: cette épreuve dissipera l'eau surabondante qui *ballonoit* le grain, & indiquera, en le pesant de nouveau, la différence réelle de ses deux états; dès lors on sera assuré de la quantité du grain qui doit se trouver dans une mesure. Combien de vendeurs arrosent leur avoine quelques jours avant de la livrer! combien d'acheteurs la trouvent bonne, parce qu'elle est pesante! «

L'article *teche* nous a paru devoir mériter la plus grande attention, d'après les avantages

que cet instrument a sur la charrue , suivant l'auteur ; il faut l'entendre lui-même.

» En dix jours de tems (d'après les résultats d'une expérience , citée par M. l'abbé Rosier), une homme beche une mesure de de terre de 256 toises quarrées , en se servant de la beche d'un pied pour la culture ordinaire. «

» Il résulte , pour le cultivateur , des avantages sans nombre du travail à la beche ;
» 1°. le tiers de son terrain n'est pas sacrifié en prairies destinées pour la nourriture des animaux. «

» 2°. La premiere dépense est de 40 à 50 sols par beche , tandis que l'achat des chevaux , ou des mules , ou des bœufs est ruineux. «

» 3°. Une beche peut servir au moins deux ans , en la faisant travailler , tandis qu'il faut compter de l'autre côté , & l'intérêt de la mise en argent , pour l'achat des chevaux , &c. & la diminution de leur prix lorsqu'ils vieillissent , & leurs maladies , & leurs ferrures , enfin leur perte sèche lorsqu'ils meurent. «

» 4°. L'achat des harnois , des instrumens aratoires , forme encore une valeur à ajouter à la premiere , ainsi que celle de leur dépérissement ; enfin tous ces objets rassemblés montent à 16300 livres , d'après le compte présenté dans le *Dictionnaire encyclopédique* , pour exploiter un domaine de 500 arpens. Je conviens qu'il seroit impossible , dans la majeure partie de nos provinces ,

» de faire travailler à la beche une si grande
 » étendue de terre ; mais cela ne seroit pas
 » impossible dans les pays de plaines , situés
 » au bas des montagnes. Les montagnards des-
 » cendent dès que les travaux sont finis , &
 » passent , autant qu'ils le peuvent , leur hi-
 » ver dans les pays bas , ou dans les grandes
 » villes ; c'est ce qui attire à Paris , à Lyon , &c.
 » ces nuées d'Auvergnats , de Limosins , d'ha-
 » bitans des Cévennes , du Rouergue , envi-
 » ron 12 ou 1500 Lucquois en Corse , &c. ,
 » c'est le cas de les attirer dans les campagnes ,
 » ainsi qu'on le pratique dans les plaines du
 » Forez , du Beaujollois , &c. «

» 5°. Depuis le moment que la récolte est
 » levée , jusqu'à celui où l'on jette le grain
 » en terre , on donne au moins six labours ,
 » & une seule façon à la beche suffit , & vaut
 » mieux que douze labours ; il suffit de pas-
 » ser une bonne herse sur le grain ensemencé. «

» 6°. Avec le secours de la beche la terre
 » ne repose jamais ; une année elle donne du
 » froment , & souvent , lorsque le bled est
 » coupé , on sème des raves ; l'année suivante
 » on sème des choux , des raves , des oignons ,
 » des courges , des melons , du chanvre , du
 » bled-sarrasin , &c. Si on craint que la terre
 » soit épuisée , que l'on jette un coup-d'œil
 » sur les récoltes de la plaine du Forez , sur-
 » tout le territoire qui borde le cours du Rhône ,
 » depuis Lyon jusqu'à 10 ou 15 lieues plus
 » bas , & on ne dira plus que l'on épuise la
 » terre. «

« 7°. Le produit des récoltes est frappant ;
 » les terres de ma famille étoient autrefois
 » labourées avec des bœufs, elles donnoient en
 » seigle, année commune, de 5 à 7 pour un,
 » & la terre restoit une année en jachere ;
 » mais, depuis que la beche a ameubli cette
 » terre, l'année de grain produit ordinairement
 » de 10 à 15 en froment, pour un, & ce
 » qu'on appelloit autrefois, *année de repos*,
 » fournit deux petites récoltes ; *il est donc clair*
 » *que la beche a triplé le produit.* »

On n'a rien à dire contre un fait, sur tout quand un homme aussi bien & aussi avantageusement connu que M. l'abbé Rosier, l'annonce publiquement ; au lieu donc de faire de vains & inutiles raisonnemens pour le contredire, nous nous bornerons à inviter tous les cultivateurs qui s'intéressent aux progrès du premier des arts, à faire des essais en grand à cet égard, pour constater de plus en plus une expérience qui ne peut manquer d'influer sur la prospérité publique.

Les mots *bétail*, *bestiaux*, forment un traité complet qu'il faut lire dans l'ouvrage même ; pour en faire sentir l'utilité, nous indiquerons seulement ici la marche que l'auteur a suivie ; il divise cet article en trois chapitres, qui sont eux-mêmes subdivisés en plusieurs sections.

Chapitre premier. Des végétaux propres à la nourriture du bétail. *Seet. premiere.* Des arbres & arbrustes utiles à la nourriture du bétail. *Seet. seconde.* Des herbes propres à leur nourriture. *Seet. troisieme.* Observations sur la maniere de

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

conserver les végétaux destinés à leur nourriture. *Chap. second.* Vues générales sur l'entretien domestique du bétail. *Seët. premiere.* Des avantages de l'entretien domestique. *Seët. seconde.* Objections contre l'entretien domestique, & réponse à ces objections. *Seët. troisieme.* Du soin du bétail dans les étables. *Seët. quatrieme.* De la bonté & de la multiplicité des engrais, produite par l'entretien domestique. *Chap. troisieme.* De l'usage du sel pour le bétail. *Seët. premiere.* Est-il avantageux de lui en donner ? *Seët. seconde.* De la maniere de lui en donner.

L'article bled contient une histoire du froment. L'auteur pense que c'est une espece de gramen due à la culture. M. l'abbé Poncelet a essayé de reconnoître, par la dégénération, s'il pourroit ramener notre froment à son état primitif. Après l'avoir semé il en a coupé les premieres tiges encore très-peu élevées ; ces tiges se sont multipliées. Il les a encore coupées de nouveau ; elles n'ont point cessé de croître & de multiplier ; enfin il a recommencé si souvent cette opération, que les tiges extraordinairement multipliées n'étoient pas plus grosses que celles du gramen ou chiendent ordinaire. Il a conservé pendant deux ans ce grain dégénéré, sans être certain qu'il fût devenu ou bisannuel seulement ou vivace. Il vouloit, après cette dégénération bien constatée ramener par la culture ce même froment à son état de perfection, mais des circonstances particulieres ne lui ont plus permis de suivre son expérience. M. l'abbé Rozier la répète actuellement,

lement , & il en rendra compte à la fin de cet ouvrage.

Il traite ensuite dans le même article du développement de la végétation & des principes du bled ; il en donne l'anatomie d'après M. Poncelet , qui a porté un génie véritablement observateur dans cette partie de la physique. (*)

L'article *blé* n'a que quinze pages , mais on y trouve un détail sur tous les articles que l'on devra consulter dans les différentes parties de ce dictionnaire.

Il en est de même de l'article *bois* & de celui de *botanique* : celui-ci contient une histoire de la botanique en général , & celle des jardins botaniques.

Les deux plus fameux comme les deux plus anciens , sont ceux de Suede & de Paris. Rudbek , célèbre botaniste Suédois , fut le fondateur de celui de Schrockholm : il y établit des démonstrations ; on y accourut ; on se plut à l'entendre. Le roi de Suede encouragea ces commencemens. Ce jardin s'agrandit insensiblement , & il est devenu un lieu de délices sous la direction du fameux Linné ; mais son principal mérite est d'y avoir vu naître le système ingénieux & savant adopté maintenant dans toute l'Europe.

François premier cultiva les sciences en gé-

(*) *Histoire-naturelle du froment* , &c. vol. in-8vo. A Paris , chez Desprez , imprimeur , rue Saint-Jacques. 1779. Voyez le journal de juin 1780 , page 99---121.

néral , mais les plantes l'occupèrent & l'amuserent spécialement. Henri IV eut un jardin considérable , dont il confia le soin à Jean Robin , qui l'enrichit d'un grand nombre de plantes très-rares. Louis XIII accorda à M. de la Brosse , son médecin , l'établissement d'un jardin de botanique dans le fauxbourg S. Victor. Ce médecin en fut le fondateur & l'intendant. En 1640 l'on commença à y faire des leçons publiques de botanique , & Vespasien Robin en fut le démonstrateur. Après la mort de M. de la Brosse , ce jardin fut négligé jusqu'à M. Fagon , qui s'attacha à lui donner un nouveau lustre , comme au lieu qui l'avoit vu naître. Ce fut de son tems que des voyageurs botanistes furent envoyés dans différente régions pour ramasser & apporter en France toutes les plantes étrangères qu'ils pourroient trouver. Mais ce jardin , sous M. le comte de Buffon & M. de Jussieu , a pris des accroissemens considérables , & M. le comte de Buffon fait travailler actuellement à en doubler l'étendue.

A l'article *bouillon* , terme que M. Schabol a introduit dans le jardinage , on trouve la recette d'un *bouillon* , propre à guérir la plus grande partie des maladies des arbres , plantes , &c.

» Prendre pour un seul bouillon plusieurs
 » seaux d'eau , les verser dans un baquet , &
 » y jeter ce qui suit : crotin de cheval , la
 » valeur d'un demi-boisseau , lequel doit être
 » mis en miettes avec les mains & pulvérisé ,
 » crotins de mouton pulvérisés aussi deux fois

» une plaine main ; bouse de vache , environ
» un demi-boisseau , laquelle doit être bien dé-
» layée avec les deux mains ; terreau gras &
» fiente de vache , un demi-boisseau. «

» Il faut , 1°. commencer par bien battre
» & mêler le tout ensemble , puis le jeter
» dans le baquet , & avec les mains le dé-
» layer ; 2°. faire un bassin autour de l'arbre ,
» & non pas autour du tronc , dont la fonc-
» tion principale n'est pas de pomper , mais de
» recevoir & contenir les suc ; faire le bassin
» en-deçà , environ à sept ou huit pouces du
» tronc , ôtant la terre jusqu'aux premières
» racines , & verser le tout dans la fosse ; &
» comme au fond du baquet il en reste tou-
» jours , le bien nettoyer avec les mains , &
» répandre le tout dans la fosse ; 3°. quand
» l'imbibition est faite , remettre la terre , afin
» que rien ne s'évapore , & faire ainsi à tout
» ce qui en a besoin , arbres , arbustes , plan-
» tes en caisses & en pots , réitérer si un pre-
» mier bouillon ne suffit pas ; le même a lieu
» pour les orangers malades. «

On est assuré , ajoute M. l'abbé Rosier , de
guérir , par le moyen de ce bouillon , une
quantité de maladies des plantes & des arbres ;
telles que la jaunisse , le blanc , ou le mûrier
au pêcher , les effets & les accidens causés par
la cloque , par les vents roux , &c. ; mais il
est bon d'observer que le bouillon ne produit
rien sur les arbres épuisés & minés.

On trouve à l'article *bouleau* un avertisse-
ment utile pour les jardiniers. M. le Blond ,

dans la *Pratique du jardinage*, dit que le bouleau ne souffre aucune vermine ou insecte sur ses feuilles, &c. & cependant il est démontré qu'on y en compte de vingt cinq à trente especes très-distinctes. L'auteur relève cette erreur, parce que plusieurs écrivains ont conseillé, d'après l'affertion de M. le Blond, l'infusion des feuilles de bouleau pour chasser les chenilles. Il en est de cette propriété comme de celle qu'on attribue à l'aune.

A l'article *bouquetin* on trouve une invitation utile. On raconte des effets merveilleux du sang de bouquetin; d'autres disent que c'est un préjugé populaire. Cette diversité d'opinion conduiroit presque au pyrrhonisme sur les propriétés des substances qu'on regarde comme médicinales. Il seroit à souhaiter que la *société royale de médecine*, établie à Paris, s'occupât d'un nouvel examen de ces substances; l'ouvrage est trop étendu pour un seul particulier; des savans, des médecins aussi éclairés que ceux qui la composent peuvent seuls l'entreprendre, & ce seroit un des plus grands services que cette société, pleine de zele, pût rendre à l'humanité; le voile du charlatanisme tomberoit & la vérité paroîtroit dans tout son jour.

On trouve souvent dans cet ouvrage des expériences nouvelles; par exemple, celles des boutures d'olivier que l'auteur a eu occasion de faire depuis qu'il est établi près de Béziers.

La bouture simple, c'est-à-dire, qui n'avoit ni bourrelet ni morceaux de vieux bois, a

pouffé bien moins que les autres, & il en est péri un plus grand nombre.

La bouture qui tenoit à une petite portion de vieux bois, a mieux réuffi en tout genre que la premiere, & moins que la troisieme, c'est-à-dire, que la bouture armée de son bourrelet formé par la ligature; celle-ci a plus complètement prospéré que les deux premieres, & celle qui, outre la ligature, avoit encore un peu de vieux bois, a mieux réuffi que toutes les autres. L'auteur invite les lecteurs à répéter ces expériences sur cet arbre & sur plusieurs autres, & prie ceux qui se livrent à ces essais d'avoir la bonté de lui communiquer leurs résultats.

On y trouve aussi dans cet article les expériences de M. Bonnet de Geneve, qui prouvent que les feuilles peuvent se métamorphoser en plantes. Il a pris un vase plein d'eau, couvert avec une petite planche trouée cu avec deux lieges, &c. C'est par ces différens trous que l'on fait entrer le petiole ou la queue de la feuille à la profondeur de quelques lignes dans l'eau.

Les feuilles du haricot ont commencé à jeter des racines dix à douze jours après avoir été plongées dans l'eau. Ces racines sont sorties de presque tous les points de la surface du petiole; elles étoient nombreuses, assez longues, simples & blanches; il y avoit lieu de penser, que des feuilles si enracinées vivroient long-tems; cependant elles ont passé au bout d'une semaine environ. L'auteur a essayé d'en

transplanter dans des vases de terre, mais elles n'y ont fait aucun progrès.

Quoique ces expériences soient jusqu'à présent plus curieuses qu'utiles, elles confirment la théorie des boutures, c'est-à-dire, la présence des mamelons ou petits boutons répandus sur toute la surface intercutanée des arbres & jusques dans le petiole des feuilles; car personne ne doute, & l'expérience journalière le prouve, qu'un brin de baume des jardins, ou menrhe, &c. mis dans l'eau, y pousse des racines & y végète, & que la plante ainsi formée, enterrée ensuite, continue à y végéter comme celle qui est venue de graine.

A l'article *brouette* on trouve la description de celle qui fut imaginée par le célèbre Pascal, & qui est, pour ainsi dire, inconnue dans la majeure partie des provinces méridionales; mais on y trouve aussi la description d'une brouette à deux roues, & M. Rozier rapporte des expériences de M. Munier sur la comparaison des deux brouettes.

Le *cacao* & le *café* sont décrits fort au long dans ce second volume; l'auteur y joint des conseils pour les amateurs du café sur la manière de le brûler & de le préparer. Il conseille de faire le café à la grecque; c'est la meilleure de toutes les méthodes: pour ce'a il faut mettre dans une chauffe un peu claire la quantité de café réduite en poudre qu'on juge nécessaire, & vuidér pardessus la quantité nécessaire d'eau bouillante, laisser le tout reposer & le servir très-chaud; si l'on n'a point de chauffe,

lorsque l'eau sera bouillante dans la cafetière, on y jettera la poudre en la remuant avec une cuillier, & on la laissera reposer près du feu avant de le tirer à clair.

En suivant exactement ce procédé, l'on verra sur la surface de la liqueur l'huile furnager, & le café sera aromatisé; mais lorsque l'on fait bouillir le café, l'huile s'évapore; plus encore quand on fait rôir le grain à grand feu; le café trop brûlé à un goût amer & fort, & il échauffe prodigieusement.

La médecine rurale n'est point oubliée dans cet ouvrage; on en peut juger par l'article *astarre*, où cette maladie est détaillée relativement à ses causes, à ses symptômes & à sa guérison.

A l'article *cerise* on trouve la maniere de faire le marasquin de Zara.

Le mot *chaleur* contient des dissertations sur les causes & les effets de la chaleur naturelle animale ou végétale, de la chaleur atmosphérique, de celle du fumier. Ces parties purement physiques manquoient à la plupart de nos traités d'agriculture, & personne n'étoit plus en état de les traiter supérieurement que M. l'abbé Rozier, qui prouve depuis près de vingt ans par son *Journal de physique* & ses connoissances & son zele, & qui a déjà publié d'autres ouvrages importans pour l'agriculture & la physique.

Il est à desirer que cette importante collection n'éprouve aucune contradiction, & soit continuée rapidement & avec le même soin.

M. l'abbé Rozier aura la gloire d'avoir enrichi la France d'un ouvrage universel qui lui manquoit, & de rendre presque inutiles, une foule d'écrits particuliers qu'on n'est pas toujours à même de réunir, de se procurer, ou de consulter.

(*Journal des savans ; Journal d'agriculture, commerce, finances & arts ; Journal de Paris ; Affiches, annonces & avis divers.*)

ETRENNES aux Sociétés qui font leur amusement de jouer la comédie, ou Catalogue raisonné & instructif de toutes les tragédies, comédies, des théâtres françois & italien, actes d'opéra, opéra-comiques, pièces à ariettes & proverbes qui peuvent facilement se représenter sur les théâtres particuliers. A Bruxelles, & se trouvent à Paris, chez Bradel, libraire, rue du théâtre françois, & à l'Arsenal, cour des célestins, 1783.

LES sociétés qui font leur amusement de la comédie, se multiplient beaucoup depuis plusieurs années; mais peu de personnes connoissant toutes les pièces susceptibles de figurer sur ces théâtres particuliers, il arrive que celles qu'on y représente pour l'ordinaire se réduisent à un petit nombre, & que delà naissent bientôt la monotonie & la satiété. Les jo-

lies étrennes , que nous annonçons , remédient amplement à cet inconvénient. Elles ont été composées par un amateur distingué qui fait ses délices de jouer la comédie dans son château , où toutes les automnes il rassemble une compagnie nombreuse & choisie. Personne n'a donc été plus à portée de faire des réflexions sur les pièces tragiques , comiques & lyriques qui peuvent s'exécuter en société , ainsi que sur l'effet qu'elles doivent produire. C'est dans cet esprit que le seigneur du château , dont nous venons de parler , a dressé le catalogue raisonné contenu dans ce petit ouvrage. Il est précédé d'excellentes maximes à l'usage des personnes qui veulent s'amuser à jouer la comédie. On trouvera peu de tragédies dans ce petit répertoire , parce qu'il est rare qu'on en puisse représenter dans les sociétés particulières. Les rôles de celles qui y sont indiquées sont tous agréables pour les femmes. On s'est bien gardé de leur proposer les rôles de *Phèdre* , de *Cléopâtre* ou autres sensibleries : on a présumé , avec raison , que ceux de *Zaïre* , d'*Alzire* , de *Mérope* les flatteroient davantage. On remarque à l'article de chaque pièce admise dans cet utile catalogue , l'effet qu'on doit en attendre , la facilité plus ou moins grande de la représenter sur un petit théâtre , le nombre & le genre des rôles , &c. &c. Enfin nous croyons que toutes les personnes qui jouent ou se proposent de jouer la comédie en société , ne peuvent se dispenser de se donner réciproquement leurs étrennes par l'acquisition de cet opuscule très

bien rédigé , & qui leur deviendra absolument nécessaire pour la distribution des différens emplois , soit dans la tragédie , dans la comédie ou dans les pieces lyriques.

On lit avec plaisir à la suite du catalogue quelques *Anecdotes dramatiques de société*. Nous en citerons une des plus singulieres. C'est l'auteur lui-même qui la raconte. » Le comte Jean » Branicki , grand-général de la Pologne , étoit » dans l'habitude de donner des fêtes superbes » à la St. Jean dans son château de Bialistock , » sur les frontieres de Lithuanie. Les person- » nes les plus considérables qui se trouvoient » alors dans le royaume , y étoient invitées , » & j'y fus en 1762 avec le nonce du pape. » Nous y trouvâmes la plus nombreuse com- » pagnie , & nous y fûmes régalez avec toute » la somptuosité imaginable. Après plusieurs » chasses , promenades , feux d'artifice & bals , » on nous annonça un spectacle. Il étoit pré- » paré sur un théâtre dressé exprès dans l'o- » rangerie du château , & nous nous y rendî- » mes. Le principal acteur étoit un chanteur » Italien , tenore & bouffon , arrivant de Rus- » sie , qui se nommoit *Comparfi*. La représen- » tation fut composée d'un intermede italien , » dans lequel Comparfi faisoit le principal rôle , » & le second étoit rempli par une demoiselle » Polonoise , qui avoit une très-jolie voix ; » quelque teinture de musique , mais n'avoit » jamais su un mot d'italien. C'étoit au moyen » d'un interprete , que Comparfi étoit parvenu » à montrer le rôle à la demoiselle. Ils chan-

» toient à eux deux un petit opéra bouffon
» qui ne fut pas absolument mauvais, au jeu
» de l'actrice près, parce que l'orchestre étoit
» bon & que la demoiselle étoit très-bien faite
» & chantoit agréablement. Cet intermede cou-
» poit les actes d'une comédie françoise bien
» extraordinaire, c'étoit le *Tambour nocturne*
» de Néricault Destouche. Il n'y avoit dans
» cette piece qu'un seul acteur qui fût un peu
» le françois, c'étoit un *abbé Bohémien*, qui
» étoit auprès du grand-général, en qualité
» de secrétaire françois & allemand, & faisant
» le personnage de M. *Pincé*; il avoit appris
» à deux ou trois femmes de chambre de Ma-
» dame la grande-générale, & à quelques offi-
» ciers, à répéter, comme des perroquets,
» des rôles françois, dont ils étoient incapa-
» bles d'entendre un seul mot. A voir la façon
» dont ils débitaient leur leçon, j'aurois pu
» m'en douter; cependant je n'en fus bien
» convaincu que lorsqu'après la représentation,
» voulant faire compliment aux actrices, je
» trouvai que pas une seule ne m'entendoit.

(*Journal de Paris.*)

MÉMOIRES de M. DE GOURVILLE, conseiller-d'état, concernant les affaires auxquelles il a été employé par la cour, depuis 1642 jusqu'en 1698. A Amsterdam, & se trouvent à Paris, chez le Clerc, & chez Barois l'aîné, quai des Augustins, 1782, 2 vol. in-12. le premier de 318, & le second de 358 pages, avec une table des matières.

Nous ne saurions mieux faire connoître le caractère du héros de ces *Mémoires*, & le rapport qu'ils ont à presque tous les événemens du siècle de Louis XIV, depuis 1642 jusqu'en 1698, qu'en commençant le compte que nous allons en rendre par une lettre du prince de Conti sur M. de Gourville.

» J'ai la tête si pleine de Gourville, dit ce
 » prince, en écrivant à M. de la Rochefoucault,
 » que je ne puis vous parler d'autre chose.
 » Comment? ce diable-là a été à l'attaque des
 » lignes d'Arras? La destinée veut qu'il ne se
 » passe rien de considérable dans le monde
 » qu'il ne s'y trouve; & toute la fortune du
 » royaume & de M. le cardinal n'est pas assez
 » grande pour nous faire battre les ennemis,
 » s'il n'y joint la sienne. Cela nous épouvante
 » si fort, M. de Candale & moi, que nous
 » sommes muets sur cette matière-là. Sérieux

» sement je vous prie de me l'envoyer bien
 » vite en Catalogne : car comme j'ai fort peu
 » d'infanterie , & que sans infanterie ou sans
 » Gourville on ne sauroit faire des progrès en
 » ce pays ci , je vous aurai une extrême obli-
 » gation de me donner lieu , en le faisant par-
 » tir promptement , de faire quelque chose
 » d'utile au service du roi. Si je manque de
 » cavalerie la campagne qui vient , je vous
 » prierai de me l'envoyer encore : car , sur
 » ma parole , la présence de Gourville rem-
 » place tout ce dont on manque. Il est en toute
 » chose ce que les *quinolas* sont à la *petite prime* ;
 » & quand j'aurai besoin de canon , je vous
 » demanderai encore Gourville. «

Telle est l'idée que ce grand prince s'étoit
 faite de l'activité de cet homme véritablement
 étonnant , de la promptitude avec laquelle son
 génie lui suggéroit les ressources les plus effi-
 caces dans les circonstances les plus embarras-
 santes. Le grand Condé , le grand Colbert ,
 Louis XIV lui-même , & presque tous les sei-
 gneurs étrangers , le roi d'Angleterre n'en avoient
 pas une autre idée , & son histoire prouve
 qu'il fut également mériter & leur confiance &
 leur estime.

Cet homme , si généralement recherché , &
 qui eut tant de part à toutes les affaires de
 son siècle , étoit né cependant dans un état
 obscur. Il ne s'appella d'abord que Jean Héraut.
 Après avoir passé quelques mois chez un pro-
 cureur , il se crut fort heureux de devenir le
 valet-de-chambre de M. l'abbé de la Rochefou-

cault, & peu de tems après, du prince de Marillac, qui fut depuis duc de la Rochefoucault. Peu de jours lui suffirent pour obtenir toute la confiance de ce prince, qui en fit d'abord son secrétaire. Paris étoit alors agité par les troubles de la Fronde ; & Gourville, suivant la fortune de son maître, s'y signala bientôt. Une des entreprises qui lui acquiescent d'abord de la réputation, fut le projet qu'il forma de délivrer les princes détenus à la Bastille. Déjà il avoit gagné plusieurs de leurs gardes : le moment de l'exécution devoit être celui où le gouverneur de Vincennes & presque tous les officiers de la garnison se trouveroient à vêpres.

» Tout étant disposé pour le dimanche, dit
 » M. de Gourville, j'allai trouver Madame la
 » princesse, qui étoit pour lors à Merlou :
 » elle m'embrassa tout de bon, & me dit qu'elle
 » avoit choisi quatre hommes qui devoient me
 » venir trouver à Paris pour être présens à
 » l'entreprise. . . . Ce fut précisément un de ces
 » quatre qui fit avorter le projet : car ayant
 » été saisi de peur, il fit semblant d'aller à con-
 » fesse à l'église de Notre-Dame au péniten-
 » cier ; & s'étant accusé d'un vol dont il vou-
 » loit faire la restitution, il lui donna un pa-
 » quet où il avoit mis quelque argent, & lui
 » dit qu'il y trouveroit le nom de la personne.
 » Le pénitencier étant rentré chez lui, ouvrit
 » le paquet, & y trouva écrit : *Dimanche, à*
 » *trois heures, on doit mettre les princes en li-*
 » *berté ; il y a une intelligence dans Vincennes*

» *pour cela.* Le pénitencier alla aussi-tôt porter
» le billet à M. le coadjuteur. «

Le projet fut manqué ; mais la hardiesse avec laquelle il avoit été conçu , donna dès - lors beaucoup de réputation à son auteur , & lui mérita sur-tout les bontés & la confiance du grand Condé. Ce prince , sorti de sa prison , proposa à Gourville une entreprise bien plus hardie encore , puisqu'il étoit question de s'emparer du coadjuteur. Personne n'étoit plus capable que Gourville d'exécuter un pareil projet. Voici comme il raconte lui-même la manière dont il s'y prit pour en venir à bout.

» Ayant vu à Paris des personnes à qui je
» pouvois me confier , j'appris que le coad-
» juteur alloit tous les soirs à l'hôtel de Che-
» vreuse , dans la rue St. Thomas-du Louvre ,
» d'où il ne sortoit point avant minuit. L'ayant
» fait observer , on me rapporta qu'il s'en re-
» tournoit toujours par le guichet , & le long
» du quai. A mesure que mes gens arrivoient ,
» je les logeois par petites troupes dans des
» cabarets.... Le soir de l'entreprise étant ve-
» nu , j'en fis poster quinze ou seize sur le
» bord de la rivière. Ceux-là étoient destinés ,
» deux pour se saisir des laquais qui portoient
» des flambeaux , & pour les éteindre , deux
» pour arrêter le carrosse , deux pour monter
» sur le siege du cocher & pour le tenir , &
» les autres pour empêcher les laquais de des-
» cendre de derriere le carrosse , de peur qu'ils
» n'avertissent de ce qui se passeroit. Moi , je
» devois me présenter à la portiere avec un

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» bâton d'exempt, deux hommes à mes côtés;
 » deux à l'autre portiere avec des armes, &
 » j'aurois dit que j'arrêtois M. le coadjuteur
 » de la part du roi; je l'aurois monté derriere
 » un cavalier, ayant là un cheval tout prêt
 » que mon valet m'y tenoit. J'avois fait ve-
 » nir des chevaux à l'autre guichet pour mon-
 » ter quatre cavaliers que j'avois amenés de
 » la Rochefoucault, & un cheval en main avec
 » des bottes pour faire monter M. le coadju-
 » teur, quand je le jugerois à propos, avec le
 » cavalier que j'avois destiné pour mettre der-
 » riere M. le coadjuteur avec un bon coussi-
 » net & une fangle fort large, & assez grande
 » pour les embrasser tous deux. Je savois par
 » un autre cavalier que les autres étoient au
 » bout du cours. Le tout étant ainsi disposé à
 » 11 heures, & ayant été averti par l'un des
 » deux hommes que j'avois mis à la suite du
 » coadjuteur, qu'il étoit entré dans l'hôtel de
 » Chevreuse, & qu'il y étoit encore très-cer-
 » tainement, je comptois déjà mon coadjuteur
 » à Damvilliers. «

Toutes ces précautions se trouverent cepen-
 dant inutiles : la fortune du cardinal voulut
 que, sans avoir eu aucune connoissance de la
 conspiration, il y échappât deux jours de suite,
 en prenant une route opposée à celle qu'il
 avoit toujours prise jusqu'alors.

» Mais, dit notre auteur, après que j'eus
 » rendu compte au prince de toute la conduite
 » que j'avois tenue, il ne m'en donna pas
 » moins de louange sur l'ordre de bataille que

» j'avois formé. M. le coadjuteur , ajoute-t-il
» ensuite, sur des ouïs-dire, me fit faire mon
» procès. Je conçois aisément que si quelqu'un
» voyoit ses mémoires, il ne pourroit jamais
» les croire véritables : les vieux qui ont vu
» l'état où étoient les choses dans le royaume,
» ne sont plus ; & les jeunes n'en ayant eu
» connoissance que dans le tems où le roi a
» rétabli son autorité, prendroient ceci pour
» des rêveries , quoique ce soient assurément
» des vérités très-constantes. «

Cette réflexion devient bien plus nécessaire pour ceux qui ne connoissent Paris que par l'ordre de la police qui y regne.

Jusqu'ici on pourroit ne regarder Gourville que comme le partisan de la Fronde : si nous pouvions le suivre dans toutes ses démarches, & particulièrement dans toutes les circonstances où il fut employé par le prince de Condé, nous verrions qu'il en fut très-souvent le conseil, & sur-tout un des agens les plus actifs, échappant par mille ressources aux persécutions du coadjuteur, secondant avec une promptitude extraordinaire toutes les intentions du grand Condé, soit pour retenir dans son parti les seigneurs que leurs intérêts particuliers faisoient pencher pour le cardinal, soit pour faire trouver au prince les secours dont il manquoit très-souvent, sans cesse en mouvement, ou dans la capitale lorsqu'on le croyoit au fond des provinces, ou dans le fond des provinces lorsqu'il sembloit à peine sortir de Paris ; présent à tous les combats, l'ame de toutes les médiations &

de tous les conseils des grands seigneurs dans mille conjonctures dangereuses, trouvant avec une présence d'esprit & une promptitude étonnantes les remèdes les plus convenables, toujours cher au parti du prince & toujours estimé & considéré par celui du cardinal. Une des choses qui doivent lui faire le plus d'honneur, c'est la part qu'il eut à presque toutes les réconciliations particulières des frondeurs avec la cour, & sur-tout à la paix qu'il conclut avec la ville de Bordeaux. Fâchés que la nature d'un extrait ne nous permette point d'entrer dans ces détails, avant de passer à la seconde époque de sa vie, c'est-à-dire, à son entrée dans les finances, & à ses liaisons avec M. de Fouquet, nous ne rapporterons ici qu'une anecdote que le nom du grand Condé rendra intéressante.

Dans une de ses courses militaires, toutes les provisions de ce prince consistoient en quelques paniers de pains auxquels Gourville avoit fait ajouter du vin, des œufs durs, des noix & du fromage.

» Avec ces provisions, dit notre auteur ;
 » nous marchâmes bien avant dans la nuit, &
 » entrâmes dans un village où il y avoit un
 » cabaret. L'on y demeura trois ou quatre heures ; & n'y ayant trouvé que des œufs, le
 » prince se piqua de bien faire une omelette.
 » L'hôtesse lui ayant dit qu'il falloit la tourner
 » pour la mieux faire cuire, & enseigné à-peu-
 » près comme il falloit faire, l'ayant voulu
 » exécuter, il la jeta bravement du premier

» coup dans le feu. Je priaï l'hôteſſe d'en faire
» une autre, & de ne pas la confier à cet
» habile cuifinier. «

Sans doute les circonſtances ſeules avoient
réduit le grand Condé à un repas auſſi frugal
que celui-là ; mais nous profiterons de cette
anecdote pour extraire du même ouvrage un
autre fait qui nous indiquera la différence qu'il
y a entre le luxe de nos armées & la frugalité
qui s'étoit obſervée juſqu'alors dans les camps.

» Arrivé dans le quartier de M. le marquis
» d'Humieres, dit Gourville, je fus bien ſur-
» pris le ſoir, quand on lui ſervit à ſouper,
» de voir que c'étoit avec la même délicateſſe
» qu'il auroit pu être ſervi à Paris. Juſques-là
» perſonne n'avoit porté la vaiſſelle d'argent à
» l'armée, & ne s'étoit aviſé de donner de
» l'entremets & un fruit régulier ; mais ce mau-
» vais exemple en gâta bientôt d'autres, &
» cela s'eſt pouſſé ſi loin juſqu'à préſent, qu'il
» n'y a point d'officiers généraux, de colo-
» nels, ni de meſtres-de-camp qui n'aient de
» la vaiſſelle d'argent, & qui ne ſe croient
» obligés de faire autant qu'ils peuvent comme
» les autres. «

- A cet exemple, ſi pernicieux, notre auteur
oppoſe celui du grand Turenne.

» J'eus l'honneur de dîner avec lui : il n'a-
» voit que de la vaiſſelle de ſer-blanc, avec
» une grande table ſervie de toutes ſortes de
» groſſes viandes en grande abondance. Il y
» avoit plus de 20 officiers à la grande table,
» & encore quelques autres petites ; il y avoit

» des jambons , des langues de bœufs , des cer-
 » velas & du vin en quantité. «

Le philosophe qui réfléchiroit sur l'exemple de ces deux généraux , demanderoit peut-être si le luxe du premier n'a pas été plus nuisible à sa patrie que les victoires du second ne lui furent utiles. Mais revenons à Gourville. Nous avons dit que ses liaisons avec M. de Fouquet pouvoient être regardées comme la seconde époque de sa vie. Elle fut aussi celle d'une très-grande fortune , des diverses commissions qu'il reçut du surintendant pour faire entrer dans les coffres du roi des sommes très-considérables , & de plusieurs tracasseries que l'envie lui suscitoit , & dont il triompha par la supériorité de son esprit. Mais ce qu'on voit toujours avec un nouvel étonnement , c'est la multitude d'affaires , d'intrigues , de voyages qui se succèdent sans cesse. On diroit en lisant l'histoire , qu'il étoit à la fois l'homme du prince de Condé , du surintendant , du cardinal , de M. le duc de la Rochefoucault , & de la plupart des grands seigneurs de la cour qui paroissent tous oublier son premier état : Louis XIV lui-même l'admettoit à faire sa partie. Toute cette brillante fortune sembloit devoir finir avec la disgrâce du surintendant , dans laquelle il se trouva enveloppé , & dont il trace l'histoire. Il fut en effet condamné par le parlement ; (*)

(*) M. de Gourville , en arrivant *incognito* à Paris , trouva son effigie appendue auprès du mur du Palais.

mais son génie & les grandes protections qu'il s'étoit faites lui ayant facilité les moyens de passer dans les Pays-Bas , il sembla n'avoir changé que de demeure. Alors commence une troisième époque de sa vie , plus étonnante encore que les deux premières.

Arrivé à Bruxelles, il y jouit bientôt de toute la considération qu'il avoit su mériter dans sa patrie. Ses voyages en Hollande & en Allemagne le font connoître & rechercher du prince d'Orange , du duc d'Hanovre & de différens ambassadeurs. Consulté par celui d'Angleterre , comment la cour de Londres pourroit se venger de M. de With , pensionnaire de Hollande , il montre toute la pénétration du ministre le plus consommé dans la connoissance des intérêts des puissances ; & le succès le plus complet démontre combien il a mérité tous les remerciemens que le roi d'Angleterre lui fait de ses conseils. Peut-être nos lecteurs seront ils bien aises de l'entendre lui-même raconter cette intrigue ; mais en la mettant sous leurs yeux , nous conviendrons que si elle dévoile toute la pénétration d'un profond politique , elle n'en offre pas moins au philosophe un de ces mystères d'iniquités qui révoltent dans la plupart des grandes intrigues.

» Lorsque la paix fut sur le point de se faire ,
» dit l'auteur de ces mémoires , nos entretiens
» avec mylord Olis rouloient souvent sur ce
» que le roi d'Angleterre pourroit faire pour
» se venger de M. de With , & le détacher de
» la cour de France , d'où il tiroit sa princi-

» pale considération. Il me dit qu'il convenoit
 » de ce principe, mais que la difficulté étoit
 » de savoir par où y parvenir : je lui deman-
 » dai s'il croyoit que le roi d'Angleterre fût
 » bien capable de dissimulation, & de garder
 » entre S. M. seule & lui mylord Olis un grand
 » secret avec tout le reste. Il me dit qu'il croyoit
 » le roi son maître capable de tout, s'il pou-
 » voit trouver le moyen d'abaisser l'orgueil de
 » M. de With. Je lui répliquai que cela étant
 » ainsi, il falloit, après la paix faite, feindre
 » par beaucoup de démonstrations de vouloir
 » oublier tout ce qui s'étoit passé entre lui &
 » M. de With, & lier une étroite amitié pour
 » l'intérêt des deux nations, sur-tout lui don-
 » ner des louanges en quantité, en lui disant
 » que le roi d'Angleterre le prioit de lui don-
 » ner ses avis dans les occasions, sans atten-
 » dre qu'il les lui demandât, fonder cette grande
 » liaison sur la puissance de la France & l'am-
 » bition démesurée de son roi. J'ajoutai que si
 » le roi son maître étoit capable de faire ce
 » que je disois, je lui ferois aisément voir que
 » cela conduiroit M. de With à sa perte; que
 » j'étois fort persuadé que la grande préférence
 » que ce dernier avoit pour la France, étoit
 » fondée principalement sur l'opinion dans la-
 » quelle il étoit d'être irréconciliable avec le
 » roi d'Angleterre, mais qu'assurément, si ce
 » que je proposois étoit bien conduit, M. de
 » With ne seroit pas long-tems sans croire
 » qu'il pourroit bien n'être plus dans une si
 » longue dépendance du conseil de France;

» que dès les premières démarches qu'il feroit
» dans cette vue, le roi de France & son
» conseil le trouveroient fort mauvais; que
» je n'avois eu l'avantage de voir M. de With
» qu'une fois en ma vie, mais que le connois-
» sant comme je faisois, par le grand soin que
» j'avois pris de l'étudier, j'étois persuadé que
» se croyant fort assuré du roi d'Angleterre,
» il penseroit être en état de donner des mor-
» tifications à la France. Je savois qu'il parloit
» souvent des avantages qu'il avoit remportés
» sur l'Angleterre, & qu'il avoit nécessité la
» Suede & le Danemarck à se tenir en paix,
» après les avoir obligés de la faire; que par
» conséquent, il ne manqueroit pas d'envisager
» que ce seroit un beau fleuron à ajouter à
» sa couronne, s'il pouvoit se trouver en état
» de dire qu'il avoit forcé les François de faire
» quelque chose qu'ils n'auroient pas voulu. »

Ces conseils valurent à leur auteur des remerciemens répétés du roi d'Angleterre, & l'événement montra combien ils étoient mérités. La politique de M. de Gourville se montre de plus en plus, & devient toujours plus étonnante. On le voit, non-seulement dans une étroite liaison avec les duc d'Hanovre, l'évêque d'Osnabruck & plusieurs autres princes, & consulté par eux dans les affaires de la plus grande importance, mais, quoique pros crit en France, consulté, recherché par les ministres de Louis XIV, comme pouvant rendre & rendant en effet à son roi de très-grands services : il est même revêtu dans ce tems du ca-

ractere d'envoyé du roi , & reçoit un plein-pouvoir de traiter pour sa patrie avec les princes de la maison de Brunswick ; phénomène peut-être unique dans l'histoire , & que nous devons attribuer également à la grande opinion que l'on avoit à la cour de ses talens politiques , & à la persuasion que l'arrêt lancé contre lui avoit été peu mérité. On aime à le voir admirer lui même la singularité de sa situation , & s'écrier : *Me voilà donc , mon procès fait & parfait à Paris , plénipotentiaire du roi en Allemagne !* Nous laissons au lecteur le soin de le suivre dans le cours de toutes ses négociations , dont Louis XIV lui témoigna bien des fois sa satisfaction.

De retour en France , sans être cependant relevé de son arrêt , il rapporte aux ministres des connoissances si détaillées sur l'état de la Hollande , que ce furent ces instructions qui déterminèrent le roi à la conquête qu'il en méditoit. A peine arrivé à Paris , il est envoyé à Madrid pour y terminer les affaires du prince de Condé avec la cour d'Espagne. Il y paroît , & n'est pas moins recherché qu'à Bruxelles & dans les cours d'Allemagne. Il n'en revient encore qu'après avoir réussi au-delà des espérances du prince , & qu'en rapportant de même aux ministres les instructions les plus essentielles sur les forces de l'Espagne , & sur les vues de la cour de Madrid , qu'après avoir même fait prendre aux grands d'Espagne la résolution de se choisir pour roi le duc d'Anjou. Ces services & une
foule

Toute d'autres que nous ne pouvons exposer dans un simple extrait, augmentoient chaque jour la considération qu'on avoit pour lui ; mais il n'obtenoit point encore des lettres d'abolition ; & ce qu'il y a peut-être de plus étonnant dans toute son histoire , c'est qu'après avoir été plénipotentiaire du roi , lors même de sa proscription , très-peu s'en fallût qu'il ne fût contrôleur-général des finances avant sa réhabilitation ; mais toute son ambition étoit satisfaite : au lieu de se donner le moindre mouvement pour faire confirmer le choix que S. M. avoit d'abord fait de lui , il ne fut tranquille que lorsqu'il apprit la nomination de M. le Pelletier.

Madame d'Hamilton , depuis duchesse de Tyrconel , devant partir pour Londres , dit à M. de Gourville que sa majesté Britannique ne manqueroit pas de lui demander ce qu'il disoit des grands projets qu'elle faisoit pour le rétablissement de la religion catholique en Angleterre. M. de Gourville la pria de lui dire , en ce cas-là , que si lui Gourville étoit pape , le roi d'Angleterre seroit déjà excommunié , parce qu'il alloit perdre tous les catholiques de la Grande-Bretagne ; qu'il ne doutoit pas que ce ne fût l'exemple de ce qu'il avoit vu faire en France , qui lui servoit de modele ; mais que cela étoit bien différent ; qu'à son avis , il auroit dû se contenter de favoriser les catholiques en toutes rencontres , pour en augmenter le nombre , & laisser à ses successeurs

le soin de remettre peu-à-peu l'Angleterre sous l'obéissance du pape.

Quoique cet homme extraordinaire se soit peint dans ses mémoires, il est bon de faire connoître ce qu'en pensoient les autres ; Gourville, dit M. de Motteville, étoit né pour de grandes choses : avide d'emplois, touché du desir de plaire & de bien faire, il avoit beaucoup de cœur & de génie pour l'intrigue ; il savoit marcher facilement par les chemins raboteux & tortus, comme par les plus droits. Il persuadoit toujours ce qu'il vouloit qu'on crût, & trouvoit à-peu-près les moyens de parvenir à tout ce qu'il entreprenoit.

Madame de Sévigné, en parlant de la mort du duc de la Rochefoucault, s'exprime ainsi :
 » Jamais homme n'a été si bien pleuré. Gour-
 » ville a couronné tous ses fideles services
 » dans cette occasion, il est estimable & ado-
 » rable par ce côté de son cœur au-delà de
 » ce que j'ai jamais vu : il faut m'en croire. «

Son zele pour la maison de la Rochefoucault se fortifia avec l'âge. Un ame vulgaire auroit rougi de se trouver avec ceux de qui il avoit reçu le salaire comme domestique. Il eut le courage de s'élever au dessus de l'opinion, il fut l'ami de ses anciens maîtres, qui furent assez grands & assez justes pour l'admettre dans leur familiarité. Jamais particulier ne réunit tant de suffrages dans toutes les classes de citoyens. Son esprit naturel n'étoit point déplacé parmi les savans. Courtin, Pellerier de Souvré, Saint-Evremont & la célèbre Ni-

non Lenclos, voluptueux, décens & délicats, se glorifioient de sa société, & ce sentiment ne souffrit aucune altération. Saint-Evremond écrivoit à *Ninon* : faites-moi savoir comment se porte notre ancien ami Gourville, je ne doute point qu'il ne soit bien dans ses affaires : s'il est mal dans sa santé, je le plains. Je suis logé avec M. de l'Hermitage, un de ses parens fort honnête homme, réfugié en Angleterre pour sa religion. Je suis fâché que la conscience des catholiques ne l'ait pu souffrir à Paris, ou que la délicatesse de la sienne l'en ait fait sortir.

La belle *Ninon* lui répondit : M. de Gourville ne sort plus de sa chambre, assez indifférent pour toutes sortes de goûts, bon ami toujours ; mais que ses amis ne songent pas à employer, de peur de lui donner des soins.

On trouve à la fin de ces mémoires les portraits des ministres de ce tems-là, qu'il a tous connus très-particulièrement, & avec la plupart desquels il vivoit dans une étroite confiance. Ces personnes sont le cardinal Mazarin, M. Fouquet, M. le Tellier, M. le Pelletier, M. de Lyonne, M. Colbert, M. de Pomponne, M. de Louvois, qui sont tous dépeints avec les traits qui leur sont propres ; car personne n'étoit plus à même de les connoître & de les dépeindre que M. de Gourville.

Ces mémoires sont écrits avec une simplicité de style & une franchise qui justifient bien l'estime que l'on en a toujours eu, & l'éloge qu'en ont fait de très-grands écrivains. Mis au jour par M. l'abbé Foucher, parent de M. de

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Gourville , ils étoient devenus très-rares , lorsqu'il en tomba un manuscrit entre les mains de l'éditeur , qui nous les donne aujourd'hui ; son premier soin fut de le conférer avec les imprimés ; il s'aperçut bientôt que l'abbé Foucher avoit souvent substitué ses idées à celles de l'auteur : il en cite quelques exemples. Il rétablit donc avec ce manuscrit, le vrai sens dans plusieurs endroits , & réintégra les omissions qui étoient assez fréquentes.

On ne peut assez admirer la conduite d'un homme tel que Gourville , qui par les seules ressources de son esprit , est parvenu à jouer un si grand rôle sur le théâtre de la politique ; au point de devenir l'intime confident de tous les ministres , d'être consulté dans toutes les affaires les plus délicates , de mériter la confiance de son roi , de terminer les négociations les plus difficiles , d'être admis dans la familiarité même des souverains , & de s'être acquis une telle réputation & une si grande considération , que l'on ne croyoit rien pouvoir tenter d'important sans son avis , & que le roi d'Angleterre envoyoit jusqu'en France lui demander des conseils. Quand on considère sa conduite à l'égard des maisons de Condé & de la Rochefoucault , & ce qu'il fit pour Mde. Fouquet & quantité d'autre personnes , il faut convenir que son cœur alloit de pair avec son esprit.

(*Journal encyclopédique ; Année littéraire ; Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

GESCHICHTE der grafen von Gülch, &c. *Histoire généalogique & diplomatique des comtes du pays de Juliers : ouvrage posthume de M. KREMER, historiographe de l'électeur Palatin, mis au jour par M. LAMEY, secrétaire-perpétuel de l'académie de Mannheim. A Mannheim, de l'imprimerie de l'académie, 1781. Grand in-4to. de 214 pag. de texte, & de 264 de diplômes, sans compter les tables & les généalogies.*

DES plus anciens comtes de Juliers jusqu'à Guillaume Ier. Une lettre de donation d'une église située à Duren, faite l'an 941, par le roi Othon Ier. au chapitre royal d'Aix, qui l'a communiquée, fait mention d'un comte GODFROI, qui y dominoit alors. D'autres diplômes indiquent divers GERARDS, comtes de Juliers en 1029, 1081, 1101, 1132, &c.

Des comtes de Juliers dont on fait qu'ils ont reçu l'investiture du Palatin. GUILLAUME Ier., descendant des anciens comtes, fut témoin en 1143 de la confirmation de la fondation du chapitre de Mariegrade, par Arnold, archevêque de Cologne; de la confirmation des possessions, droits & franchises de l'abbaye de Siegberg, par l'empereur Frédéric Ier. en 1173, & dans la même année de la liberté d'elec-

tion que Philippe, archevêque de Cologne, de la maison des comtes de Wied, accorda au monastere des dames de Rindorp : il assista aussi à la cour pléniere, tenue à Aix-la-Chapelle par le même Frédéric en 1174. Par une suite de son mariage avec Alverade, fille du comte de Molbach, le comté de Molbach & la prévôté ou le protectorat héréditaire du monastere de Villich, non loin de Bonn, lequel est encore aussi un fief du duché de Juliers, passerent dans ses mains. Le comte de Juliers étoit déjà un seigneur allié à la maison de Lorraine & autres puissantes maisons.

GUILLAUME II, un de ses fils, son successeur, assista en 1188 à la diete de Mayence, où la grande croisade fut résolue pour reprendre aux infideles la ville de Jerusalem, que le sultan Saladin avoit conquise au mois d'octobre 1187. Guillaume se croisa à l'exemple de l'empereur Frédéric Ier., qui l'envoya en ambassade en 1189 auprès de l'empereur des Grecs, pour en obtenir la liberté du passage de son armée. Il fut avec le comte de Loss, garant de la paix conclue entre le comte de Gueldres & le duc de Limbourg. *Butkens, Trophées de Brabant : preuves, tom. 1, pag. 49.* Il eut en 1198 grande part à l'élection de l'empereur Othon, frere de Henri, comte Palatin. Quand les deux freres se brouillerent il demeura attaché à Henri, & parvint à faire couronner à Aix, à la place d'Othon, Philippe, roi de France, qui l'en récompensa d'un bien rapportant par an six cents marcs. *Arnold de Lubec, dans Leibnitz, tom. II,*

pag. 726. Les services des comtes de Juliers envers la maison Palatine sont reconnus dans les lettres d'investiture de 1209.

GUILLAUME III, neveu fraternel de Guillaume II, se croisa en 1211 contre les Albigeois avec Adolf, comte de Berg, & mourut dans cette entreprise.

(*) GUILLAUME IV son fils, & d'une fille de Valeran II, duc de Limbourg, reçut l'investiture du comte Palatin en 1233, dans laquelle on trouve comprises les avoueries de Brische, de Villecege, de Weslec, de Berchem, de Paffendorf, d'Holwidre, de Munster, de Greznich, de Vrozhem, de Zulpich, de Dornich, & le comté du Bois, ou comté de Molbach, maintenant Wehrmeisterey, anciens fiefs mouvans encore du duché de Juliers. Voilà à peu-près vraisemblablement tous les fiefs alors dépendans du district de Juliers. Ce qui n'y est pas nommé peut être considéré comme de nouvelles acquisitions : ainsi Breisich étoit de l'Archegau, Vil-

(*) Est-il bien constant qu'il n'ait régné aucun comte entre Guillaume III & Guillaume IV ; & que Guillaume IV soit fils de Guillaume III, mort en 1211 ? Quel âge avoit donc Guillaume IV quand il fut tué à Aix en 1277 ? Etoit-il majeur en 1211 ? & quand Frédéric prit Juliers en 1214 ? Brosius prolonge la vie de Guillaume, croisé contre les Albigeois, jusqu'en 1222, sur la foi de Cæsarius d'Heisterbach, auteur contemporain, dans son douzieme dialogue, & entre lui & celui qui fut tué à Aix, il place encore un Guillaume, mort en 1247.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lich aux ripuaires Allemands, Wesslich, Berghheim, Pfaffendorf, Holzweiler & Turnich au pays de Cologne; St. Cornelius-Munster, Grefsenich, Vrozheim, & le comté du Bois, dans le Zulpichgau. Guillaume IV prit la croix à Aix avec l'empereur Frédéric II, en 1215. En 1226, l'empereur Henri, à la sollicitation du duc de Limbourg, & de Valeran de Monjoie son frere, (du duc de Limbourg) lui accorda tous les Juifs retirés dans ses domaines pour en disposer à son gré (*). Il fut du nombre des croisés, envoyés par le pape Grégoire IX, contre les Stedingeois, qu'ils détruisirent en 1234; mais loin d'adhérer au même pape contre l'empereur Frédéric II, il embrassa le parti du dernier, fit la guerre au comte de Hostade, archevêque de Cologne, intrépide défenseur du pape, & l'ayant fait prisonnier, le garda neuf mois au château de Niedeke, d'où il ne sortit en 1242 qu'après avoir acheté sa liberté, à condition de lever l'interdit du pays de Juliers, d'obéir à l'empereur & à l'Empire; & de se conduire dans les démêlés entre ces deux puissances suivant le conseil du comte de Juliers, de demeurer ensemble dorénavant alliés étroitement, & de ne faire ni paix ni guerre,

(*) Il y a encore beaucoup de Juifs dans le duché de Juliers, particulièrement à Altenhoven, où ils ont un cimetière considérable avec des pierres sépulcrales chargées d'épithètes hébraïques, ainsi que nous l'avons vu sur le lieu même.

ni aucun traité même avec l'empereur & l'Empire que conjointement. Les habitans de Cologne, mécontens de leur archevêque, avoient élu Guillaume unanimement pour leur avocat armé. Les événemens de la guerre ne lui furent pas toujours également favorables ; car l'archevêque de Cologne n'ayant pas persisté long-tems dans son alliance, & s'étant joint à ses ennemis, le duc de Brabant & le comte de Sayn, il lui en coûta à son tour bien des restitutions pour obtenir seulement une trêve en 1244. Les revers n'ébranlerent point sa constance, & quand le pape Innocent IV eut déposé Frédéric, il ne demeura pas moins fidèle à cet empereur, & à Conrad son fils, tandis que l'archevêque de Cologne varia au point d'avoir fait mettre le feu à la maison où étoient logés à Neufs l'anti-roi des Romains Guillaume de Hollande, protégé du pape, & le légat du pape même qui échapperent à peine. Voyez Albert de Stade sur l'an 1254, dans Schilter *Rer. Germ.* tom. II, pag. 320.

Pendant l'année d'interregne qu'il y eut entre la mort de Guillaume de Hollande & l'élection de Richard d'Angleterre, le comte de Juliers & l'archevêque de Cologne, en vinrent encore aux mains ensemble. Henri, évêque d'Utrecht, étant accouru au secours de son métropolitain, entra dans le pays de Juliers, y mit le feu en quantité d'endroits, en ramena beaucoup de butin & autant de prisonniers qu'il en voulut faire, défit l'armée de Juliers, & délivra l'archevêque du danger qui le menaçoit. *Chronica*

Johannis de Beka sur Henri , 38me. évêque , dans l'*Historiâ veterum episcoporum Ultrajeclinæ sedis* , p. 78.

Le magistrat & la bourgeoisie de Cologne , ayant forcé en 1262 le palais archiépiscopal , & fait prisonnier leur nouvel archevêque Henri de Falkenbourg , qui les excommunia & mit leur ville en interdit , le comte de Juliers avec plusieurs autres personnages , fut choisi des deux partis pour arbitre de leur différend. La réparation due à l'archevêque fut éclatante. Suivant le jugement arbitral , il fallut que le magistrat & la bourgeoisie allassent , nuds pieds & tête nue au-devant de lui jusqu'à Judenbukel , lui demander là pardon à genoux , précédés des trente-sept principaux chefs marchant deux à deux , ayant leurs épées dans le fourreau sur le col , & demandant pardon dans la même posture : que tous reconnussent qu'ils avoient mal fait & se repentoient. Par le même jugement il est ordonné que l'archevêque leur pardonnera sa captivité & les autres injures qu'il en a éprouvées , & qu'il révoquera son excommunication & son interdit. Pour plus ample satisfaction , dix-huit de ces chefs des mutins , assisterent pendant trois dimanches nuds pieds , tête nue , & la verge sur le dos , à des processions faites exprès à Liege , à Maestricht , à Utrecht , à Aix , & les dix-neuf autres à Bonn , à Munstereifel , à Kerpen & à Neuff , tous demandant publiquement pardon du passé.

Quelque humiliant que ce châtiment paroisse , il n'empêcha pas l'archevêque de Cologne d'être

fait prisonnier de nouveau , avec la différence qu'il fut pris par le comte de Juliers en combattant l'an 1267 , le jour de S. Luc , entre Zulpich & Lechenich , & gardé pendant quatre ans , d'abord à Cologne , & ensuite à Nideke. Bernard de Castineto , nonce du pape , se donna beaucoup de mouvement auprès du comte de Juliers pour obtenir sa délivrance ; il lui envoya des députés ; ce fut envain ; le comte ne voulut rien écouter : c'est pourquoi le nonce l'excommunia avec son fils aîné Guillaume V , qui semble avoir été associé par son pere au gouvernement ; le comte de Gueldres & la ville de Cologne. Enfin il fut relâché en 1271 , après avoir promis de payer au comte de Juliers 400 marcs ; savoir , 100 pour sa dépense à Niedeke , 100 pour la rançon de Thiéri , prévôt de Treves , & 200 qu'il devoit à Valeran , frere du comte de Juliers , & avoir engagé au comte le domaine de Seindörp jusqu'au payement : convention que le pape Grégoire annulla l'année suivante comme extorquée par la force & la terreur , & préjudiciable à l'église de Cologne & à la liberté de l'église.

Il semble que le comte de Juliers ait su profiter de ces conjectures pour augmenter le nombre de ses vassaux , soit en acquérant à prix d'argent de nouvelles inféodations , soit en rendant la liberté à plusieurs prisonniers , à condition de lui rendre hommage & de recevoir de lui leurs terres comme des fiefs dépendans de Juliers. Sigefroi , comte de Wittgenstein , lui soumit de cette maniere sa ville de Lasphe-

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

par un acte de 1277, auquel son frere Gerard, maître de la maison Teutonique, a mis aussi son sceau. On le remarque, parce que ce Gerard a été omis dans la liste des maîtres de l'ordre Teutonique, insérée au second vol. des *Act. Acad. Palat.* Nonobstant que dans un diplôme de la même année 1277, rapporté pag. 264 de *Gudenii Sylloge*, &c. il en soit fait mention sous le nom de Gerard dit Hirzesberg, maître des maisons & des freres de l'ordre militaire Teutonique en Allemagne, & que dans un autre diplôme de l'an 1274, rapporté dans *Eraths Cod. Dipl. Guedlinburg.* pag. 252, le même soit nommé frere Gerard de Hirsberch, précepteur des freres de la maison Teutonique en Allemagne. Lasphe est encore une ville du Wittingenstein, de laquelle le vieux château de Hirzberg n'est pas éloigné.

Rodolphe de Habsbourg parvenu à l'empire en 1273, conféra en fief au comte de Juliers, à son fils aîné & à ses autres héritiers mâles & femelles les châteaux de Leidberg, de Castere & de Wohringen avec leurs dépendances, dont il avoit acquis la propriété au prix de 3000 marcs. C'étoit un moyen de pouvoir contraindre l'archevêque de Cologne à tenir les engagements dont le pape l'avoit absous. Indignés de cette absolution, les princes voisins s'unirent ensemble contre l'archevêque, par un traité signé à Deurz en 1276. C'étoient avec le comte de Juliers & son fils aîné, l'évêque de Paderborn comme tuteur du comte de la Lippe, le landgrave de Hesse, les comtes de Berg,

de la Marc, de Sayn, de Nassau, &c. La mort de plusieurs des alliés affoiblit beaucoup le reste en peu de tems, car l'évêque de Paderborn mourut au commencement de 1777, le comte de la Mark, passant par le Tecklenbourg, y fut surpris & blessé en trahison dans la même année par Hermann de Loss qui le traîna au château de Bredefort où il mourut de ses blessures, & Guillaume IV de Juliers eut aussi le malheur d'être tué à Aix le 16 mars 1277, avec son fils aîné & ses deux fils naturels.

Guillaume IV, s'étoit introduit à l'improviste dans la ville d'Aix, sur les neuf heures du soir, avec ses trois fils, & plus de quatre cens chevaliers, ou pour se la soumettre en vertu de certaines prétentions suivant les uns, ou pour la contraindre par ordre de l'empereur Rodolphe, au payement d'une imposition suivant d'autres, ou suivant Butkens, tom. I. liv. IV, pour y exercer ses droits de préteur ou grand-maire. Aussi-tôt les bourgeois attroupés percerent les maisons pour entrer dans la sienne, d'où ne se trouvant pas en sûreté, il couroit se réfugier chez les dames blanches, quand il fut rencontré par des bouchers qui l'assommerent sans pitié, lui, ses enfans & sa suite. Aucun n'échappa. Les bourgeois ne firent quartier à personne. Valeran de Fauquemont, qu'un pareil sort arrivé à Cologne, à son pere, avoit rendu plus prudent, après avoir essayé de dissuader Guillaume & ses compagnons de leur entreprise, avoit refusé constamment d'entrer avec eux dans la ville, ne voulant pas s'y

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

faire aussi massacrer. Sigefroi , archevêque de Cologne , ne put contenir sa joie d'être délivré d'un ennemi aussi redoutable que le comte de Juliers ; il en rendit solennellement à dieu des actions de grâces, en célébrant lui même dans sa cathédrale avec son clergé, la messe de la délivrance de St. Pierre-aux-Liens : *Nunc scio verè quia misit dominus angelum suum & liberavit me de ore leonis* ; & sans perdre de tems , il mit le siege devant Juliers , en ruina le château , & s'empara de tout le pays, excepté Niedeke & Hamback , qu'il ne put réduire.

Guillaume IV , laissa trois fils de Richarde de Limbourg son épouse ; Valeran , prévôt d'Aix ; Oton , prévôt de Maestricht ; & Gerard , seigneur de Castere. Du mariage de Marie , fille de Gui , comte de Flandres , avec Guillaume son fils aîné , tué avec lui , étoient nés deux fils , l'un Guillaume , mort jeune des blessures qu'il reçut dans les guerres de Flandres , le cadet aussi Guillaume , prévôt de St. Servais de Mastricht (*) , archidiacre de Liege , & élu archevêque de Cologne , qui se signala aussi dans les guerres de Flandres , & y fut tué devant Douai , par un François , comte de Dammartin , en 1304. Leur mere épousa en secondes noces en 1282, Simon de Chateauvillain , sire de

(*) Non d'Utrecht, comme le dit M. Kræmer , pag 65 , apparemment par erreur ; il y a *Traject. ad Mosam* dans Brolius , pag. 49 , & *Trajectum* , seulement dans le traité avec Aix en 1280.

Luzy. *Voyez dans Duchesne, Genealogia Couciana.*

Valeran & Gerard, aidés du comte de Lofs, du comte de Flandres, beau-pere de leur frere aîné, du duc de Limbourg, du duc de Brabant, & d'un grand nombre d'autres puissans seigneurs, leurs parens & leurs alliés recouvrerent leurs états. Le pape Martin IV, s'intéressant aussi pour eux, ordonna à l'archevêque de Cologne de les rendre. Cette restitution souffrit d'autant moins de difficulté, que la plupart des places avoient été reconquises. Par la médiation du comte de Sayn, que les deux partis choisirent pour arbitre, la paix fut conclue à Pinsheim en 1279, entre la comtesse Richarde de Juliers, & ses enfans, d'un côté, & de l'autre côté l'archevêque Sigefroi, à qui la seigneurie de Zulpich, qui venoit de l'église de Cologne, & le château de Lydeberg furent cédés; les censés de Ruding & de Petternich, déclarées rédémibles par l'église de Cologne, pour 1600 marcs, & le château de Niedeke, tenu par le comte de Juliers en fief mouvant de l'église de Cologne, fut cédé avec réserve néanmoins du patronage de l'église de Ste. Marie de Zulpich.

Par la médiation de l'archevêque de Cologne, & de Jean duc de Lorraine & de Brabant, la paix fut aussi signée à Schoenvorff en 1280, avec la ville d'Aix, à condition qu'elle payeroit quinze mille marcs à certaines échéances: faute de paiement au tems prescrit, l'archevêque de Cologne étoit obligé de se rendre en ôtage à Reyff, & le duc de Brabant à Maef-

tricht jusqu'à satisfaction : condition encore qu'elle déposeroit cent marcs sterlings, pour fonder quatre chapelles, l'une aux dames Blanches, dont elles auroient la nomination, la seconde au monastere de Burtscheid, à la nomination des dames de ce monastere, & les deux autres dans le comté de Juliers, au lieu dont on conviendrait & à la nomination des comtes de Juliers. Ce traité fut notifié par Richarde, comtesse de Juliers, & ses trois fils, qui convinrent aussi d'engager les enfans de GUILLAUME V, quand ils deviendroient majeurs, à accepter cette réconciliation ; qu'on leur offriroit alors mille marcs de l'argent payé par la ville d'Aix pour cette composition ; & que s'ils refusoient de les accepter & de se réconcilier, ils ne seroient aidés des contractans, ni eux ni leurs alliés, & les mille marcs seroient rendus aux Aixoïs. C'est ainsi que s'exprime le traité même rapporté sous le N°. CXLIII, par M. Kremer, qui avance sans que nous en voyons le fondement, que la ville d'Aix devoit leur compter ces mille marcs au-delà des quinze mille. On convint dans la suite que les deux autres chapelles ou autels seroient érigées à Niedeke, lieu de la sépulture des comtes assassinés ; & la comtesse Richarde, avec son fils Valeran, fit présent de leur patronage à l'ordre de St. Jean.

Tritheme ajoute que delà est venu aussi aux comtes de Juliers, le droit de présenter ou instituer le prévôt de la collégiale de Notre-Dame d'Aix, & de recevoir le tiers des offrandes

apportées dans cette église : droits qui appartenoient auparavant au sénat d'Aix. *Chron. Hirsaug.* T. II. pag. 34. La chronique d'Engelhusius dans Leibnitz, T. II. *Rer. Brunswic.* s'accorde avec Tritheme pour les offrandes, & Jean Gerbrand de Leide, prieur des carmes de Harlem, *Chronic. Belg.* sur l'an 1278, L. XXIV. c. 32. dans Swertii *Rer. Belg.* y ajoute que ces offrandes qu'il porte à la moitié, ont été accordées aux comtes de Juliers, pour protéger les pèlerins qui abordent à Aix tous les sept ans : mais le traité de 1280 n'en dit rien.

VALERAN, premier comte de ce nom qui aitz régné à Juliers, nomma en qualité de prévôt de l'église de Notre-Dame d'Aix, son parent Guillaume de Sponheim, à un canonicat de ce chapitre, lequel en avoit pourvu un enfant, qui n'avoit pas même la tonsure. Les provisions accordées par Valeran en 1283, expriment les causes de la dévolution au prévôt ; parce qu'il n'avoit pas été appelé à l'élection, parce que tous les chanoines avoient nommé un incapable, & que lui seul n'avoit pas prévariqué.

La mort de Valaran III, duc de Limbourg, survenue en 1282, sans qu'il laissât d'autres enfans qu'une fille du nom d'Ermengarde, qui avoit été mariée à Renauld, comte de Gueldres, produisit une guerre sanglante, dans laquelle le comte de Juliers fut enveloppé. Considérée comme l'unique héritière, l'empereur Rodolphe ne fit point difficulté de lui accorder l'investiture du duché de Limbourg,

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mais avec cette clause, qu'en cas que le duc de Gueldres son époux lui survécût, il conserveroit pendant sa vie, l'usufruit du duché. Le cas échut dans la même année 1782 par la mort d'Ermengarde.

Alors le comte de Berg Adolphe VIII, cousin germain d'Ermengarde, & ainsi le plus proche agnat de la maison de Limbourg, manifesta ses prétentions au duché de Limbourg. Outre la branche ducale, il y avoit encore deux autres branches de la maison de Limbourg, qui toutes trois se réunissoient à Valeran II, mort duc de Limbourg en 1226, aïeul de Valeran III, comme la *Table* ci à côté le met sous les yeux.

Le comte de Gueldres ayant pour lui la disposition éventuelle contenue dans l'acte de l'investiture, accordée par l'empereur à son épouse, ne voulut pas renoncer à cet usufruit. Dans cette conjuncture, le comte de Berg, qui ne se sentoit pas assez fort seul pour l'en déposséder, céda au duc Jean de Brabant son droit à la succession de Limbourg. Delà une guerre qui ne finit que par la fameuse bataille livrée à Wohringen le 5 juin 1288. Toute la noblesse du Rhin & de la Meuse avoit pris les armes en faveur de l'un ou de l'autre parti. Sigefroi, archevêque de Cologne, à qui il n'étoit pas indifférent d'avoir un voisin aussi puissant que le duc de Brabant, fut un de ceux qui se déclarèrent contre lui; mais le duc de Brabant remporta une victoire complète sur tous ses ennemis rassemblés, dans laquelle il fit prisonnier le duc de Gueldres même, tandis

VALERAN II, duc de Limbourg, mort en 1226.

HENRI II, duc de Limbourg, & comte de Guel-dres, m. 1244.

ADOLPHE VII, comte de Berg. m.....

ADOLPHE VIII, comte de Berg, qui a cédé les prétentions sur le duché de Limbourg au duc de Brabant.

VALERAN III, duc de Limbourg. m. 1282.

ERMENGARDE, héritière de Limbourg qui épousa Renaud de Guel-dres, fait prisonnier en 1288 à la bataille de Whirringen.

VALERAN, Seigneur de Poilevache & Montjoie, m. 1253.

VALERAN de Montjoie.

HENRI I de Luxembourg & La Roche, Marquis d'Arion, 1279.

HENRI II, comte de Luxembourg & La Roche, tué à Whirringen, en 1285.

VALERAN de Luxembourg, seigneur de Ligny, mort en 1288.

HENRI III, comte de Luxembourg, Empereur, sous le nom d'Henri VII.

que l'archevêque de Cologne fut pris par le comte de Berg. Tous deux payerent cher leur rançon , l'archevêque fut obligé , pour y satisfaire , d'engager au comte de Berg les châteaux & villes de Waldenberg , de Rodenberg , de Wenden , d'Aspel & de Wied , & le comte de renoncer entièrement au duché de Limbourg , consistant encore alors dans les châteaux de Limbourg , de Herve , de Sprimont , de Wassenberg & Duisbourg avec leurs dépendances.

Enfin , en vertu d'un compromis , Philippe-le-Bel , roi de France , dicta les conditions de paix dans laquelle les comtes de Hollande , de Berg , de Juliers , de Cleves , de la Mark , les villes de Cologne & d'Aix , & tous les alliés du duc de Brabant furent compris. Il ordonna au comte de Gueldres les renonciations que nous venons de remarquer , & en même-tems de dégager les châteaux de Dufemborc & de Wassenbergue avec leurs appartenances de l'obligation de 1200 marcs dûs au prévôt d'Aix , & de 600 dûs à Gerard de Juliers.

Les comtes de Juliers avoient eu leur part des prisonniers. Salentin d'Isenbourg & Jean de Loewenbergen acheterent leur liberté , le premier en recevant à fief du comte de Juliers dix marcs de ses biens de Heimbach près de Rommersdorf , & le second en relevant aussi du comte de Juliers son château de Reyterstorf avec 50 marcs de revenu. Le duc de Brabant , qui s'étoit rendu maître du château de Wohringen avant la bataille , le fit démolir , du

consentement du comte de Juliers, comme une retraite de brigands, après avoir fait couper la tête à ceux qui s'y trouverent. Le comte de Juliers démolit également le château de Zulpich qu'il avoit pris, & les habitans le reconnurent pour leur seigneur légitime, à quoi l'archevêque de Cologne consentit par un traité particulier.

Pour mieux témoigner son entière réconciliation, Valeran de Juliers promit d'épouser la fille d'Henri de Westrburg tué à la journée de Wohringen, niece de l'archevêque de Cologne, qui promit de donner 5000 marcs en faveur de cette alliance, en engageant, pour le paiement, le château de Wassenberg, engagé à l'archevêque par le comte de Gueldres, pour 8600 marcs, engagement qui avoit été reconnu en grande partie dans l'arbitrage de Philippe-le-Bel : de son côté, le comte de Juliers promettoit d'assurer à son épouse un douaire de 600 marcs de revenu annuel, assis sur Niedelke. Cependant si ce mariage a eu lieu, il ne doit pas avoir été de longue durée, car Marie de Brabant, fille aînée de Godefroi de Brabant, seigneur d'Arschor & de Vieson, se qualifie peu après veuve du comte de Juliers. Suivant Butkens, elle a épousé en 3^{me}. nûces, Robert, vicomte de Beaumont, seigneur de Povance & Château-Gontier.

Adolphe, comte de Nassau, étant parvenu à l'empire en 1292, & manquant d'argent pour faire la dépense de son élection à Francfort, & de sa consécration à Aix, se trouva réduit

à en emprunter aux archevêques de Mayence & de Cologne, & au comte de Juliers. A ce dernier, il engagea pour 1050 marcs la préture impériale d'Aix avec toutes ses appartenances, &, à l'archevêque de Cologne, le château & la ville de Kaiferswerd pendant 15 ans.

La guerre parut prête à s'allumer en 1294 entre Philippe-le Bel, roi de France, & Gui, comte de Flandres. Déjà les comtes de Juliers, de Cleves & de Waldek avec leurs gens-d'armes, s'étoient rendus auprès du comte de Flandres leur allié, & il y avoit eu quelques combats qui coûtèrent la vie aux deux fils de l'ainé de Juliers tué à Aix avec son pere; lorsque le pape Boniface VIII vint à bout d'en arrêter le progrès de ce côté par ses menaces, tantôt envers un parti, tantôt envers l'autre : mais elle eut des suites funestes pour Adolphe qui fut tué en 1298 par Albert d'Autriche son concurrent.

Valeran de Juliers ne fut pas témoin de cette révolution. Au mois de mai 1297, il avoit assisté à Neuff avec l'empereur Adolphe & celui de la Mark, à l'élection de l'archevêque de Cologne, Wikbold de Hoste : il reçut d'Adolphe encore au mois de juin, la faculté de racheter du duc de Brabant, la mairie d'Aix *Officium Villicationis Aquisgrani*, en lui rendant le prix pour lequel elle lui avoit été engagée; mais il n'étoit plus le 24 de décembre de la même année, puisque c'étoit Gerard qui donnoit alors les investitures.

Par l'avènement de Gerard, dernier fils de Guillaume IV, au comté de Juliers, la seigneurie

rie de Castere qu'il avoit eue pour apanage pendant la vie de son frere Valeran, fut réunie à ce comté. Il s'étoit déjà montré libéral envers l'église de Cologne, en lui faisant présent du patronage de Hertene, du consentement de sa mere Richarde, de Valeran son frere, & de Mathilde sa sœur, & il avoit cédé pour trois cents vingt-cinq marcs à la même église tous les biens qu'il avoit à Worringen.

L'ancienne maison des comtes de Hollande, s'étant éteinte en 1299 par la mort de Jean comte de Hollande, de Zélande & de Westfrise, Jean II d'Avenne, comte de Haynault, fils d'une sœur de l'empereur Guillaume, comte de Hollande, aïeul du dernier comte Jean, prit possession des états vacans; mais l'empereur Albert les révendiqua comme un fief qui lui étoit dévolu faute de descendans mâles, & fondant sur eux, il fut battu près de Nimegue. Alors suspendant l'espérance de s'agrandir de ce côté, il accorda l'investiture au comte de Haynault, & tourna ses armes contre les archevêques du Rhin, sous prétexte qu'ils troublaient le commerce par les comptoirs qu'ils avoient sur ce fleuve. Gerard suivoit le parti de l'empereur, qui à son couronnement avoit reconnu lui devoir 1500 marcs, & l'avoit nommé son lieutenant ou avocat provincial dans ces contrées. Il est remarquable que Gerard, comme son frere Valeran, étoit parvenu au comté de Juliers, quoique les deux Guillaume, fils de Guillaume V, leur aîné, tué à Aix, vécutssent encore. Il faisoit une pension

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

viagere de 250 marcs à celui des deux qui étoit prévôt de S. Servais (*), & avoit été proposé par ses partisans pour le siege de Cologne.

Gerard épousa Isabelle, une des quatre filles héritieres de Godefroi de Brabant, seigneur d'Arfshot & de Vierfon, frere de Jean I, duc de Brabant, tué en 1302 dans la bataille de Courtrai entre les Flamands & les François. Philippe-le Bel, roi de France, qui avoit pour épouse Marie, sœur de Godefroi, laissa jouir Gerard qui lui prêta serment de fidélité, de la part de l'héritage de son épouse située en France.

Il est stipulé dans le contrat de mariage de la princesse Catherine d'Autriche, & Jean, prince héréditaire de Brabant, passé en 1306, que l'empereur Albert donne en dot à la princesse sa fille le château de Kaiserswerd, appartenant à l'Empire, engagé à Gerard comte de Juliers, & rachetable pour 6000 marcs; mais il faut que cet article soit demeuré sans exécution, puisque Kaiserwerd avec ses revenus est échu en 1368 à Rupert II, comte Palatin du Rhin.

Albert ayant été assassiné par son propre neveu Henri de Luxembourg ou Lutzelbourg, dont le pere avoit été tué à la bataille de Wohrin-

(*) M. Kremer dit toujours S. Servais d'Utrecht. La chronique des comtes de Marcâ dans Meibom, tom. 1, pag. 396, dit simplement *Trajedensem*, & dans l'état ancien des églises d'Utrecht, nous ne trouvons point de prévôté de St. Servais : mais il y en a une à Maastricht, qui est un riche bénéfice à la nomination des Etats-Généraux, aujourd'hui possédé par le comte de Geloës, trésorier de Liege.

gen, obtint la couronne impériale en 1308, il étoit proche parent du comte Gerard de Juliers, ayant tous deux le même bifaïeul Valeran II, duc de Limbourg. Leur union politique ne fut pas moindre que celle du sang. A la diete de Spire en 1310, Gerard y accompagna l'empereur, qui le nomme son cher parent *consanguineus*, dans la défense qui y fut faite au comte de Berg, d'accorder aux villes des privilèges d'exemption de droits sans l'agrément du chef de l'Empire.

La branche de la maison de Juliers, nommée de Bergheim, qui tiroit son origine de Valeran frere de Guillaume IV, s'éteignit en 1311, & ses biens échurent à leur unique héritier Gerard comte de Juliers. Valeran avoit épousé Mathilde de Molenarc, dont la mere étoit née comtesse de Hostaden, & sœur de l'archevêque de Cologne du même nom, qui porta son frere le comte Frédéric de Hostaden, dernier mâle de sa maison, à donner en 1246 à l'église de Cologne tout le comté d'Hostaden avec les châteaux d'Are & Hart. Les épouses des comtes de Berg, du seigneur d'Isenbourg & de Valeran, qui étoient les plus proches héritières, n'approuverent pas cette disposition. L'archevêque préférant l'intérêt de son église à celui de ses parens, leur fit des offres apparemment insuffisantes, qui ne furent pas acceptées, ou ne furent pas réalisées en tout. Car dans un bref de l'an 1255, le pape Alexandre IV se plaint des incendies & du pillage du comte de Berg & du frere du comte de Juliers, qui faisoient

cause commune à l'occasion de leurs dissensions avec l'archevêque de Cologne. Enfin il y eut un accord, en vertu duquel, pour ce qui regarde Valeran de Juliers, il obtint plusieurs biens, en les avouant pour fiefs réversibles à l'église de Cologne, & d'autres mouvans de l'Empire, de l'abbaye de Prüm, du Palatinat du Rhin & du duché de Limbourg.

Après 14 mois d'interregne, la mort de l'empereur Henri VII fut suivie d'une double élection, l'une faite à Sachsenhausen, en faveur de Frédéric, duc d'Autriche: l'autre à Francfort, où l'archevêque de Mayence, celui de Trèves Baudoin, frere du dernier empereur, & son fils le roi de Bohême, choisirent Louis duc de Basse-Baviere. Le comte de Juliers embrassa le parti de Louis, & se joignit à l'archevêque de Trèves & au comte de la Mark, pour l'escorter avec plus de quatre mille cavaliers jusqu'à Aix, où il fut couronné par l'archevêque de Mayence; Louis lui accorda les premiers témoignages de sa reconnoissance en lui permettant de racheter de Renauld de Falkembourg, la mairie d'Aix qui lui étoit engagée. Adolphe avoit accordé la même faveur à Valeran de Juliers, mais il paroît que Valeran n'en avoit point profité. La guerre civile déchira l'Empire. Heureusement pour le pays de Juliers, qu'elle étendit ses plus grands ravages dans la Haute-Allemagne. Sur le Bas Rhin, le parti d'Autriche, composé de l'archevêque de Cologne, des comtes de Gueldres & de la Mark, d'Adolphe évêque de Liege, de Re-

nauld de Falkenbourg , & d'autres grands , étoit occupé à empêcher celui de Luxembourg d'envoyer des secours à Louis. Dès avant la double élection , l'archevêque de Cologne & le comte de Juliers se faisoient la guerre ; c'est la raison que l'archevêque alléguait pour s'excuser de n'avoir pas assisté à l'élection , & d'avoir chargé l'électeur Palatin de son suffrage. Toujours chagrin de voir Zulpich , depuis 1299 , entre les mains du comte de Juliers , il l'assiégea en 1317 ; mais la garnison soutenue des renforts fournis par le comte de Juliers & l'archevêque Beaudoin , se défendit si vaillamment pendant treize semaines , qu'elle contraignit l'ennemi de le lever , tandis que les Liégeois qui avoient fait une irruption dans le Luxembourg en étoient chassés , & que Renauld de Falkenbourg étoit fait prisonnier par le comte de Juliers.

Quoiqu'on fût convenu à Bacharach d'un commun accord confirmé par serment , qu'on laisseroit en paix les pays du Bas-Rhin , l'archevêque de Cologne viola cette paix , faisant des excursions continuelles sur ses voisins sous des prétextes frivoles. Le comte de Hainaut , qui en avoit été nommé avocat ou protecteur , fut obligé d'assembler une armée contre lui. On lui prit Bruhl , dont il avoit fait une place d'armes pour tenir en bride la ville de Cologne. Bruhl vivement pressé se rendit à l'archevêque Beaudoin , qui ne le reçut à capituler qu'à condition qu'il le livreroit à la merci de la ville de Cologne , à la première infraction de la paix. Les bourgeois de Cologne ne

manquerent pas d'avoir bientôt occasion de prouver cette infraction de la part de leur archevêque , & ils promirent à Beaudoin une grosse somme d'argent , s'il vouloit leur abandonner Bruhl pour le démolir ; mais Beaudoin , quoiqu'ennemi capital de l'archevêque , étant lui même archevêque , répugnoit à affoiblir l'église de Cologne , & il ne le leur céda qu'à condition qu'ils le rendroient dans son intégrité , à la paix qui fut conclue dans la suite à Frauenkirchen près d'Andernach.

L'archevêque de Cologne y fut forcé de renoncer au parti de Frédéric , & le comte de Juliers retint ses principales conquêtes sur l'église de Cologne. L'archevêque ayant été trouver Frédéric en 1322 , à Schafhouse , Frédéric lui promit de ne faire aucun traité avec le comte de Juliers ou ses héritiers , qu'ils ne lui eussent remis le château de Kaiserswerde , & les villes de Duren & de Reuse , pour les inféoder à l'archevêque. La perte que fit Frédéric de la bataille d'Amphingen près de Muhlendorf en Baviere , rendit ses promesses inutiles. Louis victorieux , tenant son rival prisonnier à Trausnitz dans le haut-Palatinat , épousa en secondes nûces Marguerite fille de Guillaume , comte de Hollande & de Hainaut. Cette alliance fortifia encore les nœuds de l'amitié entre l'empereur & Gerard , dont le fils aîné Guillaume avoit déjà pour épouse Jeanne aussi fille de Guillaume , comte de Hollande & sœur de Marguerite. Ainsi Guillaume VI , qui succéda à Gerard , étoit beau frere de l'empereur Louis.

Gerard avoit accru sa puissance par une bonne économie , en multipliant le nombre de ses vassaux , en quoi consistoit la force des grands seigneurs du moyen âge. On trouve dans M. Kremer des détails de cet accroissement depuis l'an 1300. Une infinité de possesseurs de biens allodiaux lui en firent hommage pour en recevoir de lui l'investiture féodale , même de certains situés au diocèse de Munster. Comblé d'honneurs & de richesses , il mourut en 1328 au bout de quarante ans de gouvernement. Le mariage qu'il avoit contracté avec Isabelle de Brabant , fille de Godefroi de Brabant , seigneur d'Arschot & de Vierzon , sœur de Marie , épouse de Valeran de Juliers , frere aîné de Gerard , toutes deux nieces de la reine de France , ne contribua pas peu à son agrandissement. Il en eut la seigneurie de Vierzon en France , dont le premier duc de Juliers fut dépouillé pour avoir suivi le parti des Anglois , mais qui fut rendue au duc Guillaume second en 1361 , après la mort de son pere. La veuve de Gerard se retira au château de Castere. Gerard en avoit eu plusieurs enfans , dont on connoît cinq garçons & une fille : les garçons nommés Guillaume , Valeran , Godefroi , Henri , Jean , & la fille Elisabeth.

Guillaume VI. comte de ce nom , succéda à Gerard son pere. La maison de Juliers sous son regne obtint le titre de prince. Il gouverna glorieusement huit ans en qualité de comte , vingt en celle de marquis , & cinq comme duc.

Valeran devint marguillier de la cathédrale de Cologne & prévôt de celle de Liege : savant personnage que le pape Jean XXII nomma en 1332 à l'archevêché de Cologne, vacant par la mort de Henri de la maison des comtes de Wirnenbourg, quoique le chapitre eût fait choix d'Adolphe, évêque de Liege de la maison de la Mark. Sa nomination causa une grande joie, parce que c'étoit un prince pacifique, au lieu que ses prédécesseurs belliqueux avoient engagé leurs ouailles dans des guerres continuelles. Son regne, qui dura 16 ans & demi, ne trompa point les espérances. Il fit toujours florir dans ses états la tranquillité & l'abondance. S'étant rendu à Paris pour ses affaires domestiques, il y mourut en 1349. Son corps fut renvoyé à Cologne, & solennellement inhumé dans la chapelle des SS. Anges, par Guillaume de Gennep son successeur.

Godefroi de Juliers, seigneur de Bergheim, eut pour apanage les terres autrefois possédées par la ligne de Juliers dite de Bergheim, avec la seigneurie de Munstereifel. En 1328, il assista au siege de Tongres entrepris par Adolphe, évêque de Liege, & il étoit mort en 1338. On voit son tombeau au milieu de l'église collégiale de Munstereifel. Les seigneuries de Bergheim & de Munstereifel, retournerent par sa mort au comte de Juliers son frere. Il avoit eu d'Elisabeth de Clèves une fille nommée Iolande, qui épousa le comte Frédéric de Leiningen, aïeul du Langrave de Hesse-Leiningen.

Tout ce qu'on fait de Henri, c'est qu'il fut

prévôt de St. André de Cologne, & Bulkens assure que Jean fut tué en duel dans l'abbaye de Stavelo. Leur sœur Elifabeth fut mariée au comte de Sayn. Ce qu'ajoute Bulkens des autres prétendues filles de Gerard, n'est jusqu'à présent fondé sur aucun diplôme & manque de preuves solides.

Cette histoire généalogique & diplomatique des comtes de Juliers ne s'approche pas plus de notre tems, le but de M. Kremer ayant été principalement de débrouiller l'ancienne généalogie. Il s'arrête au moment qu'ils ont été créés marquis & ducs. Ainsi il n'est point question ici des ducs de Juliers. Il ne s'appuie que sur les diplômes. Il n'est pas toujours d'accord avec Brosius, dont le gendre Mappius a publié en 1731, à Cologne, chez Metternich, les annales des comtes, marquis & ducs de Juliers & de Berg en latin : *Julia, montiumque comitum marchionum & ducum annal.*, &c. Il ne suffit peut-être pas de fonder une histoire sur les diplômes. Il y a des diplômes qu'il faudroit examiner par l'histoire. Au reste cette histoire de Juliers est suivie d'une pareille des comtes de Berg, dont nous renvoyons la revue à un autre journal.



NOUVEAUX contes de Fées, entremêlés de quelques historiottes amusantes, pour servir de suite à toutes les bibliothèques amusantes, ou de campagne. A Paris, chez Desventes, rue Jacob, hôtel de Danemarck, fauxbourg S. G. & chez Lamy, quai des Augustins. Et à Meaux, chez Paquet; libraire, 1782, 2 vol. in-8vo. d'environ 180 pag. chacun. Prix 2 liv. 8 s. brochés, & 3 l. reliés.

LE goût de la frivolité est devenu si général, les faiseurs de contes se sont tellement multipliés, & le nombre de leurs lecteurs s'est augmenté à un tel point, que ce genre d'écrire ne peut manquer d'avoir une très-grande influence sur les mœurs. On ne peut donc, sans être indifférent à l'histoire du cœur humain, refuser son attention à des productions propres à y opérer des révolutions d'autant plus grandes, que l'on y attache moins d'importance; & l'on ne sauroit trop applaudir aux auteurs de ces contes, lorsqu'ils ont l'art de faire tourner au profit de la vertu & de la sensibilité, l'ennui & le goût frivole des lecteurs les plus désœuvrés & les plus dissipés. C'est une justice, qu'il faut rendre à notre âge, que l'on se plaît souvent un peu trop à calomnier & à décrier; on n'a peut-être ja-

mais tant vu paroître qu'aujourd'hui d'ouvrages en tout genre qui semblent se réunir pour reculer les bornes de nos connoissances, étendre nos idées, & multiplier à nos yeux les charmes de la vertu. Soit que nous devions cette heureuse révolution aux soins d'un gouvernement aussi sage qu'éclairé, soit qu'à force de souffler sur le flambeau de la philosophie, il s'en élève une lumière qui nous éclaire de plus en plus sur nos devoirs & sur les moyens de nous rendre heureux, il est sûr que la plus grande masse de nos efforts porte sur les moyens de perfectionner également notre raison, notre cœur & notre esprit. Et la preuve de cette vérité, c'est, pour ne pas perdre de vue le sujet de cet extrait, qu'il n'est pas jusqu'aux faiseurs de contes mêmes qui ne mettent tout en usage pour nous rendre meilleurs. On pourroit dire que tant de médecins ne font peut-être que prouver la gravité de la maladie; mais l'on conviendra aussi que la grande quantité de remèdes qui ont tous le même but, nous donne au moins quelque espoir de guérison. Après ce long préambule, venons à nos contes.

Ils sont au nombre de douze dans les deux petits volumes que nous annonçons. L'on y trouvera, de la gaieté, de la légèreté, un style vif & coupé, souvent de l'esprit, quelquefois du sentiment, & de tems en tems des pensées nouvelles, ou, si l'on veut soutenir, que *nil novi sub cælo*, de ces pensées qui ne sont que le résultat d'une nouvelle combinai-

son d'idées; ou, si l'on veut encore, de ces vieilles vérités habillées à la moderne, & soutenues sur les enfans de l'imagination. C'est un grand talent que celui de savoir plaire en parlant raison, & de se faire estimer en ne faisant que des contes; & il nous semble que c'est celui des auteurs de ce joli recueil qui offre des alimens au cœur & à l'esprit, une honnête récréation aux jeunes gens, & aux personnes d'un âge avancé un délassement agréable.

Le premier conte de cette bibliothèque amusante a pour titre : *Les graces de l'ingénuité*. *Mélanie* est née de parens nobles, mais peu partagés des biens de la fortune. Elle a été élevée par une de ses tantes dont elle est tendrement aimée. *Eugénie* aperçut dans le cœur de sa jeune niece des dispositions tendres qu'elle jugea devoir être un jour dangereuses à son repos. Pour prévenir les malheurs dont elle la croyoit menacée, elle résolut de la laisser dans une ignorance profonde sur les effets de l'amour, persuadée qu'en voulant lui donner des préservatifs contre cette passion, elle l'exposeroit au desir de la connoître. Sa vigilante précaution alla jusqu'au point de lui laisser ignorer le mot même d'amour. En revanche, elle lui parloit beaucoup de l'amitié; elle lui vantoit les charmes de cet heureux sentiment, & lui faisoit sentir combien il influe sur le bonheur de la vie. *Mélanie* avoit quatorze ans, lorsqu'une amie d'*Eugénie* l'invita un jour à l'accompagner à une de ses terres où elle de-

voit passer quelque tems : Mélanie fut de la partie. Ce qui lui plût sur-tout dans ce séjour, ce furent les jardins. Un jour qu'elle en parcourroit les avenues , elle vit une porte qui donnoit sur la campagne ; elle l'ouvrit. Un ruisseau ombragé d'un double rang d'arbres, lui paroît une retraite enchantée ; elle s'assied sur le gazon ; la solitude ne l'effrayoit pas ; elle ignoroit qu'il fût des périls pour des personnes de son sexe : avec cette entière confiance, elle se laissa surprendre par le sommeil. A son réveil, elle voit un aimable jeune homme à ses pieds ; elle veut fuir , la voix de l'inconnu l'arrête. Il l'a trouvée en revenant de la chasse , sa beauté a captivé son cœur ; il lui peint son amour ; Mélanie en est émue , plus son cœur est innocent , plus il se livre aux traits de l'amour ; elle croit ne sentir que de l'amitié, & ne craint pas de témoigner à *Terville* le plaisir qu'elle a à le voir. Obligés de se séparer, *Terville* lui recommande le secret ; Mélanie voudroit bien rendre sa tante confidente de son bonheur ; mais elle se rend aux raisons de *Terville*.

Tous les jours les deux amans se rendoient au bord du ruisseau , leur flamme faisoit des progrès ; mais *Terville*, trop enchanté de l'aimable ingénuité & de l'innocence de Mélanie, fut assez délicat pour ne pas abuser de l'avantage qu'il avoit sur elle.

Cependant la mere de Mélanie arrive à cette campagne avec un jeune comte du voisinage , qui demande sa fille pour épouse. On

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en fait la proposition à Mélanie , qui avoue ingénument qu'elle épousera bien le comte si sa mere le veut , mais qu'elle ne pourra jamais l'aimer , parce que Terville a toute son amitié. La mere est fort irritée ; elle fait des reproches à sa sœur sur l'éducation qu'elle a donnée à Mélanie ; on veut savoir qui est ce Terville ; mais il ne paroît plus au bord du ruisseau , parce qu'il n'y a pas trouvé Mélanie qui n'a pu s'y rendre pendant quelques jours ; on ne connoît personne de ce nom dans le voisinage , & l'on présume que Terville est un homme obscur , indigne de Mélanie. Le comte devient assidu , & met tout en usage pour se faire aimer ; mais la jeune personne , sensible aux maux qu'elle lui fait souffrir , lui répere toujours , avec douleur , qu'elle aime & qu'elle ne pourra jamais aimer que Terville ; contentez-vous de mon estime , disoit-elle au comte désespéré. » Cruelle , répondoit le comte , en » m'offrant la froide sensibilité pour dédomma- » gement , vous portez à mon cœur un nou- » veau trait de désespoir : ce sont les mêmes » tourmens auxquels vous êtes en proie , qui » causent mon malheur ; j'y reconnois la vivacité de votre amour pour le trop malheureux Terville. «

» N'enviez pas son sort , reprit Mélanie , est-il malheur semblable à celui d'être éloigné de ce qu'on aime ? Terville ne me voit plus , il ignore si je suis fidelle. Ah ! du moins , s'il savoit les soins que je prends pour lui conserver mon amitié , s'il savoit... Pardon-

» nez, Monsieur, reprit-elle, en voyant les
» marques de désespoir qui échappoient au
» comte, l'on ne peut contraindre le senti-
» ment, j'aime Terville, je l'ai connu avant
» vous, avant vous il m'assura d'une tendresse
» éternelle; s'il avoit laissé du vuide dans mon
» cœur, vous seul, comte, seriez digne de
» le remplir, mais..... Mélanie s'arrêta.....

» Achevez, répliqua le comte avec dou-
» leur; dites que vous ne m'aimerez jamais,
» que tout espoir m'est interdit; que je dois
» enfin étouffer l'amour malheureux que vous
» m'avez inspiré. «

» Ah! sans m'ôter votre amitié, reprit vi-
» vement Mélanie, soyez assez généreux, cher
» comte, pour vous contenter de mon esti-
» me, je vous l'offre; & s'il étoit une autre
» amitié que celle que j'ai pour Terville, je
» vous l'offrirois de même... Jouissez de vos
» droits sur mes sentimens, & souffrez qu'il
» jouisse des siens: que ne vous devrai-je pas. «

Le comte garda le silence. Mélanie, pour exciter sa générosité, lui prodigua mille noms tendres & flatteurs, & mille caresses que l'innocence qui les accompagnoit rendoit encore plus touchantes. » Oui, cher comte, lui dit-elle en serrant ses mains dans les siennes; » oui, je veux vous devoir mon bonheur, il m'en paroîtra plus grand. Après Terville, » vous serez ce que j'ai de plus cher. «

Le comte désarmé par les graces & l'ingénuité de cette aimable fille, céda enfin à la générosité qu'elle excitoit dans son ame; &

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

après avoir entendu de sa bouche l'histoire fidelle de son amour pour Terville, il sortit laissant l'esprit de Mélanie flottant entre la crainte & l'espérance. Le lendemain il revint, & invita à une fête qu'il devoit donner à son château, Mélanie, sa mere & sa tante. La premiere personne que Mélanie voit en entrant chez le comte, c'est son cher Terville. Elle jette un cri de joie, & sans contraindre les mouvemens de son cœur, elle s'élance dans les bras de son amant, qu'un pareil transport fait courir au-devant d'elle. Le comte prend les deux amans par la main, & en les présentant à la mere & à la tante de Mélanie, les prie de consentir à leur union. » Ils sont » dignes l'un de l'autre, leur dit-il. Sous le nom » de Terville, reconnoissez le fils du marquis » de Clerval mon frere. «

Il est inutile d'entrer dans une plus grande explication. Le marquis avoit eu des raisons pour prendre pendant quelque temps un faux nom ; & les deux amans furent bientôt unis, à la satisfaction des deux familles.

L'historiette dont nous venons d'entretenir le lecteur, a pour but moral de faire voir combien il peut être dangereux d'élever de jeunes personnes dans l'ignorance des pieges que peuvent leur tendre les passions. Le comte suivant a été imaginé pour nous faire adorer dans nos plus grands malheurs les décrets de la providence, & nous montrer combien il peut y avoir d'injustice à murmurer contre le ciel, lors même que nous croyons en avoir le plus grand

sujet. Il est intitulé : *Nahamir ou la Providence justifiée, conte arabe.*

Un petit homme bossu , borgne , boiteux & manchot , demandoit l'aumône aux portes de Bagdad ; il éclatoit en murmures contre la providence , sur-tout lorsqu'il voyoit des hommes qui lui paroissoient heureux. Cet homme se nommoit *Nahamir*. Il fut abordé par un vieillard respectable qui avoit entendu quelques-unes de ses plaintes ; le vieillard le pria de le suivre , Nahamir le suivit tout en boitant. Ils s'assirent sous un platane , & le mendiant , à la priere du vieillard , lui raconta son histoire. Il étoit fils d'un riche marchand de Damas , dont l'opulence avoit passé en proverbe ; étant jeune , il avoit une belle taille , il marchoit droit , avoit deux beaux yeux , & deux mains qui en valaient trois pour l'adresse & pour la force ; de plus il étoit puissamment riche. Le vieillard lui demanda s'il n'avoit pas conçu de l'orgueil de tous ces avantages ; il l'avoua , & continua son histoire. Il épousa une femme jeune , jolie & riche , de laquelle il eut six enfans , que la mort lui enleva ; bientôt sa femme suivit ses enfans au tombeau : après cela il eut une longue maladie , qui le rendit bossu ; pour avoir quelque tems après passé la nuit sur sa terrasse , il se releva avec un œil de moins ; il voit de sa fenêtre deux hommes qui se battent dans la rue , il vole à leur secours , & se casse une jambe ; il donne un sequin à un homme qui lui demande l'aumône , & ce misérable tire de dessous sa robe un sabre , & lui abat le bras.

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Plusieurs banqueroutes diminuèrent bientôt sa fortune , au point qu'il ne lui restoit plus qu'un petit bien de campagne , pour lequel il partit , espérant y aller vivre en philosophe ; des parens avides & dénaturés , protégés par un coquin de cadi , trouvent le moyen de lui arracher ce dernier debri de sa fortune ; & le voilà vieux , infirme , réduit à demander l'aumône , & ne pouvant pardonner au ciel de l'avoir précipité dans un pareil abîme de douleurs.

Voilà donc , mon ami , dit le vieillard , le sujet de tes murmures ? Et , de par *Mahomet* , que voulez vous davantage ? Vous me paroissez un étrange homme ! vieux , bossu , borgne , boiteux , manchot , mourant de faim , ne faudra-t-il pas que je me loue de la providence ? — Assurément , tu lui dois des actions de grâces sans nombre. — Insultez-vous à ma misère ? — Je veux te consoler , & te prouver ton bonheur. — Mon bonheur !... Le boiteux indigné , oublia qu'il n'avoit qu'une jambe , & fit un saut en arriere. — Oui , ton bonheur ; entends la vérité , & rends justice à la sagesse éternelle que tu oses accuser. Tu survis d'abord à toute ta famille ; voilà la première grace que tu reçois du ciel. — Comment , l'existence ? — Eh , comptes-tu pour rien d'être ? Mais écoute ; tu avois dans ton enfance une taille élégante : frémis du sort que t'auroit occasionné ce foible avantage. La femme d'un cadi devoit te voir au Baïram ; elle fût devenue amoureuse de toi , t'eût sollicité ; tu aurois succombé , & on t'auroit empalé. — Voilà une bosse bien

justifiée, dieu soit loué. Et mon œil gauche, me persuaderez-vous que je suis fort heureux d'en être débarrassé? — Sans contredit, mon ami; au moment que tu as perdu ton œil, le calife vouloit te faire l'honneur de t'admettre au nombre des glorieux ministres de ses plaisirs. Si tu avois eu tes deux yeux, on te faisoit eunuque; il vaut mieux encore être borgne; qu'en penses-tu? — A la bonne heure, passe pour mon œil; mais ma jambe, je vous attends-là. — Encore des actions de grâces à l'être suprême; te rappelles-tu un précipice où tu te fusses fracassé tous les membres sans ta jambe de bois qui t'a retenu? — Il est vrai que j'ai quelque idée de cet événement. — Quelqu'idée! Oh hommes ingrats! à peine vous souvenez-vous des miracles qui s'opèrent tous les jours en votre faveur, & vous ne cessez de fatiguer la providence de vos plaintes, au moindre accident que vous essuyez. — Accident? En vérité, voilà bien le nom! vous appelez des accidens tant de revers affreux? Soit, je vous accorde tout ce que vous voudrez; vous parlez comme le prophète *Ali*, mais comment excuserez-vous mon bras? Et encore en quelle occasion l'ai-je perdu? quand je secourois l'indigence. — Aussi le ciel t'a-t-il récompensé amplement, en te privant de ce bras que tu regrettes: tu n'auras pas oublié un certain jour de la fête d'*Hussein*, où l'on t'insulta? — Je m'en souviens, que n'ai-je pu me venger! — Eh bien, si tu avois eu l'usage de ce bras qui te manque, tu aurois tiré ton sabre? — En

pouvez-vous douter? — Et tu aurois été percé de mille coups. — Vous êtes un homme bien singulier ! bientôt vous me ferez croire que je suis un des favoris de la providence. Je vous abandonne ma taille, mon œil, ma jambe, mon bras ; mais du moins s'il m'étoit resté ma femme ? — Elle auroit trahi son honneur, & tu fusses tombé dans le désespoir. — Et mes enfans ? — Ils devoient entraîner la perte de l'empire. — Et ma pauvreté ? — Ta destinée, si tu fusses resté opulent, étoit de faire un détestable usage de tes richesses, d'endurcir ton cœur, de te livrer à tous les excès, à tous les crimes ; d'être, en un mot, en horreur au genre-humain. — Le ciel m'a tout ravi ; que m'a-t-il laissé ? — La vertu ; tu n'as rien à te reprocher ; tu n'as point de remords, tu n'as que des malheurs.... Le vieillard lui mit ensuite la main sur les yeux ; & Nahamir vit d'un seul coup-d'œil les maux innombrables qui naissent de la plupart des choses que les hommes regardent comme des biens, & les malheurs affreux qu'essuyoient une foule de mortels, & dont il se voyoit préservé. Eh bien, ose encore te plaindre, s'écria le vieillard ; il dit, & ses rides s'effacent & disparaissent. La majesté d'un dieu s'affied sur son front resplendissant de lumière ; sa taille s'élève comme un cedre superbe ; de ses yeux sortent des éclairs ; un ange, en un mot, de la première hiérarchie, se fait voir dans toute sa splendeur. Nahamir se prosterne ; l'ange lui dit : souffres patiemment ; après ta mort, tu recommenceras une nouvelle carrière,

où toutes les félicités l'attendent... L'ange s'envola, & Nahamir, après avoir murmuré pour la dernière fois, retourna aux portes de Bagdad, en demandant l'aumône, & remerciant le ciel de tout son cœur d'être vieux, bossu, borgne, boiteux & manchot.

Nous nous bornerons à ces deux contes; les autres ne se font pas lire avec moins de plaisir; ce qui ne peut être que d'un augure favorable pour la suite que l'on nous annonce. Il en paroîtra tous les mois un volume, dont le prix sera de 30 s. broché. Les personnes de province qui voudront les recevoir régulièrement à leur adresse, franc de port, paieront en avance 18 liv. pour une année, ou 9 liv. pour six mois. Ils affranchiront le port des lettres & celui de l'argent.

S'adresser au sieur Bastien, libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)



MÉMOIRE sur la question : Depuis quand le droit romain est-il connu dans les provinces des Pays-Bas Autrichiens, & depuis quand y a-t-il force de loi ? Qui a remporté le prix de l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, en 1782 ; par M. Ferdinand Rapedius DE BERG, écuyer, Amman de Bruxelles. In-4to. d'environ 300 pages. A Bruxelles, de l'imprimerie de l'académie. 1783.

Leges sacratissimæ, quæ constringunt omnium vitas, intelligi ab omnibus debent, ut universi præscripto earum manifestius cognito, vel prohibita declinent, vel permissa sectentur . . . Plana enim & facilis ad pronuntiandum via patet judici, quoties non est illud ambiguum, juxta quod necesse est judicari.

D. Martioni leg. novell. lib. 4.
cod. Anian, pag. 612.

CET ouvrage doit faire sensation, au moment où l'empereur s'occupe à réformer, dans ses états, les abus qui, depuis plusieurs siècles, se sont glissés dans l'administration de la justice.

Il n'est que trop vrai que les abus de cette administration rendent, en quelque sorte, dans toute l'Europe, la justice protectrice de l'op-

pression du fort , puisque la cherté ruineuse & les longueurs accablantes des procédures font que dans le vrai elle n'existe pas pour le foible , ou que si elle existe pour lui , ce n'est qu'ainsi & de la même maniere que le soleil existe pour les habitans des zones glacées ; que s'il la voit lui tendre ses bras protecteurs , ce n'est que dans un éloignement qui lui fait désespérer , avec raison , de pouvoir atteindre au sanctuaire de cette divinité bienfaisante.

Or , ces abus qui existent par-tout en Europe , & qui n'existent au même point dans aucune partie du monde non infectée des mœurs européennes , où ont-ils pris naissance ?

M. de Berg paroît avoir pris à tâche de démontrer que c'est précisément l'adoption du droit romain , l'usage de ce droit dans la discussion des affaires contentieuses qui a fait germer ces abus , & leur a fait jeter de profondes racines ; abus qui , pas plus aux Pays-Bas qu'ailleurs en Europe , n'ont effectivement aucune origine connue qui soit antérieure en date à cette adoption du droit romain qui s'opéra en Europe du XII au XVe. siècle.

Le principe consigné dans l'épigraphe du mémoire , à l'appui duquel l'auteur entend démontrer , que de toutes les jurisprudences connues , la romaine est la plus opposée au but d'une bonne législation , ce principe a d'autant plus de force qu'il est simple , & à la portée de chacun , qu'il a ce caractère sacré de la vérité , que tous les sophismes réunis ne sauroient altérer ,

» Les loix sacrées, dit l'épigraphe, qui as-
 » treignent tout le monde, qui prescrivent à
 » chacun ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit
 » éviter de faire pour la conservation de sa vie,
 » de son honneur, de ses propriétés, doivent
 » être *intelligibles* à tous, afin que chacun
 » pouvant savoir ce qu'elles prescrivent, cha-
 » cun puisse dès lors effectivement éviter ce
 » qu'elles lui enjoignent d'éviter, & faire ce
 » qu'elles lui permettent de faire. Elles doivent
 » être *intelligibles* à tous encore, parce que la
 » voie qui doit diriger le juge vers la senten-
 » ce, sera unie & facile toutes les fois que
 » les regles, d'après lesquelles il doit juger,
 » n'auront rien d'ambigu. «

C'est peu que la jurisprudence romaine soit écrite dans une langue, que le peuple ignore, que ses regles soient si volumineuses qu'on ne puisse astreindre le peuple à les lire toutes, & à les retenir, cette jurisprudence a, dès son origine & dans tous les tems, été *mystérieuse & inintelligible pour le peuple Romain même.*

L'auteur ayant posé ces faits & ces principes, en déduit sa réponse à la question proposée, relativement aux douze premiers siècles de notre ère.

» Il ne pouvoit convenir à la politique des
 » romains, ni à celle des francs, de prescrire
 » aux peuples conquis par leurs armes, le
 » droit romain pour regle de conduite dans la
 » vie civile, il ne pouvoit convenir aux peu-
 » ples assujettis à leurs armes, d'adopter de
 » leur gré privé une telle jurisprudence, il est

» invraisemblable qu'elle ait été ni prescrite ;
» ni adoptée du I au XIIe. siècle , & il est
» incroyable dès-lors qu'elle l'ait été , si l'on
» ne le démontre ; or on ne sauroit démon-
» trer que jamais du I au XIIe. siècle , cette
» jurisprudence ait été ni prescrite pour règle
» à aucun peuple des Gaules , ni qu'elle ait
» été adoptée par aucun de ces peuples. «

L'auteur entre dans tout le détail nécessaire pour combattre des légions de légistes , qui , pleins de l'opinion de l'excellence de la jurisprudence romaine , n'ont pu se persuader qu'elle n'auroit pas été goûtée & adoptée par tout & dans tous les tems où elle a été connue.

Il a dû employer & a employé beaucoup d'érudition pour démontrer » que ces auteurs
» & le grand *Montesquieu* lui-même , ont eu
» tort de confondre avec le droit romain cette
» *loi romaine* dont il est fait mention dans l'édit
» de Pistes de 864 , qui étoit en effet alors
» & depuis long-tems , depuis six ou sept siècles sans doute , une *loi territoriale* dans plusieurs districts des Gaules ; & qu'ils n'ont pas
» moins eu tort de confondre avec ce *droit romain* cette *loi romaine d'après laquelle l'église*
» *entendoit vivre* du IV au IXe. siècle.

Mais comment dans le système de l'auteur a-t-il pu arriver , comment est-il arrivé que le droit romain , qui n'avoit pu être goûté dans les Gaules sous la domination même des Romains , ni dans le siècle éclairé de Charlemagne , soit devenu , pour ainsi dire , le droit commun de l'Europe peu après sa renaissance au XIIe.

siècle, & que depuis lors il ait conservé la réputation qu'il y a acquise?

L'auteur résout ce problème dans la 3^{me}. partie du mémoire.

En nous apprenant comment & par quelles causes ce droit a acquis dans les Pays-Bas le degré d'autorité qu'il y a obtenu, il nous apprend comment il l'a acquis par-tout ailleurs: voici comment l'auteur s'explique sur ce point.

» Ce droit *Justinien*, enseigné à *Bologne*,
 » sous les auspices de l'empereur *Lothaire II*,
 » dès le XII^{me}. siècle; enseigné vraisemblable-
 » ment dès-lors en Allemagne, parut & fut
 » enseigné en France dès le siècle suivant; il
 » le fut à *Cologne*, vers la fin du XIV^{me}. siècle;
 » vers la fin de ce même siècle le goût de
 » l'étude de ce droit fut porté aux *Pays-Bas*;
 » il y fut publiquement enseigné au commen-
 » cement du XV^{me}. siècle. «

» Une connoissance de ce droit y fut dès-
 » lors bientôt assez généralement acquise; mais
 » nous ne saurions croire que, ni en France,
 » ni dans les Pays-Bas, les efforts des uni-
 » versités, intéressées à propager l'opinion de
 » l'utilité des études qu'elles enseignent, eussent
 » jamais eu l'effet d'y faire acquérir à ce droit
 » l'autorité qu'il a obtenue, sans le concours
 » des circonstances suivantes, savoir.....

1^o. » Sans le concours des circonstances qui
 » en France réunirent les grands fiefs à la cou-
 » ronne; & qui, aux Pays-Bas, réunirent
 » dans la *maison de Bourgogne* les souverainetés
 » des différentes provinces de ces pays. «

2°. » Sans la politique de la *maison de France*,
 » adoptée par la branche de *Bourgogne*, dès son
 » avènement à une portion de ces souverai-
 » netés des Pays-Bas, qui les fit s'occuper
 » efficacement du soin de mettre la dernière
 » main au plan, conçu & suivi avec succès
 » depuis le XII^{me}. siècle, de diminuer, d'anéan-
 » tir cette autorité que la noblesse avoit usur-
 » pée sous les derniers rois francs de la seconde
 » race. «

3°. » Si, dans ces vues, la *maison de Bour-*
gogne n'avoit, comme celle de France, cons-
 » tamment suivi le plan d'ôter à cette noblesse
 » la grande influence qu'elle se trouvoit avoir
 » encore dans l'administration de la justice. «

4°. » Si, à cette fin, la *maison de Bourgo-*
gne n'avoit, dès son avènement à la souve-
 » raineté des Pays-Bas, conçu & adopté, & si
 » elle n'avoit exécuté le plan (déjà pratiqué
 » en France :) d'instituer aux Pays-Bas de
 » nouvelles cours d'appel, composées principale-
 » ment de *gens-de-lettres*. «

5°. » Si à cette même fin encore, & peut-
 » être dans la vue de faire appercevoir par le
 » peuple une sorte de nécessité ou de conve-
 » nance, de confier à des *gens-de-lettres*, plu-
 » tôt qu'à la noblesse, les fonctions importantes
 » du juge; la *maison de Bourgogne* n'avoit, aussi-
 » bien que la cour de France, conçu, adopté,
 » & suivi le plan de rendre l'étude de la ju-
 » risprudence moins simple, la connoissance des
 » loix moins faciles qu'elle ne l'avoit été jus-
 » qu'alors, d'ajouter conséquemment à la jurif-

170 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» prudence positive & simple des édits des sou-
» verains & des coutumes, dont l'étude étoit
» à la portée de chacun, une jurisprudence
» scholastique & abstraite qui fût à la portée
» des gens-de-lettres seulement, & dès-lors
» au-dessus de la portée d'une noblesse qui eût
» cru déroger à son état si elle se fût appli-
» quée à rien de ce qui eût pu la distraire de
» la profession des armes, ou l'en détourner. «

» Nous ne trouvons, en un mot, aucune
» vraisemblance à ce que, ni le mérite quel-
» conque que le droit romain peut avoir en
» lui-même (étant considéré abstractivement de
» ses effets pernicieux & nécessaires par-tout
» où il a influé, & où il influera dans la jurif-
» prudence, dans la discussion des affaires con-
» tentieuses, dans les décisions des tribunaux
» de justice,) ni les efforts des universités,
» intéressées à le préconiser, eussent jamais pu
» avoir l'effet de lui faire obtenir aux Pays-
» Bas, l'autorité qu'il y a acquise; si, consé-
» quemment à cette politique dont nous venons
» de tracer la marche, la *maison de Bourgogne*
» n'avoit conçu & adopté le dessein d'amalga-
» mer le nouveau droit romain avec le droit
» commun des provinces de sa domination; &
» sans la constance avec laquelle le gouverne-
» ment, puissamment secondé par les nouvelles
» cours d'appel, ou les conseils provinciaux
» sédentaires, poursuivit ce plan de réforme
» de l'ancienne jurisprudence durant les XV,
» XVI & XVII^{me}. siècles. «

» Le développement de cette proposition fera
 » l'objet principal de cette 3^{me}. partie. «

» Ce développement nous obligera d'entrer
 » dans quelque détail sur l'origine de nos con-
 » seils provinciaux sédentaires. »

» En rendant compte des rapports essentiels
 » que nous semble avoir eu l'établissement de
 » ces cours d'appel avec l'alliage du droit ro-
 » main à notre ancien droit commun & cou-
 » tumier, nous ne perdrons pas de vue l'in-
 » fluence puissante & directe du gouverne-
 » ment, dans cette réforme de la jurisprudence
 » belge, ni l'influence des *universités*, qui,
 » sans doute, ne laisserent pas de contribuer,
 » jusqu'à un certain point, à cette réforme,
 » par les préjugés *révérentiels* dont elles furent
 » pénétrer leurs écoliers, en faveur de la
 » compilation justinienne. «

Quant au fait que le droit romain auroit con-
 servé jusqu'à ce jour en Europe la réputation dont
 il y a joui du *XVe.* au *XVIIe.* siècle, l'auteur est
 loin d'en convenir.

En nous apprenant à quel point de discrétion
 dit, ce droit est tombé dans les tribunaux bel-
 giques, il nous apprend le sort qu'il a eu par-
 tout ailleurs; parce que des raisons telles que
 celles que l'auteur allégué, des raisons puisées
 dans la nature même des choses, ont par-tout les
 mêmes effets. Ici nous ne suivrons point l'au-
 teur, nous aurions trop à copier, nous nous
 bornerons à exhorter nos lecteurs à lire atten-
 tivement dans l'ouvrage même, le développe-
 ment de l'affertion suivante, que l'auteur a dû

renvoyer à des notes pour restreindre son ouvrage dans les bornes convenables & prescrites aux ouvrages de concours académique.

» Mais enfin , depuis une trentaine d'années, de nouvelles lumières répandues en Europe ont fait revendiquer par la raison ses droits trop long-tems méconnus (*) ; les

(*) » Le fait de cette révolution opérée dans la jurisprudence criminelle des Pays-Bas, est notoire & incontestable. Il nous a été permis de le dire, sans alléguer d'autre preuve de ce fait que celle de sa notoriété, & en prenant pour témoins de sa vérité, la majeure partie des tribunaux de ces provinces : aussi ne nous attendons-nous pas à le voir contesté. Il n'en sera vraisemblablement pas de même à l'égard de l'affertion « » que ç'a été par l'effet des *IV. MIERES* répandues en Europe depuis le milieu du *XVIIIe. siècle*, & DE L'APPROBATION *TACITE DU PRINCE*, que cette révolution s'est opérée. « Car quoique d'une part nous puissions, avec une égale sûreté, & sans crainte de désaveu, fonder encore la justice de cette assertion sur le témoignage des mêmes tribunaux de justice, que nous venons de réclamer ; elle se trouve, d'autre part, trop inconciliable avec le système de l'utilité du droit romain dans la pratique, trop diamétralement opposée à ce système, pour que ceux qui croient à l'utilité de l'influence de ce droit dans la discussion des affaires contentieuses, n'en soient pas choqués, & ne s'appliquent pas à la combattre. «

» Comment en effet concevoir à la fois « » que l'introduction de l'usage du droit romain dans la discussion des affaires contentieuses ait été une chose utile ; & que ce soit cependant à de nouvelles lu-

» effets d'un prestige universel , qui depuis
 » deux siècles séduisoit les meilleurs esprits, se
 » sont dissipés chez les Belges comme ailleurs ;
 » l'iniquité des principes de la jurisprudence
 » romaine, en matiere criminelle, a été ap-
 » perçue & sentie ; l'équité du prince l'a dé-
 » terminé dès-lors à donner son approbation

» mieres répandues en Europe qu'on y doive une ré-
 » forme presque absolue, une proscription presque géné-
 » rale & unanime de ce droit dans les tribunaux , par
 » rapport à la discussion des causes criminelles. «

» Comment concilier avec le supposé de l'utilité du
 » droit romain, dans la discussion des affaires conten-
 » tieuses, le fait que ce seroit de l'aveu & de l'appro-
 » bation tacite du PRINCE qu'on s'est écarté, au
 » point que nous l'avons dit, de la loi positive par où
 » il avoit donné le droit romain pour loi en matiere
 » criminelle.

» Cette conciliation est impossible ; ou bien il faut
 » convenir que l'espece de *proscription* du droit romain
 » en matiere criminelle dont il s'agit ici, est une chose
 » bien vue, & qui a été utilement opérée ; ou bien il
 » faut croire & soutenir au contraire ; que l'*adoption*
 » du droit romain pour regle en matiere criminelle a
 » été une chose vraiment bonne & utile ; que la révo-
 » lution par où l'on s'est écarté a été nuisible ; que
 » c'est l'erreur, & non pas la *lumiere* qui a opéré cette
 » révolution ; que ce n'est que prétendument enfin que
 » l'*assentiment tacite du prince* à cette réforme pour-
 » roit être présumé. «

» S'il en est ainsi, nous serons dès-lors convaincus
 » d'erreur ; nous serons convaincus d'avoir dit à tort
 » que c'est à de nouvelles lumieres répandues en Eu-

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tacite à ce que le juge criminel s'écartât de
 » ces principes, nonobstant la disposition po-
 » sitive de l'édit de 1611. «

Le vœu de l'auteur se trouve exprimé dans la loi suivante des Visigoths, qu'on peut croire avoir aussi été donnée par Charlemagne, & qu'il suppose avoir été prononcée par les souverains modernes des Pays-Bas, par rapport aux provinces & districts auxquels ils n'ont pas donné le droit romain pour loi.

» En n'accordant pas force de loi, (dit-il);
 » au droit romain ni en *Hainaut*, ni à *Os-*
 » *tende*, ni à *Termonde*, ni à *Bouchaude*; ni

» rope qu'est due la réforme opérée, & qu'elle l'a
 » été du consentement tacite du prince. «

» Comme cependant ce n'est pas à nous, mais au
 » lecteur impartial, à décider si sur ces points nous som-
 » mes en erreur ou non; c'est à son jugement que nous
 » nous en référons à cet égard; nous nous permettrons
 » seulement, pour preuve de la bonne-foi avec laquelle
 » nous croyons avoir embrassé en ceci la vérité, de
 » soumettre à sa considération un petit nombre de ré-
 » flexions sur les effets que semblent avoir opéré l'in-
 » troduction de la jurisprudence romaine en matière
 » criminelle, & la réforme de cette jurisprudence, &
 » sur ceux encore qu'il semble qu'on puisse espérer de
 » cette réforme. «

» Nous avons inséré ces réflexions dans une note,
 » (la note 54.)

» En premier lieu, parce qu'elles semblent ne pas te-
 » nir essentiellement à l'objet du mémoire; en second
 » lieu, parce qu'elles ne peuvent intéresser qu'une partie
 » de nos lecteurs, « *Note de l'auteur.*

h sous les ressorts des coutumes *FÉODALES* de
 » *Furnes*, de *Courtrai*, de *Termonde*, de *Mali-*
 » *nes*, de *Brabant* & de *Lothier*; ni sous *Bes-*
 » *feren*, pays de *Malines*; ni dans la province
 » de *Luxembourg*; ni dans les trois pays d'Ou-
 » tre-Meuse; ni en *Brabant*, sous les ressorts
 » des coutumes de *Bruxelles*, de *Diest*, de
 » *Jodoigne*, de *Herenthalt*, de *Gheel*, de *Tirle-*
 » *mont*, de *Vilvorde*, de *Lierre*, &c. &c. &c.
 » Nos souverains sont censés avoir dit, avec
 » *Chindaswinthe*, roi des *Visigoths*, & avec
 » *Charlemagne*, ou son successeur, à tous leurs
 » sujets des Pays Bas gouvernés par ces diffé-
 » rentes coutumes, & aux magistrats à qui
 » ils confierent le soin & l'autorité de les gou-
 » verner : nous permettons, nous désirons
 » même, que nos sujets s'exercent utilement
 » à l'étude des loix étrangères; mais nous nous
 » opposons à ce qu'elles aient, dans ces provin-
 » ces & districts, aucune influence dans la dis-
 » cussion des affaires contentieuses, & NOUS L'IN-
 » TERDISON; car, quoique la diction en soit
 » admirable, elles sont infiniment ambiguës &
 » difficileues. A ces causes, & vu qu'il
 » suffit à la plus parfaite administration de la
 » justice d'en avoir pesé les regles avec ce
 » soin scrupuleux, & d'en avoir énoncé le
 » sens, à voir ce choix de mots & cette net-
 » teté d'expression qui caractérisent nos édits,
 » ceux de nos prédécesseurs, & les coutumes
 » écrites de ces provinces & districts, que
 » nous avons approuvées; nous entendons que
 » nos sujets, des mêmes provinces & districts,

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» NE SOYENT PLUS VEXÉS, NI INQUIÉTÉS
 » DORÉNAVANT, NI PAR LES LOIX ROMA-
 » NES, NI PAR AUCUNES AUTRES LOIX
 » ÉTRANGERES. «

» *Alienæ gentis legibus homines ad exercitium*
 » utilitatis imbui & permittimus & optamus :
 » *AD NEGOTIORUM VERA DISCUSSIONEM*
 » *ET RESULTAMUS ET PROHIBEMUS. Quam-*
 » *vis enim eloquiis polleant, tamen difficultatibus*
 » *hærent. Adeo cum sufficiat ad justitiæ plenitudi-*
 » *nem & perscrutatio rationum & competentium ordo*
 » *verborum, quæ codicis hujus series agnoscitur con-*
 » *tinere, NOLUMUS SIVE ROMANIS LEGIBUS,*
 » *SIVE ALIENIS INSTITUTIONIBUS AMODO*
 » *AMPLIUS CONVEXARI. «*

C'est de la sorte que l'auteur termine cet ouvrage intéressant, qui obtiendra sans doute une place dans les bibliothèques choisies, tant par rapport à son mérite réel & intrinsèque, qu'à cause de la date de sa rédaction, durant cette époque du XVIIIe. siècle, qui nous paroît remarquable par une extrême disette de productions littéraires utiles. Disette à laquelle les encouragemens & la protection accordées par Joseph II au génie & à la culture des belles-lettres, feront sans doute bientôt succéder une utile abondance, de laquelle, dans les Pays-Bas-Autrichiens en particulier, le mémoire dont nous venons de rendre compte, semble être un présage.

AN essay on human liberty, &c. *Essai sur la liberté humaine*, par JEAN ROTHERAM, maître-ès-arts, recteur d'Houghton-le Spring, vicaire de Seaham, & chapelain du haut rev. seigneur l'évêque de Durham. In-8vo, Londres, 1782, chez Robson.

LE style de l'ouvrage, dont nous allons faire mention, est élégant & agréable. Le raisonnement peut être compris sans beaucoup d'attention. Mais nous ne pouvons accorder à l'auteur le mérite de l'exactitude. Il est quelquefois subtil en apparence; mais cette subtilité est plutôt verbale que philosophique; & quelques conclusives que puissent paroître ses preuves à un lecteur superficiel, cependant un profond métaphysicien jugera bientôt ce qu'elles sont.

M. Rotheram définit la *liberté* le pouvoir *limité* de la direction de soi-même. Le terme de *limitation* étoit inutile & paroît mal appliqué. Si le pouvoir d'agir ou les différentes opérations des parties les plus matérielles de notre machine sont limitées, cette restriction ne peut certainement effectuer notre raisonnement sur le pouvoir de l'agent le moins matériel. Si l'âme est libre, & si ses résolutions sont le résultat de ses propres facultés, sans aucune influence antérieure & prépondérante, elle a un pouvoir de direction *illimité* & indéfini, quoique les

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

effets de cette direction puissent être limités par la construction imparfaite des organes matériels.

La seconde section de cet *essai* traite de la *nécessité*. Nous ferons part ici des propres paroles de l'auteur sur ce sujet.

» De ce qui a été dit, deux preuves résultent en faveur de la liberté. 1^o. Si nous ne sommes pas libres, il faut que nous soyons des agens nécessaires. Si nous sommes des agens nécessaires, il semble que nous devrions connoître intimement la nécessité. Dans le cas où nous sommes soumis à une contrainte ou force, nous en avons un vif sentiment. Dans le cas où nous ne reconnoissons point notre être comme sujet à une force ou contrainte, il s'ensuit nécessairement que nous sommes libres.

» 2^o. Nous avons une idée de la liberté, qui suppose un prototype. Ce prototype n'existe que dans nous-mêmes ; & delà provient une autre idée ou preuve de notre liberté. »

La première de ces preuves est appuyée sur un foible fondement ; une foible idée des principes incorporels & de ses effets nous apprendra que nous n'avons pas une connoissance intime de la plupart des choses, qui tiennent réellement place dans le système humain. Nous ne savons point intérieurement si nous voyons les objets doubles. L'impression ou plutôt le sentiment de cette chose, se perd par l'habitude. Nous ne savons point si les objets que la fantaisie forme dans l'état entre le sommeil & le reveil,

ou en rêverie , font entièrement en nous-mêmes. Nous nous mettons en garde contre la contrainte , si nous sommes attachés à notre chaise; ou nous nous mettons en garde contre l'impulsion , si nous en sommes arrachés. Mais nous ne pouvons toutefois nous défendre des desirs , de l'affection ou des refus de l'aversion. Souvent ils operent d'une maniere insensible , & influent nécessairement sur notre choix & nos refus , lorsque nous n'approfondissons point leurs effets , & que nous n'appréhendons point qu'ils l'emportent sur nos volontés. Le sentiment de notre liberté ne seroit pas toutefois une preuve de son existence , dans l'étendue où notre auteur est disposé à l'accorder. Ce sentiment est tout au plutôt une ligne dans la grande chaîne de la nature , & il peut être nécessaire , suivant l'ordre des choses établi pour la conduite & le bonheur des êtres raisonnables dans l'état présent. C'est peut-être un de ces moyens que la providence a ordonnés pour accomplir ses vues sages & bienfaisantes dans le gouvernement des agens moraux. On n'en peut tirer aucune preuve pour appuyer cette liberté , qui , à quelque degré , suppose la volonté de l'homme indépendante de toute impulsion étrangere , & autant qu'elle est libre sous ce rapport , autant elle doit être indépendante de la divinité même.

La seconde preuve que l'auteur emploie pour établir sa théorie , n'est d'aucun poids. Il a entendu parler d'idées négatives & de termes abstraits ; & il ne fait pas attention que l'oppo-

site d'une idée insée aussi vive que celle dont nous avons l'exact prototype. Il a sans doute une idée d'un triangle parfaitement équilatéral, & cependant nous n'en voyons aucun exact mathématiquement. Si le prototype de la liberté n'existe réellement que dans nous-mêmes, notre devoir est de rechercher l'origine de cette idée, avant de pouvoir tirer quelque conclusion avec l'auteur. Nous voyons, il est vrai, la liberté apparente dans tout oiseau qui vole, & dans tout poisson qui nage. C'est le devoir de la raison de rechercher, si cette liberté est réelle ou imaginaire.

Les preuves que l'auteur apporte en faveur de la *liberté limitée* sont prises d'abord de nos pensées, secondement de nos résolutions & réflexions, ou plutôt de notre apparence de faculté de choisir. Cet objet est fortifié par une recherche sur l'origine & l'effet des motifs qui ont influence sur nous. L'auteur jette ensuite un coup d'œil sur les affaires communes de la vie humaine, & sur la variété de caractères, que l'on remarque généralement dans le monde. M. Rotheram traite ensuite des loix divines & humaines, & montre à cette occasion combien il seroit absurde d'attacher des récompenses & des peines à cette conduite, qui est nécessairement déterminée & indépendante de la volonté de l'agent.

Cette thèse a été souvent soutenue par les défenseurs de la liberté, & aussi souvent combattue par les avocats de la nécessité.

L'auteur finit son essai par un coup-d'œil

sur la nature & la pente différente des deux systèmes de liberté & de nécessité. Voici comme il s'exprime à ce sujet.

» Si l'homme est un nécessaire agent, alors
» tous les plus petits mouvemens de l'ame ne
» sont autre chose que l'effet curieux de res-
» sorts & de leviers, jouant entr'eux & mis
» en mouvement par la premiere impulsion
» extérieure. L'homme n'est alors qu'une par-
» tie, mais une partie admirable de la grande
» machine de la nature, dont les opérations
» sont totalement différentes de toute autre
» machine, & pour cette raison, inexplicable
» par les principes connus de mathématiques,
» pouvant voir intérieurement en lui-même aussi-
» bien qu'au-dehors tout objet extérieur. «

» En ce cas, il est totalement incapable d'a-
» mélioration; il faut qu'il agisse comme toute
» autre machine, selon qu'il est environné ou
» qu'il lui arrive d'être touché par d'autres
» corps contigus. Alors il n'y a point de vues
» grandes & généreuses; toute envie d'amélio-
» ration est perdue, & tout desir d'exceller est
» éteint. Nous n'avons autre chose à faire que
» de nous asseoir & de nous reposer, & de
» nous livrer, comme les Turcs, à une vie in-
» dolente & sans action. «

» Mais si nous sommes libres, combien la
» scene est-elle changée! que de nouveaux mo-
» tifs se jettent dans l'ame pour la mettre en
» action! alors placés au milieu des œuvres du
» tout-puissant nous contemplons leur harmo-
» nie & leur beauté, & nous examinant en

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» nous-mêmes avec un sentiment de liberté ;
» nous sentons la dignité de notre nature, en
» comparant avec cette agence nécessaire , qui
» circule dans toutes les parties de l'univers ;
» la liberté naturelle de notre ame. «

» Cette vue nous fait sortir de notre repos ;
» & nous porte à une vie active. Alors l'im-
» portance de nos actions est d'abord connue
» de notre entendement, nous sentons que nous
» sommes susceptibles d'amélioration, & nous
» sommes portés à l'émulation dans la course
» de la gloire. Nous cherchons & peut-être
» nous obtenons la récompense d'une ame qui
» approuve, d'un monde qui applaudit, & d'un
» dieu plein de bonté & d'indulgence. «

Tout ceci est bon pour la chaire ; & nous
ne pouvons refuser à M. Rotheram beaucoup
d'éloquence *ad captandum vulgus*.

(*Monthly Review.*)



MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois. Lettre H h. Suite des livres écrits en françois sur les arts mécaniques ; les statuts & réglemens de ces arts, leur état & leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, 1782.

P OUR former le tableau complet des sciences & des arts, tel que l'auteur de ces intéressans Mélanges nous l'a promis, il lui restoit à parcourir tout ce que nous considérons comme arts mécaniques, & à nous en donner une idée claire, succinte, mais suffisante ; c'est ce que, dans ce volume, M. le marquis de P* *. vient de faire avec le jugement & la méthode que nous n'avons pu nous empêcher d'admirer dans le cours de cet ouvrage, fait pour entrer dans toutes les bibliothèques. Malgré l'ordre alphabétique que, pour plus de clarté, il a dû choisir, ce n'est point une nomenclature sèche des arts & métiers, que présente ce volume ; on y trouve l'époque de la formation de toutes les communautés d'ouvriers & de marchands, les plus importans de leurs statuts, leur division, leur réunion, souvent des éclaircissmens sur leurs travaux & les différentes branches de commerce auxquelles ils s'attachent, & des anecdotes piquantes re-

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

latives à ces objets. On sent, qu'un pareil livre est fait pour être lu, & ne peut être extrait : quoique l'on n'ait pas besoin d'y être engagé par d'autre motif que celui de son utilité, les articles que nous allons en détacher, prouveront que, composé pour instruire, il peut aussi amuser. Nous prendrons nos citations au hasard.

Les anciens Romains connoissoient l'art de battre l'or, & l'on croit qu'ils le tenoient des Carthaginois. Après la ruine de Carthage, tous les lambris du Capitole furent dorés avec de l'or en feuilles, & ce luxe s'étendit jusques dans les maisons des riches particuliers. Dès 1258 il y avoit à Paris une communauté de batteurs d'or, à laquelle on a réuni dans la suite ceux qui pratiquoient l'art de tirer l'or, lorsqu'au seizieme siecle ce secret nous a été apporté de Milan. Les batteurs d'or tirent d'une once de ce métal jusqu'à seize cens feuilles. Le tireur d'or force cette matiere précieuse à envelopper une soie avec laquelle elle parcourt un espace, pour ainsi dire, immense ; mais ce qu'on doit remarquer, c'est qu'un lingot d'argent bien doré, ne cesse point de l'être tant que le fil peut s'étendre. Tels sont les fils de nos galons & de nos broderies.

La communauté des *Broffiers-Vergetiers-Raqueziers* a eu les premiers statuts sous le regne de Charles VIII en 1448. On trouve ce passage dans le trente-unieme article de ces réglemens : « d'autant que les maîtres ont, dans l'industrie de leur art, reconnu le véritable secret contre les importunités des maux de tête, ils feront

» les broffes qui y servent, de bon chien-dent,
» bien nettoyé, jetté adroitement sur pied,
» tant gros que délié, pour leur perfection,
» à l'usage des rois & des reines, fils & filles de
» France, princes & princesses, seigneurs & da-
» mes, & de toutes personnes de quelque condition
» qu'elles puissent être; les fourniront également
» des deux côtés, soit les douces ou les rudes,
» & les autres qui sont pareilles des deux bouts,
» les lieront proprement sans nœuds, seront
» unies, garnies & fournies à proportion de
» leur hauteur, ainsi qu'il appartient, sous la-
» dite peine d'amende, &c. »

Dans le trente-huitième article, il est parlé des broffes appellées *releve-moustaches*.

Ce n'est que vers le seizième siècle que les dames ont commencé en France à faire usage des éventails, qui étoient déjà connus en Italie & en France, & dont on se sert de toute ancienneté dans l'Orient, aux Indes & à la Chine. Les premiers que portèrent nos dames n'avoient qu'un seul manche surmonté d'un carton léger, pliant, & ordinairement garni de plumes. On en inventa ensuite à branches, avec des peaux peintes, & des papiers, tels qu'on les voit aujourd'hui, & alors l'éventail devint pour le beau-sexe un meuble nécessaire & de contenance. Ce fut en 1673 seulement que les éventailistes furent réunis en communauté.

L'article où il est parlé des imprimeurs, libraires & relieurs, n'est pas un des moins curieux de ce volume. Bien avant l'invention de l'imprimerie, il y avoit des libraires & des

186 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

relieurs, & tous étoient sous la dépendance de l'université ; mais depuis les progrès de l'art typographique, la librairie reconnoît pour supérieur le chancelier ou le garde-des-sceaux.

» C'est (dit l'auteur) de ce grand officier de
 » la couronne qu'émanent tous les ordres que
 » reçoivent les imprimeurs & les libraires ,
 » soit qu'il les leur donne lui-même , ou qu'il
 » les leur fasse donner par ceux qu'il honore
 » de sa confiance : c'est lui qui expédie les
 » privilèges, qui accorde ou refuse les permis-
 » sions particulieres de débiter les livres, soit
 » qu'ils aient été imprimés dans le royaume
 » ou qu'ils viennent de dehors, & qui nomme
 » les censeurs royaux chargés de veiller à ce
 » qu'il ne s'imprime rien de contraire à la re-
 » ligion , au gouvernement & aux bonnes
 » mœurs. Il faut convenir que la direction de
 » l'imprimerie est une des fonctions les plus
 » importantes du chef de la magistrature. En
 » effet, les livres françois, depuis qu'ils se
 » sont multipliés par l'impression, influent si
 » fortement sur les idées & la façon de pen-
 » ser de notre nation, & même sur celle de
 » toute l'Europe, puisqu'ils sont lus dans tous
 » les pays qui composent cette partie du mon-
 » de, que l'on ne peut trop veiller à ce qui
 » s'imprime en France : en avoir le soin, c'est,
 » pour ainsi dire, tenir dans sa main les pro-
 » grès des connoissances en tout genre, le
 » maintien du bon goût, celui même des grands
 » principes de la religion, des loix & des
 » mœurs. Quand on doit s'occuper de pareils

« objets, les moindres actes de complaisance
 » ou de foiblesse sont dangereux, & l'indiffé-
 » rence seroit coupable. »

On voit dans l'article *Marchande de Modes* ; que c'est sous la régence de Catherine de Médicis, que l'ajustement de nos dames a pris une sorte de consistance. Cette reine apporta en France les modes de son pays ; Eléonore d'Autriche, seconde femme de François I, & Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX ; la première, Espagnole, la seconde, Allemande, y joignirent celles propres à leurs patries. Ce fut Marguerite de Valois, la princesse la plus spirituelle & la plus aimable de son siècle, qui, jalouse de plaire & de séduire, développa la première dans sa parure, toutes les ressources du goût. Elle imagina de se coëffer tout en cheveux, & se frisa en boucles, entremêlées de pierres & de pierreries. Quelquefois, à l'exemple de ses frères, elle plaçoit sur sa tête, des toques de velours ou de satin, ornées d'aigrettes de plumes ou de diamans. C'est depuis cette époque, que nos modes françaises ont fait fortune dans le royaume ; d'où elles ont passé dans le pays étranger, & sont devenues la source d'un commerce extrêmement lucratif, dont le grand Colbert a senti tout l'avantage.

Bien avant le 16e. siècle, il existoit dans Paris une communauté d'*Armuriers-Héaumeurs*, qui avoit le droit de fabriquer toutes sortes d'armes offensives & défensives. En 1562, Charles IX les réduisit à la seule fabrique des

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

armes défensives, objet de travail alors assez étendu, puisqu'aucun cavalier n'alloit à la guerre sans cuirasse, & que plusieurs même étoient encore armés de pied en cap : mais l'usage a si bien changé qu'en 1723, il ne restoit plus que deux maîtres de cette communauté, ce qui engagea, en 1776, à la réunir à celle des *Armuriers-Arquebusiers* établis en 1575, & auxquels Henri III avoit donné le titre d'*Artiers*, *Arbaletriers*, *Artilliers* & *Artificiers*, parce qu'ils faisoient des piques, lances, bâtons à deux bours, haliebardes, arquebuses & bâtons à feu. A la fabrique de ces armes passées de mode, ils ont substitué celle des mousquets, des fusils & des pistolets.

Nous trouvons à l'article *Cordiers* une anecdote fort singulière. Tout le monde connoît quel est le travail de ces ouvriers ; mais peu de personnes savent par quelle raison ils ont pris la conversion de St. Paul pour leur fête.

» St. Paul étant allé dans le dessein de com-
 » battre les chrétiens, fut arrêté en chemin par
 » un violent orage, & une voix céleste lui
 » ordonna de retourner sur ses pas, ce qu'il
 » fit aussi-tôt : ainsi les cordiers étant obligés
 » de travailler à *reculons*, ont pris pour pa-
 » tron St. Paul au moment de sa conversion. »

Quoique les *Marchands de chevaux* ne soient point réunis en communauté, comme ils sont assujettis à des ordonnances & à des réglemens assez sévères, l'auteur nous les fait connoître. Une règle à laquelle ils sont astreints, c'est que lorsqu'ils font entrer des chevaux dans Paris,

ils doivent en avertir les écuyers-courriers de la grande & petite écurie du roi, afin que le grand-écuyer puisse choisir, avant tout, ceux de selle & de carrosse qui peuvent convenir aux écuries de sa majesté, le tout à peine de confiscation des chevaux & de six cents livres d'amende.

Suit l'article des *Maréchaux* qui, dans les anciens statuts de leur communauté, sont qualifiés *Fevres-Maréchaux*, attendu qu'autrefois le mot *Fevre* signifioit généralement tous les ouvriers qui forgeoient le fer & les autres métaux. On trouve dans ces deux articles, indiqués avec clarté & précision, les différentes especes de chevaux, tant étrangers que de France, leurs qualités & les maladies auxquelles ces animaux utiles sont sujets.

Les *Oiseleurs* ou *Oiseliens* étoient autrefois sous la dépendance des officiers des eaux & forêts; qui leur ont donné des statuts, par lesquels il leur étoit ordonné de se rendre aux sacres des rois & à toutes les occasions de réjouissances, & de lâcher des oiseaux en signe de joie & de liberté dans toutes les églises où se passent ces cérémonies. Cet article des anciens réglemens est encor en vigueur.

Qui s'imagineroit que les *Jurés-crieurs*, qui sont les ordonnateurs des convois funebres, & qui y assistent en robe noire, sont les descendants des *Crieurs de vin*, qui autrefois annonçoient dans Paris, que tel bourgeois en avoit de son crû, qu'il vouloit vendre en gros ou en détail? Ils joignoient à cet emploi, celui

de crier les confrairies, d'annoncer les fêtes; & enfin, les enterremens. Cette dernière fonction leur est restée, & ils n'en ont plus d'autres.

M. le marquis de P** ayant ainsi parcouru le cercle de tous les arts utiles, soit libéraux, soit mécaniques, termine son volume par l'examen de quelques livres écrits sur les arts qui ont pour but l'exercice si intéressant pour la santé, & sur ceux qui n'ont que l'amusement pour objet.

Après avoir parlé de la gymnastique des anciens, il passe à l'art de l'escrime : on trouvera dans cet article, des remarques concernant les duels juridiques, qui sont également instructives & amusantes. Si l'on ne considéroit la chasse comme un exercice utile à la santé, elle paroîtroit insipide, & même ridicule; car il est bien plus commode de faire acheter par son cuisinier un lievre ou une perdrix, ou de les faire tuer par ses gens, que de ne les devoir qu'à quelques heures de peines & de fatigues; mais sous un autre point de vue, cet exercice a acquis de l'intérêt & une sorte d'importance; ainsi on lira avec plaisir, ce qu'en dit l'auteur de ces *Mélanges*.

Il passe ensuite aux jeux qui exigent de l'adresse & de la réflexion; & donne l'extrait d'un vieux livre composé au quatorzième siècle, & imprimé au seizième, sous le titre du *jeu des échecs moralisé*; on y trouve des traits d'une morale frappante.

» Enfin, dit l'auteur de ces *Mélanges* à la fin de ce volume, je suis venu à bout de

» parcourir une carrière assez étendue ; j'ai
 » voulu offrir aux dames & aux gens du monde,
 » auxquels mon ouvrage est particulièrement
 » destiné, des notions légères, mais claires &
 » précises, sur ce qui fait le sujet de tous les
 » livres dont j'ai parlé. Quoique cette petite
 » encyclopédie doive paroître peu approfondie
 » aux savans, elle peut être utile pour une
 » classe de personnes, qu'il suffit de mettre sur
 » la voie de la science, & auxquelles il est
 » heureux d'en inspirer le goût. « On ne peut
 » qu'applaudir à ce modeste résumé & aux judi-
 » cieuses réflexions qui le suivent, & par les-
 » quelles nous terminerons cet extrait.

» On se tromperoit fort, dit M. de P**.,
 » si l'on s'imaginoit que les sciences & les arts
 » n'ont pas fait de grands progrès pendant le
 » cours des quinzième & seizième siècles ; les
 » volumes que je viens de publier, fournissent
 » des preuves du contraire. Les arts ont fait
 » alors deux grands pas ; car, 1°. l'on a re-
 » trouvé toutes les connoissances que possé-
 » doient les anciens ; nos savans & nos artistes
 » se les sont rendues propres, par les traduc-
 » tions & par la pratique : 2°. nos savans
 » & nos artistes ont été bien plus loin sur un
 » grand nombre d'articles ; c'est au seizième
 » siècle qu'ont été posées les bases, d'après
 » lesquelles, pendant le cours des deux siècles
 » suivans, on a cheminé à grands pas vers la
 » perfection. Ne croyons pourtant pas l'avoir
 » atteinte relativement à la physique. L'expé-
 » rience peut encore nous dévoiler de nou-

» veaux secrets de la nature, aussi importants
 » que ceux que nous possédons ; mais il n'en
 » est pas de même en matière de littérature &
 » de philosophie spéculative & morale ; nous
 » n'avons plus de découvertes, ni de grands
 » progrès à espérer en ce genre. »

L'auteur s'engage envers ses lecteurs, à rendre compte dans les volumes suivans, de tous les livres d'histoire imprimés jusqu'à la fin du seizième siècle ; & cette tâche ne peut être mieux remplie que par lui.

(*Journal de Paris ; Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

PHILOSOPHICAL transactions, &c. *Transactions philosophiques de la société royale de Londres.*
 Tome LXXI pour l'année 1781, partie II.
 Londres, chez Davis, 1782.

Nous avons fait connoître la première partie du tome LXXI des *Transactions philosophiques*. (*) Nous en donnons ici la suite.

ART. XV. *Nouvelles expériences sur la poudre à canon, avec des observations & des additions pratiques, auxquelles on a ajouté l'exposé d'une nouvelle méthode de déterminer la vélocité de toute espèce de projectiles militaires, & la description d'une*

(*) *Esprit des Journaux*, juillet 1782, page 42.

machine

machine très-exacte pour éprouver la poudre à canon ; par Benjamin Thompson , écuyer , membre de la société royale.

Ces expériences furent commencées en 1778, à Stoneland-Lodge , maison de campagne du lord George Germaine , & paroissent avoir été faites avec beaucoup de soin & d'exactitude. La premiere partie de ce mémoire contient la description de l'appareil , les précautions prises avant de faire l'expérience , & nombre d'autres particularités , qu'il faut nécessairement lire dans l'ouvrage , en consultant les gravures qui l'accompagnent. Nous passerons sous silence la partie qui est remplie de calculs algébriques , & nous ne ferons connoître que ce qui peut être généralement utile & intéressant.

De l'effet que la chaleur communique aux pieces par le tir , produit sur la force de la poudre.

» J'ai trouvé , dit M. Thompson , que la
 » force d'une charge donnée de poudre est bien
 » plus grande , lorsque cette poudre s'embrase
 » dans une piece qui a déjà été échauffée par
 » le tir , ou par tout autre moyen , que lorsqu'elle
 » que cette même piece ne l'a point été. Pour
 » peu que l'on connoisse l'artillerie , on doit
 » savoir que le recul de ces sortes de pieces
 » de canon est bien plus violent après la seconde
 » ou la troisième décharge , qu'à la
 » premiere ; & à bord des vaisseaux , où il
 » faut nécessairement faire attention au recul
 » des canons , afin d'éviter les accidens funestes
 » qui pourroient en résulter , la pratique
 » de notre marine , & , je crois , de celle de

» toutes les autres nations , a toujours été de
 » diminuer la quantité de poudre , après les
 » quatre ou cinq premières bordées ; par exem-
 » ple , nos canons de trente-deux livres sont
 » communément chargés de vingt-quatre livres
 » de poudre , au commencement d'une action ;
 » mais on réduit bientôt la charge à onze li-
 » vres & ensuite à neuf livres , & les cartou-
 » ches sont préparées en conséquence.

» Voici comme on peut expliquer la raison
 » du degré de force que la poudre acquiert
 » dans une piece déjà échauffée. Nous ne con-
 » noissons point de substance qui ne doive
 » être échauffée avant de s'enflammer. La pou-
 » dre à canon n'est point inflammable , tant
 » qu'elle est froide.

» On voit souvent grand nombre d'érinzel-
 » les , & de particules rouges d'acier & de
 » pierre à fusil tomber sur l'amorce , sans que
 » la poudre puisse s'enflammer , & l'on peut passer
 » des grains de poudre à travers la flamme
 » d'une chandelle , sans qu'ils s'enflamment. Ce
 » qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que
 » si l'on laisse tomber de gros grains de pou-
 » dre , de la hauteur de deux ou trois pieds ,
 » sur une plaque de fer rouge , placée de ma-
 » niere à former un angle de 45° . avec le
 » plan de l'horizon , ces grains rebondiront en
 » entier sans s'enflammer , ou sans être altérés
 » par l'expérience. Dans tous ces cas , le feu
 » est trop foible , ou la durée de son action
 » n'est pas assez longue pour échauffer la pou-
 » dre au degré qu'il est nécessaire pour la ren-

» dre inflammable. --- Comme il faut plus de
 » tems pour échauffer un grand corps qu'un
 » petit, il s'ensuit que la poudre en farine est
 » plus enflammable que celle qui est en grains ,
 » & que plus les particules sont petites , plus
 » elles s'enflamment avec célérité. Les mate-
 » lots écrasent l'amorce après qu'ils l'ont mise
 » aux canons , parce que , sans cette précau-
 » tion , il leur seroit difficile d'y mettre le
 » feu avec une mèche. Si les chasseurs vou-
 » loient user du même expédient, & amorcer
 » leurs fusils de poudre en farine , leurs ar-
 » mes rateroient moins souvent. «

M. Thompson fait voir encore d'une maniere
 très-satisfaisante que la chaleur d'un canon est
 bien plus grande, quand on ne tire qu'à pou-
 dre , que quand on tire à un ou plusieurs bou-
 lets. - On pourroit objecter à l'auteur que les
 boulets sont très-chauds en sortant du canon ;
 on peut remarquer que les balles , tirées d'un
 fusil à vent ou d'une arbalète , sont pareille-
 ment chaudes , sur-tout si elles sont tirées con-
 tre un corps très-dur & qu'elles aient été fort
 appliquées. Les balles de fusil sont toujours chau-
 des à raison de la dureré des corps contre les-
 quels elles sont tirées. Si l'on tire une balle
 sur un corps mou , par exemple , dans l'eau ,
 elle ne fera point chaude ; si au contraire , on
 tire contre une plaque de fer , ou contre tout
 autre corps impénétrable , la balle sera mise en
 pieces , & les morceaux seront presque en état
 de fusion. Ce n'est donc point par le feu , mais
 par la percussion que les boulets sont échauffés.

Le coulage du métal dans des canons de bronze n'est pas non plus une objection contre cette opinion. M. Thompson observe que ce coulage ne prouve rien autre chose, sinon que ce métal est aisément rongé, & détruit par le feu qui prend à la poudre. Dans ce cas, on ne peut supposer que le métal soit entièrement fondu.

» A force de tirer on agrandit bientôt la
 » lumière d'un fusil ; quand il a servi long-
 » tems, il est nécessaire d'en rétrécir la lumière,
 » en y soudant ce qu'on appelle un grain.
 » Dans les meilleures pieces, la lumière est
 » garnie d'or, & l'on remarque qu'elle ré-
 » siste ainsi long-tems, sans éprouver d'alté-
 » ration. On sait cependant qu'il faut moins de
 » chaleur pour fondre l'or que le fer ; mais
 » l'or n'est point altéré par l'esprit de nître, ni par
 » l'esprit acide qui sort du soufre, au lieu
 » que le fer est rongé par l'un & l'autre. A
 » mon avis, voilà la seule raison pourquoi une
 » lumière garnie en or, est beaucoup plus
 » durable qu'une de fer. Néanmoins il semble
 » que le fer est plus durable que le bronze.
 » Peut-être trouvera-t-on que l'acier, ou quel-
 » que autre métal de bas prix pourra rempla-
 » cer l'or ; par ce moyen on épargnera la
 » dépense qu'occasionne l'usage de ce précieux
 » métal, & pour lors cette découverte seroit
 » généralement utile. «

» Ceci nous mène à un remède très-facile
 » & très-efficace aux défauts reconnus depuis
 » long-tems dans toute espece de canons de

» bronze ; savoir , le coulage de leurs lumieres.
» En effet si celles-ci sont garnies de fer , il
» n'y a point de doute qu'elles ne durent aussi
» long-tems que celles des canons de fer ; &
» si l'on découvroit que l'acier ou tout autre
» métal , soit simple ou composé , répondît en-
» core mieux à cette fin que le fer , on pour-
» roit s'en servir au lieu de ce dernier. Je
» crois même qu'on pourroit faire usage de
» l'or , en l'employant de maniere que la dé-
» pense n'en fût pas considérable , en même tems
» qu'il eût assez d'épaisseur pour résister très-
» long-tems à la force de la flamme. «

D'un grand nombre d'expériences faites pour
savoir l'effet de la compression de la poudre
dans la chambre d'un canon , M. Thompson
tire la conclusion suivante ; savoir , que » la
» poudre qui entre dans une piece de canon
» ou dans un fusil doit être fort bourrée ; &
» que si elle est pressée à un certain degré ,
» elle augmentera la vélocité du boulet. On
» fait en général que le recul des fusils se fait
» plus sentir quand la charge est pressée , que
» lorsqu'elle ne l'est pas. On ne peut mieux
» prouver que la compression augmente la
» force de la poudre. «

La nouvelle méthode de M. Thompson pour
éprouver la poudre est très-ingénieuse ; mais sa
longueur nous empêche de lui donner place dans
notre analyse. Il faut recourir à l'ouvrage même.

ART. XVI. *Mémoire concernant une apparence
lumineuse dans le ciel ; par M. Tibere Cavallo ,
de la société royale.*

498 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ce phénomène , qui semble différer de l'aurore boréale , a été observé le 27 mars 1781 , vers neuf heures & demie du soir. D'abord il ressembloit à une lumière pâle , qui insensiblement devint plus vive jusqu'à environ dix heures ; alors elle forma un arc lumineux de l'orient à l'occident. Tel est le compte qu'en rendirent à M. Cavallo ceux qui l'avoient vu. Mais à dix heures il sortit pour l'observer lui-même. Alors ce phénomène parut un arc de 7 à 8 degrés , s'étendant toujours de l'orient à l'occident. Sa partie occidentale atteignoit l'horizon ; mais la partie orientale se terminoit à environ 50 ou 60 degrés au-dessus de l'horizon , auquel il étoit presque perpendiculaire.

M. Cavallo nous apprend que la blancheur de cet arc étoit beaucoup plus forte que celle d'aucune aurore boréale qu'il eût observée ; ce qui la distinguoit de l'aurore boréale , c'est qu'elle éclipsoit les étoiles devant lesquelles elle passoit , que sa lumière ou plutôt son apparence blanche n'étoit point fixe , & que sa direction étoit d'orient en occident.

ART. XVII. *Mémoire concernant un tremblement de terre arrivé à Hafodunos , proche d'Enbigh ; par M. Jean Lloyd , écuyer , de la société royale.*

Ce tremblement a été ressenti le 29 août 1781 , entre huit & neuf heures du matin.

ART. XVIII. *Mémoire concernant la chaleur de l'eau dans le Gulf-Stream ; par Charles Blagden , docteur en médecine.*

Le Gulf-Stream est le courant constant & rapide, qu'on observe le long de la côte de l'Amérique-Septentrionale, du nord & de l'est. On suppose que c'est l'effet des vents, qui soufflant de l'orient dans le golfe du Mexique, y occasionnent un gonflement d'eau au-dessus du niveau de la mer. En conséquence, l'eau s'écoule par l'endroit où elle trouve moins de résistance; savoir, par le golfe de la Floride; avec une violence qui produit, à une distance très-grande, un courant sensible. Comme tous les vaisseaux qui partent de l'Europe pour une des provinces méridionales de l'Amérique-septentrionale, doivent traverser ce courant, & en être considérablement endommagés dans leur trajet, tout ce qui est relatif à ce phénomène devient un objet aussi intéressant pour l'homme de mer que curieux pour le philosophe.

On remarque que la chaleur du Gulf-Stream est plus forte que celle de la mer qui l'environne, l'eau gardant toujours une grande partie de la température qu'elle a acquise sous la Zone-Torride. M. Blagden conclut de ses observations que le Gulf-Stream, vers le trente-troisième degré de latitude nord, & le soixante-seizième de longitude ouest de Greenwich, au mois d'avril, étoit pour le moins de six degrés plus chaud que l'eau de la mer qu'il traverse.

ART. XIX. *Mémoire concernant l'apparence du sol en ouvrant un puits à Hanby en Lincolnshire; par Sir Henri C. Englefield, baronnet.*

200 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ART. XX. *Observations astronomiques ; par Nathaniel Pigott , écuyer, de la société royale.*

L'auteur observe que les cartes des côtes britanniques sont pleines de fautes, & qu'elles doivent être corrigées.

ART. XXI. *Extrait d'un journal d'observations concernant le barometre, le thermometre & la plage, à Lyndon en Rutland, 1780 ; par Thomas Backer, écuyer.*

ART. XXII. *Calculs concernant les accidens & les morts qui arrivent à la suite des accouchemens, & la proportion entre les enfans mâles & femelles, les jumeaux, les productions monstrueuses, & les enfans morts-nés, tirés des rapports des sages-femmes, consignés dans le dispensaire-général de Westminster, avec un essai pour fixer la chance de la vie à ses différentes périodes, depuis l'enfance jusqu'à l'âge de 26 ans, & la proportion entre les nouveaux-nés & le reste des habitans de Londres ; par M. Robert Bland, docteur en médecine.*

Les particularités que l'auteur cite relativement aux objets ci-dessus mentionnés sont prises d'un registre du dispensaire de Westminster, depuis son institution en 1774, jusqu'à présent. Dans ce registre il a exactement marqué 1°. l'âge de plusieurs femmes accouchées ; 2°. le nombre des enfans qu'elles ont mis au monde ; 3°. le sexe des enfans ; 4°. le nombre des enfans qu'elles ont conservés ; 5°. le lieu où elles sont nées, ainsi que celui où sont nés leurs maris ; 6°. les accidens qui ont accompagné ou suivi l'accouchement ; 7°. le sexe des enfans dont elles sont accouchées ; 8°. le nombre des

jumeaux ou tri-jumeaux; 9°. le nombre des enfans défectueux ou monstrueux; 10°. le nombre des enfans morts-nés, & de ceux qui sont morts quatre ou cinq semaines après leur naissance, (quand l'auteur a pu en avoir une connoissance exacte.)

D'après ce registre, M. Bland a dressé plusieurs tables, qui, avec les observations qu'il y a ajoutées, sont dignes d'attention.

ART. XXIII. *Mémoire concernant un enfant qui a eu la petite-vérole dans le sein de sa mere; par M. Guillaume Wright, docteur en médecine.*

ART. XXIV. *Histoire naturelle d'un insecte qui produit la laque; par M. Jacques Kerr.*

ART. XXV. *Exposé d'un phénomène observé à l'isle de Sumatra; par Guillaume Malsden, écuyer.*

Ce phénomène arrivé au mois de novembre 1775, étoit une quantité prodigieuse de poisons volans à la surface de la mer.

ART. XXVI. *Expériences sur l'or, faites à l'observatoire de Macfarlane, appartenant au college de Glasgow; par Patrik Wilson, maître-ès-arts.*

Dans le cours de ces expériences, M. Wilson rapporte un fait digne de remarque. Il a découvert que l'esprit ardent a la vertu de dissoudre la neige & de produire avec elle une liqueur rafraîchissante.

ART. XXVII. *Théorie générale pour mesurer l'angle sous-tendu par deux objets, dont l'un est observé par rayons après deux réflexions de surfaces planes, & l'autre par rayons allant directe-*

ment à l'œil du spectateur ; par George Atwood , maître-ès-arts de la société royale.

ART. XXVIII. *Mémoire sur l'Ophidium Barbatum Linnæi ; par Auguste Brouffonet , docteur en médecine.*

Ce poisson est communément de 8 ou 9 pouces de long. On le trouve dans la Méditerranée, & dans la mer Adriatique.

ART. XXIX. *Mémoire sur l'utilité de laver les troncs d'arbres , par M. Robert Marsham , de Stratton , de la société royale.*

ART. XXX. *Idées relatives à l'usage qu'on peut faire des sinus , tangentes , &c. naturelles & logarithmiques , dans la résolution numérique des équations , par Guillaume Wales , de la société royale.*

ART. XXXI. *Expériences sur la faculté qu'ont les animaux de produire le froid , lorsqu'ils sont placés dans certaines circonstances ; par Adair Crawford , docteur en médecine.*

C'est une découverte faite dans notre siècle, que les animaux ont en certaines circonstances la faculté de conserver une température modérée , placés dans un air environnant trop échauffé.

ART. XXXII. *Mémoire sur une comète ; par M. Herschel , de la société royale.*

L'habileté de l'auteur comme astronome est déjà connue.

ART. XXXIII. *Lettre de M. Joseph Willard , au rev. docteur Maskelyne , astronome du roi , concernant la longitude de Cambridge , dans la Nouvelle-Angleterre.*

ART. XXXIV. & dernier. *Exposé de quelques expériences faites avec le thermometre, contenant, 1°. des expériences relatives au froid produit par l'évaporation de differens fluides, avec une méthode pour purifier l'éther. 2°. Des expériences relatives à l'expansion du mercure. 3°. Description d'un barometre thermométrique; par Tibere Cavallo, de la société royale.*

(*Critical review.*)



M Ê L A N G E S.

DE L'HISTOIRE DES NATIONS
SAUVAGES.

*Des lumieres que l'antiquité nous fournit sur
ce sujet.*

L'HISTOIRE de l'espece humaine n'embrasse qu'un petit nombre de générations & de siècles ; le reste du genre-humain & du tems est absolument perdu ; mais dans ce cercle étroit de l'histoire , de toutes parts cette vérité se montre , que toutes les affaires humaines ont eu un commencement. Semblables à ces grands fleuves qui ne sont à leur source que de foibles ruisseaux , les nations les plus distinguées par les arts & par les loix , n'ont été dans leur origine que de foibles peuplades. Encore aujourd'hui , à travers les révolutions du tems & les fictions de la vanité , on distingue les premiers pas de leur enfance , & la route obscure & pénible qui les a conduites lentement à la grandeur.

Si j'ouvre l'histoire sacrée , j'y vois commencer le genre-humain par un seul homme & une seule femme. Deux personnes sont mises

en possession de toute la terre ; quelques lignes plus bas , leur postérité , réduite de nouveau en une seule famille par une grande révolution du globe , lutter contre les dangers & les besoins avec l'inexpérience d'une espece qui vient de naître : enfin , plusieurs siècles après on voit encore les nations les plus respectables de la terre , prendre leur origine dans un petit nombre de familles qui faisoient paître leurs troupeaux dans de vastes déserts.

La Grece même , cette superbe Grece , que sa mythologie & ses loix , ses arts & ses victoires , ont fait briller dans l'histoire des hommes d'un éclat & d'une gloire qui la rendent l'admiration & le modele de toutes les nations civilisées , la Grece a été peuplée d'abord par des tribus errantes. Les Lycurgue & les Alcibiade , les Epaminondas & les Socrate ont eu des sauvages pour ancêtres. L'orgueil même de leur historien a trahi le secret de leur origine , en célébrant avec faste des victoires remportées sur des bêtes féroces , des découvertes qui supposent l'enfance de la société.

Il faut que l'Italie ait été divisée dans l'origine entre une foule de nations foibles & sauvages , puisqu'une poignée de brigands a pu s'établir en sûreté le long des rivages du Tibre ; qu'un peuple borné encore à un sexe jouoit déjà le rôle de nations , & commençoit son histoire. Pendant plusieurs siècles , Rome , du haut de ses murs , voyoit tous ses ennemis. Rome a eu autant de peine dans son enfance à étendre l'enceinte de ses murailles , qu'elle

en a eu dans sa vieillesse à resserrer ses frontières. Quoique supérieure à chacun de ses ennemis en particulier, on la voit s'établir au milieu d'eux comme une horde scythe ou tartare qui fixe son domicile & pose ses tentes. Ce chêne qui a couvert l'univers de son ombrage, n'est d'abord qu'une humble plante; qu'on ne peut distinguer qu'avec peine des ronces & des bruyeres qui tâchent de l'étouffer.

Lorsqu'en descendant l'histoire, nous rencontrons ensuite les Gaulois & les Germains, nous trouvons encore sur eux l'empreinte d'une condition toute semblable. Les anciens habitans de la Grande-Bretagne, lors de l'invasion des Romains, avoient beaucoup de traits de ressemblance avec les habitans actuels de l'Amérique-Septentrionale; ils ignoroient l'agriculture; ils peignoient leurs corps; ils se couvroient en hiver de peaux de bêtes.

Telles ont été les mœurs primitives de tous les peuples connus; tel est le portrait de l'homme, que l'histoire place au-devant de toutes les annales. C'est dans les faits que ces âges reculés nous ont transmis, dans ces premières mœurs, dans ces premiers traits des nations que nous devrions chercher à découvrir le caractère originel & propre de l'espèce humaine; mais nos procédés sont bien différens: au lieu, comme la raison l'exige, de déduire des faits toutes nos conjectures, c'est des conjectures au contraire que nous déduisons tous les faits. Tout ce qu'il y a de bon en nous, nous l'attribuons à nos arts, à nos découvertes; nous ne voulons

rien devoir à la nature. Nous peignons l'homme sauvage privé de toutes nos vertus, & nous croyons l'avoir peint en entier. Pleins de l'idée que nous sommes les modèles de la civilisation & de la politesse, par-tout où nous ne rencontrons pas notre ressemblance, nous ne daignons pas fixer un regard. Il n'y a que nous que nous trouvions dignes de notre curiosité; d'ailleurs, nous avons encore la prétention de tout deviner par les causes; & parce que nous croyons connoître la nature de l'homme, nous nous persuadons savoir, sans qu'on nous l'apprenne, tout ce qu'il peut être dans toutes les circonstances possibles. Essayons donc de deviner ce qu'il eût été si, avec les mêmes organes, par exemple, on l'eût placé sur un autre globe; si une terre naturellement fertile, prévenant tous ses besoins & même tous ses desirs, il n'avoit eu rien à disputer à ses semblables. O philosophe, reconnois la folie de tes conjectures savantes! Tu veux tout voir dans les causes, & tu ne vois pas que le plus léger changement dans une seule suffit souvent pour changer l'influence de toutes les autres.

Mais ne transportons pas l'homme sur un autre globe; observons-le seulement dans les forêts, & lorsqu'il est encore aussi sauvage que sa demeure. Je le vois nud, pauvre, grossier, étranger à toutes les distinctions des rangs & des personnes. Eh bien! en le voyant dans cet état, qui pourroit conjecturer que nud il sera joueur, qu'au milieu de ses égaux il connoitra la fierté, que pauvre & grossier, il sera vain

& recherchera la parure ? Qui pourroit imaginer qu'au milieu des forêts, il aura toutes les folies & tous les ridicules de nos villes ? Et si le mépris que nous affectons pour lui nous rendoit assez hardis dans nos conjectures pour lui supposer nos vices, quel seroit le philosophe assez pénétrant pour deviner que, sans sortir de ses bois, le sauvage peut avoir nos talens & nos vertus ; que sachant à peine articuler des sons, il peut être éloquent, que ses premières affections de haine & d'amour seront des sentimens sublimes par leur énergie ; que dans la chasse d'un animal aussi rusé que lui, il montrera autant de finesse, de jugement, de sagacité, d'esprit qu'un disciple de Locke ou de Newton dans la recherche des vérités les plus abstraites, qu'enfin il puisera souvent dans la nature seule plus de grandeur d'ame que l'homme civilisé dans les institutions des plus sublimes législateurs ?

Ce sont-là pourtant des traits qu'on retrouve dans toutes les annales qui nous ont été transmises par tous ceux qui ont été à portée de voir, d'étudier & de peindre l'homme dans son état primitif ; & si nous rejettons la déposition de ces témoins, si nous accusons d'infidélité le crayon de ces premiers peintres, quels autres témoins appellerons-nous donc ? quels autres peintres consulterons-nous ? Il ne faut donc plus en rien croire ; il ne faut donc plus en parler.

Si l'on doit se défier des conjectures que nous hasardons sur des faits très-éloignés, avec quelles

précautions encore ne doit-on pas recevoir les traditions domestiques de chaque peuple ? Ces histoires ne sont jamais contemporaines des faits qu'elles racontent ; elles n'ont été écrites que dans les âges suivans , & ne sont la plupart que des conjectures & des fictions établies sur un fonds imaginaire. Le caprice & la vanité de chaque génération y ajoutent de nouveaux embellissemens & de nouveaux mensonges ; & lorsqu'elles ont passé ainsi à travers plusieurs siècles , elles conservent bien moins les traits & la couleur des âges dont elles parlent , que de ceux qu'elles ont traversé pour arriver jusqu'à nous. La clarté qu'elles répandent sur l'histoire n'est pas cette lumière vive , pure & abondante , réfléchie directement d'un miroir qui rend entier & avec fidélité tous les objets dont il a reçu les images , mais la lueur foible & confuse de ces rayons rompus & divergens qui prennent la forme des corps opaques d'où il rejailissent à mes yeux. Les traditions fabuleuses , long-tems répétées par le peuple , prennent l'empreinte de son caractère à force d'errer sur ses levres grossières & ignorantes ; mais alors même , quoique mêlées d'absurdités , elles émeuvent encore le cœur , elles enflamment encore l'imagination ; & lorsque l'éloquence & la poésie s'en emparent , que la poésie y répand ses charmes & ses couleurs , & l'éloquence , ses mouvemens , alors elles peuvent à-la-fois éclairer l'esprit & enflammer les passions ; mais telles que les loix sévères de l'histoire permettent de les présenter , dépouillées de tous ces orne-

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mens, dans la grossièreté de la tradition primitive, elles sont également incapables d'intéresser & d'être utiles.

Il seroit absurde sans doute d'employer le poème de l'Iliade ou celui de l'Odyssée, les légendes d'Hercule, de Thésée & d'Œdipe ; pour faire poids comme autorité dans l'histoire de l'espèce humaine ; mais cependant on peut les citer avec raison pour faire voir quels étoient les sentimens & les occupations des siècles dans lesquels ont été composées ces fables, & pour caractériser le génie d'un peuple qui en étoit si fortement épris, dont elles remplissoient l'imagination, dont elles animoient les discours.

C'est ainsi que, par le contraste le plus singulier, tandis que l'histoire se tait ou ment sur le génie des nations, c'est la fiction seule qui parle & qui dit la vérité. C'est ainsi que la mythologie grecque, en faisant connoître les caractères de ses différens auteurs, est parvenue à éclairer tout un âge qui, sans le secours de cette lumière, seroit demeuré enseveli avec tant d'autres dans l'abîme ténébreux de l'antiquité. Il est vrai que la supériorité des Grecs ne brille nulle part avec plus d'éclat que dans le recueil de leurs fictions, que dans l'histoire de tous ces héros fabuleux, de tous ces poètes, de tous ces philosophes, de tous ces grands rois, dont les actions, inventées, embellies par des imaginations enthousiastes de vertu & de génie, électrisoient tout un peuple, & plaçoient à l'origine de leur histoire civile & politique,

les modeles les plus sublimes dans tous les genres & pour tous les siècles.

On ne peut douter qu'il n'ait été très-heureux pour les Grecs que leur fable ait été grecque. Par ce moyen, déjà reçue comme tradition, déjà devenue populaire, elle semoit partout où elle passoit les germes de raison, d'imagination & de sentiment dont tant de beaux talens s'étoient plû à l'enrichir. Par-là, les étincelles des plus grands génies rejaillissoient sans cesse, & retomboient directement sur l'imagination du peuple; & au besoin, les passions du poëte & de l'orateur, courant d'esprit en esprit, comme un rapide incendie, enflammoient en un moment l'esprit national.

Mais une mythologie empruntée, mais une littérature étrangere, mais une littérature privée de l'intérêt instructif des allusions nationales, une littérature orgueilleuse, qui ne se mêle jamais parmi le peuple, qui se borne à parler à l'imagination ou à la mémoire de quelques favans dans des cabinets solitaires, ne sauroit exercer une grande influence; elle peut même tromper sa destination, borner la raison qu'elle veut étendre, corrompre le cœur qu'elle prétend épurer, & mettre le bel-esprit à la place du bon esprit.

Des poëmes que nous traduisons avec beaucoup de peine & de travaux dans nos écoles, étoient chantés par le matelot à son bord, par le pasteur en conduisant son troupeau; ils faisoient aimer à ces hommes simples la simplicité de leur vie; c'étoit un plaisir, mais non

pas un mérite de les chanter ; chez nous c'est une science , un titre pour la vanité ; ils ont introduit dans les écoles l'amour-propre & la pédanterie , qui , des écoles , sont passés dans le monde.

La plus grande influence peut-être de notre savoir , c'est d'avoir en quelque sorte découragé l'esprit national. Comme pour former notre littérature nous avons pillé les trésors littéraires de plusieurs nations qui , dans le tems où nos ancêtres rampoient encore dans la barbarie , portoient déjà sur leur tête altière la couronne de tous les beaux-arts ; nous avons pris à ces peuples , avec les richesses de leur génie , le mépris qu'ils avoient pour nos ancêtres ; & de-là cette opinion humiliante que les peuples modernes descendus des Gaulois & des Germains , ne pouvoient pas avoir d'eux-mêmes plus d'imagination , d'esprit & de sensibilité que leurs peres ; que tous les germes des talens seroient encore assoupis chez eux , si les Grecs & les Romains n'étoient venus les éveiller ; que nous serions encore dans les forêts , si les anciens n'avoient bâti pour nous tout l'édifice de la société. Les premiers Romains & les Gaulois nos ancêtres , étoient également caractérisés par le mépris des richesses , l'amour de la patrie , une audace sublime contre les dangers , une patience incroyable contre les douleurs , par toutes ces vertus enfin qui sont peut-être les traits les plus universels du caractère de tous les peuples dans le premier degré de la civilisation ; & cependant , chose

étrange ! les historiens de Rome , qui ont été les peintres des Gaulois comme des premiers Romains , ont flétri dans nos ancêtres ce qu'ils ont admiré dans les leurs ; ce qu'ils ont loué comme la simplicité des tems heroïques dans les Romains , ils l'ont décrié comme l'ignorance & la grossièreté de la barbarie dans les Gaulois. En traçant le même tableau de mœurs par les faits , ils croyoient en changer les couleurs , parce qu'ils en changeoient les mots ; mais c'est dans les faits que sont les couleurs ineffaçables.

Ce sont cependant les historiens Grecs & Romains qui ont décrit , de la maniere la plus instructive & la plus intéressante en même tems , ces antiques tribus dont nous descendons. Ces sublimes & ingénieux écrivains n'ignoroient rien de la nature humaine ; ils furent en recueillir jusqu'aux moindres traits. Leur infatigable pinceau la poursuivit , la saisit , la peignit sous toutes les faces , dans toutes les attitudes , dans toutes les conditions qui lui sont propres. Ils furent mal secondés , il est vrai , par leurs successeurs. Engagés la plupart dans la profession monastique , & confinés à l'ombre des cloîtres , ils s'attachèrent à ramasser dans toute la poussière de l'antiquité les faits qui ne peignent que les jeux du hasard , & laisserent perdre ceux qui représentent le génie & le caractère des nations. Ces moines , soit par le genre , soit par l'objet , soit par le style de leurs compositions , étoient incapables de montrer l'homme dans la moindre scène de

la vie humaine. Ils pensoient que narrer des faits, c'étoit écrire l'histoire, & que l'histoire étoit complète lorsqu'on avoit fait succéder les événemens & les princes en les plaçant avec exactitude dans un ordre chronologique ; lorsqu'enfin on n'avoit rien omis , si ce n'est ces traits caractéristiques du cœur & de l'esprit humain , sans lesquels l'histoire est morte , & ne sauroit ni éclairer ni plaire.

Aussi quittons-nous volontiers les annales de nos ancêtres à l'endroit où Tacite & César les ont quittées ; aussi, depuis cette époque jusqu'à celle où le système de civilisation que nous avons pris commence à se former, toute histoire n'est-elle peut-être qu'un vaste désert, où on ne rencontre ni un événement ni un homme qui doive arrêter nos regards. Ce n'est pourtant pas que je prétende conclure de-là que l'Europe moderne ait fourni moins de matériaux, moins de scènes intéressantes à l'histoire ; je la crois digne très-souvent au contraire d'intéresser ses pinceaux.

Mais les écrivains, d'ailleurs habiles , qui ont fait l'inventaire des faits de ces siècles, en ont mal connu le caractère. A force de travaux & de recherches, ils sont parvenus à peupler d'événemens ce vaste désert de l'histoire, à réunir les siècles civilisés aux siècles barbares, mais ils en ont mêlé & confondu les traits. Tous les mots & tous les noms qui peignent l'état présent du genre-humain, ils les ont transportés dans les siècles qui ont précédé notre situation actuelle. Est-il étonnant qu'avec

ces couleurs fausses ils aient produit des tableaux aussi dépourvus d'intérêt que de vérité?

Lorsque nous allons puiser dans leurs écrits l'instruction qu'ils nous promettent, nous rencontrons à tout moment certains faits particuliers qui démentent les termes généraux dont l'écrivain s'est servi pour représenter l'état des mœurs. Ils appliquent, par exemple, les noms de roi & de noble aux familles des Tarquins & des Cincinnatus; mais Lucrece, suivant eux-mêmes, prenoit soin du ménage avec ses femmes, & Cincinnatus mettoit la main à la charrue.

Les dignités & les places de la société civile ont porté en Europe, il y a bien des siècles, les mêmes noms qu'elles portent aujourd'hui; cependant nous trouvons dans l'histoire d'Angleterre, qu'un roi étant réuni avec sa cour pour célébrer une fête, un proscrit entra soudain dans la salle, & voulut s'asseoir à la table; que le roi lui-même se leva aussi-tôt pour l'en chasser; que le roi & le brigand se battirent, & que le roi fut tué. Un chancelier & un premier ministre dont on envioit la magnificence & le luxe, avoit chaque jour ses appartemens jonchés en hiver de foin & de paille, & en été de feuillages verts. L'état alors fournissoit au roi même de la paille fraîche pour former son lit. Des traits de cette nature sont des touches vigoureuses, sont des raccourcis hardis qui expriment tout un siècle & révelent toute une nation. L'imagination qui, trompée par des expressions générales,

avoir placé les monarques & les sujets à de grandes distances les uns des autres, les rapproche & les confond dans une familiarité grossière ; & le tableau du siècle prend le caractère qui lui est propre.

Thucydide , malgré les préjugés de sa nation contre les peuples qu'elle nommoit barbares , étoit persuadé que c'étoit dans les mœurs de ces peuples qu'il falloit étudier les anciennes coutumes de la Grece.

Quant aux Romains , ils ont pu voir les images de leurs ancêtres dans les portraits qu'ils ont faits des nôtres. Si un jour une peuplade arabe ou quelque horde tartare , renonçant à la liberté , la laissant dans leurs forêts , se déterminoient à entrer dans la carrière de la civilisation : Si quelques tribus américaines , échappant aux glaives & aux poisons de l'Europe , venoient à se faire des loix & des mœurs civilisées , ces Tartares , ces Arabes & ces Américains trouveroient dans la suite des siècles le tableau de leur état primitif : dans les ouvrages de nos voyageurs , nous connoissons assez bien l'état actuel du genre-humain.

Mais nos lumieres n'éclaireront pas seulement l'avenir ; leur éclat se replie , pour ainsi dire , sur les tems passés , & en dissipe les ténèbres.

Le tableau de la situation présente des Américains , est pour nous un miroir fidele qui nous réfléchit la situation primitive de nos ancêtres. Quelle difference pourroit en effet distinguer un ancien Germain , - un ancien Bre-
ton ,

ton , quant au corps & à l'esprit , quant aux mœurs & aux opinions , d'un sauvage Américain qui , comme eux , un carquois sur le dos & la flèche à la main , erre en liberté dans les forêts , & , comme eux encore , est condamné par un ciel également sévère & capricieux à subsister par la chasse.

N'oublions donc jamais que c'est dans la condition présente des peuples encore sauvages , que nous devons regarder la condition de nos ancêtres , qui étoient des sauvages aussi. Nous devons procéder à cet égard comme nous procéderions sûrement si dans un âge avancé , si à l'extrémité de la carrière nous voulions connoître au juste le chemin que nous avons fait dans la vie. Nous irions (car ce seroit notre unique ressource) étudier les enfans jusques dans les bras de leurs meres ; nous les suivrions quand ils descendroient du berceau , & chaque pas qu'ils traceroient alors devant nous , nous répéteroit quelques-uns de ceux que nous aurions tracés nous-mêmes sans avoir pu les remarquer quand nous étions au même âge.

(*Mercur*e de France.)

LETTRE sur l'usage des carrosses.

M E S S I E U R S ,

L Il paroît chaque année une quantité presque innombrable d'almanachs , & chacun d'eux a ses partisans. L'Almanach de Liege, le Messager boiteux, les Etrennes mignonnes, sont recherchées avec empressement par une foule de personnes. On connoît le foible des femmes-de-chambre pour les almanachs chantans : moi j'ai une prédilection particulière pour celui de Gotha. Il est bien imprimé, proprement relié, occupe peu de place, & contient beaucoup de choses, des choses même vraiment curieuses & instructives. Entre plusieurs articles de ce genre; mon petit almanach de cette année présente l'histoire des carrosses. Pour conformer ma lettre à la brièveté des articles ordinaires de votre journal, je vais vous en donner seulement un précis; peut-être ne déplaira-t-il pas à vos lecteurs. Le nom de carrosse ou coche, en allemand *Kutsche*, tire, à ce qu'on prétend, son origine d'un village de Hongrie autrefois nommé *Kotsen*, & aujourd'hui *Kitsen*, où le roi Mathias Corvin auroit inventé cette voiture. On lit dans l'histoire de l'empereur Charles V, que dans ses attaques de goutte, il avoit coutume de dormir dans une voiture hongroise. Remarquez que l'ancien mot

allemand *Gutsche* signifioit *lit de repos*. Parmi les présens que l'ambassadeur de l'empereur Ladislas V, roi de Hongrie & de Bohême, offrit en 1457 à la reine de France, se trouvoit un char, qui attira l'admiration de tout Paris. Un ancien auteur qui en parle, dit qu'il étoit *brulant & moult riche*, d'où l'on pourroit conclure que cette voiture étoit déjà suspendue à des soupentes.

Le système féodal retarda pendant long-tems l'usage des carrosses. Les seigneurs des fiefs étoient trop intéressés à ce que leurs vassaux fussent toujours prêts à les servir à cheval, pour ne pas s'opposer à l'introduction de ces voitures. Jules, duc de Brunswick, défendit en 1588 à tous les gentilshommes ses vassaux de se servir de carrosses : » C'est avec bien de la » douleur & du chagrin, leur dit-il, que nous » nous sommes apperçus depuis quelque tems » que l'usage louable, mâle & courageux de » monter à cheval, armé de toutes pieces, » s'est non-seulement affoibli, mais même » tièrement perdu dans nos principautés, com- » rtes & seigneuries. Il faut en chercher prin- » cipalement la cause dans l'habitude qu'ont » pris nos vassaux, serviteurs & parens, jeu- » nes & vieux sans distinction, de *fainéanter » & de se faire traîner en carrosse.* »

A l'époque où fut composé le fameux roman de Lancelot, maîtres & valets, hommes & femmes, ecclésiastiques & laïques, montoient à cheval ou sur des mulets, & les femmes, ainsi que les moines, préféroient la monture

des ânesses, comme étant la plus commode. Le ministre se rendoit à la cour à cheval, & cet animal retournoit sans conducteur à l'écurie; un palfrenier le ramenoit à la cour pour reprendre son maître. On voyoit devant tous les palais, hôtels-de-ville & édifices publics des marchepieds pour aider aux cavaliers à monter à cheval. Il n'étoit pas rare de voir des personnes de la plus grande distinction assises derrière leurs écuyers, & un palfrenier conduisoit la haquenée. En 1534, la reine Eléonore & les princesses assistèrent à Paris à une cérémonie religieuse, montées sur des haquenées blanches. Notre Henri IV avoit coutume de monter à cheval, & quand il craignoit la pluie, il portoit derrière lui un large manteau. Dans le cérémonial papal, il n'est fait mention ni du carrosse ni cocher de S. S., mais du cheval & du mulet du pape. Le cheval doit être blanc, doux & paisible; on doit présenter au pape une escabelle à trois marches pour y monter.

L'infante d'Espagne, Marie, avoit en 1631 un carrosse de verre, dans lequel deux personnes seulement avoient place. Quelqu'admiration que produisît cette voiture, on sent bien qu'elle ne sauroit être comparée pour l'élégance aux carrosses que l'on construit aujourd'hui à Paris. Du tems de François Ier., l'on n'en comptoit que trois dans cette capitale; l'un appartenoit à la reine; le second à la belle Diane de Poitiers, & le troisième à René de Laval, que sa grosseur excessive empêchoit de marcher & de monter à cheval.

L'invention des carrosses de louage ou de remise est en quelque sorte d'origine françoise. Environ l'an 1680, un certain Nicolas Sauvage, imagina de tenir des carrosses & des chevaux toujours prêts à louer. Cette invention plut aux Parisiens, & comme cet homme demouroit à l'hôtel St. Fiacre, on a donné ce nom aux voitures de place, à ceux qui les conduisent & à leurs propriétaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal de Paris.*)

LETTRE de M. HARDUIN, secrétaire de l'académie d'Arras, aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux, sur un point d'orthographe, pour répondre à la critique de M. Courtalon, insérée dans le volume de janvier dernier, page 265.

M E S S I E U R S ,

SELON M. Courtalon, je montre beaucoup de zele pour le ζ , dans une lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, que vous avez fait reparoître au mois d'août 1782. Il faut que M. Courtalon ait lu cette lettre avec bien de la précipitation; car j'y dis précisément le contraire de ce qu'il me fait dire. J'y avance que l'académie françoise, avant la dernière édition de son dictionnaire, donnée en 1762, terminoit indistinctement par un ζ les secondes personnes simples des verbes, comme *vous chantez*,

222 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vous venez, *vous aimez*, & les pluriels des substantifs, des adjectifs & des participes en *é*, comme *beautez*, *âinez*, *vous êtes aimez*. Mais j'ajoute que dans cette dernière édition, l'académie a fait un changement à son orthographe, en écrivant avec une *s*, *beautés aînés*, *vous êtes aimés*, & en réservant le *z* pour les secondes personnes simples ; changement très-raisonnable, puisqu'il sert à mieux distinguer le sens & la qualité des mots.

Je rapporte à la vérité que, dans un comité tenu à l'académie, il y a environ 80 ans, un membre de l'assemblée, parmi différens prétextes qu'il alléguait pour maintenir l'orthographe, usitée jusqu'alors, supposait qu'il étoit plus aisé de former un *e* simple suivi d'un *z*, qu'un *e* accentué suivi d'une *s* ; mais je n'ai pas prétendu adopter son sentiment : je penche même à croire que la main se prête plus facilement à tracer la terminaison *és* que la terminaison *ez* ; & c'est peut-être de là que vient la méthode abusive, conservée par tant de gens, d'écrire *vous chantés*, *vous aimés*, au lieu d'écrire *vous chantez*, *vous aimez*, comme on le fait généralement aujourd'hui dans l'imprimerie. Je dis *conservée* ; car, quoique j'aie donné le nom d'ancienne orthographe à celle que l'académie françoise employoit avant 1762, en mettant par - tout le *z*, on voit de très-vieux manuscrits, où se trouvent fréquemment *vous chantés*, *vous aimés*, &c. & j'en connois dont les auteurs ou copistes n'ont fait usage du *z* en aucun cas.

M. Courtalon finit ses observations par une idée extraordinaire qu'il dit avoir vue quelque part, mais qui n'est pas moins nouvelle pour moi. Il approuve qu'on écrive *vous aimez*, *vous chantez*, en parlant à plusieurs personnes; mais il voudroit qu'on écrivît *vous aimés*, *vous chantés*, en parlant à une seule. Lorsque, par une politesse bizarre, inusitée chez les Latins, on a cru devoir employer dans notre langue le pluriel pour le singulier, on n'a pas entendu dénaturer les mots, & effacer les marques du pluriel. D'ailleurs le sens de la phrase fait voir assez clairement si l'on adresse la parole à une seule personne ou à plusieurs. Je ne fais au reste pourquoi M. Courtalon s'imagine que l's convient mieux que le z au singulier; mais si cela étoit, il devroit, d'après son système, mettre le signe qu'il affecte au vrai pluriel, jusques dans le pronom dont le verbe est précédé, & écrire, quand il s'agit de plus d'une personne, non *vous aimez*, mais *vouz aimez*. Il me semble que de pareilles innovations sont bien loin de pouvoir être adoptées, d'autant plus que ce seroit tomber en partie dans la confusion qu'on a voulu éviter, en distinguant très-sagement, par l'emploi du z ou de l's, les secondes personnes des verbes & les noms ou participes; deux espèces de mots de nature fort différente, quoiqu'on les prononce absolument, ou à-peu-près, de la même façon.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*TRADUCTION d'un discours en vers adressé par
CHARLE-QUINT à PHILIPPE SECOND , en
lui remettant le gouvernement des Pays-Bas ;
par M. RHYNIRS FEITH. Piece qui a rem-
porté la médaille d'or de la société poétique de
Leyde , en 1782.*

Vous que le ciel destina à ceindre le diadème , & qu'il appella au pouvoir dangereux du trône. Vous , à qui mes débiles mains vont remettre aujourd'hui , en présence du peuple , le pouvoir suprême sur les contrées libres de la Belgique ; quelle que soit l'espérance que j'aie pu concevoir de votre jeunesse ; quelles que soient les vertus qu'on ait vu briller en vous dès l'âge le plus tendre : la démarche que vous allez faire , ô mon fils ! est grande ; elle demande tous vos efforts. L'éclat du trône éblouit facilement nos yeux , & ce n'est que rarement que la vérité perce à travers mille flatteurs. Toute la grandeur d'un héros est trop foible encore pour un monarque. Les dangers auxquels vous allez être exposé , exigent donc que , d'après ce que je dois à une longue expérience , je vous enseigne tout ce qui peut contribuer à votre bonheur & à celui du peuple. C'est le dernier *devoir* que je dois à mon amour & à ma gloire , avant que je quitte la puissance souveraine ; c'est pour la dernière fois que je fais entendre ma voix du trône. — Soyez donc attentif au conseil que je vais vous donner.

Ma mémoire auroit dû vous être chère , quand

même ce n'eût été que par ma mort que ce riche héritage eût passé entre vos mains dans cet état brillant & prospère où je l'ai porté ; mais aujourd'hui que je vous abandonne par un choix libre , un sceptre que le droit & la nature m'autorisent à conserver jusqu'au tombeau ; aujourd'hui que je vais élever votre jeunesse à ce degré de gloire , que vous ne devrez qu'à mon seul amour pour vous , je crois avoir le plus juste droit à votre reconnoissance. Oui , vous avouez ce droit , mon fils , & ce sont vos larmes qui me l'attestent. Soyez vertueux ! méritiez l'amour de vos sujets , & qu'ils puissent se réjouir de votre grandeur & de leur félicité ! Voilà tout ce que j'attends de vous ; — voilà la seule marque que je demande de votre gratitude.

Ou bien , aurois-je moins à espérer de votre cœur ? -- Je le vois , la rougeur couvre votre front ! -- Oui , j'en conviens , cette idée doit vous offenser. Je vais faire , ô mon fils , un sacrifice dont à peine on peut citer un exemple ; un sacrifice qui vous impose les devoirs les plus sacrés. Justifiez ma conduite ! -- Votre propre intérêt l'exige , & c'est la seule récompense que prétend mon amour. L'univers qui , dans ce moment , tient les yeux fixés sur nous , applaudira alors à cette confiance , dont vous aurez su vous rendre digne ; & le Belge , assis à l'ombre de votre trône , oubliera bientôt un débile vieillard , pour admirer un jeune héros : tandis que je goûterai le plus doux fruit de mon affection , en voyant jouir d'un bonheur inaltérable , & vous-même & le peuple le plus vertueux qui habite la terre.

Ce n'est point une aveugle préoccupation qui dicte le jugement que je porte. Le Belge est di-

gne de toute votre estime ; & quoique ce soir sur le sol qui le nourrit, que je vis pour la première fois le jour, ce n'est-là que la plus faible source de mon amour pour lui. Toutes les vertus qui rendent l'homme estimable germent dans son cœur. Pouvant se rendre redoutable, il préfère d'être utile. Modéré dans le bonheur, il est également calme & tranquille dans l'adversité. Son ame droite, simple & integre, ignore le mensonge & le parjure. Sans orgueil, sans faste, sobre, franc, généreux, il est tout-à-la-fois prudent & circonspect. A une patience opiniâtre, il unit un travail constant. Fidele à la religion de ses peres, il chérit ses légitimes maîtres aussi long-tems qu'ils respectent eux-mêmes la justice & les loix. Mais malgré sa constance à supporter l'injure, chaque Belge devient bientôt un lion qui veille à la cause publique, dès qu'on ose attenter à ses droits. Le nom sacré de la liberté est gravé dans tous les cœurs ; & ce peuple préfère une glorieuse mort à une vie marquée par l'ignominie ; & si jamais la tyrannie cherchoit à l'opprimer, on le verroit bientôt combattre, succomber & mourir. --- Mais en conservant une ame libre. Tel est le caractère du Belge ; tel il a été dans tous les siècles. Toujours on l'a cru libre, lors même qu'un pouvoir arbitraire donnoit des fers au reste de l'univers ; & tandis que Rome subjuguoit le monde entier, le Belge seul fut l'ami de Rome. La main du tems détruit les empires, mais cet amour de la liberté ne cessera jamais d'enflammer son cœur ; quoiqu'il reconnoisse à la vérité, un maître, il ne frémit pas moins à la seule idée de la servitude ; & le prince qui le premier osera penser à devenir son tyran, telles vertus qu'il ait d'ailleurs, trouvera aussi tôt un

ennemi dans chaque Belge. O Philippe ! ô mon fils ! des larmes s'échappent , malgré moi , de mes yeux. Malgré le lustre du trône , il n'en est pas moins entouré d'une nuit de dangers & de malheurs , & son plus grand éclat même n'est qu'une vaine ombre. N'est-ce pas assez , grand dieu ! que les princes soient des hommes ; faut-il encore qu'une troupe de vils esclaves & de lâches adulateurs cherchent à tromper leur amo facile ? Hélas ! leur langage corrompt aisément la vertu la plus pure , & leur basse flatterie est sans doute la plus grande épreuve que le ciel impose aux monarques. Mon fils ! que leurs discours ne séduisent point ton ame. Celui qui est un traître envers sa patrie , peut-il aimer son prince ? Quel que soit le zèle dont son cœur paroisse enflammé , il tient de la même main & l'encens & le poignard. Si jamais tu osois écouter leurs perfides conseils. . . . La liberté ne manqueroit pas de trouver bientôt un défenseur ; & le citoyen qui combat pour la liberté ne craint ni le fer , ni le feu : lui seul vaut une armée entière , & sa mort même est un triomphe ! L'amour de la patrie le soutient dans toutes ses actions , & la conscience de sa vertu fait naître par-tout des roses sur ses pas. Le regard d'un tyran ne peut le détourner de son devoir , & quand mille dards , à la fois , menaceroient son sein , le salut de ses concitoyens sera toujours l'objet le plus cher à son cœur. De quel malheur qu'il puisse être menacé ; quand les gouffres de l'enfer seroient ouverts devant lui , il ne manquera pas de trouver un appui dans le regard des braves Belges , dans le ciel & dans sa vertu. Réunissez ensemble toute votre puissance ; couvrez la mer de vos vaisseaux ; que l'orient & l'occident fléchissent sous vos loix ; donnez des fers

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

au monde entier; que la spoliation, le viol, le feu, le meurtre précédent par-tout vos pas; tous les efforts de votre courroux & de votre tyrannie viendront s'abattre à vos pieds. De chaque goutte de sang que votre cruauté pourra répandre, il verra naître une innombrable légion de héros reconnoissans; --- enfin il triomphe. --- L'ambition reçoit son juste châtement, & l'on maudit le tyran en secouant ses fers!

Voilà le sort certain réservé à la tyrannie. Vous me voyez frémir! --- Mais que cette crainte ne vous effraie point, mon fils! Je connois votre cœur; c'est à votre vertu que je confie aujourd'hui le trône. J'attends tout de cette vertu, --- & cependant --- je tremble, ô Philippe! Jamais la crainte n'eut d'empire sur mon ame; jamais un vain songe n'allarma mon esprit; & cependant c'est un songe qui trouble aujourd'hui ma tranquillité. Son image erre encore sans cesse autour de moi, & son seul souvenir me fait tressaillir d'horreur! Une profonde nuit couvroit toute l'étendue de la Belgique. Une douce aurore ne vint point dissiper ces ténèbres; aucune clarté ne frappa mes yeux, que la sombre & funeste lumière, qu'on voyoit errer par-tout dans les champs & dans les villes, des torches odieuses & fétides, préparées avec la cervelle & la graisse des victimes humaines (*). La tyrannie effrénée parcouroit la contrée, accompagnée

(*) Cette expression *avec la cervelle & la graisse des victimes humaines* révoltera sans doute le lecteur François. On sait que ces mots ne sont rien moins que nobles dans la langue françoise; mais comme ils ont beaucoup d'énergie en hollandois, & qu'il n'a pas été possible de les remplacer par d'autres, on a pensé devoir les conserver.

d'une troupe de boureaux, à qui elle distribuoit les horribles instrumens du supplice & de la douleur. Par-tout la mort précédoit leurs pas; & tous étoient guidés par le desir de la rapine & de la dévastation. Je vis le fanatisme se baigner dans le sang des citoyens, en se faisant un devoir du meurtre & une gloire de ses forfaits ! L'enfant, le vieillard, le riche, le pauvre, tous subirent également le même sort; & aucune ville, aucun hameau n'échappa à leur fureur : la Belgique entiere ne fut bientôt plus qu'un échafaud ! Ici j'entendis de tristes gémissemens & des cris du désespoir s'unir au bruit des armes & aux sifflemens des flammes ; là je vis un époux chéri, accusé sans être entendu, cruellement égorgé sous les yeux de sa femme; & ensuite cette jeune épouse, une rose à peine épanouie, percée du même poignard qui fumoit encore du sang de son mari; plus loin j'aperçus une jeune vierge violée sur le corps mutilé de sa mere, ou foulée sous les pieds dans le sang qui ruisseloit de ses plaies. C'étoit en vain que le langage muet de l'enfant encore à la mamelle, imploroit la pitié de ces barbares. Je les vis le regarder d'un œil farouche & l'arracher des bras de sa mere pour l'écraser contre le mur ou sur la terre. Les temples de dieu, des cités entieres, réduits en cendres; & par-tout les droits des citoyens gémissans violés. Mille clameurs lamentables s'élevoient jusqu'au ciel ! Le ruissellement du sang & des larmes, les imprécations de l'honneur outragé, les gémissemens de l'innocence, les grincemens du désespoir, la voix de l'humanité, ne formoient ensemble qu'un seul cri. --- Ce cri monta jusqu'au trône de l'éternel, & son terrible accent frappa son oreille. Une sainte frayeur s'empare des esprits

célestes. Il fait signe --- aussi-tôt l'ange exterminateur descend vers la terre, & sa foudre frappe l'auteur de tant de calamités. Il chancelle -- sent la main de dieu, & grince des dents, en osant le défier encore. -- Le séraphin se saisit de lui, & l'arrache de son siege. -- Il frémit & s'anéantit devant le trône du tout-puissant. -- Je m'approche --- que vois-je, grand dieu! --- C'est vous-même, ô mon fils! Rendu insensible par la frayeur, & l'ame pénétrée d'un trouble mortel, je sens mes moites cheveux se dresser sur ma tête, & je m'éveille en poussant des cris de douleur!... Hélas! ce songe affreux s'est évanoui, mais son image terrible se présente encore sans cesse à mes yeux! & quelle que soit l'espérance qui, dans ce moment, flatte mon cœur, il m'oblige à vous rappeler de nouveau votre devoir, & à vous recommander le bonheur du Belge. Chérifiez-le tendrement; méritez l'amour de tous les citoyens, & puissiez-vous être à la fois la gloire des grands & l'objet de l'adoration du peuple. Que ses loix, que sa liberté, que ses droits soient sans cesse l'objet de vos soins; que jamais l'orgueil ne vous fasse oublier cette première vertu du souverain; le vrai bonheur étant incompatible avec l'ambition. La félicité du prince & celle du peuple sont unies par des liens étroits. Souvent l'oubli d'un seul devoir enfante plus de maux que la politique la plus éclairée ne peut en extirper en plusieurs siècles. La conscience ne se laisse pas facilement séduire par une vaine gloriole : qu'elle soit toujours votre premier guide sur le trône. Que jamais la religion ne sorte de votre cœur; c'est elle qui nous apprend à unir la vraie vertu à la véritable grandeur; & le prince qui, par son exemple, enseigne la soumission à la foi, la rend l'appui

du trône & le plus ferme soutien du peuple. Que la religion vous console encore dans ces momens où tout nous abandonne, & où la pourpre royale même ne flatte plus nos yeux; dans ces momens où une seule larme, que l'amour attrache au peuple, est plus précieuse pour le monarque que toute la splendeur du trône; dans ces momens terribles enfin, où les maîtres de la terre, au milieu de leur majesté, respectent en tremblant la voix de celui qui les gouverne tous; & que les vaines grandeurs échappent pour jamais à leurs regards complaisans : malheur à celui qui, jusqu'alors, a tardé à reconnoître son devoir !

Voilà, mon fils ! en quoi consiste votre véritable intérêt : apprenez à le connoître & à le trouver. Malgré le langage séducteur de l'adulation, qui ne cherchera qu'à fasciner vos yeux par l'éclat des conquêtes & de la suprême puissance, ces biens ne pourront jamais vous procurer qu'une gloire aussi foible que périssable. Jamais, vous ne trouverez le vrai bonheur hors de vous-même : craignez dieu, régnez par la justice, & ce bonheur sera à vos pieds.

Recevez, mon fils ! ce sceptre ; & quelque soient les projets que vous puissiez former, n'oubliez jamais le dernier conseil que je vous donne : il ne manquera pas de vous conduire à la gloire. Que celui dont la main gouverne tout daigne exaucer mon dernier vœu, en fixant pour toujours dans la Belgique la vertu & la liberté ! Et si un jour, fatigué du fardeau de la suprême grandeur, vous voulez chercher dans la retraite le bonheur & la tranquillité, que le ciel vous accorde alors un fils chéri, que ses vertus fassent respecter, & qui

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

soit digne de vous , du trône & de ce peuple ; afin que vous puissiez lui céder la couronne avec autant de joie que j'en goûte moi-même , dans ce moment , à vous l'abandonner.

Hanc nitimur , hanc tuemur.

*LETTRE d'un amateur au rédacteur du Mercure
au sujet des nouveaux caractères de M. DIDOT.*

M O N S I E U R ,

JE ne déciderai point si les efforts & les succès de M. Didot dans l'art de l'imprimerie , méritent le suffrage & les applaudissemens peut-être exagérés qui lui ont été prodigués. Les bornes d'une lettre ne me permettent pas non plus de mettre sous les yeux du public l'examen comparatif de ses chefs-d'œuvre , avec ceux des anciens artistes qu'il croit laisser si loin derrière lui. Je pourrois cependant asséoir mon jugement sur des principes assez certains pour présumer , que le rang où il peut être placé avec justice , est encore éloigné de celui où ses maîtres en cet art ont fleuri & fleurissent encore en Angleterre , en Hollande , en Italie & en Espagne. Mais , Monsieur , je vous demande la permission de n'être pas en tout de votre avis , sur le jugement que vous portez des nouveaux caractères qu'il vient de graver , ou plutôt de faire graver ; d'abord je n'ai point remarqué , comme vous , que depuis Fran-

çois 1er. jusqu'à nos jours, la gravure typographique n'avoit fait aucun pas de plus vers la perfection. L'inspection des caractères de Garamond, si justement estimés, me laisse très-peu de choses à désirer; & si j'étois assez connoisseur pour pouvoir prononcer, je hasarderois de dire que les caractères de Baskerville, à l'exception de quelques lettres, dont le goût arbitraire tient au génie de sa nation, me paroissent l'œuvre de gravure typographique la plus parfaite que nous ayons encore vue. Tel étoit jusqu'à présent mon sentiment sur les progrès & l'état de perfection de cet art, lorsqu'une note que vous avez insérée à la page 81 de votre *Mercur*e de janvier, m'a fait naître la curiosité d'examiner les rares productions que vous y annoncez, qui sont, dites-vous, *d'une beauté & d'une perfection dont rien n'a approché jusqu'ici*, & telle qu'il vous paroît impossible d'aller plus loin, & que vous pensez devoir fixer les dernières limites de l'art. Mais quel a été mon étonnement lorsqu'en jettant les yeux sur un extrait du *Poème des jardins*, sur le prospectus des peintures antiques, exécutés avec ce même caractère, j'y ai vu des lettres maigres, allongées, sans aucune espèce de bonne proportion, & contraires aux règles connues & reçues jusqu'à présent! donnez-vous donc la peine, Monsieur, de comparer ces caractères, hauts, maigres & gigantesques, cet espace irrégulier & défordonné entre les lignes & même entre les lettres, avec les caractères des Garamond, Grand-Jean, Fournier, Baskerville,

Bodoni, que le bon goût, des principes certains & des regles invariables, ont toujours guidés dans la coupe & l'approche des lettres & dans le blanc des corps.

C'est en vain que l'auteur de caracteres aussi vicieux prétendrait y *accoutumer nos yeux* ; leur ensemble, loin de plaire & de reposer la vue, papillotte & la fatigue ; & on cherche toujours à s'en dédommager sur les anciens types qui la récréent si fort par la beauté de leurs proportions, & *s'il est impossible à l'auteur de ceux ci d'aller plus loin*, je pense qu'il ne lui est pas encore réservé de fixer les limites de cet art.

*MÉLANGES touchant les artistes & les arts en
Allemagne.*

ARTICLE Ier. *Sur M. Chodowieki.* Le mémoire de la vie & de l'œuvre de M. Chodowieki, inséré au cinquieme cahier des Mélanges de M. Meusel, imprimés à Erfurt, chez Keyser, n'y étoit pas d'abord destiné. Voici comment il y a été mis. Madame Hezel, née Schwabe, à Ilmenau, ayant eu dessein de publier une feuille périodique pour le beau-sexe, pria M. Chodowieki, de lui envoyer sa vie & le catalogue de ses gravures pour y être placés. Les occupations de M. Chodowieki, ne lui ayant pas permis de la satisfaire promptement, sa feuille périodique étoit finie, quand elle a reçu ce qu'elle avoit demandé. Pour n'en pas priver le public, elle l'a envoyé à M. Meusel, qui l'a admis dans

ses Mêlanges. C'est sous ce point de vue d'un travail fait pour les dames , & non pour les artistes , qu'il faut parcourir cette vie & ce catalogue , sur lesquels M. Chodowieki promet de plus amples mémoires , dès qu'il aura le loisir de les écrire. Tout l'œuvre de M. Chodowieki , détaillé ci-devant dans les Mêlanges de M. Meusel , étoit composé de 338 articles. En 1780 , il l'a augmenté de 42 , particulièrement des portraits du banquier Scheel , du général Belling , & du prédicateur Ludke ; & de vignettes pour l'apocalypse de Lavater , pour la vie de la comtesse Casimire de la Lippe-Deilmold , princesse d'Anhalt , pour la tragédie de Jean Calas par Weisse , pour les calendriers de Berlin , de Goettingen , de Lauenbourg , &c. En 1781 , il y a ajouté 15 articles connus de nous , entre lesquels le portrait de Guillaume Tell , & beaucoup d'autres que nous ne connoissons point encore : toutes gravures exécutées avec son talent ordinaire.

II. *Sur la famille Tischbein.* Le Mercure allemand en a fait mention au mois de mai 1781 ; mais ce qu'on en va dire d'après M. Hock de Hanau , est prétendu plus exact. Le talent de la peinture & de la mécanique paroissent héréditaires dans cette famille. 1^o. Jean Conrad , très-habile menuisier , a eu trois enfans peintres , Jean Henri , à Cassel , & des deux autres , un à Paris , & le dernier à Dresde.

2^o. Jean Valentin alla de bonne - heure à Darmstadt , où il peignit d'abord des tapisseries & ensuite des portraits auprès de M. Fiedler , peintre de la cour ; mais ce fut à Cassel , chez Fries , qu'il se forma le plus. Il y peignit en perspective , & y fut en même tems architecte & décorateur. Il a laissé deux fils : Louis , qui

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ayant demeuré cinq ans à Rome, & quelque tems à Paris, avec une pension du Landgrave, est passé en qualité d'architecte en Russie, où il a fait il n'y a pas long-tems, un modele de salle de spectacles, qui lui a valu un présent de mille roubles : & Frédéric qui doit à la générosité du prince de Waldeck, d'avoir été entretenu sept ans en France & en Italie ; il a eu l'honneur de faire à Naples le portrait de la reine, qui le chargea de le porter à l'impératrice Marie-Therese sa mere. Après son retour de Vienne, le prince de Waldeck l'a pris à sa cour aux appointemens de cent louis d'or par an avec le logement.

3°. Jean, dès sa premiere jeunesse, montra de la disposition à la mécanique, apprit à bien travailler en ivoire & en cuivre, & devenu mécanicien à Marbourg, il a laissé deux fils, Christian, peintre en Pologne, & George, mécanicien à Gotha.

4°. Jean-Antoine, quitta les études auxquelles on l'avoit appliqué, alla à Francfort, où il peignit des tapisseries, & delà à Paris, sans la moindre protection, enfin à Hambourg, où il est resté. Il y a érigé une école de dessin, & a publié une introduction à l'art de peindre, qui est courte & très-estimée.

5°. Jean-Henri, peintre célèbre, duquel le *Deutsche Museum* a donné une bonne notice avec le catalogue d'une partie de son œuvre ; sa fille Amélie, mariée à M. l'assesseur d'Apel, a mérité par son habileté en peinture, d'être nommée de l'académie de peinture & de sculpture de Cassel.

6°. Jean-Jacques, ayant commencé par apprendre à peindre des tapisseries à Cassel, chez Zimmermann, s'est appliqué depuis à peindre des animaux. Il demeure maintenant à Lubec.

7°. Antoine-Guillaume, a appris chez son frere Valentin, d'où il est allé en Hollande. Après avoir passé quelque tems dans les principales villes du Rhin & du Mein, il s'est fixé à Hanau, où il est peintre de la cour & membre de l'académie de dessin. Il fait des portraits même en mignature, avec beaucoup de succès. On voit que peu de familles sont aussi heureuses & aussi fécondes en artistes estimables, que celle de Tischbein.

III. Sur M. Schaumann, très-habile artiste de Nuremberg, en figures de cire en relief ou en bosse. Il est des artistes, dont les amateurs doivent aimer à étendre la célébrité à cause de leur excellence dans leur genre. Tel est M. Jean-Charles Schaumann, que l'almanach allemand de 1781, à l'usage des curieux de la lecture théologique, & de l'histoire savante de la patrie, *Almanach fur freunde der theologischen lekture und der gelehrten vaterlandsgechichte*, a fait particulièrement connoître. La figure qu'il a faite en bosse de la feuë épouse de M. le consistorial de Welfer, d'après la gravure de M. Moeglich, vanté dans le même almanach, mérite l'admiration. Il n'avoit jamais vu cette dame, & il n'a eu pour modele que son portrait en taille-douce, gravé par M. Moeglich, qui ne l'avoit pas vue d'avantage : cependant la ressemblance même pour les couleurs a été jugée parfaite. M. Schaumann a également exécuté depuis le portrait de Philippe Melanchton, en cire colorée au naturel, d'après la gravure en acier du fameux Albert Durer, & la gravure en bois de Luc Kranach, qui lui ont été fournies par M. Strobel, pasteur à Woehrd, possesseur d'un recueil précieux d'images & autres figures qui représentent ce savant coopérateur de Luther. M. Schaumann ayant

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

aussi figuré en même tems Luther en bosse , afin que Luther & Melanchton puissent servir de pendant l'un à l'autre , M. Strobel a acheté ces deux morceaux pour les joindre à sa collection. Il seroit fort à desirer que des personnes opulentes occupassent continuellement M. Schau-mann , à des ouvrages dignes de l'emploi de ses talens , pour qu'il ne soit pas réduit comme une infinité d'artistes , à ne faire que des choses de vil prix pour en avoir un prompt débit.

Dans la description du cabinet de M. le docteur Silberrad , que nous a donnée M. de Murr dans ses raretés des villes de Nuremberg & d'Altdorf , *Merkwürdigkeiten der staedte Nurn-berg und Altdorf* , il a omis un ouvrage de cire en relief , représentant d'un côté le même M. Silberrad , & de l'autre , ses armoiries , l'un & l'autre sous verre & parfaitement exécutés par M. Schau-mann.

Cet artiste fait aussi toutes sortes d'animaux & de fruits de cire. Souvent on a servi sur des tables de seigneurs , des grappes de raisin , des abricots , des oiseaux rotis & autres comestibles , qu'on a pris pour des fruits naturels & des mets préparés à la cuisine , l'illusion n'ayant pu être dissipée que par l'attouchement : tant la nature étoit bien imitée. Sans doute qu'un artiste aussi ingénieux , mérite d'être recommandé , encouragé & récompensé.

IV. *Sur les couleurs.* La richesse de la nature est inépuisable dans les couleurs. Il y en a une infinité , mais leurs degrés , infiniment petits , échappent à nos yeux. Avant que M. Prange eût donné son dictionnaire de couleurs , *Farben Lexicon* , Leonario da Vinci , Mrs. Schaeffer , Schiffermuller , Mayer & Lambert avoient déjà fait de savantes expériences sur les couleurs ma-

térielles. Ce dernier avance qu'une vue bien aiguë peut distinguer jusqu'à trente-deux degrés d'une seule couleur, par exemple, du noir au blanc. Mais M. Prange n'en admet que seize. Sous cette division moins tenue, leur différence est plus sensible aux yeux, & il est plus facile de leur donner à chacune un nom systématique. Suivant ce système, l'œil compte assez distinctement 4800 sortes de couleurs mélangées. M. Prange les a réduites en cinquantes tables, chaque table contenant quatre-vingt-seize couleurs, & chaque couleur représentée au naturel, étant numérotée depuis un jusqu'à 4800. Sans doute qu'il faut y avoir l'œil exercé pour bien appercevoir tant de nuances. L'exercice en ce genre est comparable aux lunettes de l'astronomie, au moyen desquelles on découvre beaucoup d'étoiles imperceptibles à une vue commune.

V. *Sur les inventions de Mrs. Oeberg, Wagner & Bauer en musique.* M. Oeberd, facteur d'orgues du roi de Suede, a imaginé une maniere d'adapter à tous les claviers un *forte* & un *piano* aussi-bien qu'un *crescendo* & un *diminuendo*. L'académie de musique de Stockholm, ayant jugé l'invention nouvelle & d'usage, a fait présent d'une médaille d'or à son auteur. Presque au même-tems, M. Wagner, facteur d'orgues à Dresde, a donné, comme une nouvelle invention, son clavier royal; & M. le conseiller Bauer de Berlin, une nouvelle maniere de *forte-piano* qu'il nomme *crescendo*. La figure de ce *forte-piano*, est une pyramide de huit pieds & demi de haut, de trois pieds de large & de 18, pouces de profondeur. La monture est de fil de fer. Le clavier a cinq octaves, se laisse toucher facilement. Au moyen de deux jeux qu'on gouverne avec le pied, on produit huit changemens

qui vont du ton doux de la harpe & du luth jusqu'au *fortissimo* le plus perçant.

Si ces inventions ou perfectionnemens ne paroissent tels qu'à leurs auteurs ou sont sans utilité , il n'est pas juste de leur déferer son admiration. Celle d'Oeberg , de garnir le clavier de cuir d'Angleterre au-lieu de plumes , a été déjà annoncée , il y a plusieurs années , par un Italien , & oubliée aussi-tôt ; parce que , loind'être aussi avantageuse que les inventeurs se l'imaginent , ces nouveautés engendrent souvent plus d'embarras que d'utilité.

Il y a apparence que l'académie de musique de Stockholm n'avoit pas une idée juste du mécanisme de nos instrumens ordinaires & de son effet. C'est communément au moyen d'un registre que l'organiste obtient & fait taire à son gré les *crescendo* , *diminuendo* , *forte* , *pianissimo* , &c. quelques planchettes couvertes de papier , d'étoffe , de cuir ou de taffetas tendu qui peuvent s'élever & s'abaisser à-peu-près comme des treillis de jalouses , rendent ce service. Cela peut être bon comme changement , mais ce n'est pas là un vrai *forte-piano*. C'est au virtuose à le trouver à l'instant sous ses doigts & à l'appliquer juste à chaque son particulier , comme à tout le clavier , quand il le faut. Un organiste inexpérimenté qui ne fait pas opérer cette diversité de sons avec ses doigts , comment les feroit-il sortir avec ses pieds d'une machine criarde ! On demande d'un habile joueur d'orgues qu'il produise les sons les plus doux par la manière dont il appuie sur les touches , & que , de l'extrême douceur , il sache également monter tout-à-coup , ou par tous les degrés , à toute la force possible.

Le clavecin royal est annoncé publiquement

ment par son auteur , dans la *Bibliothèque critique de musique* de M. Forkel , tome 3. Cet instrument qui imite le son de la basse , est composé de martinets de bois. Il a huit octaves. Le corps sonore est couvert d'un taffetas. Au surplus , ce clavecin , dont la description est très-longue , n'est nouveau que de nom , & il avoit été proposé par un des premiers virtuoses qui vivent encore.

Le crescendo de Berlin est de la même étoffe. Comment peut-on avoir besoin des sons de la harpe & du luth pour le produire ?

VI. *Sur le célèbre joueur de flûte Liebeskind , de la cour d'Anspach.* George Gotthelf Liebeskind est né le 22 novembre 1732 à Altenbourg. Son pere , habile joueur de basson , fut appelé à Baireuth par le margrave Frédéric , ami des artistes & des arts. Le jeune Liebeskind n'avoit que huit ans quand il suivit son pere à Baireuth , & dès ce tems , il avoit déjà beaucoup d'habileté pour le basson , mais il témoigna encore plus de disposition pour la flûte , essayant continuellement de jouer sur la flûte , avec toute la perfection possible , les airs qu'il se contentoit de jouer passablement sur le basson. Frédéric , ayant été informé de l'application de ce jeune homme , voulut l'entendre. Ce prince , qui jouoit lui-même de la flûte , lui commanda de s'y attacher uniquement , & le prit à sa chapelle pour le troisieme joueur de flûte.

Sur ces entrefaites le Clair , joueur de flûte François , bouffi de ses talens , vint à Baireuth. La cour étoit alors à son château de plaisance de Kaiserhammer. Frédéric y fit venir le fier flûteur pour l'entendre & le faire entendre à son épouse. Il manda aussi en même tems Liebeskind à qui il dit : il y a ici un joueur de flûte

François : osez-vous bien vous mesurer avec lui ? Liebeskind lui repartit avec vivacité & confiance : oui, Monseigneur ! Tous deux ayant joué, le François applaudit au jeune Allemand avec un ris forcé. La princesse, dont l'œil d'aigle pénétrait jusqu'au fond du beau, aimait mieux les sons impétueux du jeune Allemand tout de feu, que l'allure régulière & froide du François, & elle résolut sur le champ de profiter des offres que Quanz, son compatriote, lui avoit faites de lui former un élève. Frédéric annonça lui-même au père du jeune homme, que la princesse, qui l'avoit préféré au François, avoit résolu de faire les frais de l'envoyer achever de se perfectionner auprès d'un des plus grands maîtres. Il en écrivit à Quanz qui promit d'initier cet élève sans retardement dans tous les secrets de l'art.

Liebeskind alla trouver Quanz en 1756, à Postdam. Quanz lui faisant jouer un solo nouveau pour éprouver son talent, lui trouva beaucoup de pensées & de manières qui lui étoient propres, & lui dit : Vous avez fait une ample provision dans laquelle il y a à choisir & à mettre en ordre en son tems. Au bout de trois jours il le conduisit à Berlin, où il le remit à Lindner, autrefois son élève, alors premier joueur de flûte de la chapelle royale : brave homme qui donna tous les jours deux heures de leçons à Liebeskind qui en parle encore avec les sentimens de reconnaissance & d'estime dûs à ses soins & à ses talens. Lindner, d'un caractère vif & impétueux, aimoit les mouvemens prompts, & jouoit avec une vitesse extraordinaire. Il connoissoit parfaitement le mécanisme de l'art, particulièrement l'usage de la langue, & il ne cachoit rien à Liebeskind. Un jour il

voulut essayer la vîtesse de son élève , & la comparer avec la sienne en jouant ensemble un allégro. Après avoir fini , l'élève répéta seul le même concert avec encore plus de vîtesse ; en sorte que Liadner lui dit avec étonnement : nous ne ferons plus assaut de vîtesse ensemble.

En 1757 , Quanz revint à Berlin , le roi étant allé à la guerre. Dès ce moment il prit Liebeskind avec lui , & lui donna lui-même long-tems deux heures de leçons par jour ; mais il ne s'en tint pas-là , & content du jeune homme il les prolongea bientôt , & ils ne se quittoient point. Quand le bonheur veut qu'on ait pour maître un ami , avec lequel on demeure & on vit familièrement , le progrès est facile & rapide. C'est dans les conversations & la société continuelle qu'on prend les plus instructives de toutes les leçons : on y leve ses doutes , on y éclaire ses idées , on y fait des remarques fréquentes & importantes , & ce n'est guere que de cette maniere qu'on peut espérer de parvenir à approcher de la perfection , M. Liebeskind ne se rappelle jamais le souvenir de ce commerce intime & de cette communication sans réserve de son maître Quanz , sans en être pénétré jusqu'aux larmes. Avant son départ pour retourner à Baireuth , en 1759 , Quanz lui déclara qu'il ne vouloit rien prendre du prince pour ses leçons , tant à cause qu'il en étoit assez récompensé par leurs fruits , que pour ne pas trop augmenter la dépendance de son élève : trait de grandeur qui annoblit le caractère de Quanz & honore sa mémoire.

Quanz produisoit volontiers son élève , qui eut quelquefois l'honneur de jouer dans de petits concerts chez la reine , & d'y accompagner le chant. La séparation pour toujours de Quanz

& de Liebeskind , se fit sans se dire adieu , comme ils en étoient convenus , pour éviter la grande émotion que cette scene eût pu produire sur l'un & l'autre. La veille ils souperent ensemble sans en parler ; au lever de table Quanz frappa dans la main de Liebeskind en lui souhaitant une bonne nuit , & ils ne se virent plus.

Le margrave Frédéric craignant pour Liebeskind quelque accident de la part des embaucheurs des armées de l'empereur , à travers desquelles il devoit passer , lui envoya un passeport de sa main , qui lui fut utile en plusieurs rencontres ; car il a six pieds de haut & est d'une taille en tout bien proportionnée. A son arrivée à Baireuth la princesse n'étoit plus ; mais le prince lui accorda la même protection. Les deux principautés ayant été réunies en 1769 , par la mort de Frédéric Christian , il suivit la chapelle de la cour à Anspach. Passionné pour plaire à son prince , il s'appliqua par un exercice continuel , sur-tout pendant les premières années , à se surpasser lui-même , s'il étoit possible ; à peine accordoit-il deux heures par jour à la promenade ou à la société. Quelquefois en été il s'est exercé depuis six heures du soir jusqu'à cinq heures du matin sans être surpris du sommeil. Un musicien qui n'auroit pas été aussi dévoué à son art , n'y auroit pas pu employer tant de veilles : aussi les connoisseurs impartiaux conviennent que Liebeskind est parvenu à un degré de perfection presque inaccessible à tout autre pour le même instrument. Depuis qu'il réside à Anspach , la duchesse de Wirtemberg l'a plusieurs fois fait venir à son château des environs de Baireuth , pour y passer des semaines entières , & y jouer tous les jours en sa présence. Elle en a fait assez de cas pour

l'avoir fait peindre en 1778, par M. Mai, & avoir placé son portrait dans la salle du concert entre ceux de Benda, de Graun, de Hasse, de Quanz, & d'autres fameux musiciens.

M. Liebeskind ne compose point, mais il fait à propos aux pieces de musique les changemens que la flûte exige : il a un fils âgé de 15 ans qui joue déjà avec une grande légèreté, & joint à cet art l'étude des sciences.

VII. *Sur Christophe Gottlieb Schroeder, organiste de la principale église de Nordhausen.* M. Christophe Gottlieb Schroeder, né en 1699, à Hohnstein en Saxe, apprit assez la musique de son pere, pour avoir été accepté dès l'âge de dix ans en qualité d'enfant de chapelle par M. Schmidt, alors maître de la chapelle royale de Dresde. Son habileté reconnue à toucher du clavecin, lui ouvrit promptement les entrées des orgues du palais, & des églises de Ste. Croix & de Ste. Sophie. Sa réputation se consolidant, il fut requis par plusieurs bonnes maisons d'enseigner leurs enfans à jouer du clavecin. Comme il arrivoit souvent que le clavecin avoit besoin non-seulement d'être accordé, mais encore empenné, il songea à en bannir les plumes peu durables, & à leur substituer de légers martinets ou des ressorts avec les garnitures convenables pour en détruire le bruit. Cette pensée lui vint en voyant Pantaléon Hebenstreit jouer de l'instrument à cordes de boyaux de son invention, avec des bâtonnets comme le psaltérion. Il observa que suivant qu'il étoit frappé plus fort ou plus foiblement, il rendoit des sons plus forts ou plus foibles, d'où il conclut qu'il étoit possible d'imaginer un instrument à clavier dont on pourroit rendre à son gré les sons plus ou moins forts.

Il n'étoit pas aussi facile d'exécuter cet instrument que de le concevoir. Il falloit un ouvrier intelligent. Enfin il s'adressa à un jeune compagnon tabletier, son parent, qui entreprit ce travail dans ses heures de loisir, avec la permission de son maître, & fit une caisse ou buffet en forme de parallèle-pipede de quatre pieds de long & six pouces de large, contenant un double modele garni de six touches, trois en devant & trois en arriere, dont les unes frappaient les cordes du bas en haut, & les autres du haut en bas avec une grande facilité, & produisoient des sons forts ou foibles de divers degrés. Ce double modele démontroit la possibilité d'obtenir d'un instrument à clavier des sons forts ou foibles, selon son plaisir; il restoit à l'exécuter en grand. Les facultés de l'artiste n'y pouvoient suffire. Heureusement M. Schmidt voulut bien parler de cette invention au roi de Pologne, qui ordonna à l'artiste de venir lui montrer son double modele. Ce fut en 1721, que Schroeder obtint cet honneur. Le roi promit de faire exécuter proprement en grand, par un habile faiseur d'instrumens, le modele dont les martelets frappaient de bas en haut. Schroeder toucha plusieurs fois du clavicorde & du clavecin à la table du roi, & pour l'y arrêter on lui promit une pension, mais avec des obligations qui ne lui convinrent pas. Il quitta Dresde sans qu'on lui rendît son modele.

Depuis l'année 1717 jusqu'en 1719, il avoit étudié en théologie à Leipzig par ordre de sa mere. Depuis 1719 jusqu'en 1721, il copia de la musique pour Lillo, Italien, fameux compositeur à Dresde. La curiosité de voir les pays étrangers pour y faire connoissance avec les plus célèbres musiciens, le porta à accompagner le

baron de Zeidlitz dans ses voyages en Hollande, en Angleterre, & aux principales cours d'Allemagne. De retour d'Angleterre en 1724, il alla voir l'université d'Iena, par amour pour les beaux-arts. Il y fut chargé de faire des leçons sur l'orchestre de Mathison, & des conférences mélopoétiques, ce qui dura jusqu'en 1726, qu'il fut appelé à Minden en qualité d'organiste & compositeur, place qu'il échangea en 1732 pour la pareille à Nordhausen.

En revenant d'Angleterre, Schroeder apprit qu'on se glorifioit à Dresde d'avoir inventé un instrument à clavier, auquel on donnoit le nom de forte-piano, qui produisoit des sons forts ou foibles au gré du joueur. Cette nouvelle fut cause qu'il mit sous les yeux de ses amis les dessins de son invention & l'histoire du modèle qu'il avoit laissé à la cour de Dresde. Plusieurs faiseurs d'instrumens s'étoient déjà donnés pour inventeurs du forte-piano : ensorte que Schroeder se croyant permis de révéndiquer son invention contre ces usurpateurs, publia en 1738 une lettre à M. le professeur Mitzler, dans laquelle il fait voir qu'il est le seul inventeur de ce forte-piano : sur quoi voyez la *Bibliothèque de musique* de Mitzler, 3me. volume, en allemand, *Mitzlers musikalische bibliothek*, pages 474-476. Dans la suite Schroeder reçut une lettre d'un faiseur d'instrumens de Dresde, qui lui mandoit tenir de son frere au service du comte de Vitzthum, que le comte avoit obtenu un modèle qu'il disoit avoir été laissé pour quelques années à la cour de Dresde, par un musicien qui étoit disparu sans qu'on sût s'il vivoit encore : qu'on avoit essayé d'en appliquer l'invention au clavier, & que de-là vient le forte-piano vanté.

Schroeder a mis en musique des vers de Neu-

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

meister, de Rambach, de Scheibel, & aussi de sa propre poésie; comme les sept paroles de Jesus-Christ, & plusieurs autres pieces pour des réjouissances, des dédicaces d'églises, &c. Il a joint la théorie à la pratique, témoins les ouvrages suivans sortis de sa plume :

Epistola gratulatoria de musicâ Davidicâ & Salomonica, 1726 & en allemand.

Lettre à M. Mitzler, 1726.

Jugement du musicien de Scheib, 1746, 1747, 1752.

Du nombre & de la position des intervalles de musique, 1752.

Jugement du système des intervalles de musique de Teleman, 1753.

Lettre à l'auteur des lettres critiques touchant Sorgen, organiste de Lobenstein, 1763.

Pensées sur l'écrit insultant de M. Sorgen contre M. Marburgs, 1763.

Description de l'instrument de son invention dont nous avons parlé, 1763, avec 2 fig.

Instruction sur la basse générale, avec une notice des écrits qui en ont traité, 1763.

Différens petits traités de musique insérés dans les Annonces de Goettingen & ailleurs.

On en a en manuscrit une méthode de perfectionner l'orgue & de produire le forte-piano & divers autres tons sans registre.

VIII. *Sur les graveurs Sadler.* Les gravures de Raphaël Jean & Gilles de cette famille, occupent leur place dans les grandes collections de gravures. Ils étoient originaires des Pays-Bas, d'où ils passerent à la cour de Munich. Jean Sadler y obtint en 1588 une pension de 200 florins, comme graveur de l'électeur, mais avant la fin de 1595 il étoit retourné de Munich à Bruxelles.

Raphaël Sadler, graveur, fut attaché en 1604 au service de l'électeur de Bavière, par une pension de 105 florins par an, & il recevoit de plus 10 florins par planche des saints de Bavière dont Kager & Mayer, tous deux d'Augsbourg, fournissoient les dessins.

Raphaël Sadler le jeune, fut adjoint à son pere pour l'aider à graver les saints de Bavière, & fut six ans à cet effet pensionnaire de la même cour.

Daniel Sadler, sculpteur, demouroit à Munich, en 1614. On ignore s'il étoit de la famille des graveurs.

Philippe Sadler, graveur, travailloit à Munich, en 1626, 1627 & 1629.

Jean Sadler le jeune, étoit à Munich en 1633 & 1652. En 1636 il demanda le paiement de la vierge d'Alten-Oetting, qu'il avoit gravée, & les arrérages d'un capital de deux mille florins qui lui étoient dûs depuis 1631, ce qu'il obtint, le paiement de la vierge sur le pied de 18 florins. Ce qui rend cet article des Sadlers intéressant, est son exactitude, étant tiré des actes de baptême & registres de la cour.

IX. *Sur le sculpteur Poehler d'Arnstadt & ses ouvrages.* Que le talent demeure sans récompense, cela est commun; mais qu'il ne soit pas même estimé, c'est le comble du chagrin & du découragement pour l'artiste. La richesse & l'honneur sont les deux ressorts des travaux des hommes : ôtez ces ressorts, la machine n'a plus de mouvement. Il faut qu'un artiste soit doué d'un courage bien extraordinaire pour s'élever au milieu du besoin & du mépris, ces deux ennemis mortels des arts, à un haut degré de perfection & surpasser tous les autres de son genre. Tel

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est néanmoins Poehler, presque inconnu à l'âge de 70 ans à ses propres concitoyens.

Jean-Frédéric Poehler est né en 1713 à Arnstادت, où son pere étoit meûnier & charpentier. Jusqu'à l'âge de sept ans qu'il commença d'aller à l'école, son esprit sembla sommeiller ; rien de ce qu'il voyoit chez son pere ne pouvoit l'exciter ; mais ayant vu à l'école ses camarades s'amuser à faire toute sorte de figures informes avec du papier, il prit du goût à ce jeu, & ne connut bientôt plus d'autre amusement ; cependant destiné à suivre la profession de son pere, il l'accompagna au travail, quand il fut devenu assez fort pour l'aider, & il vivoit content dans son état. Ayant appris de son pere l'usage de la pierre rouge dans les ouvrages de charpente, il s'en servit encore dans ses momens de relâche à essayer de dessiner tous les objets qui s'offroient à sa vue. Ils n'étoient pas fort diversifiés. C'étoient des maisons, des arbres, des oiseaux, des quadrupedes. Ses figures n'avoient ni proportion, ni justesse, ni goût ; mais il acquit par l'habitude une facilité merveilleuse à les tracer promptement. La connoissance qu'il fit de chasseurs à Ichtershausen, village du pays de Gotha, où il alla demeurer avec son pere, augmenta ses idées. Il n'avoit encore apperçu que des animaux domestiques : ils lui en montrèrent de sauvages qu'il s'empressa de figurer. Il y prit tant d'attachement qu'il ne traçoit plus que des chiens & des pieces de gibier, & que c'est encore à présent ce qu'il imite le mieux.

Il avoit quatorze ans, quand le commissaire Jacobi ayant remarqué sa passion pour le dessin, lui fit présent de deux feuilles de dessins, représentant un homme & une femme avec la divi-

sion de leurs proportions. Le jeune homme enchanté d'en apprendre une régularité qu'il ne connoissoit point, les copia un si grand nombre de fois, qu'il l'auroit fait à la fin les yeux bandés. Il compara ces proportions avec celles des personnes vivantes, & sûr de leur exactitude, il les observa dorénavant dans toutes les figures. Puis concluant avec raison que toutes les créatures avoient aussi leurs proportions déterminées, il les étudia dans chaque animal qu'il pouvoit se procurer, & il les grava profondément dans sa mémoire. Cette étude lui rendit l'œil si juste, qu'il suffit bientôt qu'il eût vu un objet extraordinaire une seul fois pour le dessiner avec la dernière exactitude long-tems après. Cependant il ne savoit encore ce que c'est qu'échelle & perspective, & il sentoit bien lui-même qu'il lui manquoit quelque chose pour représenter les objets dans toutes les grandeurs & sous les divers points de vue. Quant à son pere, borné au mécanisme grossier de son métier, il n'avoit aucune idée du dessin, & regardoit ceux de son fils comme des jeux d'enfant qui ne méritoient point d'encouragement.

Le fils ayant entendu dire qu'un jeune homme de son voisinage apprenoit à dessiner suivant les regles de mathématique, eut la curiosité de voir ce que c'étoit, & ne se donna point de repos, qu'il n'en eût obtenu la permission d'emporter avec lui son livre de dessin pour quelque tems. Avec quelle avidité il en parcourut tous les théorèmes & les problèmes ! Ce fut pour lui un jour nouveau ; il y prit les premières idées des échelles, de la perspective & des autres élémens de l'art, & comprit que sans ces connoissances il lui étoit impossible de faire de grands progrès : c'est pourquoi il pria aussi-

tôt son pere de lui donner un maître de dessin ; ce qu'il n'en obtint pas sans peine. Enfin, il alla prendre les leçons de Meil, statuaire à Arnstadt, qui ne l'occupa que de petites choses, dont il fut si dégoûté qu'il revint bientôt à son métier chez son pere.

Il avoit rapporté néanmoins de chez Meil, quelque idée de la ciselure. Cette partie de l'art lui parut plus agréable & plus commode que le dessin, parce qu'il pouvoit s'en occuper à toute heure & à tous momens, & même à la promenade sans beaucoup d'attirail, & que par son relief elle satisfait plus l'imagination & approche plus de la nature que le simple dessin. Son succès dans quelques essais l'enhardissant, il se mit à ciseler toute sorte de figures, & particulièrement des morceaux de chasse, à quoi il prenoit un plaisir particulier.

Le duc Frédéric III, qui alloit quelquefois à son château d'Ichtershausen, ayant entendu parler du talent de ce jeune homme, ordonna à Strasbourg son architecte, de le prendre auprès de lui pour le former à quelque chose de régulier. Strasbourg y consentant, demanda 150 thalers pour s'en charger. Le duc les accorda : mais sa chambre des finances y mit tant de difficultés, que la bienveillance du duc demeura sans effet à l'égard du jeune Poehler, qui ayant atteint seize ans, parcourut la Basse-Saxe & une partie de l'Allemagne en qualité de compagnon charpentier. Lorsqu'il revint au bout de deux ans à Ichtershausen, le duc qui y passoit encore quelque tems, s'étant informé de lui, on lui fit voir des pieces de son travail. Elles lui plurent au point, que voulant décidément qu'il apprît l'art du statuaire suivant les regles, il le plaça chez Gellert, statuaire à Grosreppach, qui

fit marché pour 50 thalers, que le duc accorda.

Dès les premières leçons, le maître & l'élève virent qu'ils s'étoient mépris tous deux, l'élève ne trouvant dans son maître qu'un misérable bousilleur, à peine capable d'être un simple tailleur de pierre, & le maître découvrant à sa confusion, que non-seulement son élève ne pouvoit rien apprendre de lui, mais qu'au contraire il étoit en état de lui donner à lui-même des leçons. Il suffit de connoître les hommes pour juger qu'ils ne se purent long-tems souffrir. L'amour-propre du maître étant blessé, il chercha plus à étouffer le talent de son élève qu'à le faire valoir, & l'élève se faisant une conscience d'employer aussi mal son tems, & l'argent du duc, retourna chez son père au bout d'un mois.

A vingt ans, la profession de son père lui déplut, parce qu'elle le détournoit trop de son goût favori. Ainsi il prit le parti de s'engager dans la compagnie des gardes du prince de Schwarzbourg à Arnstadt, où il pourroit disposer à son gré de la meilleure partie de son tems. Même au corps-de-garde, quand il n'étoit pas en sentinelle, il s'occupoit à sculpter.

Il y avoit dans la même compagnie un habile menuisier, qui ayant présenté au prince Gontrier, pendant son séjour à Arnstadt, quelques fourcieres d'un travail ingénieux, en reçut un présent. Cet exemple animant Poehler, il fit un cerf & quelques autres bagatelles, qu'il donna au porte-arquebuse du prince, pour les lui présenter. Peu de jours après, le prince connoisseur, amateur & protecteur des sciences & des arts, le fit venir, s'informa qui il étoit, le loua, lui fit une gratification de douze thalers, & lui commanda quelques manches de couteaux & autres petits ouvrages de corne de cerf. Le même

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

jour, il fut appelé auprès de la princesse, qui lui fit aussi une gratification, & lui commanda quelques morceaux de chasse & quelques bordures. Il s'en acquitta à leur satisfaction, & eut aussi l'honneur de travailler pour le prince Christian, frere du prince régnant, auprès duquel ayant été mandé de nouveau, il y trouva Thiele, fameux peintre de paysages, alors au service de la cour de Schwarzbourg, avec lequel il eut un long entretien sur la maniere dont il s'étoit servi pour être devenu aussi habile, & avoir surmonté toutes les difficultés. Il s'expliqua comme il put, ignorant les expressions techniques. Heureusement pour lui, on le jugea sur ce qu'il savoit faire, non sur ce qu'il ne savoit pas dire. Thiele finit la conversation en lui demandant s'il se trouvoit en état de dessiner un chien de chasse, qui se tenoit dans l'appartement. Au lieu de répondre, Poehler prit sa pierre rouge qu'il portoit toujours avec lui, & sur un morceau de papier qui étoit sur la table, il dessina le chien si vite & si juste, que le prince & le peintre en demeurèrent étonnés. Le prince lui promit d'avoir soin de lui, & s'il vouloit en apprendre encore davantage, qu'il pourvoiroit à tout ce qui lui seroit nécessaire.

Poehler qui ne desiroit rien tant, supplia le prince de ne point différer ce témoignage de sa bienveillance, & Thiele épris du jeune soldat appuya sa priere, en assurant le prince qu'il en auroit du contentement. Il fut résolu de l'envoyer se perfectionner à l'académie de Dresde, après que le prince s'en seroit servi encore quelque tems. Dans cet intervalle, Thiele lui donna par pure affection plusieurs leçons de dessin, & sur la théorie de l'art. Qu'on juge de sa joie; mais qu'elle fut courte! Trois mois après, Thiele alla

en Saxe en qualité de peintre de la cour de Dresde, & le prince de Schwarzbourg changea de disposition envers Poehler, auquel il annonça qu'il vouloit le garder auprès de lui, & qu'il n'iroit point à Dresde. Le prince craignoit que le roi de Pologne, informé de ses talens, ne le retînt, & croyoit d'ailleurs que l'étude de la nature suffisoit maintenant à Poehler, & que celle d'une académie lui étoit inutile.

Poehler de se désoler. Sa modestie lui faisoit desirer plus d'instruction. Le prince qui ne pouvoit se résoudre à l'éloigner de sa personne, consentit seulement à le mener avec lui au château de Sondershausen, où il entretenoit un statuaire appelé Doernberg, qui lui donneroit des leçons pendant quelque tems. Doernberg l'ayant éprouvé, déclara au prince en homme d'honneur qu'il ne pouvoit rien enseigner à un artiste aussi habile. Cependant à l'instance du prince, il le prit avec lui pour trois ans. Doernberg eût été plus qu'homme, s'il ne fût pas devenu bientôt jaloux des talens de son élève pour le dessin & la sculpture en bois, & de la faveur particulière dont le prince l'honoroit. Il chercha à s'en débarrasser. Le prince lui en fournit l'occasion en exigeant qu'il permît à Poehler de l'accompagner à la chasse, & dans d'autres petits voyages, même de travailler pour lui. Sur quoi Doernberg représenta au prince, que quand il avoit accepté un élève, le travail qu'il en attendoit lui seul, faisoit partie de ses honoraires. On ne put s'accorder; le marché fut rompu; & Poehler resta encore sans maître. Le prince le prit à son seul service, le logea au château dans l'appartement même de Doernberg; ce qui ne pouvoit qu'être incommode aux deux artistes, le nourrissoit, l'habilloit, l'entretencit de tout,

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lui donnoit un florin par semaine, sans compter les présens extraordinaires, & lui payoit en outre chaque ouvrage en particulier. Sa bibliothèque & son cabinet lui étoient ouverts à toute heure.

Ayant découvert quelque part quatre grands dessins de chasse de Jean-Henri Ross, il les trouva avec raison si beaux qu'il ne se laissoit point de les étudier jour & nuit, & qu'il les copia quantité de fois. Ils fortifièrent encore son goût particulier pour les pièces de chasse dont il fit un grand nombre pour le prince, qui en étoit si charmé, qu'il les montrait comme des chef-d'œuvres aux étrangers dont sa cour n'étoit jamais vuide. Non-seulement Poehler accompagnait le prince à ses châteaux de chasse, pour mieux observer la nature des animaux sauvages dans leur état de vie & de liberté; mais le prince avoit ordonné à tous ses chasseurs de le conduire avec eux quand il le desireroit, & de ne lui rien cacher. C'est-là qu'il a pris connoissance de toutes les attitudes de ces animaux qu'il a si vraiment exprimées. On l'a vu suivre un cerf pendant un mois entier, pour le surprendre dans une posture qu'il vouloit observer.

Tout rioit à Poehler quand la mort lui enleva son illustre & unique appui. Le prince Henri, son successeur, ne le congédia pas; mais il ne fit point cas de son talent. Poehler en eut un chagrin si sensible qu'il demanda son congé & l'obtint sans difficulté. Le duc Ernst-Auguste de Weimar lui fit proposer d'entrer à son service; Poehler ne voulut entrer au service de personne. Il s'est retiré à Arnstadt, où il vit à sa manière, séparé des autres hommes qui méconnoissent son mérite: par bonheur qu'il se suffit à lui-même. Il ne va voir presque personne; mais quicon-

que a besoin de lui, en est bien reçu sans compliment. Il s'habille proprement comme un homme du commun, ne suit point les modes, se promene seul, & s'occupe continuellement de son art. Ses ouvrages contribuent à orner des appartemens en plusieurs cours d'Allemagne. Il y en a à Berlin, à Weimar, à Gotha, à Erfurt, même en Angleterre. Voici quelques prix de ses pieces.

Des figures humaines de 6 à 7 pouces de hauteur, en bois de tilleul. 1 thaler.

En corne de cerf ou en os. 1 ducat.

Des cerfs ou autres quadrupedes & pieces de chasse, chaque figure de 4 pouces de hauteur. 1 thaler.

Les plus grandes figures ou compositions, plus cheres à proportion.

Une collection de 140 pieces d'oiseaux indigenes, la piece. 12 gros.

44 papillons de bois peint d'après nature, chaque piece 8 gros.

94 vers & autres insectes en bois peints aussi d'après nature, chaque 6 gros.

Cet habile artiste a en manuscrit & en dessins, un ouvrage de 42 figures du cerf, représenté dans autant de différentes situations. Chaque figure coûte 4 thalers avec l'explication de l'auteur. On peut les voir toutes chez lui à Arnstad. On peut aussi s'adresser, pour en obtenir, à M. Timme, chez Keyser, imprimeur à Erfurt.

X. *Sur une exposition de tableaux à Cassel.* On sait que le landgrave de Hesse-Cassel a fondé à Cassel une académie de peinture & de sculpture qui prospere. Tous les ans, le jour de l'anniversaire du prince, on expose au public les ouvrages de ces arts qui sont jugés dignes

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des regards des connoisseurs. Entre les 138 articles exposés le 5 mars 1781, le public a remarqué avec des yeux de préférence

Un Alceste mourant, tableau de cinq figures de grandeur naturelle, peint par M. le directeur & conseiller Tischbein; & du même, un jeune Hercule assis, appuyé sur sa massue, ayant à ses pieds le lion de Nemée mort.

De M. Henri-Guillaume Tischbein, membre de l'académie, résidant à Rome, une copie de la Sainte-Famille de Raphaël; un jeune Hercule entre la Volupté & le Plaisir, original; un Christ, couronné d'épines: copie de Guercino, &c.

De M. le dessinateur Kobold, un tableau allégorique représentant la Peinture & la Sculpture avec leurs attributs.

De M. le graveur Weisse, un dessin d'Apollon d'après M. le conseiller Tischbein, &c.

De M. Pforr, un paysage avec des chevaux & du bétail; & un manège, &c.

De Mde. la comtesse Christiana de Solms-Laubach, son propre portrait en profil, dessiné en rouge & en noir avec une propreté & une délicatesse admirable.

De Mde. de Stockhausen & des Dllles. Schroeder & Ewald, différens dessins qu'on trouveroit beaux, quand même ils viendroient d'autres mains que de celles des dames.

De Mde. la conseillère de Schmerfeld, un très-joli paysage dans le goût de Claude Lorrain, peint à l'huile.

De Mde. la fille-aînée de M. le conseiller Tischbein, épouse de M. l'assesseur d'Apell, trois beaux dessins d'après son pere.

De M. Boettner de Cassel, résidant à Rome, qui a remporté en 1780 le prix de peinture à

l'académie de Parme , une Vénus avec le petit Cupidon ; & deux enfans de payfans d'Italie.

De M. Kleinfteuber de Cassel , un tableau dans le goût flamand , représentant un peintre assis devant son chevalet : il l'a envoyé du Mecklenbourg où il séjourne à présent.

De M. Waage de Goettingen , maintenant à Rome , Noë , sacrifiant après le déluge , copie du Poussin ; & Agrippine avec ses enfans pleurant sur l'urne qui renferme les cendres de son époux : dessin original.

A l'égard des ouvrages de l'académie de sculpture , on a distingué un enfant de marbre blanc , pleurant la perte d'un oiseau , par M. le professeur Nahl le jeune ; Apollon , les neuf Muses & Hercule avec l'hydre , par Mrs. les freres Heyd ; quelques figures académiques , modelées d'après nature , par M. Koener ; deux enfans , représentant la Peinture & la Sculpture en argile , &c. par M. Kuhl l'aîné ; une tête d'une des filles de Niobé , &c. par M. Wolf ; un Hercule , une divinité de riviere & diverses figures académiques , par Mrs. Kuhl le jeune , Bruhl & Audibert. Plusieurs autres ouvrages mériteroient encore d'être nommés avec leurs auteurs.

XI. *Sur François Hamilton , peintre de la cour électorale de Baviere.* La famille d'Hamilton , originaire d'Ecosse , est connue dans l'histoire des arts. On recherche les tableaux de Jacques , de Philippe-Ferdinand , de Jean-George , de Charles-Guillaume & d'Antoine-Ignace , tous du nom d'Hamilton. Il n'y a que François d'Hamilton qui soit presque oublié , quoiqu'il ait peint avec succès pour Maximilien-Emanuel , électeur de Baviere , qui en étoit satisfait. Plusieurs de ses tableaux qui ont été placés dans les galeries de Schleisheim & de Nymphenbourg , flattent

toujours agréablement les yeux. On voit par les papiers de la chambre des comptes de la cour électorale , qu'il y jouissoit d'une pension de 1500 florins en 1682. Les malheurs de la guerre le firent renvoyer avec la plupart des artistes , pensionnaires de Maximilien-Emanuel. Il se retira à Augsbourg , & il ne paroît point qu'il soit retourné à Munich , où le prince d'ailleurs ne résidoit plus , ayant été gouverneur de Bruxelles jusqu'en 1702. L'électeur regnant Charles-Théodore a rassemblé à Munich , dans la galerie neuve les tableaux qui étoient à Schleisheim. On y voit entr'autres de François d'Hamilton un loup qui déchire un chevreau , tandis qu'un corbeau & une pie attendent ce qu'il voudra bien leur en laisser. Il peignoit des animaux & des paysages. Voyez la description de la galerie de Schleisheim en allemand , N^o. 8 & 521 , &c.

XII. *Sur les services rendus , par M. de Mechel à la galerie de tableaux de l'empereur à Vienne.* M. de Mechel fut d'abord chargé par la cour impériale , de composer une description des tableaux qui furent transférés en 1776 & 1777 , de l'ancien Stallburg au Belvedere , & augmentés de plusieurs du garde meuble de l'empereur & de la succession des jésuites d'Anvers. Pendant qu'il y travailloit on forma un plan de changemens & d'agrandissemens qui fut agréé en 1779 , & auquel il dut se conformer. Son ouvrage étoit fort avancé , quand de nouvelles richesses acquises par la mort du prince Charles de Lorraine , & par le changement de résidence du duc Albert de Saxe & de l'archiduchesse son épouse , auxquels les ameublemens précieux du palais de Presbourg , devenoient inutiles , donnerent encore lieu à de nouveaux

arrangemens. On tira de Presbourg au-delà d'une centaine de tableaux des plus grands maîtres , tels qu'un grand morceau d'histoire de Verhagen , deux autres de Véronese , une belle copie faite par Jean Rupert du beau tableau des martyrs de Durer de 1508 , un portrait de fille par Mieris , un bas-relief de Gerard , la bataille de Hochkirchen du professeur Brand , deux paysages de Rubens & Teniers , deux vues de la Pegna. Il arriva de Bruxelles une magnifique sainte Famille de Rubens , une agréable vue de Corneille de Cornt , un tableau de Mieris représentant Démosthene avec Laïs , un de Berghen représentant des bestiaux , & un grand nombre de dessins de Poelenburg , Terburg , van Baalen & autres.

La disposition de toutes ces pieces dans l'ordre & le jour le plus convenables en divers appartemens , après le bouleversement que la quantité des augmentations a occasionné , la rédaction , la révision & les additions du catalogue , le soin des nouveaux arrangemens du palais de Presbourg , les mesures prises pour la conservation des tableaux qui y restent , & l'impression de son catalogue , ont beaucoup occupé M. de Mechel , sur-tout en 1780 : l'empereur , à son retour des Pays-Bas , a approuvé tout ce travail , ordonné qu'il n'y fût plus fait de changement , & pour témoigner encore plus sa satisfaction à M. de Mechel , sa majesté impériale lui a fait présent d'une superbe tabatiere avec le chiffre de son nom en diamans sur un fond émaillé , & d'une somme d'argent considérable : ce qui fait le second présent dont elle a daigné le récompenser.

XIII. *Sur quelques artistes de la Suisse Allemande.* La partie de la Suisse où l'on parle

allemand, & même toute la Suisse, a des artistes renommés. Les Bernois prétendent que les vues de leur Aberli, surpassent tout ce qu'on a jamais vu en ce genre sans même excepter les exemplaires enlumines des *Coulpi phlegrei* du célèbre Hamilton. Ses deux nouvelles vues, environ de moitié plus grandes que les dix précédentes, sont celles qu'il a intitulées, *Vue de Cerlier & du lac de Bienne*; & *vue d'Yverdun prise à Clindy* : elles coûtent ensemble enluminées un louis d'or neuf, & ne se vendent point séparément : il n'y a que lui & M. Rierter de Winterthur son ami qui soient capables de les enluminer si supérieurement. Ce sont de superbes morceaux.

La *Vue des Bains du Gourniquel*, dessinée d'après nature & gravée par Marquard Wocher, le fils, en 1779, dans le goût de celles d'Aberli, fait beaucoup d'honneur à ce jeune artiste qui n'a pas vingt-deux ans. Il est né à Seckingen d'un peintre à portraits estimé, duquel les amateurs recherchent aussi ses paysages en gouache. On doit louer encore la *Vue de la chute du Rhin près Schaffhausen*... gravée à l'eau forte par Trippel, peintre de Schaffhausen, de la valeur d'un demi-louis, soit lavée à l'encre de la chine & au bistre, soit enluminée avec toutes sortes de couleurs. On peut joindre à ces estampes la *Vue de la Vallée de Chamouny* par Charles Hackert de Geneve, gravée & enluminée d'une maniere approchante de la gouache, du prix d'un demi-louis. *Le retour du soldat Suisse dans son pays*, dessiné & gravé à l'eau forte par M. Freudenberger & la *petite famille Suisse* du même, méritent de n'être pas négligés, non plus que les *Glacieres* de Wagner.

Il y a à vendre pour trois louis d'or une

épreuve bien conservée du rare portrait du bourgeois maître Sixt de Rembrand. Ce prix semblera bien modéré à quiconque a lu dans le catalogue raisonné des gravures de Fuesling, pag. 149, que la pareille s'est vendue à Paris huit cens livres. On peut s'adresser pour cet achat à M. Meusel à Erlang.

M. Fuesli a publié en cinq volumes l'histoire des artistes de la Suisse avec leurs portraits : ouvrage unique en son genre & bien au-dessus de la misérable rapsodie imprimée en 1780, à Berlin, sous le titre de *Abbildungen berühmter gelehrten und kunstler Deutschlands*, c'est-à-dire, portraits des savans & artistes célèbres d'Allemagne, avec une notice abrégée de leur vie & de leurs ouvrages.

XIV. *Sur divers sujets.* Les intéressés à la mémoire du chevalier Antoine Raphaël-Mengs, premier peintre du roi d'Espagne, né à Auffig en Bohême, & mort à Rome, trouveront à se satisfaire, 10. dans le recueil de ses œuvres, publiées par don Nicolas de Azara, chevalier de l'ordre de Charles III, & son agent & procureur-général en cour de Rome, superbement imprimées en 1780 à Madrid, en 454 pag. in-4to. y compris la vie de 50 pag., à l'imprimerie royale de la gazette, avec ce titre espagnol, *Obras de D. Antonio Rafael Mengs, &c.*, dédiées au roi, précédées du portrait de l'artiste, fait par lui-même, & gravé par Carmona, accompagnées de sa vie, composée par M. d'Azara, & suivies d'un catalogue des ouvrages qu'il a faits en Espagne : 2°. dans son oraison funebre lue le 11. mai 1780 à Rome dans la salle d'Arcadie, par M. l'abbé Amaduzzi, professeur de littérature grecque dans l'archi-college de Sapience, imprimée en italien, avec ce

titre : *Discorso funebre in tode del Cavaliere Antonio Raffaele Mengs* ; 3°. dans un autre éloge italien , imprimé à Milan en 1780 , in-8vo. de 86 pag. , sous ce titre : *Elogio historico del Cav. Ant. Raf. Mengs , con un catalogo dell opere da esso fatte in Milano.*

Le catalogue des chef-d'œuvres des arts rassemblés dans la galerie du prince de Lichtenstein à Vienne , avoit été publié en italien en 1767 par M. Fanti ; mais les changemens & les augmentations de cette galerie depuis ce tems l'avoient mis hors d'usage : c'est pourquoi l'inspecteur de cette galerie , M. Dalinger , en a rédigé avec l'aide de M. l'abbé Luchini un nouveau , plus exact , écrit en françois , & magnifiquement imprimé en 1780 aux dépens du prince , à Vienne , chez Trattner , grand in-8vo. de 18 feuilles , sous ce titre : *Description des tableaux & des pieces de sculpture que renferme la galerie de son altesse François Joseph , chef & prince régnant de la maison de Lichtenstein , &c.* Une circonstance rend ce catalogue bien précieux , c'est qu'il ne se vend point , & que le prince en fait des présens aux amateurs.

M. Bosler , demeurant à Spire , inventeur d'une machine propre à imprimer les notes de musique , non-seulement plus proprement & plus promptement , mais encore à meilleur marché qu'au passé , après l'avoir utilement éprouvée à Spire pendant un an & demi , en a encore étendu l'usage à force d'y réfléchir. Il s'effort pour imprimer les vieilles écritures de différens caractères les plus difficiles , & dont la grande variété empêche de les imiter tous dans les imprimeries : comme les alphabets étrangers , les abréviations des diplômes , &c. Ce seroit une belle occasion de donner au public le Lexi-
ces

con *Tironianum* de M. le secrétaire privé de Lichtenberg de Gotha. On a des épreuves de l'invention de M. Bofsler, qui consistent dans les alphabets persans & phéniciens bien exécutés, ayant ce titre en tête : *Un nouveau essai d'imprimer toutes les sortes de caracteres vieux, étrangers & hiéroglyphes, par l'inventeur de la nouvelle imprimerie de musique Bofsler, conseiller de S. A. S. le margrave régnant de Brandeb., &c., à Spire.*

On peut compter au nombre des artistes qui méritent d'être plus connus qu'ils ne le sont, M. le professeur Bœumgen de Dusseldorf, qui a inventé toutes sortes d'ornemens de papier, comme consoles & urnes, d'une blancheur éclatante & si solides qu'elles peuvent tomber à terre sans être endommagées ; il en a aussi de peints & de dorés ; M. le professeur Heß, aussi de Dusseldorf, qui publie les pieces de l'œuvre de Rembrand, qui n'ont point encore été gravées ; M. le chanoine Hardy, qui a fait à Cologne des ouvrages de cire & des mignatures incomparables, par exemple, Sénèque mourant, en cire ; M. Odenthal, qui fait à Cologne toutes sortes de figures d'argile, qui résistent aux mauvais tems ; M. Metz, de Cologne, maintenant en Angleterre avec son fils & ses filles qui y peignent avec succès : le pere est un habile peintre en fleurs.

En même-tems que l'académie des arts s'est ranimée à Augsbourg, il s'y est formé une société particuliere, composée des principaux bourgeois, laquelle a pour but de perfectionner les arts & métiers qui ont besoin de la connoissance du dessin, comme ceux d'orfevre, de serrurier, de carrossier, de menuisier, de charpentier, &c. Dans cette vue elle a établi deux professeurs,

l'un d'architecture & de perspective , M. Habermann ; & le second est M. Riedeb pour les autres arts , dans lesquels on ne peut faire de progrès qu'à la faveur du dessin. On n'y reçoit aucun élève qu'il n'ait au moins douze ans , qu'il ne sache les premiers principes du dessin , qu'il ne paie d'avance 15 kreutzers par mois , ou environ douze sols & demi de France. Les leçons ne se donnent que les dimanches & fêtes hors le tems du service divin. On a choisi ces jours pour n'ôter aucun moment de travail aux jeunes gens qui n'ont point d'autre moyen de subsister. De plus la société s'est procuré les meilleurs livres touchant les arts , & se procurera les meilleurs modeles en tout genre pour les exposer aux yeux des artistes & des ouvriers , & les exciter à les imiter. Elle en a déjà acquis un certain nombre , particulièrement un Christ au sépulchre , de Betel , & les trois figures de femmes telles qu'on les voit à la fontaine d'Hercule d'Augsbourg , qui sont d'une beauté grecque. Déjà 64 élèves fréquentoient ces écoles il y a environ un an. On distribuera des prix à ceux qui se distingueront. Cet établissement est dû sur-tout au zele de M. Paul de Stetten , juge supérieur , & de M. le bourguemaître Mulbach.

Il s'est aussi formé à Francfort-sur-le-Mein , avec la protection du magistrat , une école de dessin dirigée par M. Coentgen , pour les jeunes gens des deux sexes , qui a déjà distribué l'année dernière des prix consistans en médailles d'or & d'argent , qui avoient été accordées pour cet objet par l'académie de Mannheim. Mrs. Brentano , Johannot & Bunsen , & les demoiselles Grunelius , Guaita & Bernus , ont remporté ces prix

Quiconque va à Francfort pour y voir les chef-d'œuvres des arts, doit s'y préparer par la lecture des *Nachrichten* de Hugen, comme celui qui va à Nurenberg, par la *Beschreibung*, de Murr.

Le baron d'Erthal, frere de l'électeur de Mayence, a fait présent à l'académie de Mayence de son recueil d'estampes, estimé au moins cent mille florins.

On demande s'il existe des figures certaines d'Euclides & d'Archimede, soit sur des médailles, des pierres gravées ou autrement, où les trouver ? ont-elles été dessinées ?

On vante beaucoup les 16 figures qui ornent la bible de Seiler, imprimée à Erlang en 1781, toutes de l'invention du fameux Roder, de Berlin, & gravées par Kruger & Meil. Un exemplaire de cette bible ne coute qu'un thaler 6 gros.



POÉSIES FUGITIVES.

L'ORAGE CALMÉ.

FABLE ALLÉGORIQUE.

UN orage effrayant obscurcissoit les cieux,
 Et de débris couvroit la terre.
 Sous les coups redoublés du plus affreux tonnerre,
 L'arbre se dépouilloit de ses fruits précieux.
 Enlevés de leurs nids par les vents furieux,
 Les oiseaux égarés redemandoient leur mere :
 Leur mere trembloit pour les jours
 D'une famille à son amour si chere,
 Et craignoit qu'en terre étrangere,
 Ils n'allassent périr, privés de son secours.
 De disette & de deuil, cet orage en son cours,
 Menaçoit la nature entiere.
 Quand le soleil, d'abord pénétrant d'un rayon
 La sombre épaisseur de la nue,
 Des mortels, par degrés, vient réjouir la vue;
 Puis, bientôt dégageant en entier l'horizon,
 Rend le jour & le calme à la terre éperdue.
 Soudain chacun lui veut élever des autels :
 On voit, dans les vallons qu'éclaire sa présence,
 L'encensoir à la main, accourir les mortels.
 Mais cet astre, payé de sa douce influence
 Par le bien éclatant qu'en reçoit l'univers,
 Renvoie à JUPITER, dont il tient sa puissance,
 Les honneurs qui lui sont offerts.

*Par M. l'abbé A**.*

AU MINISTRE PACIFICATEUR.

GRAND homme , c'est ainsi que la France te nomme ,
Grand homme qu'ont formé les leçons d'un grand
homme ,

Tu viens donc effacer soixante ans de revers ,
Et rendre au nom François l'amour de l'univers !
Tu fais luire pour nous des jours plus beaux encore
Que ceux dont Richelieu n'entrevit que l'aurore.

Mazarin , des lauriers de Lens & de Rocroi ,
Couronna , dans Munster , l'enfance de son roi.
Mais s'il fit admirer sa science profonde ,
S'il lut dans l'avenir : il dévasta le monde ;
Il enfla son élève au lieu de l'éclairer ,
Et de la soif de l'or se laissa dévorer.

Sans avoir ses défauts , tu montres son génie.
Il divisa l'Europe & tu l'as réunie.

Tel est donc l'ascendant que donne la vertu !
On s'étonne aujourd'hui de t'avoir combattu.

La superbe Albion signe avec allégresse
Le pacte désiré que dicta la sagesse ,
Et de la Delaware aux sources de l'Indus ,
La paix va rapprocher les peuple confondus.

C'est ainsi qu'achevant une carrière immense ,
Les globes lumineux roulent dans le silence.
Leur mouvement échappe à l'œil observateur
Et n'annonce pas moins leur éternel auteur.

Par M. le marquis DE XIMENEZ.

A U M Ê M E.

LA Fayette, Crillon, d'Estaing & Rochambeau,
 De leurs concitoyens ont mérité l'hommage;
 La victoire a cent fois, du laurier le plus beau,
 Orné leur front & leur image.
 Eh ! que ne doit-on pas à ces vaillans guerriers,
 Qui souvent dans les cours, immolés à l'envie,
 Dans l'espoir de cueillir de stériles lauriers,
 Pour défendre nos biens ont prodigué leur vie ?
 Peut-on, sans être ingrat, oublier leurs bienfaits ?
 Que dans le temple de mémoire
 Le tems, en gravant leurs hauts faits,
 Présente à nos neveux l'exemple de leur gloire !
 Mais ce ministre heureux, qui, sage en ses travaux,
 Des bords de la Tamise aux rivages du Tibre,
 Sait, en fixant les droits de vingt peuples rivaux,
 Maintenir entre-eux l'équilibre,
 Qui du repos du monde est le plus ferme appui ;
 Cet illustre mortel dont les mains triomphantes
 Viennent enfin de fermer aujourd'hui
 Du temple de Janus les portes frémissantes ;
 Qui par tout assurant la liberté des mers,
 A la fois simple & grand, plein de gloire & modeste,
 Vient de verser sur l'univers
 Des trésors de la paix l'influence céleste :
 Voilà le vrai héros de qui l'humanité
 Doit chérir à jamais l'auguste bienfaisance ;
 Et qui, semblable à la divinité,
 Par le bonheur commun fait sentir sa puissance !
 C'est en le bénissant qu'on doit le célébrer.
 Que ses deux fils, (*) sa superbe espérance,

(*) M. le vicomte & M. le chevalier de V.... l'un

Par des bienfaits pareils cherchent à s'illustrer !

S'il est beau de venger la France,

Il est encor plus doux de s'en faire adorer.

Ah ! si ces vils serpens que l'envie a fait naître ,

Vouloient , par ces complots si communs à la cour ,

Priver d'un tel appui les sujets & le maître ,

Que sa seule vertu , produite au plus grand-jour ,

Dans l'ombre au même instant les fasse disparaître ,

Ainsi que ces vapeurs qui ; du fond des marais ,

S'exhalent pour troubler l'air pur que l'on respire ;

Et que l'astre du jour , dont l'éclat les attire ,

Dans la fange aussi-tôt fait rentrer pour jamais.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

IMITATION

D'UN MORCEAU DE CLAUDIEN.

HEUREUX qui dans son champ demeurant à l'écart ,
 Sans crainte , sans desirs , sans éclat , sans envie ,
 Dans l'uniformité passa toute sa vie ;
 Et que le même toit vit enfant & vieillard !

Jadis il a bondi sur ce même rivage ,

Où son corps épuisé se repose aujourd'hui ;

Il folâtroit dans son jeune âge ,

Sur ce même bâton qui devient son appui.

Non loin de sa demeure est une forêt sombre ,

Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant :

capitaine de dragons ; & l'autre officier aux gardes
 françoises.

272 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et ce chêne touffu qui lui prête son ombre;
Dans ses jeunes mains fut un gland.

A son char vagabond la fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné :
De climats en climats il ne s'est point traîné,
Pour chercher le bonheur & trouver la misère.

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine;
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.

L'ouvrage & le repos remplissent ses journées;
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;
Et pour supputer les années,
Il compte les moissons & non les consulats.

Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre, il divise les ans;
Aux fleurs il connoît le printemps,
Et les fruits lui marquent l'automne.

*Par M. le chevalier DE B**.*

*AUX auteurs du journal de Paris, en leur
envoyant les vers à M. MARÉCHAL.*

AUTEURS de ce charmant journal
Nommé le journal de la ville,
O vous ! qui malgré maint Zoïle
Dont le dépit est sans égal,
Prouvez, d'une voix éloquente,
Que votre feuille est, tour-à-tour,
Utile, autant qu'intéressante :
Vous, qui souvent le même jour

Rendez une aëtrix immortelle,
 Frondez une pièce nouvelle,
 Offrez des vers faits pour l'amour.
 Vous qui toujours nous faites lire,
 Rangés sur le même feuillet
Raimonde à côté de *Zaïre*;
Janot, *Oreste* & *Bagnolet* :
 Vous, vous dont la feuille chérie,
 Est semblable à la jeune fleur,
 Qui chaque matin embellie,
 Enchantée par sa douce odeur ;
 Daignez recevoir, sans rigueur
 Ces vers ci-joints, vers que mon cœur
 Fit pour rendre hommage au génie.

*A M. SYLVAIN MARÉCHAL, après avoir lu le
 recueil de contes Pastoraux : intitulé, l'Âge-d'Or.*

QUAND tu peins avec complaisance
 Cet âge-d'or, cet âge heureux,
 Qu'Ovide, en vers harmonieux,
 Nous retrace avec élégance ;
 De ton luth les sons séducteurs,
 Pénètrent notre âme contente ;
 La vertu que ta muse chante,
 En te lisant passe en nos cœurs.
 Le goût fait animer ton style,
 L'amour prépare tes pinceaux,
 Et l'on retrouve en tes tableaux
 Cette touche heureuse & facile
 Qui distinguoit de leurs rivaux
 Gesner, Théocrite & Virgile.

Par M. MAYEUR DE ST. PAUL.

L E R E P E N T I R.

MUSE : alte-là ! j'abjure l'épigramme.
Ne peux-tu donc m'inspirer d'autres chants ?
Comme un forçat j'ai languï sur ma rame :
Qu'ai-je gagné ? la haine des méchans.

Si d'un pédant je peins le lourd mérite,
Damon se croit désigné dans mes vers.
Que je perflisse un rimeur hypocrite,
Cléon me lance un regard de travers.

D'un mot plaisant, si je force à se taire
Ces plats grimauds, toujours si contents d'eux ;
Qui vont traînant leur honte héréditaire,
Damis soutient qu'un sot & lui font deux.

Chantons plutôt la candeur, la science,
La modestie avec tous ses attraits ;
Et ces Messieurs, du moins en conscience,
Ne croiront plus qu'on fasse leurs portraits.

Par M. MASSON DE MORVILLIERS.

ÉPITRE A M. BLANCHARD,

Sur son Bateau volant.

MON cher Blanchard, je vous devine ;
Vous voleriez assurément,
Si vous espériez de l'argent,
Pour voir jouer votre machine.

Ce fait là me paroît tout clair,
 Mais comme en doute on le révoque,
 Répondez-moi sans équivoque:
 Là, volerez-vous... en plein air?
 La promesse est un peu hardie,
 Si vous prétendez la tenir;
 Sinon, l'on doit en convenir,
 Vous pousserez loin la comédie.
 Moi, je veux bien le supposer,
 Quoique ce ne soit pas trop sage;
 Je vous crois homme à tout oser,
 Et vous souhaite bon voyage.
 Petit papillon libertin,
 Allez, du Pérou, jusqu'à Rome,
 Avec vos ailes de moulin,
 Etendre l'empire de l'homme.
 Aux fiers condors (*) allez ravir
 De l'éther l'empire nocturne,
 Allez reconnoître à loisir
 Les planètes jusqu'à Saturne,
 Qu'un jour nous irons conquérir,
 Les plus turbulens Alexandres
 Déformais naîtront parmi nous,
 Pour ne plus manquer, grace à vous,
 De mondes à réduire en cendres.
 Mais non : je crois que par bonheur
 Vous êtes assez philosophe
 Pour ne point servir la fureur
 De brigands de pareille étoffe;
 Et sûrement votre bon cœur
 Sauvera d'une catastrophe
 De bonnes-gens qu'apparemment

(*) Oiseaux prodigieux du Pérou, les plus grands des volatiles. Si les Romains les eussent connus, jamais l'aigle n'eût été honoré du titre de roi des airs.

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dieu, de peur de quelque apostrophe,
 A logés au bord du néant.
 Cependant, je sens qu'on peut croire,
 Que, qui compte au premier bon vent,
 Voler au temple de mémoire,
 Se résoud difficilement
 A sacrifier tant de gloire.
 Eh bien! volez : mais par égards,
 Cosmopolite débonnaire,
 Ne servez que le dieu des arts,
 Et non le démon de la guerre.
 Comme on dit que dans l'univers
 Tous les jours s'éteint le génie,
 Et qu'on n'en met plus dans nos vers
 Qu'avec grande parcimonie,
 Prométhée auguste & nouveau,
 Au soleil prenez votre course;
 Puisque c'est-là qu'en est la source
 Rallumez-y notre flambeau.
 Avant de franchir l'atmosphère,
 Souvenez-vous bien en passant,
 Qu'il vous faudra subtilement
 Nous escamoter le tonnerre,
 Qui, tout en effrayant l'enfant,
 Donne des vapeurs à la mère.
 Alors beaucoup mieux que Franklin,
 Qui ne l'a vu que dans la nue,
 Quand il sera dans la cornue,
 Nous saurons ce qu'il est enfin.
 Sur-tout, rival des fils d'Eole,
 Pour mettre à fin ce beau roman,
 Vers la lune, sur ma parole,
 Prenez le plus rapide élan;
 Allez demander à Saint-Jean
 Qu'il vous remette votre fiole (*).

(*) Arioste, chant 34.

Les Astolpes , les Gullivers ,
Les Bergeracs (*) & leurs semblables ,
Quoiqu'ils aient parcouru les airs ,
Ne vous seront point comparables.

Mais si vos plans sont des travers ;
Si vous alliez de l'empirée ,
Tout au travers de l'univers ,
Tomber dans la plaine azurée :
Car enfin , il faut tout prévoir ;
Si quelque Sylphe , au cœur bien noir ,
Piqué de l'audace nouvelle ,
Doucement , pour vous faire cheoir ,
Venoit vous dévissier une aile :
Vous tomberiez . . . je ne fais où ,
Et cette gaité criminelle :

Jourroit à vous rompre le cou .
Visez-vous à l'honneur bizarre
D'aller boire le flot amer ,
Pour baptiser , nouvel Icare ,
De votre nom un coin de mer ?
Alors , avec ma façon franche ,
Je vous dirois : mon cher Blanchard ,
Ce desir vous vient un peu tard ;
Nous avons déjà la mer Blanche . . .

Sans doute , s'il n'est pas nouveau
De voir sur l'onde des nacelles ,
Au milieu des airs un bateau
Flattera nos jeunes cervelles .
Mais quand votre art réussiroit ,
Avons-nous si grand intérêt
Que chaque homme ait sa paire d'ailes ?
Quand tout amant seroit l'Amour ,
Quand tout filou seroit Mercure ,
Ne verrions-nous pas chaque jour ,

(**) Les hommes volans de Cyrano de Bergerac.

Malgré porte , malgré serrure,
 Pillier nos filles & notre or ?
 Tel qui des airs se verroit maître,
 Pour s'introduire auroit encor
 La cheminée & la fenêtre.

Ma foi ! s'il faut parler raison ,
 Mon féal , je commence à croire
 Qu'un tel projet n'est pas trop bon :
 Consultez la fable & l'histoire ,
 Votre art , si j'ai bonne mémoire ,
 A constamment porté guignon.
 Vous souvient-il de Pyrénée , (*)
 Et du magicien Simon , (**)
 Et du fou B***. (**)... Oh ! non :
 Je crains pour vous leur destinée.
 Prenez au moins , on le permet ,
 Pour traîner votre batelet ,
 Ou le pégaſe ou l'hyppogriffe ,
 Du bon Denis l'âne apocriſſe ,
 Ou la jument de Mahomet ,
 Car , remarquez bien , je vous prie ,
 Que , pour ce trajet hasardeux ,
 Il faut être bête ou génie ;
 Et le premier lot , je parie ,
 Ne ſeroit pas le pis des deux.
 Je vois votre argument frivole ;

(*) Il ſe caſſa la tête en volant après les muſes. *Aléam.* liv. 5.

(**) Il ſe caſſa les jambes en faiſant contre S. Pierre aſſaut de vol en préſence de Néron.

(***) Le comte de B***. , fou que tout Paris a connu. Il demeurait, ai-je appris dans la ſociété, il y a 30 à 40 ans ſur le quai des Théatins. Il ſe fit des aîles pour voler du haut de ſa maiſon aux Thuilleries : mais en traversant la rivière, il tomba dans un bateau où il ſe caſſa le bras.

Un peu de honte vous retient,
Et vous présumez qu'il convient
D'être esclave de sa parole.
Donnez moins à la gloriole ;
La vie est fort bonne à garder :
Voudriez-vous la hasarder
Pour une vaine cabriolet ?
En volant , soit dit entre nous ,
Vous tombez avec votre gloire ;
Restez , si vous voulez m'en croire ,
Et laissez-la tomber sans vous.

Par M. le comte RAIECKI.

A Mademoiselle A U R O R E.

A OLERON, le 1er. février 1783.

L'ON dit & répète toujours
Que vous faites , charmante Aurore ,
Par vos regards éclore
Les feux des plus beaux jours :
Comme tout se tient & circule ,
Bientôt Aurore , on le prédit ,
Sera le rendre crépuscule
Qui commence une heureuse nuit.

Par un abonné Espagnol.



A LA LAITIERE DE M. GREUZE,

Tableau original () du cabinet de M. * *.*

D'o u vient cette jeune laitiere ?
 Si j'en crois son air satisfait ,
 L'humidité de sa paupiere ,
 Le doux effort de son corset ,
 C'est au village de Cythere
 Que la petite a pris son lait.
 Heureux l'ami, sûr de lui plaire ,
 Qui vient avec elle de faire
 Le joli chemin qu'elle a fait !
 --- Repose-toi.... De ta figure
 Ranime le jeu languissant ;
 Le repos suit le mouvement ;
 C'est une loi de la nature.
 Si ta levre a plus de carmin ,
 Tes yeux ont bien moins d'étincelles ,
 Ta tête penche sur ton sein ,
 Tes genoux soutiennent ta main ,
 Et sur eux-mêmes tu chancelles.
 Un poids semble arrêter tes pas
 Dans une molle contenance :
 Mais tout nous dit que ce n'est pas
 Le fardeau de ton innocence.
 Des voluptés le souvenir
 Laisse à ta bouche leur sourire ;

(*) Ce tableau est un des plus voluptueux & des plus séduisants qui soient sortis de la main d'aucun peintre : du moins est-ce ainsi qu'en ont jugé tous ceux qui l'ont vu.

Sur ton front je me plais à lire
 La langueur qui suit ce plaisir
 Que ton abandon nous inspire.
 Pour la beauté qui te verra
 Si fatiguée & si jolie ,
 A la fois elle rougira
 De pudeur & de jalousie.

Par M. de CHOISY.

ANECDOTE SUR LE PORTRAIT DU ROI.

ON avoit peint Louis dans sa magnificence ,
 En long manteau royal , & le sceptre à la main.
 Frappé de l'appareil du jeune souverain ,
 Chacun admiroit en silence ;
 Mais , sous la majesté , voyant cet air humain ,
 Et ces traits , si touchans , qui font la ressemblance ,
 Un courtisan disoit : j'aurois trouvé meilleur ,
 Qu'au-lieu d'exprimer sa puissance ,
 Cette pompe , cette grandeur ,
 On eût rendu sa bienfaisance ,
 Mieux montré son ame & son cœur ,
 Et qu'on l'eût peint de préférence ,
 Entouré de ses bons amis.
 Y pensez-vous , répond Damis ?
 Ce seroit une extravagance ;
 Et si dans le tableau , le peintre les eût mis ,
 On y verroit toute la France.

Par M. GUYÉTAND.

LE PROCUREUR AFFAIRE

MESSIRE Harpon, ardent à chicaner,
 Se lamentoit de n'avoir point d'affaire :
 Un procureur veut toujours besogner.
 Foin de l'état de nos célibataires,
 Dit maître Harpon ! il me faut décliner
 Devant Hymen , prendre femme jolie ,
 Et ferai lors abondante moisson.
 Si fait le sire : il épouse un tendron
 Au doux regard , à la mine jolie.
 Depuis ce tems, quand à Messire Harpon,
 Quelque quidam des affaires s'enquête :
 Oh ! répond-il, demandez à Marton ;
 J'en ai , ma foi , bien pardeffus la tête.

*Par M. N***.*

LA PATIENCE A L'ÉPREUVE.

UN soir d'hiver , dieu fait comme il gèloit,
 Ivre & demi, Vincent cherchoit son gîte;
 Et le bon homme à qui le pied trembloit,
 Tomboit souvent , bien qu'il n'allât pas vite.
 Il tomba tant, qu'enfin il en fut las;
 Les F., les B., s'échappoient de sa bouche;
 En maudissant mille fois le verglas,
 Sur les cailloux le voilà qui se couche.
 A ses côtés, un sien ami passant,
 Le reconnoît, & lui dit avec zèle :
 Comment ! c'est toi ! que fais-tu là , Vincent ?
 -- Ce que je fais ? moi , j'attends qu'il dégele.

Par M. PONS DE VERDUN.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

A C A D É M I E F R A N Ç O I S E.

DANS son assemblée du 16 janvier de cette année, l'académie a décerné aux *Conversations d'Emilie*, ouvrage de Mde. d'Epinay, le prix annuel fondé par un citoyen anonyme, en faveur de l'ouvrage le plus utile à la société. Ce prix est une médaille d'or de la valeur de 1200 liv. le concours est ouvert dès-à-présent pour celui du même genre qu'elle adjugera au mois de janvier 1784.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

M U S É E de Paris.

Séance pour la rentrée le 21 novembre 1782.

Le musée a tenu cette séance dans les salles qu'il vient de faire arranger dans la rue Dau-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

phine , & dont la principale est construite entièrement à neuf. L'assemblée étoit brillante & nombreuse.

Le président (M. Court de Gebelin) l'ouvrit à 5 heures par un discours où il rendit compte de cet établissement , des causes honorables qui avoient obligé la société à changer de local , & à construire cette nouvelle salle , de l'activité & du zèle avec lequel chacun s'y étoit prêté ; il finit par quelques réflexions sur les avantages d'une société de cette nature , qui réunit toutes les branches des sciences & des beaux-arts , & dont on ne trouve des modèles nulle part , pas même chez les anciens.

M. Frincanot lut ensuite une dissertation sur l'agriculture & le commerce.

M. Pastoret , un morceau de poésie sur l'union qui doit régner entre la magistrature , la philosophie & les arts.

M. du Carlat , sur la géographie physique.

M. de Nogaret , le Sabre , conte en vers , sur un événement arrivé à Versailles.

M. le baron de Cloots , sur les Juifs considérés comme commerçans.

M. Pastoret , pour M. Béranger d'Orléans , poème sur le bonheur simple.

M. Lefevre de Villebrune , une dissertation contre la doctrine des stoïciens & du suicide.

M. l'abbé Cordier , vues du musée.

Dom Berthereau , anecdote orientale , sous l'empire des Abbassides.

M. Vielh , vers sur le retour du printemps.

M. Garnier , la fête de *Minerve* , en vers , accompagnée de chants.

M. Couafnen , sculpteur du roi , ayant fait apporter après ces lectures le buste du roi pour en faire présent au musée , le président dit un mot sur les avantages d'avoir sous les yeux les portraits des grands hommes , & sur-tout des princes qui ont fait le bonheur de leurs sujets , & qui sont la gloire de l'humanité ; il finit par des vœux pour la prospérité du monarque dont on venoit de recevoir le buste , qu'il eût la satisfaction de goûter pendant le plus long regne la gloire d'avoir donné à l'univers une paix sans laquelle ne peuvent prospérer les états , encore moins les sciences & les arts.

M. Girard de Lourmarin , secrétaire du roi , fit ensuite passer au président les vers suivans qui excitèrent un applaudissement universel , & dont on demanda la répétition.

Pere de ses sujets , roi juste , ferme & sage ,
Voulant toujours le bien , cherchant la vérité ,
Corrigeant les abus , détruisant l'esclavage ,
Restaurateur de l'ordre & de la liberté ,
LOUIS SEIZE sera surnommé , d'âge en âge ,
L'ami de la justice & de l'humanité .

Si les rois pouvoient être témoins de scenes aussi intéressantes , ils trouveroient bien plus léger le poids de leur auguste couronne.

On fit aussi présent de quelques ouvrages au musée , entre lesquels le président fit une mention honorable de l'histoire de la maison de *Beaumont* , par M. l'abbé Brizard , & de la nou-

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

velle traduction de l'Iliade en deux volumes ; par M. Marcadé I. des L. O., & par M. de Launay, M. D. R.

Après ces diverses lectures & annonces ; MM. les directeurs de la musique du musée ont exécuté une symphonie à grand orchestre.

MM. de la musique de M. le comte d'Albaret, accoutumés à intéresser le public, ont exécuté avec applaudissement les morceaux suivans :

M. Adrien a chanté le morceau d'*Iphigénie*, qui commence ainsi : *Au nom de la patrie*, musique de M. Gluck.

MM. le Jeune & freres Rousseau ont exécuté plusieurs airs variés en trio, de leur composition.

MM. le Jeune, Adrien & Rousseau aîné ont chanté le trio de *Félix*, ou l'Enfant-Trouvé.

M. Adrien a chanté un air Italien.

Mademoiselle le Bœuf, de l'académie royale de musique, a chanté l'air de la *Fausse-Magie*, qui commence par ces mots, *Comme un éclair*.

M. Neveu a exécuté plusieurs morceaux fort intéressants sur le forte-piano.

M. de Verd, de la musique de MONSIEUR, a exécuté un concerto de cor-de-chasse.

Tel est le détail de cette séance qui a duré plus de cinq heures : aussi le président crut devoir la terminer en témoignant au public, combien la société étoit sensible à son indulgence & à son attention soutenue.

SÉANCE du 16 janvier 1783.

M. Cailhava , président en exercice , a ouvert la séance par l'éloge de feu M. l'abbé de Reyrac , correspondant du musée.

M. Court de Gebelin , président honoraire perpétuel , a lu un second mémoire sur *la danse oblique des anciens* ; il a expliqué en particulier l'objet & l'origine orientale des trois modes de la musique grecque , appelés *lydien* , *dorien* & *phrygien* , faisant voir leurs rapports avec la danse oblique & avec les trois saisons de l'année égyptienne.

M. Vielh a donné la traduction en vers libres de la première élégie de *Tibulle*.

M. Beguiller , son introduction à l'*Histoire de la conquête des Gaules par Jules César*.

M. l'abbé de Cournand , un des secrétaires du musée , a lu un morceau sur *les abeilles* , & un autre sur *les Lapons* , tous deux en vers de quatre syllabes.

M. Pastoret , des *Réflexions sur le danger de l'éloquence au barreau*.

M. Vielh , un commencement de traduction en grands vers de *la Forêt de Windsor* , de Pope.

M. l'abbé Brizard , la suite de ses mémoires sur *Henri IV*.

M. le Changeux , diverses fables en vers.

M. l'abbé Cordier de Saint-Firmin , a annoncé , 1°. l'exposition par M. Couafnon , sculpteur du roi & associé libre du musée , du buste de M. le Noir , lieutenant-général de police , &

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

du buste de M. l'abbé Vogler , correspondant du musée ; 2°. le présent du buste de Santeuil , fait au musée par M. l'abbé Mulot , prieur de S. Victor & membre de la société.

Le concert a commencé ensuite par une symphonie de *Toeschi*.

Melle. le Bœuf a chanté un air italien.

M. Neveu a exécuté un trio de piano-forte de sa composition.

M. Ozi , de la musique de madame de Montesson , un concerto de basson.

Mademoiselle le Bœuf a chanté une seconde scène italienne.

M. Soler a exécuté un concerto de clarinette.

M. Murgeon a chanté une ariette italienne.

M. Miroir a exécuté sur le piano-forte , pour sa réception au musée.

Le concert a fini par l'ouverture d'*Iphigénie*.

Cette séance a été aussi nombreuse , aussi brillante & non moins applaudie que celle du 21 novembre. Si cette société continue à se perfectionner , elle deviendra aussi utile que célèbre.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

I I I.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

Le 22 décembre dernier , l'académie eut l'honneur de présenter au roi & à la famille royale le volume de ses mémoires pour 1779 , avec
les

les arts de la voilure & du layetier. Les académiciens reçus depuis un an, & qui furent présentés au roi en même tems, sont M. Monge, professeur royal d'hydrodynamique ; M. Coulomb, officier au corps royal du génie ; M. Mechain, astronome de la marine ; M. Buache, premier géographe du roi, & M. Barthès, premier médecin du duc d'Orléans.

M. l'abbé Rochon, de la même académie, eut aussi l'honneur de présenter au roi un recueil de mémoires de mécanique & de physique, en un volume in-8vo.

(*Journal encyclopédique.*)

I V.

SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris!

La société a élu au scrutin, dans sa séance tenue au Louvre le 29 novembre dernier, M. Tillet, chevalier de l'ordre du roi, de l'académie royale des sciences, &c., pour remplir la place vacante dans la classe d'affociés-libres, par la mort de M. Duhamel. Elle a élu, le même jour, pour remplir celle qui vaquoit par la mort de M. Gaubius, M. Van-Swinden, professeur de médecine à Groningue, lequel lui a été proposé par la société médicale de La-Haye, pour la représenter dans l'association qu'elle a contractée avec celle de Paris. S. Maj. a nommé M. Tillet & M. Van-Swinden, aux places vacantes.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

*ACADÉMIE des sciences , arts & belles-lettres de
Châlons-sur-Marne.*

L'académie propose pour sujet du prix qu'elle adjugera dans son assemblée publique du 25 août 1784, *les moyens de perfectionner l'éducation des colleges*. Les mémoires écrits en françois ou en latin seront envoyés francs de port à M. Sabathier, secrétaire-perpétuel de l'académie, avant le premier mars 1784.

(*Mercur de France.*)

V I.

ACADÉMIE royale des belles-lettres de la Rochelle.

Le prix que l'académie avoit proposé pour l'éloge d'Anne de Montmorenci, duc & pair, grand maître, connétable de France & premier ministre de François I & François II, fut adjugé dans sa séance du 26 juillet de l'année dernière, à deux discours composés par deux avocats de cette ville. L'*accessit* a été donné à madame de Château-Renault. C'est ainsi que M. de Seignette, secrétaire de l'académie, s'exprime sur l'ouvrage de cette dame. — » La digne
» émule des panégyristes de Montmorenci, à
» laquelle on pourroit appliquer ce que Virgile
» a dit de Pentésilée : — *Audetque viris concu-*
» *rere virgo*, a pris pour devise cette maxime

» de le Laboureur : *Quand on écrit l'histoire, il*
 » *faut dire la vérité.....* Nous devons publier
 » à sa gloire que son discours n'annonce pas
 » seulement un esprit cultivé & accoutumé à
 » réfléchir & à comparer ses idées, mais en-
 » core de la force & de la grandeur d'ame ;
 » elle s'est mise au-dessus de certains préjugés à
 » la mode qui auroient sans doute retenu la
 » plume de quelques-uns de nos écrivains phi-
 » losophes ; elle a eu le courage d'élever sa
 » voix en faveur de la vertu austère, des bons
 » principes & de la saine doctrine. A ces avan-
 » tages, elle réunit encore le mérite d'un style
 » simple & pur, beaucoup de pensées fines
 » & délicates, des morceaux également bien
 » vus & bien touchés, particulièrement celui
 » de nos guerres civiles. Mais sa péroration sur-
 » tout efface celle de ses rivaux ; elle est tout-
 » à-la-fois ingénieuse, éloquente & sublime,
 » pleine d'ame, d'intérêt & de sentiment (*).

(*Mercur de France.*)

V I I.

ACADÉMIE de Goettingen.

Dans l'assemblée de l'académie royale des sciences du 14 décembre, M. le professeur

(*) Cet éloge historique d'Anne de Montmorency, par madame Château-Regnault, se trouve à Paris chez M. Moutard, imprimeur-libraire de la Reine, de Madame, & de madame la comtesse d'Artois, rue des Mathurins, hôtel de Clugny, in-8vo. Prix 36 sols.

Meister lut un mémoire en réponse à la question : *Si l'origine des montagnes peut être expliquée par le changement de l'axe de la terre & les mouvemens des eaux qui s'en sont ensuivis.* Parmi les différentes hypothèses employées pour expliquer la constitution actuelle de la surface de notre globe, & particulièrement l'origine des montagnes, on ne doit pas la dernière place à l'hypothèse qui admet que l'axe de la terre a changé de situation, & par conséquent les eaux de place : hypothèse qui n'est pas néanmoins sans difficultés. Sur-tout M. de Luc en forme deux que M. Meister cherche à lever, quoiqu'enclin d'ailleurs à souscrire aux hypothèses de M. de Luc, appuyées de preuves & de vraisemblances, suivant lesquelles les principales inégalités de la surface de la terre résultent des volcans & des espaces engloutis.

On accorde que l'axe de la terre puisse changer de situation, & qu'il en puisse provenir des montagnes ; mais, d'un côté, où est la preuve que ce changement ait réellement eu lieu ? & de l'autre côté, auroit-il suffi pour produire d'aussi hautes montagnes ? M. Meister s'attache aujourd'hui à prouver seulement que le changement est réel, & il renvoie l'autre partie à une autre séance.

Il seroit injuste d'exiger des mémoires historiques d'un événement très-ancien, & qui a dû laisser peu de témoins, s'il a surpris subitement ; mais en supposant qu'il se soit opéré peu-à-peu, en ce cas l'axe de la terre a pu depuis des siècles se replacer dans l'état naturel

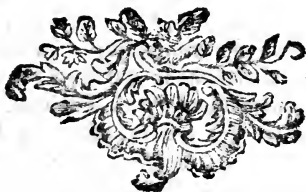
dont il seroit sorti par quelque accident ; & le genre-humain a eu le tems d'oublier sa catastrophe & de la ranger parmi les fables. Ce pendant il y a des observateurs qui soutiennent que ces changemens se sont continués presque jusqu'à notre âge , & que même ils se continuent encore. M. de Luc se montre opposé à cette opinion. Il paroît bien ne pas révoquer en doute les changemens survenus dans l'obliquité de l'écliptique ; mais cela n'appuie , selon lui , que l'hypothese des changemens survenus dans l'axe du mouvement diurne seulement. Il est donc en contradiction avec ceux qui prétendent avoir remarqué que les pôles ont aussi changé de place , & en même-tems les climats de latitude ; prétention qu'il dit n'être étayée d'aucune observation de différence dans la hauteur des eaux , & il tient à cet égard le silence des physiciens & des habitans de la terre pour plus décisif que l'affirmation contraire des astronomes. Suivant les loix du mouvement il se représente l'eau qui environne la surface du corps terrestre comme un morceau de globe elliptique autour du petit axe duquel se fait le mouvement journalier de la terre ; alors le corps dur doit s'élever en plusieurs endroits bien au-dessus de la surface des eaux , & en d'autres ne la pas atteindre.

Est-ce que chaque pays n'a pas ses traditions effroyables de déluges ? & les observations faites par les astronomes de petits changemens de l'axe de la terre sont-elles toujours à mépriser ? C'est ce que M. Meister s'occupe à

discuter dans la partie mathématique de son mémoire.

Dans la même assemblée M. Heyne a lu un mémoire qui lui a été envoyé par M. Hensler, médecin du roi de Danemarck & de la ville d'Altona, sur la maladie des femmes mentionnée dans Hérodote, & le *Κεδματα* d'Hippocrate. Le docteur Hensler travaille à une histoire critique de la maladie vénérienne qui a paru en Europe à la fin du 15^e. siècle. Il en prend occasion de remonter à une ancienne maladie pareille, dont il parcourt les symptômes & les accidens avec les lumières d'un savant qui connoît tous les médecins Grecs. Comme son ouvrage doit être publié dans peu de tems, nous nous contenterons de remarquer qu'il entend par cette maladie un flux opiniâtre des parties naturelles que les Scythes avoient gagné à la prise d'Ascalon par leurs débauches avec des femmes attachées au service du temple de Vénus. L'affoiblissement provenant de cet écoulement qui se communiquoit, & leur habitude d'être assis continuellement à cheval les efféminoit entièrement. Les fréquentes saignées au col augmentoient encore leur mollesse, en sorte qu'ilsomboient dans un tel égarement d'esprit qu'ils se croyoient des femmes. Il compare cette explication avec celle du premier volume des *Commentationes* de M. le conseiller Heyne. Le mot *Κεδμα* si mal entendu des nouveaux traducteurs d'Hippocrate, signifie, suivant M. Hensler, & au témoignage des anciens médecins & des passages d'Hippocrate, qu'il con-

fronte, un écoulement de quelque partie que ce soit, mais particulièrement des parties inférieures, & dans un sens étroit des ulcères des jointures de la hanche qu'on nommoit *bubones & inguina*, & enfin des écoulemens & ulcères des parties de la génération. M. Hensler conjecture que la maladie phénicienne dans Hippocrate est un ulcère de cette sorte qui a été mal traité; car Hippocrate ne paroît point avoir connu l'éléphantiasis à laquelle on la rapporte.



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

LE 14 janvier, on a donné la première représentation de la reprise d'*Atys*, paroles de Quinault, remis en musique par M: Piccini.

Cette représentation eut lieu avec un concours très-nombreux de spectateurs, attirés par la réputation du compositeur de la musique, & par les changemens qui avoient été annoncés. Ces changemens consistent dans les ballets qui tous ont été refaits; & dans le dénouement du poëme, changé dans une partie essentielle, puisqu'*Atys* & *Sangaride*, dont précédemment la mort terminoit la piece, sont actuellement rendus à la vie. On a applaudi les morceaux qui avoient été goûtés lors des premières représentations, mais singulièrement le sommeil d'*Atys*, plusieurs morceaux des rôles d'*Atys* & *Sangaride*, & celui de *Cybelle* presque en entier. Le défaut capital auquel les changemens ne paroissent pas avoir remédié, est le peu d'intérêt. On a paru révolté, comme aux premières représentations, de l'atrocité de

la vengeance de *Cybelle*, que tout le monde fait être surnommée la *Bonne Déesse*. Sa clémence, qui n'est pas amenée avec assez d'adresse ; ne produit pas l'effet que probablement on s'en étoit promis.

(*Journal de Paris.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

Le lundi 20 janvier , on a donné pour la première fois , le *Roi Léar*, tragédie en cinq actes , par M. Ducis.

Le théâtre anglois de M. de la Place , & la traduction de *Shakspéar*, par M. le Tourneur , ont pu donner à ceux de nos lecteurs qui ne connoissent point la langue angloise , & qui s'occupent des nouvelles de notre littérature , une idée de l'ouvrage qui a servi de modele à la nouvelle production dont M. Ducis vient d'enrichir notre théâtre. Nous desirerions néanmoins pouvoir donner ici l'analyse de la piece originale , pour la satisfaction de ceux de nos abonnés qui n'ont pas lu les ouvrages de M. de la Place & de M. le Tourneur ; mais les bornes de ces articles ne nous permettent pas de faire aujourd'hui la comparaison des deux tragédies , & nous la remettrons à un tems où les matieres moins abondantes nous laisseront l'espace nécessaire pour cet objet. Nous dirons seulement que si la tragédie de *Shakspéar* est étincelante de beautés sublimes , elle peut être en même-tems considérée comme un chef-d'œuvre d'inconduite & d'extravagance. M. Ducis

s'est emparé du fonds de la piece angloise, en a changé la marche, & en a disposé les situations à sa maniere. Il a pris à Shakespéar tout ce qu'il en pouvoit prendre de relatif aux conventions de notre scene, en lui faisant subir les modifications dont le sujet est susceptible, & dont les spectateurs François sont jaloux. Voici quelle est en substance la fable de M. Ducis.

Le roi Léar a marié deux de ses trois filles; & a partagé son royaume entre elles deux. Elmonde, la troisieme, calomniée par ses sœurs, n'a éprouvé de la part de son pere que des injustices & des chagrins; elle a même été contrainte à fuir. Les deux aînées n'ayant plus rien à attendre du roi, font éclater la plus noire ingratitude, l'accablent d'outrages, & le chassent enfin de son palais. Errant, fugitif, persécuté par ses remords, succombant sous le poids de l'infortune, le malheureux prince perd la raison. Il arrive dans un bois épais, où il est accueilli par un orage. C'est dans ce même bois qu'Elmonde a trouvé un asyle; c'est-là qu'elle retrouve son pere réduit à l'état le plus affreux, & qu'elle cherche à lui donner toutes les consolations dont elle est capable. *Quint*, ancien ministre de Léar, & son ami fidele, a deux fils, dont l'un est l'amant aimé d'Elmonde. Ces deux fils ont formé le projet de punir l'ingratitude des enfans de Léar, de les chasser du trône, & d'y rétablir ce prince infortuné. Ils sont assez heureux pour réussir dans leur projet; mais Léar remet la couronne à sa fille,

& consent qu'elle épouse celui des deux fils de Quint dont elle est aimée, & qui a le plus contribué à sa vengeance.

On a reproché à cet ouvrage de n'être pas clair dans son exposition, d'être trop compliqué dans sa marche, & d'être forcé dans son dénouement. Nous osons assurer que ces trois reproches sont fondés; néanmoins nous affirmerons aussi que cette nouvelle production de M. Ducis mérite tout le succès dont elle jouit: parce qu'elle porte avec elle un intérêt très-puissant; que le tableau d'un pere & d'un roi, réduit à la plus affreuse misere, par l'ingratitude de ceux dont il a fait le bonheur, & secouru par ceux même qu'il a outragés, offre un spectacle très attachant, & fait pour parler à toutes les ames sensibles. Il y a d'ailleurs de l'adresse & du talent dans les moyens que l'auteur a employés pour annoblir la folie de Léar. Rien de plus difficile, à notre avis, que de saisir la nuance qui convient à un personnage tragique, tel que Léar, & d'intéresser pour un fou. M. Ducis a vaincu ces difficultés. Le moment où le roi paroît avoir oublié le rang qu'il a tenu, tous les événemens de sa vie, si ce n'est peut-être qu'il *fût pere*, est un moment déchirant. En un mot, on trouve dans la piece des morceaux de détail très-parhétiques, quelques-uns qui avoisinent le sublime, d'autres qui sont très-négligés, des vers durs, des inversions fatigantes pour l'oreille, de l'exaltation dans les idées, & presque par-tout une sensibilité profonde & entraînante. L'auteur a été

appelé à grands cris : il a paru , & a reçu en personne , les applaudissemens du public.

(*Mercur*e de France ; *Journal* de Paris.)

COMÉDIE ITALIENNE.

Le jeudi 22 novembre , on a donné la première représentation de la *Nouvelle Omphale* , comédie en trois actes & en prose , mêlée d'ariettes , paroles de M. de Beaunoir , musique de M. Floquet.

Presque tous nos lecteurs connoissent , sans doute , le conte de Sénecé , qui a pour titre : *Camille , ou la maniere de filer le parfait amour*. C'est ce conte agréable , quoiqu'un peu long , qui a fourni l'idée de la *Nouvelle - Omphale*. Dans le conte de Sénecé , la scène se passe au tems de Charlemagne ; le mari de Camille est jaloux ; un enchanteur lui fait présent d'une figure de cire blanche , dont la couleur doit se conserver pure si Camille est sage , & devenir noire si elle est infidelle.

Un étourdi qui se faisoit connoître ,
Par ses grands airs , pour homme éternel ,
Et qu'à la cour on nommoit petit-maitre ;
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé ,

gage tous ses biens contre le mari de Camille ; qu'il faudra plaire à celle-ci , & la rendre voyage. Il part du camp de Charlemagne , arrive , fait sa déclaration , se laisse enfermer dans une tour , sous l'espérance d'un rendez-vous , y est retenu & obligé de filer une quenouille pour

n'y pas mourir de faim. Après avoir été ainsi joué, bafoué & ruiné de tous ses biens, le fat est promené dans le camp de Charlemagne une quenouille au côté. Dans la comédie dont nous parlons, la scène est placée sous le regne de Henri IV. Il n'y a ni jalousie, ni figure de cire, ni enchanteur, & la punition du petit-maître n'est pas, à beaucoup près, aussi dure que dans le conte, puisqu'il revient de son erreur, fait l'aveu de ses torts, continue d'être l'ami de M. de Montandre, (c'est le nom du mari) & que Camille le nomme son chevalier. Tout ceci excepté, la marche de la comédie est à-peu-près celle du conte, & il est trop connu pour que nous entrions dans des détails plus étendus.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à l'auteur de cet ouvrage, c'est d'avoir cherché un sujet qui n'étoit réellement pas propre au théâtre, qui n'étoit susceptible que d'un très-petit intérêt, & dont le dénouement devoit être tout-à-la-fois brusqué & prévu par le spectateur. Un autre reproche assez grave, est celui qu'ont fait en général les gens du monde au but de cet ouvrage, qui en effet n'est point moral. On a vu avec peine sur la scène françoise un jeune fat arriver chez son ami & de son propre aveu, dans l'intention de séduire sa femme. Si les mœurs privées deviennent tous les jours plus mauvaises, au moins faut-il que les mœurs publiques soient bonnes, ou le paroissent. Au reste, le style de cette comédie est facile est naturel, quel-

quelquefois un peu négligé ; le dialogue est vrai ; vif & pressé : en un mot, on peut présumer qu'avec un sujet plus heureux l'auteur auroit eu un succès plus décidé. La musique fait honneur à M. Floquet ; quoique peut-être on puisse lui reprocher un ton trop uniforme. Quelques morceaux ont de l'esprit & de la grace. Les accompagnemens nous ont paru quelquefois un peu chargés ; mais ils sont d'un très-bon style , & annoncent un compositeur estimable. La *finale* du second acte a fait un plaisir universel , & nous la regardons en effet comme un excellent morceau de musique.

Jamais auteurs n'ont été demandés d'une manière plus bruyante ni avec plus d'opiniâtretés. Un acteur est enfin venu annoncer qu'on les avoit cherchés long-tems sans pouvoir les trouver.

Le vendredi 20 décembre , on a donné la première représentation d'*Anaximandre* , pièce en un acte & en vers.

Anaximandre aime Aspasia , sa pupille ; mais il rougit d'aimer , & cache soigneusement sa foiblesse. Il ne peut néanmoins la dissimuler à la sœur d'Aspasia , qui vient à bout de lui arracher son secret. Elle lui conseille de cesser d'être dur & brusque , s'il veut parvenir à plaire ; elle l'engage à acquérir des talens , même de ceux qu'on peut nommer frivoles , & lui fait prendre une leçon de danse. Anaximandre est surpris dans cette occupation par Aspasia , & son amour-propre en est humilié.

Cependant , un oracle a déclaré qu'Anaximandre ne plairoit à l'objet de sa tendresse qu'après avoir sacrifié aux Graces. Anaximandre obéit , & il en résulte dans toute sa personne un changement si extraordinaire , qu'Aspasie le méconnoît. Il profite de son erreur pour l'éprouver , & prend auprès d'elle le ton & le langage d'un nouvel adorateur. On peut juger de sa joie quand sa pupille lui répond qu'elle préféreroit Anaximandre à tous les amans qui pourroient lui offrir leurs hommages. Il tombe à ses genoux , se fait connoître , & l'épouse. La sœur d'Aspasie a aussi un amant qui devient son époux , du consentement d'Anaximandre.

L'auteur a pris quelques idées de ce petit ouvrage , dans une romance de M. François de Neuf-Château , qui porte le même titre , & que l'on trouve dans un des Almanachs des muses. C'est un essai dramatique très-heureux , & qui annonce un homme fait pour se distinguer. L'intérêt en est foible , mais la marche prouve de l'intelligence , de la connoissance du théâtre & de la justesse dans les idées. Le style a de la grace & de la facilité ; quelquefois il pèche par de la foiblesse , mais les râches en sont légères. L'auteur a été vivement demandé ; & le sieur Raymond est venu annoncer que l'auteur étoit absent. On a demandé son nom : c'est M. Andrieux , jeune homme de vingt-deux ans.

Le jeudi 9 janvier , on a donné , pour la première fois , *Isabelle & Fernand* , ou l'*Alcade*

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Zalaméa, comédie mêlée d'ariettes, en trois actes & en vers, musique de M. Champein.

Isabelle, fille d'un riche fermier, est aimée du jeune Fernand ; mais elle a le malheur d'inspirer de l'amour à un jeune officier, qui, après avoir fait éclater d'abord des sentimens honnêtes, finit par se déterminer à faire enlever Isabelle, au moment même où le pere de la jeune personne vient d'être nommé alcade. Fernand arrache sa maîtresse des mains du ravisseur, qui est arrêté & conduit devant l'alcade. Là, il propose de réparer, en épousant Isabelle, le tort qu'il a fait à son honneur. Ce moyen de conciliation désespère Isabelle & Fernand, qui se voient sur le point d'être punis de la faute d'un imprudent. Néanmoins, comme l'honneur de la fille du fermier n'a point été compromis publiquement, le pere se laisse fléchir, couronne les vœux des jeunes amans, & pardonne même au ravisseur, en faveur de son repentir. Nous n'avons point parlé d'un jeune fils du fermier qui vient d'embrasser l'état militaire, dont le rôle n'est pas dénué d'une espece d'intérêt, & qui jette quelquefois de la gaieté dans l'ouvrage ; non plus que d'un vieil officier-général, dont le personnage pouvoit être plus intéressant & plus utile à l'action. Il y a encore d'autres rôles qui ne sont pas assez importans pour que nous en parlions, si nous en exceptons toutefois celui de Clairette, qui devient très-agréable par la maniere dont Mme. Dugazon le joue & le chante.

Cet ouvrage est imité de l'espagnol de *Calderone de la Barea*. L'original est intitulé : *le Viol Puni*. Il en a été fait plusieurs imitations françoises ; une seule mérite d'être citée. Nous en allons parler , quand nous aurons dit quelque chose de celle dont nous venons de donner l'analyse.

Un sujet tel que celui-ci ne devoit point être traité dans un ouvrage lyrique. Les sacrifices que le poëte est obligé de faire au musicien , afin de ne point donner aux scenes trop d'étendue , le privent d'une partie des développemens qu'exigent les sujets d'une certaine importance , & toutes les ressources , tout le génie d'un musicien ne pourront jamais suppléer à ces détails heureux , par lesquels l'écrivain philosophe déploie , sous les yeux du spectateur , la connoissance qu'il a acquise des passions & des regles de son art. C'est vraisemblablement à cette cause qu'il faut attribuer le peu d'intérêt que l'on a trouvé dans *Isabelle & Fernand* , malgré les idées fraîches , les jolis détails qui s'y rencontrent , & qui annoncent que l'auteur est un homme d'esprit. M. Collot d'Herbois a traité ce sujet tout différemment , & s'est quelquefois écarté de l'auteur Espagnol , afin de ne point révolter les spectateurs François par des mœurs qui leur sont étrangères , & par des tableaux trop révoltans. Dans tout le reste , il a imité *Calderone* , & l'on peut assurer qu'il l'a souvent embelli. Il a , comme l'auteur d'*Isabelle* , changé le viol en un enlèvement ; mais il a fait du ravisseur un amant

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

aimé de sa fille de *Crespo* ; il a donné un grand caractère à ce fermier devenu alcade ; il a fondu le personnage de don Lope dans des nuances successives de brusquerie , de bonhomie , de loyauté & de comique. Le moment où le ravisseur est sur le point d'être puni suivant la rigueur des loix , & où don Lope , jaloux des prérogatives de son état , ordonne à ses soldats de faire main-basse sur les paysans qui vont exécuter les ordres de l'alcade , est un des plus beaux que nous connoissons au théâtre. L'aveu que vient faire Isabelle , de son amour pour don Louis , afin de l'arracher à la mort , couronne très-heureusement le tableau qui le précède , & amène le dénouement avec autant d'intérêt que de vérité. Cet ouvrage , qui est représenté avec succès sur les théâtres de province , porte pour titre : *le Paysan Magistrat*. Il pourroit obtenir le même succès à Paris , sur-tout si l'auteur en retranchoit quelques plaisanteries un peu basses , soignoit davantage son style , & faisoit disparaître quelques longueurs capables d'en diminuer l'intérêt.

La musique d'Isabelle & Fernand est de M. Champein. On peut reprocher à ce jeune compositeur de travailler trop vite , & d'abuser de sa facilité. On remarque dans ses compositions des réminiscences fréquentes , de la négligence , des répétitions de traits & de motifs. On voit encore qu'il ne se donne pas toujours le tems de réfléchir sur les moyens qu'il adopte. Par exemple , le fils de l'alcade est représenté

par Mlle. Dufayel , & l'air que chante ce jeune homme , pour exprimer l'amour qu'il a pour l'état qu'il vient d'embrasser , est accompagné par des timbales , des trompettes , avec un fracas d'orchestre assourdissant. Certainement si M. Champein avoit fait un peu d'attention à la nature de l'organe qui devoit servir d'instrument à cet air , il n'auroit pas fait usage d'un accompagnement aussi bruyant. Nous pourrions porter plus loin nos observations sur la musique de cet ouvrage , mais nous nous en abstiendrons , parce que nous sommes très-éloignés de vouloir décourager M. Champein , & que l'intérêt que nous prenons à son talent est la seule cause de notre sévérité. Nous le prions d'en être persuadé. On a fort goûté la romance chantée au premier acte par Mme. Trial , & la chansonnette chantée au second par Mme. Dugazon. Quelques autres morceaux ont été aussi fort applaudis ; mais nous n'en sommes pas moins autorisés à croire que si M. Champein veut obtenir des succès durables , il faut qu'il approfondisse davantage ses motifs , qu'il en varie les différentes expressions avec soin , & qu'il s'occupe , non pas de faire beaucoup , mais de bien faire.

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Ce précepte ne regarde pas moins les musiciens que les poètes.

(*Mercur* de France ; *Journal* de Paris.)

HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*ARTICLE très-intéressant pour les alchymistes ;
extrait de l'Universal magazine.*

LES recherches alchymiques sont regardées depuis long-tems comme des visions ridicules. Il paroît cependant que la pierre philosophale n'est point une chimere ; & on doit au moins suspendre son jugement après avoir lu la brochure qui vient d'être publiée sous ce titre : *Relation de plusieurs expériences faites sur le mercure , l'argent & l'or , à Guilford , en mai 1782 , dans le laboratoire de James Price , M. D. F. R. S.* Ces expériences faites en présence des témoins les plus respectables , levent tous les doutes sur cet objet. Le docteur Price ne s'attribue point ici le mérite de la découverte , puisqu'il assure que Raimond Lulle & Jean-Baptiste Porta avoient ce rare secret. Nous ajouterons seulement que nous présentons l'article

suivant à nos lecteurs , comme un fait plus curieux qu'utile ; car le docteur Price nous apprend dans son introduction , que la matiere qui opere ce changement extraordinaire des métaux lui a coûté tout l'or & l'argent qu'elle a produit ; qu'il ne pourroit s'en procurer d'autre que par un procédé également long , ennuyeux & pénible ; qu'il a d'ailleurs éprouvé récemment que ce travail a des effets si pernicious pour la santé , qu'il n'est pas tenté de l'entreprendre de nouveau. «

» A la premiere de ces expériences , furent présens le révérend M. Anderson , ecclésiastique résidant près de Guilford , très-versé dans la philosophie expérimentale , & sur-tout dans ses branches chymiques ; le capitaine François Grose , connu avantageusement par son goût pour l'antiquité , par ses recherches & par ses ouvrages ; M. Russel , un magistrat du lieu familiarisé par ses fonctions avec tout ce qui regarde les métaux précieux , & instruit de tous les procédés employés par les artistes pour en assurer la valeur dans le commerce , & l'enseigne D. Grose. Tous les ingrédiens & tous les instrumens employés dans l'expérience , à l'exception de la poudre de projection , furent fournis & apportés par ces messieurs. Le principal ingrédient fut une demi-once de mercure , achetée par le capitaine Grose , chez un apothicaire de la ville ; elle fut mise dans un petit creuset de Hesse fourni par M. Russel , sur un flux dont les matieres avoient été apportées & examinées par la compagnie , qui fit

préalablement l'inspection du mortier dans lequel elles furent broyées. Avant que le creuset fût placé sur le feu, un demi-grain d'une certaine poudre, de couleur d'un rouge foncé, fourni par l'auteur, fut soigneusement pesé par M. Ruffel, & ajouté aux autres ingrédiens par M. Anderson. «

» La première circonstance remarquable & en effet merveilleuse, fut qu'un quart-d'heure après qu'on eut jetté ce demi-grain de poudre, & qu'on eut placé le creuset sur le feu, la compagnie observa que quoique le creuset fût devenu rouge, le mercure ne montra aucun signe d'évaporation, ni même d'ébullition. Le feu ayant été élevé à un très-haut degré, une baguette de fer fut plongée dans la matière contenue dans le creuset, & les scories qui adhèrent à la pointe, en ayant été détachées & montrées à la compagnie, furent trouvées être remplies de petits globules d'un métal blanchâtre, que l'auteur fit observer ne pouvoir être du mercure, qui avoit évidemment été fixé dans cette forte chaleur, mais devoir être une substance intermédiaire entre le mercure & un métal plus parfait. M. Ruffel jeta alors dans le creuset une petite quantité de borax qu'il avoit apporté. La matière fut conservée dans un violent feu rouge & blanc, pendant environ un quart-d'heure. Le creuset ayant été ensuite retiré, refroidi & rompu, on trouva au fond un globule de métal jaune qui, réuni à de plus petits globules détachés des scories, fut mis dans une balance exacte ;

& pesé soigneusement, il donna le poids juste de 10 grains. Ce métal fut, en présence de la compagnie, mis dans une bouteille qui fut bouchée & scellée du sceau de M. Anderson, pour être soumis à un examen ultérieur, quoique tous ceux qui étoient présens fussent déjà persuadés que c'étoit de l'or. «

« Le sceau ayant été reconnu & levé le lendemain matin en présence des mêmes témoins auxquels s'étoit joint le capitaine Austen, le gros globule fut pesé hydrostatiquement, & sa gravité spécifique, comparée à celle de l'eau, fut estimée à-peu-près de 20 à 1. Ce même globule qui pesoit 9 grains un quart, fut alors battu & réduit en lame plate. M. Russel qui l'examina à la manière dont les artistes vérifient les métaux destinés au commerce, déclara que c'étoit de l'or aussi bon que le grain d'or des raffineurs, & qu'il acheteroit tout or semblable à celui qu'il venoit d'examiner au plus haut prix exigé pour l'or le plus pur. La moitié de cette plaque ayant été envoyée au docteur Higgius, il en a, dans sa réponse à l'auteur, certifié la pureté. D'autres essais furent faits avec l'autre moitié. Ayant été dissoute dans de l'eau régale, une partie de la solution donna avec l'alkali volatil un précipité qui fut trouvé être de l'or fulminant. Une autre partie étant mêlée avec de l'étain, donna une couleur cramoisie, de laquelle, avec une cuisson convenable, on forma le pourpre de Cassius. Une troisième portion mêlée avec de l'æther vitriolique, lui fit prendre la couleur jaune que

donnent les solutions de l'or , & par l'évaporation offrit de légères rayures pourprées , qui parurent en divers endroits sur le jaune. Enfin le titre de ce métal à la qualité de véritable or , ne parut pas pouvoir être contesté. «

» Dans la seconde & la troisième expériences faites l'une & l'autre avec le plus grand soin & toutes les précautions pour éviter jusqu'au soupçon de la possibilité d'être trompé , on produisit un métal blanc par la projection sur le mercure , d'une petite quantité de poudre blanche fournie par l'auteur. La fixation du mercure ne fut pas moins remarquable ; lorsque le creuset eut rougi au feu , toute la compagnie vit ce fluide immobile au fond , sans bouillir ni fumer. Ce phénomène fut observé dans la seconde expérience ; il arriva dans la troisième , que par quelque délai accidentel , le mercure avoit commencé à bouillir ; mais l'ébullition cessa aussi-tôt qu'on eut jeté dessus la poudre blanche , & elle ne reparut plus , même quand le creuset & le mercure eurent acquis la plus grande chaleur. «

» L'argent produit dans ces deux expériences , fut tellement perfectionné dans les deux suivantes , la quatrième & la cinquième , ou transmué par la jonction d'une très-petite quantité de poudre rouge qui y fut jetée pendant qu'il étoit en fusion , qu'il fut trouvé par l'essai qu'en firent MM. Pratt & Dean , essayeurs-jurés à Cheapside , contenir de l'or de la plus grande pureté dans la proportion du huitième de son poids. «

La 6e. expérience fut faite le 15 mai dernier, en présence de sir Philippe Norton Clarke, du docteur Anderson, du capitaine Grose, du docteur Spence, de l'enseigne Grose & de M. Hallamby ; elle fut répétée plusieurs fois devant M. Anderson, le docteur Spence & l'enseigne Grose. Une personne de la compagnie prit deux onces de mercure dans un vase placé dans le laboratoire, & contenant environ douze livres de ce métal fluide, destiné à diverses expériences. Ces deux onces furent mêlées dans un mortier avec une goutte ou deux d'éther vitriolique. Sur ce mercure, qui étoit très-brillant & d'une fluidité remarquable, on mit à peine un grain de poudre blanche avec laquelle on le broya pendant environ 3 minutes. En penchant ensuite le mortier comme pour en verser le mercure, & en le remettant dans son assiette, il fut observé que ce fluide avoit acquis une telle densité, qu'il ne couloit qu'avec peine, & même point du tout ; il sembloit faire masse. Ayant été passé à travers une étoffe, il resta un amalgame d'une consistance solide, & de laquelle, en la plaçant sur un charbon de bois, on chassa le mercure qui n'avoit point été fixé, à l'aide de la flamme d'une lampe dirigée par un chalumeau. Il resta alors un morceau du beau métal blanc, que tous les essais prouverent être de l'argent. Son poids est de 18 grains. Mais comme il étoit resté beaucoup de ce métal dans le mercure déjà passé, on l'en sépara, & on en trouva encore 11 grains, qui joints aux 18 en formerent 29 d'argent

obtenu des deux onces de mercure ; l'accroissement en proportion de la poudre , étoit de 28 à 1.

» La septieme & la huitieme expériences furent faites en présence des lords Onslow , King & Palmerstone , sir Robert Barker , sir N. Clarke , baronnets ; MM. O Manning , Anderson , Pollen , Robinson , Clerks , le docteur Spence , Will-Mann Godschal , Will-Smith , Will Godschal junior , écuyers , MM. Gregory & Russel. Nous passerons la septieme expérience , dans laquelle la poudre blanche de l'auteur fut employée & produisit quarante fois son poids en argent , en en jettant un seul grain sur du mercure tiré , comme dans le précédent essai , du vase placé dans le laboratoire. Nous exposerons seulement ici les particularités les plus essentielles de la huitieme expérience , dans laquelle l'auteur employa sa poudre rouge , & qui fut faite le 25 mai dernier. Il faut observer que dans cette occasion , comme dans les précédentes , la compagnie prit toutes les précautions pour n'être point trompée , & que M. Price avoit exigé lui-même toute son attention à cet égard. «

» Un flux composé de charbon de bois & de borax fut mis dans un petit creuset anglois ; & dans un petit creux pratiqué par l'impression du doigt , au milieu de ce flux , on mit une demi-once de mercure , qui fut pesée par un des assistans. Un demi-grain de la poudre rouge de l'auteur y fut jeté par le lord Palmerstone. Le creuset ayant été couvert d'un couvercle

pris, comme le creuset, parmi un grand nombre d'autres, fut placé sur le feu & entouré de charbons allumés. Quand le creuset eut acquis une chaleur rouge, le couvercle fut retiré; le mercure fut vu dans un état tranquille sans fumer ni bouillir, & il continua dans cet état quand il fut lui-même complètement embrasé. Le couvercle ayant été replacé, le feu fut graduellement augmenté & porté au plus haut degré. Le creuset resta à ce feu blanc pendant trente minutes; il fut alors retiré, refroidi & rompu. On trouva au fond un globule de métal que le coup fit tomber, & qui fut trouvé remplir exactement le creux fait au flux qui étoit vitrifié. Plusieurs autres petits globules étoient répandus parmi les scories attachées aux côtés du creuset. On en distribua des fragmens aux personnes présentes qui les demandèrent. Le plus gros globule dont on a parlé, & qui étoit au fond du creuset, ainsi que l'argent produit dans l'expérience précédente par la projection de la poudre blanche, fut mis entre les mains des essayeurs, qui certifierent que l'un étoit de l'or & l'autre de l'argent parfaitement purs. «

» Un court détail de deux expériences semblables faites le mardi suivant 28 mai, sur une plus grosse masse, & devant quelques-uns des mêmes témoins, termine cette singulière & curieuse relation. «

» Douze grains de poudre blanche, observe l'auteur en finissant, ont produit sur 30 onces de mercure, au-delà d'une once & un quart ou 600 grains de métal blanc fixe, ou d'argent,

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

comme l'essai l'a démontré, ce qui est en proportion de 50 à 1. Et deux grains de poudre rouge sur une once de mercure, ont produit deux dragmes ou 120 grains de métal teint & fixe ou d'or, c'est-à-dire, soixante fois le propre poids de la poudre. «

» Ces dernières portions d'or & d'argent, ajoute l'auteur, aussi-bien qu'une partie du produit des premières expériences, ont été présentées au roi, qui a bien voulu donner des témoignages de son approbation. «

» Telle est la substance du procès-verbal des expériences produites par l'auteur, pour démontrer la certitude de la transmutation du mercure en or & en argent, & de la transmutation de ce dernier en or, par l'addition d'une très-petite quantité d'une poudre inconnue. Cette découverte chymique est sans doute intéressante & curieuse ; mais la manière dont l'auteur y est arrivé, mourra probablement avec lui, puisqu'il n'a pas jugé à propos de la communiquer à ses lecteurs. «

Observations.

Les noms & les qualités des témoins, les circonstances des phénomènes décrits avec précision, la dégradation du mercure, ou si on l'aime mieux, la réduction de ses parties les plus métalliques en or, ou en argent, nous semble devoir arrêter un instant l'attention des savans qui cultivent la chymie métallurgique. Nous pensons qu'ils distingueront le récit de cette transmutation, d'avec celle qui fut faite à Prague en 1648, par l'empereur Ferdinand III, ainsi que celle de six millions d'or que Raimond Lulle fit à la tour de

Londres, pour Edouard, roi d'Angleterre. A l'occasion de ces faits, nous observerons qu'avant Staahl, les chymistes attribuoient au soufre tous les phénomènes que présentent les travaux de la métallurgie; ce grand homme se saisit de cette substance, la décomposa, en fit une analyse exacte, & recomposa le soufre avec toutes sortes de matières. Malgré la révolution & les changemens qu'a occasionnés le génie chymique de Staahl, ses successeurs étoient bien éloignés de soupçonner (avant la découverte de M. Cheel) que l'acide de ce même soufre, en se modifiant avec la terre animale, produiroit une matière qui s'enflamme par le seul contact de l'air, & qui est capable de produire des effets aussi incendiaires que ceux que l'histoire nous raconte du feu grégeois. Tout le monde a entendu parler de la fameuse coupe d'émeraude que possède la république de Gênes; M. de la Condamine a observé que ce précieux vase étoit parsemé de petites bulles; cependant la grandeur énorme de cette coupe, qui a plus de 14 pouces de diamètre, son origine, les bulles observées par l'illustre la Condamine, ont été, pour les savans de tous les pays, & auroient vraisemblablement été pour long-tems un problème inexplicable, si M. Croharé, chymiste de Mgr. le comte d'Artois, en fondant les émeraudes, n'en avoit donné la solution. Ces exemples, ainsi que beaucoup d'autres que nous aurions pu rapporter, doivent nous engager, comme l'a observé l'auteur de l'*Universal-Magazine*, à suspendre notre jugement sur les faits extraordinaires, opérés, soit par la nature, soit par le génie des hommes (*).

(*Mercur de France.*)

(*) Nous ne doutons pas que ces expériences n'enga-

EXTRAIT d'un mémoire sur les extraits de réglisse, lu à la séance publique du college de pharmacie, de l'année 1782 ; par M. DE LA PLANCHE.

Après avoir rappelé les inconvéniens qui résultent de l'usage journalier que l'on fait des médicamens préparés dans le commerce, M. de la Planche en fait une application particulière à l'extrait de réglisse, improprement appelé *suc* ou *jus de réglisse*. Il fait ensuite une courte description de la racine d'où l'on tire cet extrait, & des qualités qu'elle doit avoir pour être choisie.

» Quand on veut, dit-il, obtenir un bon
 » extrait de réglisse, on prend la racine sèche,
 » on la ratisse, autant pour la nettoyer de la
 » poussière qui la salit, que pour la dépouiller
 » de sa pellicule grise qui donne à l'eau une
 » teinture orangée-foncée, & qui ne contient
 » qu'un corps extracto-résineux non sucré. «

» On épuise cette racine par l'eau bouillan-

gent bien des curieux à parcourir la bibliothèque alchimique ; nous leur indiquerons en passant un ouvrage récent dans ce genre : *Discours philosophique sur les trois principes, animal, végétal & minéral, ou la clef du sanctuaire philosophique*, par Sabine Stuart de Chevalier. A Paris, chez Quillau l'aîné, rue Christine, au magasin littéraire par abonnement. 2 vol. in-12. prix 6 liv. broché, au lieu de 12 qu'ils se sont vendus d'abord.

» te, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de goût. On
» filtre la liqueur, on la fait évaporer au bain-
» marie dans un vaisseau d'étain ou d'argent,
» jusqu'à consistance d'extrait bien cuit. «

Cet exposé simple est suivi de réflexions très-judicieuses, & qui annoncent le praticien consommé sur l'état des menstrues que l'on doit employer pour faire les extraits; sur le degré de chaleur convenable relativement à la dureté, soit réelle, soit apparente du corps dont on veut retirer les parties extractives; sur la manière de perfectionner un extrait par la filtration, par une évaporation lente & bien ménagée, afin de ne point communiquer au produit de l'opération un goût d'empireume; sur la consistance des extraits, &c. ce qui établit une grande différence entre les extraits préparés en grand, & ceux pour lesquels des pharmaciens instruits apportent toutes les précautions requises.

» L'extrait de réglisse, fait avec soin, est
» brun, d'une saveur agréable & sucrée; il a
» un certain goût piquant, mais qui ne prend
» point à la gorge, & n'a aucune âcreté. «

» Il se dissout entièrement dans l'eau; étendu
» sur du papier blanc, il y laisse une belle
» teinte jaunâtre; mêlé avec l'esprit de vitriol;
» il prend une couleur orangée, & il exhale
» une odeur légère, fugace & très-sensible d'es-
» prit de sel. Il communique à l'eau-forte une
» belle teinte rouge; mêlé, par la trituration,
» avec l'alkali fixe, il laisse échapper une
» odeur d'alkali volatil bien distincte, & même

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» plus sensible que ne l'est celle d'esprit de sel
» dégagé par l'acide vitriolique. «

» Pour juger de la différence qui se ren-
» contre entre un extrait de réglisse bien pré-
» paré & possédant les qualités que nous ve-
» nons d'annoncer, & celui que l'on tire du
» commerce, il ne faut que jeter les yeux
» sur les détails suivans. «

» En Espagne, où la réglisse croît abondam-
» ment, on se sert de racines qui ne sont ni
» nettoyées, ni mondées; on emploie une cha-
» leur considérable & capable de dénaturer les
» principes de la plante, non-seulement par
» une trop forte ébullition, mais encore par
» la longueur du tems que l'on met à réduire
» la liqueur en consistance d'extrait, le goût
» d'empireume ne manque point de s'y com-
» muniquer. «

» La couleur noire de cet extrait, la teinte
» couleur de suie qu'il laisse sur le papier, les
» grains noirs qu'on y rencontre, ceux qu'il
» dépose au fond de l'eau dans laquelle on
» l'a dissous, annoncent qu'il est très-voisin de
» l'état d'extrait brûlé. «

» Si l'on coupe des tranches de cette prépa-
» ration on y apperçoit, même à l'œil, des
» raclures de cuivre rouge qui ont été déra-
» chées des vaisseaux dans lequel on l'a faite,
» par les spatules de fer qui servent à la re-
» muer. «

» Ces portions de cuivre en très-grand nom-
» bre, des débris de feuilles, de paille, des
» grains sablonneux laissent au fond de la dis-

» solution dans l'eau un dépôt de près de deux
» onces par livre. «

» Si l'on filtre, & que l'on évapore la dis-
» solution, l'extrait qui en résulte, étendu sur
» une glace, & délayé avec un peu d'eau,
• laisse briller des parcelles de cuivre qui ont
» passé à travers le filtre, & qui restent unies
» à l'extrait. «

» L'acide vitriolique n'en dégage point d'es-
» prit de sel, & l'alcali fixe ne fait nullement
» appercevoir l'existence de l'alcali volatil ;
» mais l'une & l'autre de ces substances deve-
» loppent une odeur frappante d'empireume.
» Ainsi le sel ammoniac, dont ces deux réac-
» tifs démontrent évidemment la présence dans
» l'extrait de réglisse bien fait, n'existe plus
» dans celui du commerce. Ce sel, auquel est
» dû sans doute le léger piquant que nous avons
» observé être joint à la saveur sucrée, est
» un correctif naturel du goût fade attaché à
» cette saveur, & doit lui donner intérieure-
» ment une sorte de qualité fondante que nous
» laissons à la médecine le soin d'apprécier. «

M. de la Planche finit son mémoire par réfu-
ter l'objection que pourroient faire ceux qui pré-
tendent purifier l'extrait de réglisse du com-
merce. Il prouve que l'on peut tout au plus
masquer son goût âcre par le sucre & les aro-
mates, mais que rien ne peut lui enlever sa
qualité brûlée & empireumatique, ce qui le
rend très-échauffant, ni lui rendre le sel am-
moniac qui en est détruit, ni remédier enfin
aux particules cuivreuses qui passent même à

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

travers le filtre ; inconvenient très-dangereux ; & qui suffiroit lui seul pour faire conclure avec M. de la Planche , que l'on doit rejeter à jamais un médicament aussi infidele.

(*Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*)

III.

PRÉCIS des observations météorologiques faites à Bruxelles pendant l'année 1782 , par M. le baron DE POEDERLÉ.

L'année 1782 a été d'une température si singulièrement variable que les physiciens & les cultivateurs pourront me savoir quelque gré , peut-être , du précis que je vais en donner : les vicissitudes d'une année ont trop d'influence sur la végétation en général pour ne point intéresser toutes les parties de l'état par le plus ou le moins d'abondance qui peut en résulter dans les choses de première nécessité ; cette raison seule est donc plus que suffisante pour m'engager à ce précis météorologique , d'autant que je tâcherai d'y faire marcher ensemble l'observation du tems & celle de la végétation.

Cette année concouroit avec les années 1706 , 1725 , 1744 & 1763 , relativement à la période lunaire de 19 ans , & toutes ces années , dit le P. Cotte , sont marquées , dans les *Mémoires de l'Académie de Paris* , pour avoir été froides , humides & tardives ; j'ai remarqué , avec ce même savant , que la température froide qui a concouru avec la lune de février de cette année , a été la même en 1763 pendant la lune de janvier.

M O I S D E J A N V I E R .

La température de ce mois a été très-humide & douce : la liqueur du thermometre n'est descendue que quatre fois au-dessous du terme de la congélation; la végétation n'a point été interrompue pendant tout le mois, au point que mon jardinier m'a apporté des laitues qui avoient pommé en pleine terre où elles avoient été plantées pour passer l'hiver.

Les vents les plus dominants ont été le sud-ouest & l'ouest.

Les 2 & 23, le plus grand degré de chaleur de 8 degrés & demi de dilatation, & le 12, le plus grand degré de froid de 2 degrés de condensation : la différence a donc été de 10 degrés & demi, la chaleur moyenne de 4 degrés 3 dixiemes, & le froid moyen de 1 degré 1 dixieme.

Le 13, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 6 lignes 3 quarts; & le 29, la plus petite de 27 pouces 1 ligne & demie : la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 5 lignes 1 quart.

Il y a eu 20 jours où il est tombé de la pluie & 4 de la neige.

Les 3, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 16, 17, 18, 20, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 29 & 30, le tems a été des plus variables en pluie ou en neige & en vents très-violens.

Le 9, le vent a été impétueux du sud-ouest; le 20, de même, & toujours du même rumb, mais le 26 il a soufflé du sud-sud-ouest avec impétuosité & pluie continue jusqu'à 10 heures du matin; dès cette heure-là il a gagné insensiblement le nord par l'ouest, & l'ouragan est

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

devenu furieux par un vent de nord très-variable & très-froid : à 7 heures du soir , l'air étoit assez calme & le ciel beau.

Brouillard plus ou moins grand , durable ou répandu les 2 , 13 , 15 , 16 , 18 , 20 & 30.

* Les papiers publics nous ont annoncé le froid excessif de Pétersbourg , où le mercure descendit , dans la nuit du 6 au 7 de ce mois , jusqu'au 36^{me}. degré de condensation , au thermometre placé à la tour de l'église de la citadelle ; ce froid extraordinaire , qui succéda à la température chaude qui avoit régné jusqu'à la fin de décembre , produisit une épidémie , dont plus de 50 mille personnes furent attaquées à-la-fois depuis les premiers rangs jusqu'aux derniers ; cette maladie consistoit en un gros rhume , accompagné d'oppression de poitrine , de grands maux de tête & d'accès de fièvre catarrhale , elle n'étoit point dangereuse , & très-peu de personnes en moururent : ce rhume épidémique s'est répandu dans tout le nord de l'Europe , & s'est manifesté ici dans le mois de juin : nous en parlerons au précis météorologique du mois de juillet.

M O I S D E F É V R I E R .

La température de ce mois a été très-froide & assez sèche ; la liqueur du thermometre est descendue 23 fois au-dessous du terme de la congélation.

Les vents les plus dominans ont été le sud-ouest & l'est-nord-est.

Le 27 , le plus grand degré de chaleur de 9 degrés & demi ; & le 16 , le plus grand degré de froid de 10 degrés 3 quarts ; le 17 , le froid n'a été que d'un demi-degré moins fort : la

M A R S, 1783. 325

différence a donc été de 20 degrés 1 quart, la chaleur moyenne de 3 degrés 3 dixiemes, & le froid moyen de 4 degrés.

Le 17, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 5 lignes & demie, & le 5, la plus petite de 27 pouces 5 lignes 1 quart : la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce & 1 quart de ligne.

Il y a eu 4 jours où il est tombé de la pluie & 6 de la neige.

Les 1, 2, 4, 5, 6, 10, 11, 13, 15, 16, 17, 20, 21, 24 & 27, belles journées, mais froides : celles du 15, 16, 17 & 18 ont été d'un froid rigoureux. (Le P. Cotte a inféré le précis que je lui en ai envoyé dans le *Journal de physique* du mois d'octobre 1782, pag. 254 & 255.) Le 15, dès les 11 heures du matin, le ciel est devenu serein & le vent violent & des plus piquans de l'est-nord-est, le 16 & le 17 de même, quoique moins violent. A Paris le degré de froid a été observé au-delà de 10 degrés, & à Montmorenci, le P. Cotte m'a mandé de l'avoir observé le 17, de 11 degrés au thermometre au mercure, & de 10 degrés 7 dixiemes à celui à l'esprit-de-vin.

Les sept derniers jours du mois ont été assez variables, soit en vent violent, soit en pluie, & le 23 il a même été impétueux dans la soirée & dans la nuit.

Les 1, 14, 15, 18 & 28, il y a eu du brouillard, & le 19, il a été doux & très-grand.

* Le grand froid s'étoit fait ressentir à Copenhague dès le 8, & avoit continué jusqu'au 16, avec tant de violence que les postes furent forcées de faire usage de traîneaux, ce qui n'étoit pas arrivé depuis 1776 : le 19, il fut si extraordinaire, à Lisbonne, que de mémoire d'homme

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

on ne se souvenoit point d'en avoir eu un pareil ; & la neige si abondante que , dans quelques endroits , il en étoit tombé jusqu'à deux pieds ; on craignoit pour les orangers & pour les vignobles ; il tomba aussi beaucoup de neige à Constantinople.

M O I S D E M A R S .

La température de ce mois a été très-humide & très-froide : la liqueur du thermometre est descendue 9 fois au-dessous du terme de la congélation.

Les vents dominans ont été le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Le 30, le plus grand degré de chaleur de 12 degrés, & le 24, le plus grand degré de froid de 4 degrés : la différence a donc été de 16 degrés, la chaleur moyenne de 5 degrés 2 dixiemes, & le froid moyen de 1 degré 1 dixieme.

Le 1, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 lignes 1 quart, & le 22, la plus petite de 27 pouces : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 3 lignes 1 quart.

Il y a eu 13 jours de pluie & 9 de neige.

Le brouillard a été plus ou moins durable ou répandu les 1, 2, 3, 4, 6, 16, 17, 20, 21 & 22.

Le vent a toujours été très-froid, très-grand, violent & même impétueux.

Le 8, pluie vers le jour, de 8 à 11 heures du matin grêle ou grande neige, vent violent ; à 9 heures & demie éclair vif avec grand coup de tonnerre, l'explosion s'est faite au-dessus & au centre de la ville, dès les 2 heures du soir ; le reste de la journée a été très-pluvieux avec

vent impétueux, de 10 heures du soir jusqu'au 9, vers le jour l'ouragan a été furieux avec quelques grains de pluie & du sud-ouest à l'ouest, le tems a été assez beau de 10 heures du matin à 4 heures du soir dans la journée du 9, mais après il y a eu de violens grains de pluie & de vent; cet ouragan du 8 au 9 a duré 22 heures sur mer, & y a été furieux; les 13, 14 & 15, tempête furieuse dans la Manche, elle y a causé beaucoup de naufrages.

Dans la nuit du 11 au 12 vent impétueux par reprises, & dans la journée grains de pluie avec coups de vent très-violens, de même dans la nuit du 12 au 13 avec grains de pluie, de neige & de grêle qui ont duré pendant toute la journée du 13; même tems le 14.

Les journées des 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23 & 28, ont été extrêmement variables en grandes pluies & neiges avec vent plus ou moins violent.

Dans la nuit du 28 au 29 le vent a été impétueux avec pluie qui a duré, avec reprises; jusqu'à 1 heure du soir.

La journée du 31 a été pluvieuse, vers les 6 heures du soir orage mêlé de forte ondée de pluie & de grêle, de tonnerre & d'éclairs.

* Le 16, on mandoit du Nord, & notamment de Copenhague, que, depuis huit jours, il neigeoit & geloit, comme au plus fort de l'hiver: cette température s'est fait ressentir jusqu'ici, sur-tout lorsque le vent souffloit de l'est au nord.

** On n'a commencé que le 20 à voir des bouquets de violettes dans nos rues.

*** Le 25, j'ai vu de grandes volées de mouettes (que le vulgaire appelle improprement hirondelles de mer,) dans les prairies entre le côteau de Shcarbeck & la Senne; le gros tems

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sur mer & les inondations doivent être la cause qui les avoit amenées si avant dans les terres.

M O I S D' A V R I L.

La température de ce mois a été humide & très-froide.

Les vents dominans ont été le nord-est & l'est-nord-est.

Le 24, le plus grand degré de chaleur 17 degrés 3 quarts, & le 30, le plus grand degré de froid 1 quart de degré; la glace cependant a eu plus de deux lignes d'épaisseur : la différence a donc été de 18 degrés, & la chaleur moyenne de 7 degrés 8 dixièmes.

Le 30, la plus grande hauteur du baromètre de 28 pouces 1 ligne 3 quarts, & le 2, la plus petite de 26 pouces 9 lignes & demi : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 4 lignes 1 quart.

Il y a eu 11 jours de pluie & 3 de petit brouillard.

Le vent a été très-froid, pendant ce mois, & très-souvent grand ou violent.

Les 4, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 15 & 19 journées assez belles, mais froides : elles ont été belles & chaudes les 20 & 24; douces & belles les 21, 22, 23 & 25.

Journées grises & très-froides pour la saison les 26, 27, 28, 29 & 30.

Le 1, vers le midi le vent est devenu très-violent jusqu'à 3 heures, ensuite impétueux avec pluie jusqu'à 9 heures du soir, le baromètre à cette heure-là étoit à 26 pouces 11 lignes, mais pendant toute la nuit l'ouragan a été furieux avec pluie, aussi le 2, à 7 heures du matin le baromètre étoit-il à 26 pouces 9

lignes & demie : le P. Cotte l'a observé, ce même jour, à 5 heures du matin, à Montmorency à 26 pouces 8 lignes 3 douzièmes.

Le 7, à 5 heures du soir petite nuée d'orage du nord-est au sud-ouest avec tonnerre & éclairs & peu de pluie : le 11, sur les 6 heures du soir grand orage, à Vienne en Autriche, après une chaleur excessive, quoiqu'il eût gelé, ce même jour & la veille, assez fort, puisque plusieurs personnes étoient encore en pelisse dans les rues.

Les 11 & 15, gelée blanche, le 13 journée variable en grains de pluie, de grêle & de coups de vent violens, & le 16 journée pluvieuse & froide.

* J'ai vu, le 19, quelques hirondelles; le 20 j'ai entendu chanter la *fauvette à tête noire* pour la première fois : aucun oiseau, pour ainsi dire, ne chantoit encore vers la fin du mois, & la nature paroissoit aussi morte qu'au mois de février; le rossignol & le coucou s'étoient, cependant, fait entendre dans des endroits bien abrités; le 25 j'ai vu les premiers martinets noirs.

** La végétation languissoit, les abricots étoient perdus; les colfats n'ont commencé que vers le 20 à entrer en fleurs; on ne savoit semer les mars, &c.

M O I S D E M A I.

Du 13 au soir, jusqu'au 27 novembre au soir, les observations ont été faites, en ma terre de Saintes en Hainault, à quatre lieues sud-ouest de Bruxelles.

La température de ce mois a été froide & excessivement humide.

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les vents ont dominé du sud-ouest & de l'ouest-sud-ouest.

Le 28, le plus grand degré de chaleur 23 degré 1 quart, & le 1, le moindre de 1 degré 1 quart; la glace, ce jour-là, a été d'une ligne d'épaisseur: la différence a donc été de 22 degrés & la chaleur moyenne de 10 degrés 9 dixièmes.

Le 25, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 quarts de ligne, & le 17, la plus petite de 27 pouces 2 lignes, & demie: ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 10 lignes 1 quart.

Il y a eu 22 jours de pluie & 1 de neige.

Les 8, 9, 12, 13 & 20, journées assez belles & froides: mais celles des 3, 11, 14, & 28 ont été belles & chaudes.

Le 5, vent violent & froid, & dès les 4 heures du soir jusqu'au lendemain pluie assez forte.

Les 6, 7, 10, 15, 19, 22, 23, 25, 27, 29, 30 & 31, journées très-pluvieuses, variables, presque toujours froides avec vent violent.

Le 7, journée très-pluvieuse & aussi froide qu'au mois de février, il est même tombé de la neige fondue à 6 heures du matin.

Le 14, dans la soirée pluie & tonnerre de loin dans le sud & le sud-est du château; encore tonnerre de très-loin le 15 dans la soirée; le 16 journée assez froide & orageuse, des coups de vent violents ou impétueux avec tonnerre & pluie.

Le 17, journée pluvieuse par reprises avec vent impétueux & ouragan furieux jusqu'au 18, dont la journée a été assez variable.

Le 21, journée excessivement pluvieuse; le 24 vent impétueux avec grains de grosse pluie;

le 29 même vent & tonnerre de loin dans l'après-midi.

Les 1 & 3 fortes gelées à glaces.

Les 4 & 5 grande aurore-boréale, quoique le ciel fût couvert, le 5, il faisoit clair, comme si la lune eût été sur l'horizon.

* La végétation étoit retardée d'un mois sur l'année moyenne, & la verdure languissoit, les feuilles de la plupart des arbres avoient à peine la moitié de leur grandeur, les oiseaux chantoient peu & se taisoient quelquefois deux ou trois jours de suite, tant le tems étoit mauvais pour la saison.

M O I S D E J U I N .

La température de ce mois a été sèche & très-chaude à commencer du 9.

Les vents dominans ont été le sud-ouest & l'est-nord-est.

Le 18, le plus grand degré de chaleur de 27 degrés 1 quart, le 26 il a été de 27 degrés, & le 3, le moindre de 7 degrés 1 quart : la différence a donc été de 20 degrés, & la chaleur moyenne de 16 degrés 6 dixièmes.

Le 23, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 2 lignes & demie, & le 10, la plus petite de 27 pouces 5 lignes 3 quarts : ainsi la différence entre ces deux termes, a été de 8 lignes 3 quarts.

Il n'y a eu que 5 jours où il est tombé de la pluie.

Les 3, 4, 5, 7 & 8 assez belles journées, mais encore froides, le 7, il y a même eu une petite gelée blanche.

Il y a eu 19 très-belles journées fort chaudes, les 10, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19,

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 29 & 30 : la liqueur du thermometre est montée, ces jours-là, de 20 & demi, 21 & 3 quarts, 22 & demi, 23 & demi, 24 & 1 quart, 25 & 3 quarts, 26 & demi, 27, & 27 & 1 quart degrés ; la chaleur a été excessive & accablante les 18 & 26.

Du 15, au 19 le ciel a été très-serein, & la chaleur se tempéroit par le vent d'est-nord-est assez grand, de même du 21 au 26, mais le ciel moins serein.

Le tonnerre s'est fait entendre le 10, à différents intervalles ; le 11 entre midi & 1 heure & à 4 heures du soir, une ferme & deux maisons ont été brûlées par la foudre ce jour-là, à Hérine ; le 18, & cet orage, quoique peu considérable, a brûlé une ferme à Rebecq : les 19 & 20, mais de très-loin ; le 26 de loin, la nuée étoit d'un aspect effrayant, aussi l'orage a-t-il été furieux, avec une très-grosse grêle & des coups de tonnerre violens à Andenne entre Namur & Huy sur la Meuse.

Il y a eu de grands orages dans plusieurs endroits ; le 11, à Vienne en Autriche, le 10, dans le Senonois en France, le 18 à Londres, où la foudre est tombée en plusieurs endroits avec des accidens variés, &c.

Le vent a été quelquefois violent & même impétueux les 10 & 11, dans la nuit du 9 au 10 il y a eu ouragan dans l'océan, & la rade de Brest même en a souffert.

Les 7, 19, 20, 21, 25 & 27 brouillard sec, plus ou moins durable ou répandu quelquefois avec odeur de mer, semblable à celle qu'exhalent les brumes : ces brouillards qui sont très-souvent les agens nécessaires au développement de cette quantité de chenilles, dont le nombre semble augmenter par le mauvais air qu'ils appor-

tent, où par le bon qu'ils corrompent, ont diminué considérablement l'abondance de fruits qu'on espéroit avoir.

* La chaleur & la sécheresse avoient, en quinze jours, changé la campagne, la verdure & les jardins, mais toutes les productions y étoient retardées de plus d'un mois; la fenaison n'a commencé à se faire que vers la fin du mois, & les premiers colfats n'ont été coupés que dans les derniers jours.

M O I S D E J U I L L E T.

La température de ce mois a été très-chaude & sèche jusqu'au 27 inclusivement.

Les vents dominans ont été le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Les 16, 22 & 23; le plus grand degré de chaleur de 26 degrés & demi, & le 18, le moindre de 10 degrés: la différence a donc été de 16 degrés & demi, & la chaleur moyenne de 17 degrés 3 dixièmes.

Les 30 & 31, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 1 ligne 3 quarts, & le 29 la plus petite de 27 pouces 6 lignes & demi: ainsi la différence entre ces deux termes, a été de 7 lignes 1 quart.

Il y a eu 8 jours où il est tombé de la pluie.

26 belles journées, très-chaudes, les 13, 14, 15, 25, 26 & 27, la liqueur du thermometre est montée ces jours-là à 22 & 3 quarts, 23, 23 & demi, 24 & 1 quart, & 25 & 1 quart degrés; mais les 16, 22 & 23, le degré de chaleur a été de 26 degrés & demi, & le 24 de 26 degrés; aussi, ces quatre jours-là, la chaleur a été excessivement chaude.

Le 14, dans l'après-midi, nuées orageuses dans

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

le sud-est & dans l'ouest-nord-ouest ; le 16 ; dès les 9 heures du soir, grands éclairs, peu élevés sur l'horizon, dans le sud-sud-ouest (il s'est élevé en Picardie du 16 au 17 sur les 11 heures du soir, & du midi, un orage accompagné d'une grêle de la grosseur d'un œuf & du poids de deux onces, avec un vent furieux qui dévasta tout sur une étendue de six lieues de long sur deux de large.)

Le 27, mêmes éclairs à l'horizon & du sud à l'est.

Le tonnerre a grondé le 6 dans la soirée, de très-loin, & du sud à l'ouest ; le 7, à différens intervalles, mais toujours de fort loin dans le sud ; le 12 encore de très-loin entre 4 & 6 heures du soir & du sud-ouest au sud-est ; le 17 de loin, à 5 heures du matin & du sud à l'ouest ; le 23 de très-loin entre 6 & 8 heures du soir dans l'ouest ; le 24, aussi de très-loin vers les 2 heures du soir & dans le nord ; le 29, à différentes reprises & de loin dans l'ouest-nord-ouest, cette journée a été fort pluvieuse par pluies d'orage ; mais le 26, vers deux heures du matin, il s'est élevé un grand orage, du sud à l'est-nord-est & au nord-ouest, mêlé d'éclairs vifs & continus avec tonnerre & peu de pluie, l'explosion la plus proche de mon château de Saintes a été de 7 à 8 secondes, cet orage a été considérable & fort étendu dans tout ce pays-ci, & dans la nuit du 25 au 26 à Paris & environs : ce même jour au soir, il y a eu un orage affreux & une tempête violente à Rochefort, port royal de France.

Ce grand orage du 26 a changé le tems entièrement & l'a rendu humide & froid de trop sec & de trop chaud qu'il étoit, la végétation s'y est ranimée, les prairies, les prés qui étoient

brûlés par l'intensité de la chaleur & de la sécheresse reprirent leur verdure, ainsi que les potagers, dont les productions touchoient au moment d'être détruites par la même cause & par la multitude de chenilles & autres insectes qui pulluloient chaque jour ; la santé même s'est ressentie des bons effets de ce changement, & les maladies, sur-tout l'épidémie catarrale ou *rhume-russe*, qui commençoient à prendre quelque consistance, & qui auroient pu se compliquer, cessèrent, pour ainsi dire, subitement, comme on le verra ci-après.

La maladie russe ou du nord, ou l'influence, ou enfin la grippe, a régné pendant ce mois & le précédent : elle avoit commencé en Russie dès le mois de janvier, elle s'est répandue dans tout le nord de l'Europe, dans l'Autriche, la Hollande, les provinces de ce pays ci, &c. elle s'est fait sentir même à bord des vaisseaux, sur-tout de ceux qui avoient croisé dans les mers du Nord ; ce catarre épidémique ou affection catarrale, a dû venir de l'air, & avec cette différence qu'elle s'est manifestée dans nos provinces, pendant l'été & sans presque de danger ; on a paru l'attribuer aux pluies abondantes du printems de cette année, qui ont établi dans l'air une température humide & froide : cependant le moment où elle a régné le plus dans nos provinces, a été celui de toute l'année où la chaleur & la sécheresse se sont fait sentir avec le plus de violence, & cette grande chaleur & cette extrême sécheresse n'ont duré que du 9 de juin au 27 de juillet inclus. Les gens de la campagne commencerent, du moins dans ma terre, à s'en ressentir dans le courant de juillet ; les uns crachoient du sang & avoient un accablement général ; d'autres avoient mal à la gorge, la lassitude étoit si forte

336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

& si marquée dans les uns , qui devoient abandonner souvent l'ouvrage de la journée qu'ils avoient commencée , heureusement que le grand orage du 26 de juillet , changea le tems qui devint humide & froid , & c'est à cette température que nous sommes redevables de la cessation de cette épidémie qui se feroit compliquée au point de devenir dangereuse , sur-tout à la campagne , où les travaux de la moisson & la mauvaise nourriture dont se sustente ordinairement la classe des moissonneurs , relâchent beaucoup plus les corps ; d'ailleurs ces gens , continuellement exposés aux intempéries de l'atmosphère , sont bien plus dans le cas d'éprouver ces différens états de l'air ; aussi plusieurs m'ont-ils plus d'une fois annoncé ces changemens par l'impression qu'ils leur faisoient , & particulièrement cette année pendant les mois de juin & de juillet , qui m'ont dit souvent qu'il y avoit quelque chose de mal-sain dans l'air ; je serois porté à croire , avec M. Hoffman , que pour avoir quelques connoissances sûres dans ce genre , il faudroit consulter tous les corps sensibles & organisés.

* Dès le 18 , on a commencé à faucher les seigles.

** La sécheresse étoit terrible , mandoit-on à la fin de ce mois , en Turquie , en Autriche &c.

M O I S D' A O U T.

La température de ce mois a été très-humide & assez froide.

Les vents ont dominé du sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Le 16 , le plus grand degré de chaleur de 22 degrés & demi , & le 31 , le moindre de 6 degrés

grès 3 quarts : la différence a donc été de 15 degrés 3 quarts, & la chaleur moyenne de 14 degrés 8 dixièmes.

Le 31, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 1 ligne, & le 8, la plus petite de 17 pouces 3 lignes 3 quarts : la différence, entre ces deux termes, a été de 9 lignes 1 quart.

Il y a eu 20 jours de pluie & seulement 8 belles journées.

Les 3, 4, 5, 8; 9, 13, 14, 18, 28, & 30, ont été des journées très-pluvieuses.

Le vent a été très-souvent violent, & les 8; 14, 15, 17, 18, & 28, il a été impétueux, & dans la nuit du 12 au 13 ouragan.

Le tonnerre a grondé 8 fois, presque toujours de loin : mais le 2, vers les 4 heures du soir, l'explosion la plus proche du château a été à peine d'une seconde & demie dans le nord-nord-ouest : le 21, il s'est élevé un violent orage de l'ouest au nord-est & à l'est, il a duré depuis 10 heures du soir jusques vers minuit, les éclairs étoient continus & effrayants, & les coups de tonnerre plus ou moins forts, l'ondée de pluie étoit des plus grosses, & le coup de vent des plus impétueux; l'orage s'est divisé, en approchant de chez moi; quelques villages, comme Rebecq, Quenaast, &c. à peu de distance du mien ont été grêlés; il a été assez répandu, & plusieurs endroits en ont souffert, il y a eu nombre d'arbres abattus &c. Le 22, de 8 heures du soir à minuit, éclairs continus dans le sud-est, peu élevés sur l'horizon; quelques jours après, on m'a mandé de Bastogne, que le 23, vers une heure du matin, un violent orage, accompagné d'une grêle considérable, y avoit causé, ainsi que dans les environs, un très-grand dommage.

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

* On a commencé à couper les froments dans les premiers jours du mois ; & dès le 11 , ceux qui étoient coupés ou encore sur pied , ainsi que les seigles , ont commencé à germer par la durée des pluies ; ce tems pluvieux , si contraire aux récoltes , étoit salutaire pour nous & pour la végétation , en général , qui changea subitement de face.

M O I S D E S E P T E M B R E .

La température de ce mois a été froide , fraîche jusqu'au 16 , & ensuite humide.

Les vents ont dominé de l'est , de l'est-nord-est & du sud-ouest , & ont été souvent très-violents , sur-tout les 9 , 17 , 23 , 24 , 27 & 29.

Le 2 & 26 , le plus grand degré de chaleur , de 22 degrés , & le 26 , le moindre de 5 degrés & demi : la différence a donc été de 6 degrés & demi , & la chaleur moyenne de 13 degrés 8 dixièmes.

Le 2 , la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 lignes & demie , & le 19 , la plus petite de 27 pouces 3 lignes 3 quarts : ainsi la différence entre ces deux termes , a été de 11 lignes 3 quarts.

Il y a eu 11 jours de pluie ; 17 belles journées , avec un ciel très-serein & vent frais les 5 , 6 , 7 , 8 , 9 & 10.

2 fois du brouillard grand & répandu , & 2 fois peu élevé.

2 fois ouragan : du 18 au soir au 19 au matin , il a été très-violent , & du sud au sud-ouest ; il en a été de même de celui du 29 au 30 ; le premier a été terrible sur mer & a occasionné un nombre considérable de naufrages sur nos côtes & celles de Hollande.

Le tonnerre a grondé 2 fois : le 17, le vent ayant été très violent & la journée belle, entre 10 & 11 heures du soir, il s'est élevé un grain violent, mêlé de très-grosse pluie, de tonnerre & de grands éclairs, cette nuée d'orage s'est divisée en approchant de chez moi, ainsi qu'il arrive très-souvent, & vers minuit, l'orage a été grand à Bruxelles, avec tonnerre, éclairs & grêle assez forte : le 23, la journée ayant été belle & le vent encore violent, vers les 4 heures du soir & entre 5 & 6 heures, nous avons eu deux nuées d'orage de l'ouest à l'est, mêlées de grands coups de vent, de grande pluie, de tonnerre & d'éclairs.

Les 12 & 15 gelée blanche.

Les 2 & 30 aurore boréale, la première avec jets rouges & blancs.

Les 22 & 28 dans la soirée, éclairs dans le sud-est du château.

* La saison qui commence pour l'ordinaire, vers la fin de ce mois, n'a pu se faire qu'imparfaitement, & les labours qui restoient à finir, de même : cette constitution d'air, contraire à la maturité des fruits, spécialement ceux à pépins & d'espèces tardives, à la récolte des mars qui finissoit & à la saison, étoit très-bonne aux potagers & aux prairies tant naturelles qu'artificielles.

M O I S D' O C T O B R E.

La température de ce mois a été très-humide & froide.

Les vents les plus dominants ont été le sud-ouest & l'ouest-sud-ouest.

Le 3, le plus grand degré de chaleur de 13 degrés 1 quart, & le 14, le moindre d'un demi-

340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

degré : la différence a donc été de 12 degrés 3 quarts, & la chaleur moyenne de 7 degrés 7 dixièmes.

Les 18 & 27, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 4 lignes 1 quart, & le 11, la plus petite de 27 pouces 3 lignes 3 quarts : ainsi la différence entre ces deux termes, a été de 1 pouce une demi-ligne.

Il y a eu 19 jours de pluie, les journées des 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 19, 21, 22, 23 & 29, ont sur-tout été très-pluvieuses.

9 journées assez belles.

7 fois du brouillard.

Les 14 & 25 gelée à glaces : les 17 & 24 forte gelée blanche.

8 jours de vent violent : le 2, ouragan ici, les 2 & 3, la tempête a été des plus violentes par le vent d'ouest, de nord-ouest & de nord sur la côte de Biscaye & partie de celles de France ; on mandoit le 4 du port de St. Sébastien, que la mer y avoit été furieuse : dans la nuit du 29 au 30, encore ouragan, ainsi que du 30 à 10 heures du soir au 31 dans la matinée, alors il a diminué insensiblement.

Le 1, aurore boréale tranquille ; le 8, elle a été plus grande avec jets jusqu'au zénit, & s'étendant de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest.

Le 31, vers les 6 heures du soir, grande pluie avec éclairs vifs & tonnerre de loin de l'ouest à l'est.

* Le tems extrêmement humide & froid de ce mois, empêchoit de semer & d'achever les labours, les bleds semés levoient mal & pourrissoient en terre en partie, les plantes à salade & autres qu'on avoit réservées pour en tirer graine. pourrissoient aussi, & les pêches tardives tomboient de l'arbre pâteuses & sans goût ; enfin

les fruits d'hiver, comme poires & pommes ne pouvoient mûrir.

M O I S D E N O V E M B R E.

* *Du 27^e au soir les observations ont été faites à Bruxelles.*

La température de ce mois a été très-humide & très-froide. Les vents ont été variables, mais le nord-est & l'ouest-sud-ouest ont été les plus dominans.

Les 13 & 16, le plus grand degré de chaleur de 7 degrés, & le 28, le plus grand degré de froid de 6 degrés & demi : la différence a donc été de 13 degrés & demi, la chaleur moyenne de 3 degrés 4 dixièmes, & le froid moyen de 1 degré 5 dixièmes.

Le 14, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 8 lignes & demie, & le 3, la plus petite hauteur de 27 pouces 3 lignes & demi : ainsi, la différence entre ces deux termes, a été de 1 pouce 5 lignes.

Il y a eu 13 jours de pluie & 10 de neige :

11 journées variables en pluie ou neige fondue.

2 jours de vent impétueux, les 1 & 3.

2 jours de vent violent, les 2 & 6.

9 journées assez belles.

8 fois du brouillard plus ou moins répandu :

Le 5, gelée blanche.

Gelée à glaces, les 2, 7, 8, 9, 12, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28 & 29.

Le 7, grande aurore boréale.

Le 12, la journée a été belle, mais dès les 2 heures & demie du soir, il s'est élevé du nord un grand brouillard, qui m'a empêché d'observer le passage de la planète de Mercure sur le disque du soleil, auquel je m'étois préparé.

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

* Les mêmes causes du mois précédent subsistoient pour empêcher la semaison, & la campagne paroïssoit nue, au-lieu que dans cette saison, les semis de bled lui donnent un air de verdure, les lievres, ne trouvant pas d'abri dans la plaine, se tenoient dans les bois & dans les hayes, les plantations d'arbres, toujours préférables avant l'hiver, se faisoient mal ou plutôt ne pouvoient se faire, sur-tout dans les terres argilleuses, fortes, froides & qui retiennent l'eau ; il en étoit de même pour le travail à faire dans les jardins : en un mot, le tems s'opposoit complètement aux travaux de la campagne.

M O I S D E D É C E M B R E.

La température de ce mois a été froide & sèche.

Les vents dominans ont été l'ouest & l'est-nord-est.

Le 26 le plus grand degré de chaleur de 6 degrés 3 quarts, & le 11, le plus grand degré de froid de 2 degrés 3 quarts : la différence a donc été de 9 degrés & demi, la chaleur moyenne de 3 degrés 5 dixiemes, & le froid moyen de 7 dixiemes de degré.

Le 19, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 7 lignes & demie, & le 15, la plus petite de 27 pouces 6 lignes 1 quart : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 1 ligne 1 quart.

Il n'y a eu que 5 jours où il est tombé de la pluie, encore a-t-elle été peu considérable, excepté le 14 & le 30, & 1 jour de neige assez abondante.

14 fois du brouillard plus ou moins grand & répandu.

22 journées sombres & seches.

6 journées assez belles.

Gelée à glaces les 2, 3, 4, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16 17. & 23.

Le vent n'a été violent que le 14 de minuit au matin, mais souvent très-froid.

Le 19, à 7 heures du soir, ciel serein avec un petit halo autour de la lune.

* Ce mois ayant été plus sec, plusieurs fermiers se sont déterminés, vers la fin, à faire ensemençer les terres qu'ils avoient dû abandonner à cause du tems pluvieux des mois précédens; on a aussi pu reprendre les plantations d'arbres & autres ouvrages de la campagne.

Cette année 1782 a eu 181 jours où il est tombé de la pluie ou de la neige, & 184 jours secs; les mois les plus humides ont été ceux de janvier, de mars, de mai, d'août, d'octobre & de novembre, & les plus secs, ceux de juin, de juillet & de décembre.

Enfin, le précis assez circonstancié que je viens de donner de cette année, pourra intéresser l'histoire de la météorologie, de la médecine & de l'agriculture.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

*RÉCIT d'un événement extraordinaire arrivé à St.
Seine-sur-Vingeanne, la nuit du 7 au 8 octo-
bre, 1782.*

PIERRE Beuchon, laboureur à St. Seine-sur-Vingeanne, âgé d'environ 40 ans, infatigable dans les travaux de son état, homme de probité, d'un commerce doux, bon mari & bon père, étoit attaqué depuis près de 3 ans d'une maladie qu'on a qualifiée d'épilepsie; les accès qu'il en a ressentis ont été si différens, enfin si funestes & si incroyables, que le détail peut en être intéressant.

Les premiers dont on s'apperçut arriverent en 1778. Ce malade n'éprouvoit que des foiblesses qui lui faisoient perdre connoissance; il se plaignoit auparavant de sentir dans l'estomac un corps qu'il avoit envie de vomir, & le sang se portoit à la tête. Cette maladie fut consultée: on ordonna au laboureur du repos, des saignées, de la diete, & de ne pas coucher avec

sa femme : son état ne lui permettoit point de prendre le premier de ces remèdes ; le second & le troisième furent assez bien suivis , & le quatrième ne fut point observé.

Ces accès étoient 3 à 4 mois à revenir ; en s'éloignant de leur commencement , ils acquirent plus de force ; & au lieu de se terminer par des foiblesses , ils parurent tenir des convulsions. Le malade faisoit quelquefois des courses & tenoit des propos vagues qui avoient tous un caractère d'ambition ; notamment , au commencement du mois d'octobre dernier , en labourant , il se plaignoit de ce qu'une de ses filles qui tenoit les cornes de sa charrue , ne les enfonçoit pas assez , & de ce qu'elle ne trouvoit point une bourse cachée , disoit-il , dans ce champ ; étant rentré chez lui , il dépava avec ardeur son écurie pour la même cause.

Cette idée l'affecta plusieurs jours de suite. Le 7 octobre , il eut plusieurs de ces accès qui tous n'annonçoient rien de dangereux ; sa femme , craignant qu'ils ne se renouvellassent la nuit , engagea le frère du malade à coucher avec lui , afin de l'empêcher de sortir , si cette envie lui prenoit. Il se coucha d'assez bonne heure avec tranquillité ; à minuit , il s'éveilla ou parut s'éveiller , & voulut se lever ; son frère lui dit qu'il n'étoit pas tems d'aller à l'ouvrage , qu'il falloit encore dormir. Sans l'écouter , le malade sortit du lit ; son frère voulut l'y retenir ; aussitôt il se retourna avec une fureur qui ne cessa qu'avec lui , après avoir été trop sanglante & trop funeste ; d'une main , il l'écorcha depuis le

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dessus de la tête jusqu'au bas du visage , de maniere que tous les ongles avoient fait leurs traces ; de l'autre , qu'il avoit portée au cou , il l'étrang'oit ; ce frere fit un effort & se débarrassa. Alors le furieux s'évada en chemise seulement , fut chez sa mere , qui demeuroid fort loin , la trouva au lit , l'embrassa tendrement & lui dit : *Je vais combattre des bataillons , mettre tout à feu & à sang ; dieu m'a ordonné de tout tuer , & le diable m'a promis des forces ; je vais massacrer mon frere & mettre le feu dans sa maison , pour détruire sa femme & ses enfans.*

Au moment de cette évasion , le frere , qui savoit que M. Foulon , curé du lieu , en imposoit à ce malheureux , courut le prier de venir le ramener à la raison , ce qui réussissoit ordinairement.

La mere , alarmée de l'état & des propos de Pierre Beuchon , envoya sa servante chez le fils menacé , pour l'avertir du danger qu'il couroit ; cette fille n'arriva pas la premiere ; ce forcené ayant enfoncé la porte , avoit déjà pris sa belle-sœur aux cheveux , l'avoit frappée avec violence , & d'un coup de poing dans l'estomac , l'avoit renversée par terre ; la croyant morte , il l'abandonna ; entendant un enfant qui crioit , il prit le berceau & le jeta dans la rue ; il s'élança aussi-tôt sur ce pauvre petit ; & le tenant , il disoit : *Le tuerai-je , ne le tuerai je pas ?* Dans ce moment arriva la servante , qui voulut s'emparer de l'enfant & le sauver. Cette fille fut victime de son zele : elle fut terrassée à coups de pierre , de maniere qu'on ne pouvoit distin-

guer aucun trait de son visage ; elle perdit connoissance & parut seulement respirer 15 à 16 heures encore. Pendant qu'il assassinoit cette pauvre fille, la mere de l'enfant reprit un peu ses sens, le ramassa, rentra chez elle, & s'y enferma le mieux qu'elle put.

Pierre Beuchon, en sortant de chez lui, fut suivi par une de ses filles d'environ 12 ans, qui l'observoit dans ses courses. Cette jeune fille le voyant assommer la servante de sa grand'mere, s'approcha & le tira par la chemise pour le détourner ; sentant quelqu'un derriere lui, il ramassa des pierres & les lui jetta ; en la poursuivant, il lui fit faire le tour de l'église ; elle n'évita la mort que par une prompte fuite, & en se cachant derriere des arbres.

Le curé, qui avoit été averti des meurtres par un second avis, accourut dans ce moment ; une lanterne à la main, accompagné du marguillier & du maître-d'école : son chemin étoit celui où Beuchon cherchoit sa fille : le forcené fut intimidé à la vue de son pasteur, & à l'instant se sauva du village de St. Seine - l'Eglise dans celui de St. Seine-les-Halles, dans lequel il habitoit. Le curé continuant sa route, trouva la servante de la mere Beuchon, baignée dans son sang ; il la fit porter chez sa maîtresse ; où il lui administra les secours spirituels qu'elle put recevoir.

Beuchon, arrivé à St. Seine-les Halles, commence une scene plus sanglante encore : il va frapper à la porte d'une de ses tantes infirme & d'un grand âge, chez laquelle étoit une de

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ses filles d'environ sept ans ; il terrasse cette vieille femme , la frappe à la tête , & la laisse pour morte. Sa fille , qui s'étoit sauvée dans la rue , y fut jointe , renversée & foulée aux pieds. Une voisine chailable profita d'un moment d'éloignement de ce malheureux pour ramasser la petite & la porter dans sa maison ; dont elle ferma la porte. Beuchon y revint aussitôt ; & ne pouvant y pénétrer , il y lança par la fenêtre une grêle de pierres ; de-là il rentra chez lui. Sa femme , qui ignoroit ce qui s'étoit passé depuis son absence , & qui avoit la fièvre , étoit restée au lit ; le voyant arriver , elle lui adresse la parole ; aussi tôt ce furieux s'arme d'un chenet , prend sa femme par les cheveux & la traîne dans la rue. Cette femme , dans un aussi grand danger , appelle à son secours ; ses deux valets y accourent ; les coups qu'ils reçoivent les font fuir & se cacher.

A ses cris , Pierre Petit-Fourg , âgé de 24 ans , voisin & filleul de cette malheureuse , vole à son secours & a le courage & la générosité d'exposer sa vie pour sauver celle de sa marraine ; il se précipite sur le forcené , lui arrache le chenet , tire de ses mains cette femme. Elle fut relevée par le petit frère & la sœur de ce jeune homme , qui l'emportèrent chez eux : elle avoit reçu plusieurs coups à la tête qui lui avoient fait des blessures très-dangereuses ; elle a été conduite à l'hôpital de Dijon , où elle a été trépanée avec succès , & l'on espère de la guérir.

Pendant ce tems-là Pierre Petit-Fourg lutta corps-à-corps avec le furieux Beuchon ; voyant

la femme en sûreté, il songea à soi-même, appella à son secours; mais personne n'arrivant, il chercha à se débarrasser, ce qu'il parvint à faire après avoir reçu quelques blessures légères. Son pere, âgé d'environ 60 ans, & infirme, entendit son fils de son lit; il se leva & fut à sa voix le plutôt possible; au moment où il arriva, ce fils venoit de s'échapper, & Beuchon couroit après; le pere entendant marcher devant lui, suit celui qu'il croit être son fils; Beuchon l'entend, revient sur ses pas, le renverse d'une pierre, lui ouvre le crâne en trois endroits, & lui casse l'épaule gauche; ce malheureux pere est mort six jours après.

Les cris des Petit-Fourg avoient réveillé les voisins, qui se dispoient à sortir; mais Beuchon, au milieu de la nuit la plus obscure, où l'on ne voyoit pas à 4 pas, paroissant seul jouir de la vue comme en plein jour, joignant une légèreté inconcevable à cette nyctalopie, alloit rapidement d'un bout de la rue à l'autre, quoiqu'elle fût très-longue, atteignoit avec des pierres dont il étoit toujours muni, ceux qui sortoient de leurs maisons & qui n'appercevoient pas celui qui les leur lançoit. Des attaques de cette especes intimiderent les habitans; ils fermerent leurs portes, pour ne sortir qu'au jour.

Beuchon s'étant apperçu que sa femme avoit été conduire chez les Petit-Fourg, vint à la porte, qu'il vouloit enfoncer; mais voyant qu'il le tentoit vainement, & appercevant par la fenêtre sa femme auprès du feu, entourée de

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ceux qui l'avoient secourue , il lança par cette fenêtre une grêle de pierres qui blessèrent grièvement la mere & la fille Petit-Fourg.

Enfin 15 personnes au moins ont été tuées ; blessées ou atteintes des coups de ce furieux dans moins de trois quarts-d'heure. Il disparut avant le jour ; mais comme on ignoroit ce qu'il étoit devenu , on étoit dans les plus vives inquiétudes , on craignoit le renouvellement de scènes aussi tragiques. Les craintes ne se dissipèrent que le 26 octobre , à la vue de son cadavre , que la rivière avoit charrié auprès de la forge , ce qui fait croire qu'il s'est noyé la nuit même de ses meurtres. Il laisse 6 enfans , dont la plus grande a 15 ans , & une femme entre la vie & la mort.

Le récit de cet événement pourroit peut-être paroître incroyable , si les témoignages très respectables de M. le Gouz de St. Seine , premier-président du parlement de Bourgogne , de Mme. son épouse & de leur famille , dans la terre desquels il s'est passé pendant leur séjour , ne lui donnoient pas toute l'authenticité possible. Ce magistrat & sa famille ont signalé dans cette occasion leur charité & leur humanité envers les malheureux blessés.

En rendant ce récit public , on n'a pas eu l'intention de satisfaire une oisive curiosité ; mais on espere que la possibilité de voir , dans les mêmes circonstances , se renouveler des scènes aussi affreuses , engagera à se défier des plus foibles marques d'aliénation , lorsqu'elles succéderont à des attaques d'épilepsie. L'imbé-

cillité est ordinairement la suite des accès réitérés de cette maladie. Le fait qu'on vient de raconter prouve qu'ils peuvent être suivis d'une frénésie terrible. C'est un nouveau motif pour surveiller les malheureux qui sont sujets aux accès épileptiques, & pour leur porter tous les secours que la charité conseille, & que l'intérêt public exige.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

Sur l'abus des liqueurs spiritueuses

M E S S I E U R S ,

Vous trouverez plus bas ma profession de foi , relativement à l'eau-de-vie comme boisson. Quoique je m'attende à rencontrer beaucoup d'incrédules , cependant un grand motif, celui de l'utilité générale , me détermine & m'engage à vous prier de donner de la publicité à cette lettre , en l'insérant dans votre journal.

Dans un pays où l'on se plaît à accumuler les alimens pour le seul plaisir de manger , il n'est pas étonnant que l'on ait cherché les moyens de précipiter le plus promptement possible ces mêmes alimens , pour en débarrasser l'estomac & le remplir de nouveau. Les spiritueux ont paru assez propres à cet effet , parce qu'ils ont la propriété de confire une partie des alimens , & de faciliter l'expulsion de toute la masse alimentaire , en donnant à

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'estomac un degré de ton plus considérable. Ces spiritueux , j'entends ceux que l'on sert sur la table , peuvent être divisés en trois classes : les liqueurs proprement dites , l'eau-de-vie , & les ratafiats domestiques. Ces derniers sont certainement beaucoup préférables aux deux autres ; mais on a cessé d'en faire usage , parce que l'on a trouvé les premières plus agréables , plus savoureuses & plus promptement digestives. Le tems a fait connoître l'insalubrité & le danger des liqueurs ; presque tout le monde a renoncé à leur usage. Il n'en est pas de même de l'eau-de-vie ; cette liqueur traîtresse devient de plus en plus à la mode , & les hommes à qui cette boisson plaît , ne manquent pas de prétextes pour satisfaire leur goût , & s'en dissimuler le danger. Le plus grand argument qu'ils opposent consiste à dire , que l'eau-de-vie , par cela seul qu'elle est naturelle & moins susceptible d'être sophistiquée , est plus amie de l'économie animale. Je conviens du principe ; mais la conséquence n'est pas juste : en effet , dans l'eau-de-vie , l'esprit ardent s'y trouvant à nud , crispe , éréthise , dessèche & racornit les solides ; épaisit , coagule les fluides ; impregne la masse alimentaire d'une disposition acrimonieuse dont les poumons sont affectés , lorsqu'ils élaborent le chyle ; porte dans le sang & les humeurs une acrimonie dévorante , & dispose ainsi aux maladies inflammatoires , à celles de la peau & aux affections de la poitrine.

C'est par toutes ces raisons que l'eau-de-

vie est si préjudiciable à la santé des gens-de-lettres, des hommes de cabinet, des personnes dont le genre nerveux est sensible & facilement vibratile : & si la santé des portefaix & autres gens de cette espèce ne paroît pas toujours souffrir de l'usage qu'ils font de l'eau-de-vie , c'est que leur corps s'y est accoutumé à la longue , qu'ils sont très robustes ; que les exercices violens auxquels ils se livrent s'opposent à la coagulation des fluides, & que d'ailleurs ils ont besoin de roboratifs chauds pour réparer les pertes immenses qu'ils font continuellement.

J'ai l'honneur d'être , &c.

JEANNET DES LONGROIS , *médecin de la
faculté de Paris.*

(*Journal de Paris.*)



 AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

 I.

*LETTRE sur une très-belle espece de bled noir ;
tirée des Affiches du Dauphiné.*

UN de mes amis, M. le Beau de la Dermeziere, du pont de Beauvoisin, m'a procuré une espece de bled noir étranger, qui vient de Tartarie, & qui lui a été procurée par M. le Monier, professeur en botanique au jardin du roi : on le nomme *Poligonum tartaricum*. Ce bled a tant d'avantage sur celui de ce pays, que je m'empresse de vous le faire connoître. Le grain est à peu près de la même forme que celui de ce pays, on peut le semer depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de juillet ; le vrai tems est le milieu de juillet. La tige se présente comme celle du nôtre, mais d'une couleur plus jaunâtre ; elle donne plus de branches qui fournissent toutes des guirlandes de grains à chaque nœud, semblables aux guirlandes de grozeilles.

Le grain se présente au même instant que la fleur , qui est imperceptible ; il ne craint point les vents chauds , ni les gelées blanches. Cette plante ne se couche point , malgré les vents & les pluies , quand même le terrain seroit fumé & cultivé comme pour le chanvre ; elle se soutient par le moyen de ses branches , dont le tuyau est presque plein. Chaque plante produit 50, 100, 1000 à 2000 grains , suivant la bonté du terrain , ou des engrais & préparations qu'on lui donne : elle réussit dans toutes espèces de situations & de terrains. Cette récolte est aussi aisée à moissonner ou arracher que celle de celui du pays ; plus aisée à battre , le grain ne s'écrase point sous les pieds du batteur ni du fléau ; il est aussi dur que le grain du froment. La mesure en est plus pesante que de celui du pays : la farine plus douce , bonne en soupe & en friture , très-propre pour la fabrication des toiles & pour engraisser les bestiaux , ainsi que la volaille ; elle prend plus d'eau , la pâte a plus de liaison , le pain est plus nourrissant. Les bestiaux mangent le son. Le grain se conserve au gerbier & au grenier ; il ne s'échauffe point & ne prend point le goût de fort ni de moisi ; enfin il peut se conserver plusieurs années , comme le froment : tous ces avantages sont au contraire autant d'inconvéniens dans celui de ce pays. Les callandres ou charançons ne l'attaquent point , mais bien les rats , de préférence à tout autre grain.

Depuis la récolte de mes premiers grains , que je ne semai que le 10 août 1780 , on n'a

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cessé de m'en demander ; mais je ne pourrai satisfaire la curiosité des cultivateurs qu'à la récolte prochaine. Tous ceux qui voudront venir voir cette récolte me feront plaisir ; le vrai tems sera la St. Michel. On pourra voir de ce bled en maturité , d'autre qui ne le sera pas : on en verra de recolté , d'autre que l'on battra , & d'autre qui sera en pain. Je puis assurer que l'œil du vrai cultivateur n'a encore rien vu de plus satisfaisant , & je me ferai un vrai devoir d'en procurer à ceux qui en désireront , & à un prix bien raisonnable. Je crois pouvoir aussi assurer que dans quelques années il ne s'en cultivera point d'autre , & qu'il sera d'une grande ressource, en cas de disette des autres grains : il réussira dans tous les fonds & dans toutes les situations du Dauphiné, même les plus chaudes , & en Provence , soit en culture , soit sur le chaume : quand on peut lui donner un labour de préparation , n'y auroit-il que quelques jours d'intervalle , cela fait merveille.

J'ai l'honneur d'être , &c.

MARTIN l'aîné , bourgeois à Pressin , près du pont de Beauvoisin.

P. S. Je prie les personnes qui m'écritont d'affranchir leurs lettres.

I I.

ECOLE de boulangerie à Amiens.

M. d'Agay , magistrat qui s'occupe essentiellement du bonheur de la Picardie , dont l'ad-

ministration lui est confiée, voyant avec regret que les plus beaux bleds de cette province ne donnent qu'un pain de médiocre qualité, a désiré que les arts de la meûnerie & de la boulangerie y fussent perfectionnés. Les avantages que diverses grandes administrations ont retiré de l'école de boulangerie, établie à Paris, ont donné à M. d'Agay, l'idée d'en former une à Amiens dans le sein de l'académie. De son côté, ce corps que l'on fait s'attacher principalement aux objets qui intéressent l'humanité, dirigeoit son attention vers le même but; M. l'abbé Reynard, professeur de physique au college d'Amiens & membre de l'académie, homme précieux par ses vertus, ses connoissances & son zele, avoit lu, à la rentrée publique de cette année, un mémoire sur l'influence que l'école de boulangerie, établie à Paris, devoit avoir sur les provinces. En conséquence du désir de M. l'intendant & du vœu de l'académie, le gouvernement a envoyé M. Parmentier & M. Cadet de Vaux en cette ville pour y faire un cours de meûnerie & de boulangerie; cours dont sera par la suite chargé M. Lapostolle, démonstrateur de chymie, & membre de l'académie de cette ville. M. Brocq, régisseur de la boulangerie des invalides, de Scipion, &c. a accompagné ces deux professeurs, pour fixer les procédés de l'art. MM. Parmentier & Cadet de Vaux, ont en effet trouvé à Amiens la boulangerie, & sur-tout la mouture, bien éloignées de la perfection. On n'y connoît que la mouture rustique, mouture qui ne donne que les

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

deux tiers de farine , tandis que par la mouture économique on en obtient les trois quarts ! Le boulanger n'emploie que de la levure ; le vice de construction des fours , conforme un tiers de bois en pure perte , objet important dans une province où cette production devient de jour en jour plus rare. Enfin ces deux arts y sont , & l'on en peut dire autant de la plupart des provinces , tels qu'ils étoient il y a un ou deux siècles. Il est étonnant que dans les villes où les arts , les manufactures sont les plus perfectionnées , celui-là seul y soit dans l'enfance. Lors des années excellentes , on peut être indifférent sur les suites de cette ignorance , mais elle devient funeste dans les années de disette.

Le cours s'est ouvert le lundi 7 octobre 1782 ; sous les auspices de l'académie d'Amiens. M. l'intendant a présidé cette séance , & a annoncé le but de l'établissement comme un nouveau bienfait du gouvernement. Ce cours a été régulièrement suivi par trois ou quatre cens personnes. Mgr. l'évêque , M. l'intendant , le corps municipal , les membres de l'académie se sont fait un devoir d'y assister , ainsi qu'un grand nombre de citoyens de tous ordres. M. l'abbé Reynard y a conduit les jeunes ecclésiastiques destinés à occuper par la suite des cures dans le diocèse , & il a fait de ce cours un objet principal de leur instruction. Il a cru qu'ils devoient devenir les dépositaires des vérités qui intéressent autant le peuple des campagnes ; en effet , un curé instruit sur le choix & la pré-

paration des semences , sur les maladies & la conservation des bleds , peut écarter beaucoup de fléaux qui ne sont que la suite de l'ignorance & du peu de prévoyance du cultivateur. On supposoit que les boulangers d'Amiens & ceux que M. l'intendant avoit mandés de diverses subdélégations , ne répondroient pas aux vues du gouvernement ; cependant , ils n'ont pas tardé à être convaincus des avantages qu'ils retireroient de cette instruction. Ils ont vu qu'en boulangerie , l'économie marchoit avec la perfection , en sorte que les préjugés ont cédé à l'intérêt , & le cours terminé , ils ont été en corps en témoigner leur reconnoissance à M. l'intendant.

Ce cours devenoit d'autant plus essentiel dans la circonstance actuelle , qu'il y a une quantité considérable de bleds germés en Picardie , qu'il importoit de tranquilliser la province sur l'usage de ce bled , & d'indiquer les moyens à employer pour en obtenir de bon pain. Nous nous empresserons de rendre compte des expériences qui seront faites sur ce sujet ; Mgr. l'évêque & M. l'intendant doivent se réunir pour donner de la publicité à ces moyens.

M. d'Agay , en formant ce nouvel établissement , a eu pour objet non-seulement de perfectionner la boulangerie en cette ville d'Amiens ; mais encore dans les campagnes , en mettant à même ses habitans de faire avec leurs bleds inférieurs en qualité , un pain plus léger , plus savoureux , plus nourrissant , & d'en retirer une plus grande quantité.

Le peu de tems que MM. Cadet de Vaux, Parmentier & Brocq, ont eu pour faire ce cours, ayant été absolument insuffisant pour y faire les expériences nécessaires, M. Lapostole reprendra cet objet important à la fin de cet hiver, & ses séances embrasseront généralement tous les détails qui sont relatifs à la mouture & à la boulangerie, & insistera particulièrement sur la manière de perfectionner le pain fait avec tout ce qu'il y a de plus chétif en bled, objet qu'il regarde comme le plus intéressant pour l'humanité, puisqu'il est vrai que la classe indigente qui s'en nourrit, est, par cela même, la portion des individus la plus précieuse à l'état; il entre en cela dans les vues de M. l'intendant, qui n'avoit accéléré cet établissement qu'afin de venir plus promptement au secours de ces malheureux.

Les villes de la province & les villages seront avertis du jour de l'ouverture de ces cours, au moins un mois avant, afin que leurs corps municipaux & les seigneurs qui seroient dans le cas d'envoyer quelques-uns de leurs sujets, puissent faire les dispositions nécessaires.

On y traitera de diverses moutures, & particulièrement des avantages de la mouture économique. Les amateurs y verront exécuter l'analyse du bled mécaniquement, & la beauté & les richesses des produits qu'on obtiendra par cette méthode, ne serviront pas peu à anéantir les préjugés depuis si long-tems existans.

(*Journal d'agriculture, commerce, finances & arts.*)

I I I.

BELLE espece de melon.

Parmi les productions extraordinaires qui naissent quelquefois dans les potagers, les amateurs du jardinage distingueront, sans doute, celle d'un melon d'une grosseur rare, qui pesoit 35 livres; ce beau fruit est né l'année dernière dans le jardin de M. de Neirac, avocat, fils du subdélégué de Vabres en Auvergne; c'est ainsi qu'il en parle dans une lettre.

» J'ai fait pendant long-tems des recherches
» pour connoître l'espece de ce melon; je n'ai
» plus trouvé le papier qui servoit d'enveloppe
» à la graine, & qui devoit être numéroté.
» M. l'abbé Roger, m'a été de quelque secours
» pour découvrir l'extract baptistaire de ce beau
» fruit, dans la description qu'il a faite de dif-
» férentes especes de melons. J'ai cru recon-
» noître le mien à celle du melon-morin, qui
» brode beaucoup, & devient très-gros. C'est,
» ajoute-t-il, l'espece que les maraîchers culti-
» vent le plus ordinairement. Voici la maniere
» dont j'ai cultivé le pied qui a produit ce
» beau melon: j'avois d'abord fait faire une
» petite couche composée de parties de terre de
» notre jardin, de crotin de cheval & de ter-
» reau du four, qui n'est autre chose que de
» la feuille de bruyere pourrie. Je fis semer
» sur cette couche de la graine d'aubergines,
» d'où je les ôtai quand elles furent assez for-

362 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tes pour être plantées ; alors j'y semai 3
» ou 4 graines de melon, 3 leverent ; l'un de
» ces pieds prit le dessus & étouffa les autres ;
» il devint superbe & vigoureux en peu de
» tems ; on ne tarda pas à appercevoir quel-
» ques petites formes. L'une d'elles prit beau-
» coup plus vite un certain accroissement ; les
» autres périrent. J'ai fait arroser de tems en
» tems le pied à cause de la sécheresse qui a
» été très-longue. — Je fis semer d'autres grai-
» nes de la même espece dans un terrain que
» je n'avois pas fait préparer à cet effet , mais
» qui est pourtant bon ; une fois que les grai-
» nes ont été levées , la providence a fait
» tout le reste ; on n'en a pris nul soin ; &
» pourtant j'ai eu de bons melons, un entr'au-
» tres de 15 livres & demi , qui a été très-
» bon. Le gros auroit été excellent ; il étoit
» un peu passé quand il a été mangé ; mais
» j'ai voulu sacrifier la bonté du melon à celle
» de la graine. «

(*Mercur de France.*)



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE TONNERRE, ce 22 décembre 1782.

MESSIEURS, voici un trait que je crois digne d'être inséré dans votre journal.

Un incendie vient de dévaster le village de Vaulichere, élection de Tonnerre. Le Sr. Roze, marchand cirier de cette ville, étoit, lors de cet événement, à la veille de marier sa fille. Il dit, en l'apprenant : *mes enfans, j'avois destiné cent écus pour votre nôce ; il n'y en aura point. Je vais envoyer cette somme à Vaulichere. Vos plaisirs seroient empoisonnés par l'idée d'y employer un argent que nous pouvons consacrer à soulager le malheur de nos voisins.* La famille attendrie souscrit à cette décision, & s'enorgueillit d'avoir pour chef un homme si digne de leur amour & de leur respect. Le Sr. Roze envoya sur le champ 200 liv. aux habitans de Vaulichere, & 100 liv. à son vigneron qui étoit du nombre des incendiés. On ne pouvoit

pas contracter un hymen sous de plus heureux auspices. Ce ne sont pas les plaisirs bruyans qui y ont présidé ; c'est l'humanité sainte qui en a fait les honneurs.

J'ai l'honneur d'être , &c.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

I I.

Parmi les divers actes de bienfaisance annoncés depuis quelques années , la délivrance des prisonniers pour dettes de mois de nourrices , est un de ceux qui ont le plus intéressé. Rien en effet n'est si digne de commisération que le sort de ces pauvres peres de famille , à qui il fut souhaité , par la bénédiction nuptiale , un grand nombre d'enfans qui sont devenus la cause de leur désastre. Leur emprisonnement est moins une punition , qu'un dernier moyen employé pour leur procurer des secours de la part des personnes bienfaisantes. Un généreux citoyen consacra l'année dernière , à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin , à la délivrance de cette classe de prisonniers , 15000 liv. qu'il envoya à MM. de Boissy (rue Saint - Antoine , près de la rue de Fourcy) , trésoriers de la compagnie de Messieurs de Charité pour l'assistance des prisonniers & la délivrance de ceux détenus pour dettes de mois de nourrices. Cette belle action a été imitée. Plusieurs personnes , tant de la capitale que des provinces , & même

des pays étrangers, se sont empressées de contribuer à ce genre de délivrance. Un notable citoyen de Paris, mariant une de ses filles, fit précéder cette cérémonie par une délivrance de prisonniers de cette espece. Il envoya à MM. de Boissy 600 liv., dont l'emploi fut fait à l'hôtel de la Force le 22 août dernier, en présence de ce pere vertueux, accompagné de sa fille & de son gendre futur. Les sommes reçues pour ces actes particuliers de bienfaisance, ont monté à 10,866 liv., qui ont procuré la liberté de 176 prisonniers, dont 103 hommes & 73 femmes. En joignant à cette somme toutes celles qui, depuis l'heureuse époque de la naissance de Mgr. le Dauphin, ont été reçues pour le même objet, il en résulte une somme totale de 86,561 liv., avec laquelle on a délivré 1721 débiteurs qui étoient prisonniers, ou fugitifs pour éviter la prison. Quelque abondantes que soient ces aumônes, elles n'ont point tari la source des besoins qui en ont été l'objet. On fait que l'indigence ne cessera jamais de se reproduire dans l'immensité du peuple de Paris : mais aussi la bienfaisance existera toujours ; & les cœurs qu'elle anime ne peuvent être invoqués qu'avec succès en faveur de ces peres infortunés, dont l'emprisonnement a une cause aussi attendrissante.

(*Mercur*e de France.)

I I I.

Le mardi 31 décembre, une personne in:

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

connue s'est transportée au bureau de la direction des nourrices avec la somme de quinze cents livres qui, à l'instant, a été employée à procurer la liberté de dix-neuf prisonniers détenus à l'hôtel de la Force pour mois de nourrice, dont sept hommes & douze femmes.

(*Journal de Paris.*)

I V.

Un jeune poète, lit-on dans une lettre de Vienne, plus estimé par son talent que par sa prudence, ayant fait imprimer un poème contre le clergé & le pape, sans en avoir obtenu la permission, & ayant en même-tems osé le dédier à l'empereur, S. M. I. a écrit la lettre suivante au chef de la police. — » Vous signi-
» ferez à un particulier nommé Waschke, au-
» teur d'un poème indécent, la juste indigna-
» tion que m'a causée la témérité qu'il a eue
» de me l'envoyer & de me le dédier. Je lui
» défends de faire publier à l'avenir ses écrits,
» & je veux que le libraire qui lui a prêté
» son ministère, soit puni selon la sévérité de
» la loi. «

(*Mercur de France.*)

I V.

DE NAPLES, le 6 décembre.

Le roi se rendit le 2 de ce mois au nouveau conseil des finances; S. M. ne s'étoit point

fait annoncer ; & elle prononça le discours suivant , qui fit la plus vive impression sur les membres du conseil , & qui ne peut qu'ajouter à l'amour des peuples pour un souverain , qui ne s'occupe que de leur bonheur.

» Je viens vous surprendre ; mais je vous vois
 » avec plaisir occupés des importantes affaires
 » que j'ai confiées à votre zèle & à votre pro-
 » bité ; j'ai voulu vous confirmer de vive voix
 » ce que je vous ai commandé par écrit ; ma
 » volonté constante étant que vous suiviez de
 » point en point les instructions que j'ai faites
 » moi-même pour l'exercice de vos fonctions.
 » Mes intentions vous sont déjà connues ; mais
 » je vous les rappellerai souvent , afin que vous
 » n'en perdiez jamais la mémoire. Je ne demande
 » aucune augmentation dans mon trésor , si ce
 » n'est celle qui procédera d'une meilleure ad-
 » ministration des finances. Je n'entends point
 » qu'on demande rien de plus à mon peuple ,
 » mais , au contraire , qu'on le soulage autant
 » qu'il sera possible. Je vous ordonne , & je
 » recommande à votre zèle , de détruire toute
 » gêne & toute vexation pour ce peuple que
 » j'aime , & qui attend de l'amour qu'il me
 » porte , que je fasse cesser les peines qu'il
 » éprouve en mon propre nom. Cherchez tous
 » les moyens possibles de le soulager , & aidez-
 » le aussi à tirer le plus grand avantage des pro-
 » ductions , que la providence a accordées à
 » mon royaume. --- Vous savez que je suis né
 » au milieu de ce peuple , que je l'aime dès mon
 » enfance. Je rends grâces tous les jours à dieu
 » de m'avoir fait souverain & pere d'un peuple
 » dans le cœur duquel je regne sans avoir be-

» soin de gardes ni de troupes. Depuis long-
 » tems je souffrois de ne pouvoir le sculager.
 » Je vous ai choisis pour remplir ce desir de
 » ma tendresse, parce que je vous ai reconnus
 » les plus capables de coopérer avec zele à l'ac-
 » complissement de mes vues paternelles. Oc-
 » cupez-vous avec courage du soin de me se-
 » conder, afin que mon peuple voie combien
 » je l'aime véritablement. Je ne vous dis rien
 » ici dont je ne sois pénétré depuis long-tems.
 » Vous l'avez vu dans l'édit que je vous ai
 » adressé : vous-même, M. Corradini, qui con-
 » noissez l'état de mes provinces, & que j'ai
 » chargé de les parcourir, vous savez les mi-
 » seres & les vexations dont mes sujets étoient
 » accablés ci-devant, faites-en le tableau à vos
 » collegues, afin qu'ils apprennent combien ma
 » sollicitude est juste & nécessaire. Vous aussi,
 » marquis de Marco, vous avez été témoin de
 » l'infortune de mes provinces. Travaillez donc
 » tous de concert ; je vous recommande l'union ;
 » proposez-moi ce que vous trouverez être le
 » plus convenable, & exécutez-le avec le cou-
 » rage de la bonne intention. Si cependant vous
 » croyez devoir m'avertir en particulier de quel-
 » que chose qui puisse opérer une meilleure ad-
 » ministration ; venez à moi, je vous écouterai
 » toujours avec plaisir ; j'écouterai, j'accueillerai
 » de même tous ceux qui me proposeront des
 » moyens utiles au soulagement de mon peu-
 » ple. --- Je vous ai choisis pour vous mettre
 » à la tête de cette opération importante, parce
 » que j'ai reconnu que personne n'est plus en
 » état que vous de la diriger. C'est donc à
 » vous, & je l'espère de votre zele, à me pro-
 » poser les moyens les plus propres à remplir
 » mes vues. Parlez, vous me trouverez prêt à

» adopter les propositions que vous me ferez à
 » cet égard. Je voudrois déjà voir les routes du
 » royaume terminées, les provinces soulagées,
 » & leur montrer ainsi combien je desirerois ardem-
 » ment de rendre heureux mon peuple par tous
 » les moyens que la justice & mon affection
 » pour lui m'inspireront. Je trouverai en vous
 » d'habiles coopérateurs, & c'est par vous que
 » j'espère d'arriver bientôt à ce moment de
 » consolation, que j'ambitionne depuis si long-
 » tems. «

(*Mercur de France.*)

V.

Une lettre écrite de Dijon, au mois de décembre dernier, contient ce qui suit :

» Le prix du bled a tout-à-coup augmenté
 » ici, au point qu'on vendoit 5 liv. 14 s. une
 » mesure de froment pesant 45 à 50 liv., sui-
 » vant la qualité de ce grain. Le pauvre pou-
 » voit à peine se procurer du pain; & le défaut
 » d'ouvrage, causé par la saison, alloit aug-
 » menter sa misère. Il commençoit à murmu-
 » rer : une émeute fort considérable, arrivée
 » en 1778, n'avoit pas eu d'autre principe : on
 » délibéroit sur les moyens de prévenir un pa-
 » reil malheur; M. Feydeau de Brou, inten-
 » dant de notre province, a jugé, avec nos
 » officiers municipaux, que le seul digne de
 » confiance étoit de donner de l'ouvrage aux
 » pauvres valides. «

» Dans un fossé de cette ville, à l'ouest, est
 » un marais dont les exhalaisons ont sensible-
 » ment influé sur les maladies fébriles qui ont

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» régné en 1780, & cette année-ci même. A
» quelque distance, dans la même direction, il
» y avoit un étang dont le desséchement im-
» parfait durant les étés secs n'avoit pas peu
» contribué à infecter l'air. «

» Les chartreux avoient entrepris de combler
» cet étang : la ville s'étoit décidée à faire por-
» ter dans le marais tous les décombres produits
» par les constructions ; mais il auroit fallu beau-
» coup de tems pour opérer le desséchement
» de ce marais : on a résolu d'y établir un at-
»elier de charité, d'y employer les hommes,
» les femmes, ainsi que les enfans au-dessus
» de 8 ans, & de couvrir ce marais d'un pied
» de terre prise dans les buttes voisines, & en
» faisant régaler les talus des fossés. «

» Le nombre de ceux qui ont accouru à cet
» atelier a été si considérable que leur paiement
» alloit faire pour la ville un objet de dépense
» qui l'auroit surchargée. M. l'intendant est venu
» à son secours ; il a dit aux officiers municipaux
» que, tandis que les malheureux étoient
» dans le besoin, il se reprochoit le luxe de sa
» table, se proposoit de retrancher chaque se-
» maine un des soupers d'apparat qu'il donnoit,
» espéroit qu'on voudroit bien ne point le trouver
» mauvais, & prioit la ville de permettre qu'il
» contribuât par 2000 liv. à la bonne œuvre
» qu'elle faisoit, en attendant qu'il pût faire
» mieux. Cette somme a été comptée sur le
» champ au bureau de la ville. «

» M. Feydeau de Brou ne s'en est pas tenu
» là : il a écrit aux chartreux que, pour accé-
» lérer le travail qu'ils faisoient faire dans leur
» étang, il leur enverroit, s'ils le trouvoient
» bon, une centaine de travailleurs de son at-
» telier, étant bien persuadé qu'ils s'empresse-

» roient de procurer ce soulagement aux pau-
 » vres, en même-tems qu'ils hâteroient la pu-
 » rification de l'air dans le voisinage de la ville. «

» Ces vrais religieux, qui, dans toutes les
 » occasions, se sont distingués par leurs abon-
 » dantes aumônes; n'ont pu, par de très-bon-
 » nes raisons, accepter l'offre que leur faisoit
 » M. l'intendant; mais ils ont envoyé à la ville
 » 100 louis pour contribuer à la dépense de l'at-
 » telier. «

(*Journal encyclopédique.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

ON fait en général combien les Indiens témoignent de tendresse pour les animaux ; mais voici à ce sujet , les plus singuliers détails : Une fois l'an , les Baniens font un festin à toutes les mouches qui sont dans leurs maisons , & leur présentent sur le plancher ou sur une table , un grand plat de lait & de sucre mêlés ensemble. En d'autres tems , ils vont à deux ou trois milles dans la campagne , avec un sac de riz sous le bras , & s'arrêtent à chaque fourmillière pour y jeter une poignée ou deux de riz. Cette imagination bizarre va jusqu'à prendre soin des punaises , des puces , & autre vermine qui suce le sang. Ils ont un hôpital pour ces petits insectes : afin de les nourrir , on loue de tems en tems , un pauvre , pour passer une nuit sur un lit , dans le lieu où ils sont ; on l'y attache , de peur que la douleur des piqûres ne l'oblige à se retirer avant le jour , & avant qu'ils soient bien repus de son sang.

I I.

Le maréchal de Luxembourg fut un des plus grands & des plus heureux capitaines du regne de Louis XIV. Le seul reproche qu'on peut lui faire, est de n'avoir peut-être jamais assez ménagé le sang du soldat. Ses victoires mettoient toute la France en deuil. Vainqueur à Fleurus, à Leuze, contre le prince de Valdek, il battit le prince d'Orange lui-même à Steinkerque, quoiqu'il eût été surpris par la fausse lettre d'un espion, & à Nérvinde. Il avoit réparé la perte des Condé & des Turenne. Les malheurs de la France, dans la dernière guerre de Louis XIV, prouvent qu'il fut très-difficile de réparer celle du duc de Luxembourg. Un jour qu'il se présentoit à la porte de Notre-Dame, pour assister à un *Te Deum* chanté en actions de grâce d'une de ses victoires, où il avoit pris beaucoup de drapeaux à l'ennemi, quelqu'un dit : *Rangerez-vous, messieurs, laissez passer le tapissier de Notre-Dame.*

I I. I.

Une exhortation du pere Neuville à l'abbé de Voisenon, prouve qu'il connoissoit parfaitement ce qui étoit propre à convertir ses pénitens, & sur-tout les poètes. L'abbé, qui étoit fort malade, l'envoya, chercher, & lui dit, dès qu'il l'aperçut : » Mon pere, je ne veux pas aller en » enfer, c'est un logement trop incommode. » — Vous avez raison, mon cher abbé, re-

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dit le pere Neuville : mais si vous persistiez
» à faire vos opéras comiques , cela pourroit
» bien vous arriver ; & ce n'est pas tout encore,
» vous y seriez hué. «

I V.

Vers le treizieme siecle , un homme refusoit de subir l'épreuve du fer chaud , & disoit , pour autoriser son refus , qu'il n'étoit pas un charlatan. Le juge lui faisant quelque instance pour l'engager à se soumettre à la loi : » Je
» prendrai volontiers le fer ardent , répondit-
» il , pourvu que je le reçoive de votre main. «
Le juge décida qu'il ne falloit pas tenter Dieu.

V.

Il est ordinaire de voir dans les prisons d'Angleterre des malheureux qui poussent le mépris de la vie jusqu'à la férocité. Les criminels ont le droit de vendre leur cadavre à un chirurgien , ils se servent de l'argent pour s'enivrer & faire la débauche. Un d'entre eux , convaincu d'un crime atroce , fit venir un chirurgien ; & après bien des débats , il obtint deux guinées de sa personne. Quand il les eut reçues , il partit d'un éclat de rire. Le chirurgien surpris , en demanda la raison. » C'est , dit le criminel , en
» se tenant le côtés , que tu m'as acheté com-
» me un homme qui doit être pendu ; mais tu
» feras bien attrapé , car je dois être brûlé. «

V I.

On fait avec quelle grandeur d'ame Louis XIV, vers la fin de son regne, supportoit les malheurs d'une guerre où il étoit seul contre presque toutes les puissances de l'Europe : » Vous voyez » où nous en sommes : vaincre ou périr, dit-il » au maréchal de Villars, qui prenoit congé en » partant pour la Flandre. Cherchez l'ennemi, » & donnez bataille..... Mais, sire, reprit le » maréchal, c'est votre dernière armée..... » N'importe, je n'exige pas que vous battiez » l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la ba- » taille est perdue, vous me l'écrirez à moi » seul ; vous ordonnerez au courier de ne voir » que Blouin ; je monterai à cheval ; je passerai » par Paris, votre lettre à la main ; je connois » les François ; je vous menerai deux cent mille » hommes, & je m'enfèvelirai avec eux sous » les ruines de la monarchie. «

V I I.

Ce prince disoit aux seigneurs de sa cour qui partoient pour l'armée : » Si vous êtes » battus, j'irai vous secourir ; j'ai l'honneur » d'être le plus ancien soldat de mon royaume. «

BIBLIOGRAPHIE
DE L'EUROPE.

I T A L I E.

I fanciulli allevati secondo l'ordine della natura , &c. *Les enfans élevés selon l'ordre de la nature , ou abrégé de l'histoire-naturelle des enfans du premier âge , à l'usage des peres & des meres de famille. Ouvrage de M. de Fourcroy , conseiller du roi dans le bailliage de Clermont en Beauvoisis. Traduit du françois.*

Experintia magister artium.

A Nice , 1782 , de l'imprimerie de la société typographique , in-12. de 316 pages.

CET ouvrage est divisé en deux parties. La première contient tout ce qui est historique dans l'éducation des enfans ; la seconde renferme tout ce que les peres & meres doivent savoir relativement à l'histoire-naturelle des enfans , quand ils veulent véritablement s'occuper de leur éducation physique. Les meres sur-tout y trouveront des instructions , qui les regardent particulièrement. Elles pourroient appeller cet ouvrage leur *Manuel*. On ne peut douter que l'expérience n'ait servi de guide à M. de Four-

croy , déjà connu par d'autres ouvrages utiles.
(*Novelle letterarie.*)

M. Accii Plauti comediæ cum appositis Italico Carmine interpretationibus ac notis. Tomus primus continens Amphitryonem, Asinarium, & Aululariam. Mediolani 1780. Typis. Imper. Monast. Majoris. Grand in-8vo.

P. Terentii comediæ cum appositis Italico carmine interpretationibus ac notis. Mediolani, 1780 & 1781 Typis Monast. Imper. Majoris. 2 vol. grand in-8vo.

M. Annæi Lucani Pharsalia cum appositis italico carmine interpretationibus, ac notis. Tomus primus. Mediolani, 1781. Typis Monast. Imper. Majoris. Grand in-8vo.

Les quatre volumes que nous annonçons servent à indiquer une entiere collection des anciens poëtes latins , avec une traduction en vers italiens & des notes. Chaque volume coûte 4 paoli. On entreprend encore à Venise , une belle édition de tous les auteurs classiques latins , sur celle qui en a été faite à Manheim.

(*Novelle letterarie.*)

ELETTRA , Edipo , Antigona , tragedie di Sofocle , e il Ciclope dramma Satirico d'Euripide , &c. *Electre , Œdipe , Antigone , tragedies de Sophocle , & le Cyclope , piece satyrique d'Eurypide ; le tout nouvellement traduit du texte grec & enrichi de notes , par l'abbé François Angiolini , avec un essai de ses poësies italiennes , latines , grecques & hébraïques. A Rome , chez Louis Perego Salvioni ,*

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

imprimeur du Vatican , à la Sagesse , 1782 ;
in-8vo.

L'ouvrage que vient de publier M. l'abbé Angiolini mérite l'attention des gens-de-lettres ; il est composé de traductions & de pieces originales. Les traductions , qui forment la premiere partie , contiennent trois tragédies de Sophocle , & le Cyclope , piece satyrique d'Eurypide , son contemporain & son émule. M. l'abbé Angiolini a mis à la tête de son livre une dédicace en vers. Dans le discours préliminaire , qui vient ensuite , il rend compte de l'ouvrage en général. Après quelques légères notices sur la vie de Sophocle , viennent les trois tragédies de ce poëte , suivies du Cyclope d'Eurypide. Ici finit la premiere partie de l'ouvrage ; la seconde , qui est plus courte que l'autre , renferme un essai de poésies italiennes , latines , grecques & hébraïques.

(*Efemeridi letterarie.*)

ALLOCUTIO habita ab illustrissimo & reverendissimo D. D. Vitale Joseph de Bobus episcopo Faventino , in solemni consecratione ecclesie P. P. servorum B. Mariæ virginis Faventie octavo Kalend. Septembris MDCCLXXXII. Ex typographia Benedicti & Genestri. A Faenza.

Ayant eu l'honneur d'assister aux consécrations de deux églises , l'une à Imola , & l'autre à Cesene , faites par le souverain pontife Pie VI , l'évêque de Faenza prend occasion de dire dans l'exorde de son discours , qu'il a été comme ravi hors de lui-même à l'aspect de ces fonctions sacrées ; voici comme il s'exprime à ce sujet : *observantiam & reverentiam reposcebat principis*

veneranda majestas , religionem & ipsius excitabat admiranda pietas , divinum denique illud nescio quid , quod hominem totum circumdabat , atque implebat omnium oculos , & animos tenebat defigebatque. En parlant des discours prononcés par la sainteté , il dit : *vis summa , facilisque dicendi copia , atque altissima de ecclesiarum , quas dicavit , origine & progressu eruditio hominem in omni litterarum genere apprimè versatum patefaciebant.* L'orateur sacré pousse un peu trop loin l'hyperbole.

(*Efemeridi letterarie.*)

LE ODE di Anacreonte e di Saffo , recate in versi italiani , da Francisco Saverio de Rogati. Tomo primo , &c. *Les Odes d'Anacréon & de Sapho , traduites en vers italiens par François Xavier de Rogati. Tome premier.*

Πειρώ Ανακρεόντι συνέσπετο.

ANTHOL. fol. 92.

De l'imprimerie d'Ange Martini & compagnie
Colle, 1782 , in-8vo.

Voici une nouvelle traduction italienne d'Anacréon , après celles qu'en ont donné Corsini , Marchetti , Regnier Desmarais , Salvini , Rolli , François Catelano , le chevalier Pierre-Antoine Gaetani , sans compter les essais de traduction de Lorenzini & de l'abbé Conti. Pour faire connoître le mérite du nouveau traducteur , nous insérerons ici la première ode d'Anacréon.

S O P R A L A C E T R A .

O D E I.

Io di Cadmo ; io degli Atridi

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Alzar voglio i nomi all' etra :
Ma le corde , ma la Céttra
Non résonan che d'Amor.

Tutto cangio : al sen mi adatto
Nuova cetra , e corde nuove :
Di Cantar l'Erculee prove
Bel desio m'accende il cor.

Ma le corde rinnovate
Vibro invano , invan rallento :
Rende il solito concento
Ostinato il plettro ognor.

Per me dunque , invitti Eroï ,
Sempre addio : restate in pace.
La mia cetra contumace
Non résona che d'Amor.

S U R L A L Y R E.

O D E I.

» Je veux chanter les Atrides , je veux chan-
» ter Cadmus ; mais les cordes de ma lyre ne
» résonnent que l'Amour. Un jour je changeai
» les cordes de ma lyre , je chantois les tra-
» vaux d'Hercule , & ma lyre rebelle ne sou-
» piroit que l'Amour. Héros , je vous dis adieu
» pour toujours , ma lyre ne veut chanter que
» les Amours. «

(*Esmeridi letterarie , Nouvelle letterarie.*)

*DOMINICI Mariæ Becuccii Florentini ecclesiæ
S. Felicis ad Imam præpositi , & græcarum lit-
terarum in patrio seminario olim professoris ars
metrica , seu de græcorum prosodia tractatus
cum additamentis , observationibus & regulis*

nunc primum latino carmine expositis ad usum studiosæ in græca poesi juventutis. Typis Angelii Martini & sociorum Colle, 1782, in-4to.

Cet ouvrage est divisé en trois parties.

La première traite de *græcorum litteris & syllabis; de pedibus; de syzigiis, de versu, metro & rythmo, de metrorum generibus, de basi seu fundamento metrorum, & de carminum formis in cantu chorico.*

La seconde partie comprend *præcepta generalia de syllabarum græcarum, cum in medio, tum in fine dictionis extantium, brevitate ac longitudine.*

La troisième partie a pour objet de *figuris & de licentia, quam appellant, poetica vulgo minus intellecta.*

Le tout est enrichi d'exemples choisis. Les sources où l'auteur a puisé, sont le *trésor de la poésie grecque de Thomas Morel; l'art poétique de Scaliger; le vocabulaire d'Homere, par Wolfgang Seber; les épithètes grecques de Conrad Dinner; & enfin, plusieurs éditions choisies des poètes Grecs, comme par exemple l'Homere de Samuel Clarke, imprimé à Londres, & celui de Josué Barnes, publié à Cambridge; les Hymnes & les Epigrammes de Callimaque, cum notis variorum, publiés par Théodore Grævius; le Novus græcorum epigrammatum & poematum delectus cum nova versione & notis Thomæ Johnson, &c. La beauté de l'impression répond pleinement au mérite de l'ouvrage.*

(*Efemeridi letterarie.*)

MAGNITUDINUM exponentialium, logarithmorum, & trigonometriæ sublimis theoria, nova methodo pertractata. Auctore Petro Ferronio,

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

R. C. Petri Leopoldi Austriaci magni Etruriæ ducis mathematico, & in regiis Pisano ac Florentino lyceis publico matheſeos profefſore. Florentiæ, ex typographia Allegriniana, anno M. D. CC. LXXXII. Rei bibliographicæ præſidibus permittentibus. Grand in-4to. de 678 pages avec deux planches.

Cet ouvrage eſt une de ces rares productions ; qui font honneur au ſiècle & au pays qui les voyent naître.

(*Novelle letterarie.*)

DE epidemicis & contagioſis acroaſis.

. *Fungar vice cotis.*

HORAT.

acceſſit ſcheda ad catarrhum, ſeu tuſſim quam RUSSAM nominant pertinens. 1782, in-8vo. A Modene, chez Gregoire Settari.

Ce traité des maladies contagieuſes ne peut qu'être très-utile aux perſonnes de l'art. L'auteur eſt M. Roſa, premier profefſeur en médecine dans l'univerſité de Modene.

(*Eſemeridi letterarie.*)

ESPOSIZIONE in proſa Toſcana del I libro dell' Eneide di Virgilio, &c. *Expoſition en proſe Toſcane, du premier livre de l'Eneïde de Virgile, enrichi de réflexions & de notes diverſes ; par Americ Mini, de Florence.*

Res arduæ vetuſtis novitatem dare, notis authoritatem, obſoletis, nitorem, obſcuris lucem ; itaque etiam non aſſequutis voluiſſe perpulchrum atque magnificum eſt.

PLIN. in præfat. nat. hiſt.

Rome, 1782, in-8vo. chez Caſaletti.

Il manquoit aux Italiens une traduction de Virgile en prose. Les premiers livres de l'Enéide , que nous présente aujourd'hui M. l'abbé Mini , comme un essai de sa louable entreprise , ne pourront qu'augmenter le desir de voir bientôt la continuation & la fin de l'ouvrage auquel il travaille.

(*Effemeridi letterarie.*)

POLYMATHIA seu ad multiplicem scientiam brevis & accurata methodus quam illustrissimo ac reverendissimo domino Victori Giovardo utriusque signaturæ decano, &c. Romæ, chez Casalletti, 1782, in-8vo.

SAGGIO tecnico-aritmetico, geometrico, astronomico, &c. Essai technico-arithmétique, géométrique, astronomique, chronologique, ou méthode courte & facile d'exécuter les calculs relatives auxdites sciences, sans le secours de l'arithmétique ordinaire; par l'abbé D. Simon Arce. Rome, chez le même libraire, in-8vo. 1782.

Ce livre n'est point fait pour l'homme de lettres , ni pour celui qui a envie de le devenir , mais pour celui qui n'a aucune connoissance des regles arithmétiques. L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la premiere, l'auteur résout quelques problèmes arithmétiques de commerce, d'astronomie populaire ; dans la seconde, il traite du calendrier & des problèmes les plus intéressans, qui y sont relatifs.

(*Efemeridi letterarie.*)

A N G L E T E R R E.

A treatise on experience in physic, &c. *Traité sur l'expérience en médecine.* Londres 1782, 2 vol. in-12.

C'est une traduction de l'ouvrage allemand de M. Zimmermam, ami de M. Tissot, & le médecin de Haller.

(*Critical Review.*)

THE poetical works of John Scott, &c. *Les œuvres poétiques de Jean Scott, écuyer.* Londres, 1782, chez Buckland, in-8vo.

Ces poésies sont d'un Quaker. Amwell, poëme descriptif, & l'épique écrite en 1768, & quelques autres pièces, ont un degré de mérite poétique. L'Amœbée, les Eclogues orientales, les Odes, les Epîtres, &c. sont, pour la plupart, incorrectes.

(*Critical Review.*)

THE faithful shepherd, &c. *Le berger fidele, drame pastoral, traduit en anglois du Pastor-Fido du cavalier Guarini.* Londres, chez Robinson, 1782, in-8vo.

Le *Pastor-Fido* de Guarini, depuis un siècle, a toujours été un drame pastoral généralement admiré. Comme ce poëme est suffisamment connu, nous nous dispenserons d'en faire l'analyse.

(*Critical Review.*)

ILLUSTRATIONES of Euripides, *Eclaircissements sur*

sur Eurypides, par Richard-Paul Jodrell, écuyer, de la société royale. In-8vo. Londres, 1782, chez Doddsley.

Entre les différentes causes pour lesquelles les poètes se font lire avec beaucoup de difficulté, on peut compter la méthode obscure & fastidieuse avec laquelle la plupart de leurs passages sont expliqués par leurs commentateurs. L'ouvrage de M. Jodrell ne laisse plus rien à désirer sur Eurypide.

(*Monthly Review.*)

MÉMOIRS of Peter - Henry Bruce, Esq., &c. *Mémoires de Pierre - Henri Bruce, officier au service de Prusse, de Russie & de la Grande-Bretagne, contenant une relation de ses voyages en Allemagne, Russie, Tartarie, Turquie, & dans les Indes-Occidentales, &c. comme aussi plusieurs anecdotes secrètes très-intéressantes sur le Czar Pierre I. Londres, 1782, in-4to., chez Payne.*

Les premières qualités requises dans un ouvrage historique, sont l'authenticité & la vérité. Les mémoires que nous annonçons en portent l'empreinte. Ils attacheront toujours l'attention du lecteur, sans l'élégance & l'ornement du langage. Un récit fidèle de faits curieux & intéressans, rapportés d'une manière claire & simple, sera toujours agréé du public. Tel est l'ouvrage de M. Pierre-Henri Bruce.

(*Monthly Review.*)

REMARKS on M. Rousseau's *Emilius*, &c. *Remarques sur l'Emile de M. Rousseau, où l'on considère particulièrement la célèbre profession de*
Tome III. R

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

foi du Vicaire-Savoyard. Londres, chez Niccoll, 1782, petit in-8vo.

La meilleure partie de cet ouvrage est la métaphysique. L'auteur montre beaucoup de sagacité dans la plupart de ses remarques sur la matérialité & l'immatérialité, sur la liberté & la nécessité, sur l'origine du mal-moral & du mal-physique.

(Monthly Review.)

THE beauties of Hume and Bolinbroke. *Les beautés de Hume & de Bolinbroke.* Londres, 1782, chez Kearsley, in-8vo.

On donne en Angleterre les extraits des plus célèbres écrivains sous le nom de *Beautés*. Nous avertirons seulement les lecteurs que M. Kearsley a déjà publié les *Beautés* de Sterne, Walts & Fielding. Le prix de chacune de ces *Beautés* est d'une demi-couronne, (trois liv. de France.)

(Monthly Review.)

NINE discourses on the beatitudes, &c. *Neuf discours sur les béatitudes, par le Rév. Guillaume Smith, doyen de Chester.* Londres, 1782, chez Rivington, in-8vo.

Le style de l'auteur est simple & correct. C'est à M. Smith qu'on doit les excellentes traductions de Longin, de Thucydide, & de l'histoire des affaires de la Grece, de Xénophon.

(Monthly Review.)

TWO dissertations. I. On the Grecian mythology. II. An examination of sir Isaac Newton's objections to the chronology of the Olympiads, &c.

Deux dissertations, I. sur la mythologie grecque ; II. Examen des objections du chevalier Isaac Newton à la chronologie des olympiades ; par feu Samuel Musgrave, &c. Londres, 1782, chez Nichols, in-8vo.

L'auteur, avec beaucoup de raison, combat les assertions d'Hérodote, qui veut que la théologie des Grecs ne soit pas plus ancienne que les tems d'Homere & d'Hésiode ; il combat encore l'opinion de ceux qui prétendent que les Athéniens étoient une colonie d'Egypte, & il finit par dire que « les Grecs étoient un peuple *indigènes*, *αυτοχθόνες* ; que leur religion & leur mythologie leur appartenoient dans l'origine ; « M. Musgrave a mis beaucoup d'érudition & de critique dans cet ouvrage, qui ne peut qu'être bien accueilli des savans.

(*Critical Review.*)

HYMN to the sun, and the tomb, &c. Hymne au soleil, & le tombeau, élégie en prose poétique ; par l'abbé de Reyrac, censeur-royal, &c. traduit de la cinquième édition, par O... B..., écuyer. Londres, 1782, chez Kearsley, in-12.

L'ouvrage de M. de Reyrac étant suffisamment connu, nous n'en ferons aucune analyse. Le traducteur a réussi à faire passer dans la langue angloise les beautés de l'original. La préface qu'il a mise à la tête de sa traduction est pleine de goût & correctement écrite.

(*Critical Review.*)

BIOGRAPHICAL and literary anecdotes of William Bowyer, printer, &c. Anecdotes biographiques & littéraires de Guillaume Bowyer ;

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

imprimeur , & de plusieurs gens-de-lettres ses amis , par Jean Nichols. Londres, 1782, chez Nichols, in-4to.

Guillaume Bowyer, le sujet de ces mémoires ; naquit à Londres, en 1699. Son pere étoit imprimeur. En 1716, il entra au college de St. Jean, à Cambridge. Il lia une étroite amitié avec M. Marykland, M. Clarke & autres gens-de-lettres. En 1722, il quitta Cambridge, pour suivre avec son pere la profession d'imprimeur, où il développa son goût & sa critique, en corrigeant & enrichissant de notes, de préfaces & de dissertations plusieurs des auteurs Grecs & Latins, qu'il réimprimoit.

Son édition du testament grec, avec ses conjectures & observations, ses discours sur les mois des Hébreux, les années sabbatiques & les années de jubilé, son traité sur l'origine de l'imprimerie & autres ouvrages, ont été accueillis généralement, & sont des preuves incontestables de ses connoissances.

M. Bowyer fut marié deux fois ; de sa premiere femme il eut un fils, actuellement vivant ; il mourut le 18 novembre 1777, âgé de 78 ans.

A ses qualités littéraires il joignoit un excellent caractère moral, qui lui gagna l'amitié & la protection des personnes les plus distinguées en tout genre.

Entre ceux dont il est fait mention dans les mémoires de M. Bowyer, on voit Ephraïm Chambers, principalement connu par son *Encyclopédie*, qui parut en 1728.

Chambers fut enterré à Westminster, où l'on

voit l'inscription suivante , composée par lui-même :

*Multis pervulgatus ,
 Paucis notus ,
 Qui vitam , inter lucem & umbram ,
 Nec eruditus , nec idiota ,
 Literis deditus , transigit ; sed ut homo
 Qui humani nihil à se alienum putavit.
 Vitâ simul & laboribus fundus ,
 Hic requiescere voluit ,*
 EPHRAIM CHAMBERS , F. R. S.
 Obiit XV Mart. MDCCXL.
 (Critical Review.)

REFLECTIONS upon the present state of England and the independance of America , &c. Réflexions sur l'état présent de l'Angleterre & l'indépendance de l'Amérique ; par Thomas Day, écuyer. Londres , 1782, chez Stockdale. In-8vo.

L'auteur commence son ouvrage par un tableau frappant de la situation présente des affaires publiques de l'Angleterre ; il se déclare en faveur de l'indépendance de l'Amérique.

(Critical Review.)

AN INTRODUCTION to the study of litterature &c. Introduction à l'étude de la littérature, tome 1, in-12. chez Doddsley, Londres, 1782.

Cet ouvrage présente à la jeunesse une suite de leçons instructives & importantes. Les maximes en sont courtes & claires. Nous en traduirons ici quelques-unes.

DE LA DIVINITÉ. Leçon 37.

Dieu a fait toutes choses.
 Il est la source de vie.
 Il conserve toutes les créatures.
 Il environne l'univers de ses bras.
 Il est présent dans toute la nature.
 Il voit toutes nos actions.
 Il connoît nos secretes pensées.
 Il est le pere de miséricorde.
 Il est l'aide du foible.
 Ses loix sont sages & bonnes.
 Sa parole est vraie.
 Ses œuvres sont infinies.

TABEAU DE LA CRÉATION. Leçon 61.

Quelle magnifique scene se présente devant nous!
 Que le spectacle de la nature est charmant!
 Que son aspect est beau!
 Que le soleil est majestueux!
 Quel tableau inimitable dans les nues!
 Quelle sérénité dans l'air!
 Que de richesses autour de nous!
 Quelle étonnante variété de créatures vivantes!
 Quelle baume dans les fleurs!
 Quelle verdure agréable dans les prairies!
 Quelle douce mélodie dans les bois!
 Que les œuvres de dieu sont glorieuses!

Le plan de cet ouvrage est neuf. Il n'en paroît encore que le premier volume; s'il a l'approbation du public, le second ne tardera pas à paroître.

(*Critical Review.*)

AN entrance into the sacred language &c. *Introduction au langage de l'écriture sainte, contenant les regles nécessaires de la grammaire hébraïque, en anglois; par le rev. C. Bayley. In-12. Londres, chez Longman, 1782.*

La grammaire de M. Bayley est une des plus complètes que nous ayons; il y a fait entrer le texte original de plusieurs chapitres & histoires utiles des livres sacrés. Cet ouvrage peut être d'un grand secours pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la langue hébraïque.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

DER christen-lehrer ueber die apostel-geschichte, Predigten, &c. *Le Pédagogue chrétien ou les sermons de M. Hess, diacre de l'église de Frauenmünster à Zurich, sur les actes des apôtres : 1ere. décade. A Zurich, 1781, in-8vo. de 156 pag.*

Ces dix sermons n'embrassant encore que les 13 premiers versets du livre, à ce compte on doit s'attendre à quelques centaines. Ils sont propres à inspirer aux incrédules du respect pour le christianisme, & à édifier les fideles. Il y regne de la chaleur; mais on y desire plus de lumière. Le langage du cœur y dégénere quelquefois en obscurité mystique. A force de s'étendre on perd la force, on tombe dans la déclamation, & on n'évite quelquefois pas le trivial. Les délicats sur la langue y rele-

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vent des expressions & des constructions provinciales.

La ville de Zurich a fourni encore dans l'année 1781, deux autres recueils de sermons.

Le premier recueil de M. Trumpi, diacre à Schwanden, intitulé : *Predigten gehalten bey auffer ordentlichen anlaessen* ; Sermons prononcés dans des circonstances particulières, in-8vo. de 128 pages, est agréable à lire & solidement pensé ; le troisieme sur-tout, de la puissance & de la bonté de dieu à l'égard des nations, à l'occasion de la grande inondation de 1779.

Le second recueil de M. F. Wafer, curé de Bischofzell, est intitulé : *Sammlung einiger predigten* : recueil de quelques sermons, in-8vo. de 354 pag. Si son style est quelquefois négligé, il montre toujours par-tout la confiance & l'affection d'un pere.

Le Manuel des prédicateurs, *Handbuch fur prediger*, contenant un grand nombre de sermons, se continue, & on en a déjà la onzieme partie.

SUPPLEMENTA ad sex institutionum mathematicarum volumina, &c. *Supplémens aux six volumes d'institutions mathématiques* de Charles Scherffer, prêtre, docteur en philosophie & professeur impérial de mathématiques. A Vienne, chez Trattner, 1782, in-4to. de 175 pag. & six planches de fig.

Ces supplémens sont ajoutés par l'auteur même M. Scherffer, pour compléter ses élémens de mathématique spéculative & pratique, publiés en 1770---1777. On y trouve entr'autres articles la comparaison & l'examen des expérien-

des de Godin & la Condamine sur les longueurs du pendule, & on confirme par des calculs très-exacts les mesures données par M. Liesganic, des différences de longueur du pendule à Paris & à Vienne, sur quoi il est observé que dans l'*Encyclopédie*, au mot *pendule*, plusieurs points ne sont pas traités avec la précision qu'on avoit droit d'attendre de M. d'Alembert.

BEYTRAEGE zur mathematik, *Mémoires de mathématique*; par M. Scherffer, &c. A Vienne, chez Trattner, 1781, in-8vo. de 225 pag. & 19 fig.

Cet ouvrage du même auteur, imprimé avant le précédent, contient une méthode extraordinaire de mesurer des hauteurs & des longueurs perpendiculaires; des problèmes sur les sections coniques; une pyramédométrie; & des problèmes de perspective.

GESCHICHTE der transalpinischen Daciens, &c. *Histoire de la Dacie Transalpine*, par M. Sulzer, 3me. vol. de la partie géographique ou de la première partie. A Vienne, 1782, grand in-8vo. de 705 pag., sans compter la table pour les 3 premiers vol.

L'auteur décrit ici l'état politique de la Moldavie & de la Valachie en 12 chapitres qui se suivent dans cet ordre. Des sciences, des dignités & offices, de la justice, de l'état militaire, du cérémonial de la cour, des finances & de la population; du commerce tant intérieur qu'avec les pays circonvoisins; du clergé, des anciens évêchés catholiques de Milkow & Ardschisch,

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

subsistans encore en partie ; de la liberté des églises luthériennes dans les deux principautés ; des armoiries des Valaques & des Moldaves ; du despotisme Valaque & Moldave. En résumant tous ces chapitres , on apprend en général que tous les établissemens de ces malheureuses contrées , semblent n'avoir pour fin que l'oppression des sujets. Déplorable est l'état des sciences , aussi l'état de la jurisprudence , l'état de guerre ou de résistance , celui du commerce & de la population , &c. L'instruction y dépend de moines faméliques & chagrins , dont l'ignorance est aussi grande qu'elle le doit être dans un gouvernement de ce despotisme. Les poésies valaques qu'on rapporte ont leurs agrémens ; mais toutes viennent d'auteurs Saxons. La bibliothèque valaque consiste en 31 morceaux , la plupart de dévotion. Remarquez que dans ces 31 morceaux , on oublie certainement la version des évangiles de la bibliothèque de Buttner , imprimée à Blasendorf , siége de l'évêque Grecuni , & peut-être d'autres. Voltaire y est lu de tous ceux qui entendent le françois. M. Sulzer a traduit en françois la métaphysique de Darjes & son droit naturel pour l'instruction des Valaques qui peuvent l'entendre ; mais ils ne le goûtent pas. Les loix y ont si peu d'autorité , que le comble du bonheur , c'est d'avoir à faire à un magistrat naturellement équitable. Le code d'Alexis Aristin , composé par ordre de l'empereur Jean Commene , & traduit en valaque en 1652 , n'a aucune vigueur dans ces principautés , quoi qu'en dise M. Pray. Les revenus du hospodar ou prince de Valachie , vont ordinairement par an à trois millions d'écus au lion ou florins d'Empire , & la population n'y surpasse pas 300,000 hommes. La Moldavie ne rapporte

qu'un million & demi de florins ; & n'a qu'environ 200,000 habitans. Dans les deux principautés, il faut payer de nouveau à la Porte tous les trois ans le droit de confirmation, si le prince n'est pas déposé ou étranglé avant ce tems. Les finances ont leurs fermiers & sous-fermiers, & ce qui échappe au prince, ceux-là le dérobent. Une partie des représentations de l'auteur sur le commerce, a déjà eu son effet. Il est lui-même nommé de la part de la cour de Vienne, son consul en Valachie. M. Benko lui doit ce qu'il a écrit de plus intéressant sur les évêchés de Milkow & d'Ardſchich. Les luthériens ont un clocher à leur église de Bukarest, & l'infortuné Grégoire Gika leur a accordé la même liberté en Moldavie. Les chrétiens sont bien plus à plaindre dans ces principautés engagées à des chrétiens, que dans les autres états du Turc, où ils n'ont à payer qu'un ducat ou 110 paras par tête.

On voit à Cologne un mémoire en 52 pages in-folio, touchant la succession des filles aux fiefs de Cologne, dans lequel on défend l'investiture d'un fief de Manderscheid, accordée au comte de Belderbusch, premier ministre, contre les difficultés élevées au conseil-aulique de l'Empire par la comtesse de Sternberg. Les formules des lettres d'investiture qui y sont rapportées, ne contiennent rien dont on puisse induire l'idonéité des filles à y succéder aussi. Leur exclusion est fondée sur les premiers principes du droit féodal, qui souffrent d'autant moins d'exception dans les pays ecclésiastiques, que sur-tout à Cologne peut-être, la plupart des fiefs ont été cédés avec de grands avantages pour les vassaux. Ainsi le contrat entre le seigneur suzerain

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& le vassal , doit être jugé suivant le droit commun. Un cas de présomption contre le droit des femmes à la succession de fiefs , c'est quand il a été engagé au seigneur pour sa sûreté , au lieu d'argent pour le service militaire. Dans l'archevêché de Cologne , ce n'est que dans des cas particuliers & exactement déterminés , qu'il a été quelquefois permis aux femmes d'hériter des fiefs. Les privilèges accordés aux archevêques de Cologne par l'empereur Charles IV , ses successeurs , & même Léopold , les autorisent à saisir les fiefs après l'extinction de la ligne masculine , quand même les femmes de la même extraction s'en seroient mises en possession.

Dans le second volume de l'*Encyclopédie par ordre de matière* , imprimée à Berlin chez Nicolai , 1782 , in - 8vo. de 730 pages , on a , IV. une partie d'histoire-naturelle qui comprend la minéralogie classée comme dans Veltheim , la mécanique , l'optique , le magnétisme , l'électricité & les sons. V. L'astronomie avec ses applications , la géographie mathématique , l'architecture navale , la chronologie & la gnomonique. VI. La géographie physique. VII. La religion philosophique , la théologie naturelle & la morale. Le rédacteur , M. Klugel , ne se fie pas toujours à ses propres lumières. Il a travaillé aux articles de minéralogie sous les yeux de Mrs. de Veltheim & de Crell : ceux de chimie sont de ce dernier. Dans l'astronomie , on n'a pas omis la nouvelle planète télescopique Uranus. M. Klugel possède l'art d'être clair sans être diffus.

Une société de savans , jointe à plusieurs professeurs de l'université , publie à Fribourg en

Brîsgaw un nouveau *Journal* qui a commencé le premier janvier 1782, & dont les six premiers mois composent un volume de 581 pag. in-8vo. Chaque cahier contient quatre sortes d'articles, 1°. les ordonnances du souverain : suivant ce titre , le premier volume contient déjà par extrait, trente ordonnances ou ordres de S. M. I. en matiere de religion. 2°. Divers traités, par exemple , de la liberté de la presse , des exemptions des cloîtres. 3°. Des extraits & examens de livres nouveaux touchant la religion & l'éducation. 4°. Des nouvelles littéraires & autres sur ces deux grands objets ; on y trouve un catalogue de livres élémentaires prescrits pour les colleges. Ce nouveau journal est intitulé *Der Freymuthige : Le franc Ecrivain*.

M. Dohm, de Lemgo vient d'y faire sa quatrième livraison de matériaux pour la politique, & l'histoire la plus moderne. Il a rassemblé le *Mémoire concernant l'administration provinciale, les observations sur le mémoire justificatif de la cour de Londres, &c.* toutes choses communes, mais qu'on aime à voir réunies. Il a accompagné plusieurs articles de ses notes.

Ce qu'on a de la vie du marquis de Pombal en italien, vient d'être habillé en allemand, par M. Jagemann, avec ce titre : *Leben Sebastian-Joseph Von Carvalho und Melo*. A Dessau, de l'imprimerie des savans, 1783, 2 part. (2 rthlers). Malgré tous les changemens faits à son original italien par le traducteur Allemand, il n'a pas présenté le marquis de Pombal sous un jour favorable. On impute à ce ministre d'avoir emprisonné, pendant son administration ou, envoyé à Angola, à Goa ou au Brésil, 9640 personnes,

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dont 3970 doivent avoir été innocens. Il faut sans doute être très-habile pour calculer & distinguer si bien le nombre des innocens & des coupables. On assure que la reine a rétabli dans le calendrier les Sts. Grégoire VII, Ignace de Loyola, & François - Xavier, qu'il en avoit rayés, &c.

JUGEMENT des savans de Goettingen sur certains livres françois.

Traité de la construction des vaisseaux avec éclaircissémens & démonstrations touchant l'ouvrage intitulé : *Architectura navalis mercatoria*, &c. par Frédéric-Henri de Chapman, chevalier de l'ordre royal de l'Epée, premier constructeur des armées navales, & de l'académie de Stockholm ; traduit du suédois, publié avec quelques notes & additions pour en rendre la lecture indépendante du grand ouvrage en planches du même auteur : *Architectura* &c. mentionné ci-dessus ; par M. Vial du Clairbois, sous-ingénieur-constructeur & de l'académie royale de marine ; à Paris chez Durand, 1781, in 4to. de 184 pages, sans compter la dédicace & la préface de 33. La singularité du titre du livre original mérite qu'on le rapporte entièrement. Le voici : *Architectura navalis mercatoria, navium varii generis mercatoriarum, capulicarum, cursoriarum, aliarumque cujuscumque conditionis vel molis formas & rationes exhibens, exemplis ære incisis, demonstrationibus denique, dimensionibus calculisque accuratissimis illustrata : autore Friderico Henr. Chapman. S. R. Majest. Naupego, R. Acad. Scient. Succ. Membro. Holmæ 1768*, sur papier impérial in-fol. avec 62 planches de fig. gravées avec beaucoup de justesse & d'exactitude. La

première traduction de ce grand atlas maritime suédois, publié à Paris en 1779, est faite avec si peu de connoissance du sujet, & si exorbitamment défectueuse, que cette seconde étoit absolument nécessaire, au cas qu'il puisse être réellement utile en France. Le nouveau traducteur, M. Vial du Clairbois, déjà connu par d'autres écrits sur la même matière, en possède, comme son auteur, dans un degré peu commun, les connoissances théoriques & pratiques. Il s'est proposé pour but de rendre le livre suédois aussi intelligible & profitable à ceux qui n'en ont pas le précieux atlas, qui coûte au moins 70 rixdales. Dans ce dessein, il y a inséré les peu de planches de l'atlas qui sont indispensables pour comprendre le texte, & il a retranché les parties du texte qui n'étoit destiné qu'à expliquer l'atlas : ainsi tout le chapitre 12 est supprimé. Quelquefois M. Vial du Clairbois paroît n'avoir pas lui-même parfaitement entendu son auteur ; il a commis aussi des erreurs considérables de calcul en plusieurs endroits ; & omis entièrement des articles importants. Les preuves de ceci se rencontrent dans ses notes pages 5, 23, 71, 128. Ses notes 164 & 169 réunies ensemble, sur les voiles, contiennent presque autant de matière solide qu'il y en a dans tout *l'art de la voilure* de M. Romé. M. Loewenorn, Danois, officier de mer, a eu part à la version, qui est sans aucune comparaison infiniment meilleure que la précédente, moins intelligible aux François, pour qui elle a été exécutée, qu'aux étrangers septentrionaux ; parce que le premier traducteur ignorant les termes techniques correspondans n'a pu souvent les employer. Plusieurs fois ne sachant comment traduire, il a laissé les mots suédois qui ne présentent aucun sens à un François. Par exemple, que peut en-

tendre un françois par ces termes : *bois de rançom*, pag. 92 de la version in-fol. C'est vraisemblablement d'une semblable ignorance que procedent des omission de tables essentielles & de la description d'échelles pour mesurer la capacité & la charge des navires. La nouvelle version est exempte de la plupart de ces défauts, quoiqu'elle laisse beaucoup encore à desirer dans un art qui est en plusieurs lieux une espece de secret de famille enveloppé d'obscurité, & auquel la plupart ne travaillent qu'à tâtons. Cependant l'habile auteur Suédois, convient qu'avec la plus exacte observation des regles de théorie & de pratique, il peut arriver qu'on réussisse mal, sans en pouvoir découvrir la cause. Heureusement le grand nombre d'excellens vaisseaux qui remplissent les ports est une preuve que ce cas est bien rare.

HISTOIRE des quatre dernieres campagnes du maréchal de Turenne, dédiée & présentée au roi par M. le chevalier de Beaurain. Paris, 1778, in-fol. avec 24 cartes.

Ce bel ouvrage est composé sur les manuscrits originaux authentiques du maréchal, communiqués par le duc de Bouillon, & sur d'autres documens également authentiques. On n'y a point fait usage des vies de Turenne, ci-devant imprimées, ni de l'histoire de ses deux dernieres campagnes par Deschamps, témoin oculaire, nonobstant qu'elle soit la plus estimée, & encore moins de l'histoire publiée par Sandras, recueil tissu de mensonges & de sottises ; ni de celle de l'abbé Raguenet, bien écrite, mais inutile au soldat ; ni de celle de Ramsai, qui n'a pas assez profité des Mss. de Turenne, qu'il a

eus aussi entre les mains, ayant trouvé plus court de la composer avec les matériaux déjà mis en ordre, quoique son ouvrage soit néanmoins exact, militaire & instructif; ni de la vie insérée par l'abbé Perrau, entre les *Hommes illustres de France*; ni enfin de la compilation allemande, imprimée depuis quelques années, à laquelle on a joint quelques pieces originales mutilées, extraites du recueil de lettres en 8 vol. in-12. pour servir à éclaircir l'histoire de Louis XIV. M. de Beaurain assure qu'il n'a rien avancé, dont il ne soit en état de fournir la preuve. Plus historien que panégyriste, ses jugemens paroissent impartiaux. Souvent il blâme librement Turenne, bien loin de le justifier en tout. Dans sa préface il réfute deux opinions communes, la première, que c'est à l'évêque de Wurtzbourg qu'il faut imputer la réunion de Montecuculli aux Hollandois vers le Rhin, parce que l'évêque, contre sa promesse, auroit livré aux Impériaux le pont de sa capitale pour leur passage, au moyen de quoi ils s'emparèrent de toutes les provisions de Turenne à Wertheim, en 1673. Une lettre de l'intendant de l'armée au ministre de la guerre, détruit cette opinion, en assurant que malgré cette perte, le pays étoit si bien avitaillé qu'on n'y manqueroit de rien. Ainsi ce sont uniquement les savantes manœuvres de Montecuculli qui ont forcé Turenne à rétrograder. La seconde opinion regarde le duel proposé à Turenne, par l'électeur Palatin, au sujet de l'incendie de quelques villages du Palatinat. Colini nie la vérité du cartel dans un mémoire imprimé à Mannheim en 1767. Pour la prouver, M. de Beaurain rapporte la copie de trois pieces originales, dont la première est le cartel même dont le patriotisme & le style honorent

l'électeur ; la seconde est la réponse qu'y fit Turenne de sang - froid , en assurant que l'accusation étoit sans fondement ; la troisième , une dépêche du maréchal à Louvois , à ce sujet , dans laquelle il avoue avoir lu le cartel à ceux qui étoient présens quand il le reçut. Plusieurs écrivains confondent mal-à-propos cet incendie de plusieurs villages en 1674 , avec celui du Palatinat , exécuté en 1688 , treize ans après la mort de Turenne. Cette histoire de Turenne est digne d'être mise à côté des campagnes du maréchal de Luxembourg , & de celles du grand Condé. L'auteur fait espérer qu'il donnera successivement les autres campagnes de son héros , depuis qu'il a commencé de commander les armées , & ensuite celles des maréchaux de Créqui , de Catinat , de Berwick & du duc de Vendôme.

TRAITÉ de la vérité de la religion chrétienne , tiré en partie du latin de M. J. Alph. Turretin , par J. J. Vernet P. & P. A Geneve , tome 8 , in-8vo. de 485 pag. tom. 9 , de 410 , 1782.

C'est la suite de l'apologie du christianisme entreprise par le vénérable vieillard en qui l'âge n'a point affoibli la vigueur , lorsqu'il s'agit de combattre les ennemis de la foi. A quelque prolixité près , & un penchant naturel pour les digressions qu'on doit lui permettre , il écrit toujours avec érudition , simplicité & énergie. Ces deux nouveaux volumes démontrent l'origine divine du christianisme , par sa merveilleuse propagation , en sorte qu'il étoit déjà devenu la religion des peuples éclairés même

avant Constantin. On s'y étend beaucoup sur l'objection que J. C. n'a point laissé d'écrits. Une digression contre l'*Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, lequel porte faussement le nom de M. Freret, occupe aussi un espace considérable du 8e. vol. Plus de la moitié du neuvième sert à défendre l'authenticité du passage de l'historien Josèphe, touchant J. C. sur laquelle M. Vernet paroïssoit indécis dans les précédens. Malgré la peine qu'il se donne, ses raisons ne persuadent pas : mais il prouve, qu'on a eu à Rome les *Acta Pilati*. Cependant il n'est pas toujours exact dans ses citations : par exemple, lorsqu'au sujet de ces actes, il cite les deux apologies de Justin-le-Martyr, qui n'en fait mention que dans une ; la première de l'édition des Bénédictins. Il fait dire à Eusebe que les païens ont inventé les *Acta Pilati*, par ordre de l'empereur Maximin, tandis qu'Eusebe dit seulement que les païens les ont inventés, sans l'attribuer à aucun ordre de cet empereur. M. Vernet travaille à la suite de cet ouvrage estimable.

MÉMOIRES chronologiques & dogmatiques pour servir à l'histoire ecclésiastique, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions & des remarques critiques. A Nîmes, 1781, 2 vol. grand in-8vo.

L'ordre chronologique le plus exact pour les années, les mois & même les jours, est observé dans cette espèce d'histoire-ecclésiastique du dix-septième siècle, prolongée jusqu'après la mort de Louis XIV, & sous ce point de vue elle a son utilité. A l'exception de l'histoire des illumina-

nés d'Espagne & de Molinos , l'auteur n'a gueres pour unique objet que la France , théâtre alors de révolutions en matiere de religion. L'auteur approuve la révocation de l'édit de Nantes , avance qu'elle eût suffi pour mériter à Louis XIV le surnom de Grand , réduit à quelques milles les centaines de mille réfugiés hors du royaume , & élève le pape au-dessus de tous les conciles. De-là on doit juger de la maniere dont il s'exprime sur les quatre articles du clergé , l'expulsion des jésuites par Henri IV , & lorsqu'il s'agit de gens que cette société envisageoit comme ses ennemis. S'il ne justifie pas les perfidies les plus odieuses de ses partisans , toujours il les vante comme des actions très-utiles : par exemple en rapportant l'histoire du faux Arnauld , connue autrement sous le nom de *fourberie de Douai* , il tient l'auteur de cette comédie , bien dédommagé des injures , dont on l'accabla pour un artifice dont il auroit eu tout lieu de se féliciter , à cause du service qu'il a rendu à l'église , si la sincérité & la droiture n'en avoient pas été offensés. En voilà assez pour laisser juger dans quel esprit ces mémoires ont été composés.

D A N E M A R C K.

DANORUM Norvagorumque in litteris excolendis diligentiam, in erroribus judicandis moderationem tribus orationibus explicuit D. Nicolaus Edinger Balle, theologus Hauniensis. Præmissa est epistola ad Walchium theologum Gottingensem primarium, de legibus studiorum in Daniâ latis nostro tempore. *Trois discours de M. Nicolas Edinger Balle, théologien de Copenhague, sur l'application des Danois & des Norvégiens à cultiver les lettres, précédés d'une lettre à M. Walchs, célèbre théologien de Gottingen, sur les loix portées en Danemarck de notre tems, touchant les études.* A Copenhague, chez Proft, 1782, in-8vo. de 132 pag.

M. Balle, maintenant évêque - coadjuteur de Selande, nous informe par sa lettre, des changemens apportés en Danemarck depuis environ six ans, dans l'instruction & les usages non-seulement des autres écoles, mais aussi de l'université même de Copenhague. Dans le premier des trois discours, nous apprenons que les personnages les plus considérables & les plus savans, ont été employés par ordre du roi à la formation des nouveaux établissemens, & que M. de Guldberg, ministre-d'état, s'en est principalement occupé. Une partie de ces nouveaux établissemens est destinée uniquement pour les étudiants, une autre pour les autres écoles, & encore une autre, au moyen duquel deux cents jeunes gens sont nourris & logés à l'université, & sont continuellement surveillés & exercés. Les fréquentes épreuves auxquelles ils sont soumis publiquement, sont autant d'aiguillons pro-

près à exciter au travail les maîtres & les élèves. On leur a prescrit les livres élémentaires dont ils doivent se servir. Le discours les indique. L'évêque de Selande traite dans les deux autres de la tolérance de religion en Danemarck, tant suivant les loix que suivant l'usage. Il distingue deux sortes de tolérance ; la première embrasse tous ceux qui n'appartiennent point à l'église dominante en se conformant à trois préceptes supposés déjà même par l'auteur ; ne contraindre personne à la religion : ne punir personne civilement à cause de sa religion : ne condamner personne. Les sectateurs de différentes religions sont soufferts en Danemarck, pourvu qu'ils soient paisibles & tranquilles. L'autre tolérance, regarde les erreurs des membres de l'église dominante. On se contente alors de séparer les docteurs de leurs disciples. Mais même en ce cas, ces docteurs doivent être traités avec douceur. Les exclure de la société est une voie de droit qui peut être employée par le magistrat. Les ecclésiastiques qui s'écartent avec opiniâtreté des doctrines prescrites, perdent avec raison leur charge, mais ils conservent leurs droits civils, leur bien, leur honneur, & on pourvoit à leur subsistance. Ainsi les plaintes sur l'intolérance en Danemarck sont dénuées de fondement. L'objection prise de la conduite des Danois envers Jean de Lasko & ses partisans, tombe d'elle-même, quand on fait les vraies circonstances de l'affaire. Sous le regne de Frédéric V, un jeune homme qui s'étoit permis des railleries & des blasphêmes contre la religion, fut exilé dans l'éloignement, où il fût entretenu aux dépens du roi, quoiqu'auparavant il fut dans l'indigence ; & sous le regne du roi d'aujourd'hui, un prédicateur, ayant attaqué les prin-

ci-paux dogmes de la religion, fut déposé sans autre peine, & il obtint une pension de huit cents thalers pour sa subsistance.

DYRENE histoire, &c. *Histoire des animaux ou description du théâtre d'histoire-naturelle de Copenhague*, par M. Brunnich. A Copenhague, 1782, 1er. cahier du 1er. vol. in-8vo. de 76 pag. avec 7 planches de fig.

L'abrégé de l'histoire des sciences du Danemarck, particulièrement en ce qui a le plus de rapport à l'histoire-naturelle, depuis la fondation de l'université de Copenhague, intéressera par sa nouveauté les étrangers qui pourront le lire. Sans doute qu'il y en aura fort peu, la langue danoise n'étant pas très-familière en Europe. Il seroit donc à souhaiter que ces sortes de livres fussent écrits en latin, comme les discours précédens. Quoi qu'il en soit, après avoir reconnu les bienfaits des rois, & d'autres grands & favans envers l'université dont ils ont enrichi le cabinet de physique, M. Brunnich s'attache à donner une description exacte des animaux de la grande collection royale, commençant par ceux qui sont allaités : comme l'homme, le singe, &c. Après qu'il aura achevé ce travail, il tâchera de donner aussi la description des momies apportées d'Egypte par M. Niebuhr.

H O L L A N D E.

NATURKUNDIGE verhandeligen van Petrus Camper over den oran-outang &c. *Mém. de Pierre Camper sur l'oran-outang & quelques autres especes de singes ; sur le rhinoceros à double corne , & sur le renne.* A Amsterdam , chez les héritiers Meijer & Warnars , 1782 , grand in-4to. de 235 pages , & 9 belles planches.

En feuilletant Aristote , Galien & Pline , on trouve que les anciens connoissoient neuf especes de singes ; 1°. *Pithecus* , le singe d'Egypte sans queue ; 2°. *Choiropithecus* , avec une petite queue ; 3°. celui à la tête de chien ; 4°. *Cynocephalus* , singe à queue avec de grandes dents incisives , un menton de galoche & de petits pouces ; 5°. *Cebus* d'Ethiopie , à longue queue , avec des mains ressemblantes à celles de l'homme ; 6°. *Lynx* , qui nous est inconnu ; 7°. & 8°. le *Satyre* & le *Sphinx* , tout deux à queue , avec des poches aux joues ; 9°. *Callitrix* d'Egypte à barbe & à queue. Le nombre des côtes varie dans les singes. Ordinairement ils en ont plus que les hommes. Cependant un jeune negre disséqué en 1758 , en avoit huit comme la plupart des singes. Dans trois autres negres on n'en a trouvé que sept. Le *Gibbon* de Linné en avoit sept vraies & six fausses. M. Camper croit que tous les *orang-outangs* viennent de Borneo , que le comte de Buffon n'a pas vu le véritable , & qu'il a été trompé par Tulpius & Tysson. Linné , Hoppius , &

& Brisson se sont trompés de même ; les vraies descriptions sont celles d'Edward & d'Allamand. M. Camper a reçu en 1770 le premier orang-outang femelle dont il donne les des-
fins. Depuis il en a obtenu quatre autres , outre la femelle qui se trouve dans le cabinet de la Haye , tous véritables , roux de poil , & semblables pour la figure. Le plus grand n'avoit que deux pieds & demi du Rhin. Ils étoient tous très-jeunes , & doivent avoir quatre pieds de hauteur dans leur parfaite grandeur. L'*Yocko* de Buffon n'est pas représenté au naturel. Il a copié celui du cabinet du roi : sur quoi il est à observer que toutes les peaux d'animaux s'allongent dans la préparation qu'on leur donne pour les conserver ; par exemple , celle d'un *Pecari* s'est allongée d'un tiers. Ainsi il y a bien de la différence entre une pareille peau bourrée & l'animal naturel. M. Camper en prend occasion de communiquer son ingénieuse méthode d'ôter leur peau aux animaux sans l'allonger. Après cette opération , il fait faire un modele du corps qu'il enduit de plâtre , & revêt ce modele de la peau. Faute d'une méthode aussi simple tous les quadrupedes sont défigurés dans les plus fameux cabinets. M. Camper conserve dans le sien un orang-outang ainsi modelé & recouvert. Il n'a pas manqué d'observer particulièrement toutes les parties qui distinguent l'orang-outang de l'homme. A l'égard de ce que M. Allamand montre comme une main d'orang-outang , il prouve que c'est la pate droite de devant d'un ours.

Quoique M. de Buffon soit d'avis que les Grecs & les Romains n'ont point connu le rhinoceros à double corne , M. Camper tâche de prouver que c'est l'*Opossum* de Plutarque , il

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

entend également de ce rhinoceros le vers de Martial,

Namque gravem Geminò cornu sic extulit ursum,

qui a beaucoup tourmenté les interpretes, & l'on doit entendre également du même rhinoceros, Pausanias, lib. 9, c. 21. Les cinq rhinoceros qu'on a montrés en Europe depuis 1513, n'avoient qu'une corne; mais la tête que M. Camper a reçue du cap de Bonne-Espérance, a précisément deux cornes, telles que Pausanias les décrit, la plus petite derriere l'autre, telles qu'on les voit sur quatre médailles de Domitien, à Cassel en petite statue de bronze, & aussi en mosaïque de Preneste. Job, c. 39, v. 9, doit être entendu de ce rhinoceros, de même, psaume 22, v. 22, & c'est aussi le sentiment de M. Michaelis. Il y a un grand nombre de pareilles doubles cornes dans les cabinets des curieux, la plupart venant d'Afrique, les rhinoceros d'Asie n'ayant qu'une corne d'une substance différente. Linné soutient que le rhinoceros d'Afrique tue en lechant, ce qui surprend M. Camper, puisque sa langue n'est point rude.

La figure du rhenne dans Buffon vaut mieux que celles d'Allamand & de Rudinger. On en a vu un vivant à Cassel, &c.

F R A N C E.

BIBLIOGRAPHIE instructive, tome IX, partie estimative du prix des livres rares & précieux. Volume grand in-8vo. de 640 pages, sur papier vélin de France : avec approbation & privilège du roi.

P R O S P E C T U S.

» La bibliographie instructive, par Guillaume-François de Burre, libraire de Paris, est certainement de tous les ouvrages de ce genre ; celui qui contient les détails bibliognomiques les plus étendus & les plus exacts. L'auteur ayant supprimé les discussions littéraires, & s'étant borné sagement à donner sur les livres les seules connoissances qu'on pût exiger d'un homme de sa profession, a beaucoup mieux réussi dans cette partie que tous ceux qui avoient avant lui traité la matière en littérateurs & en bibliognostes tout à la fois ; aussi son ouvrage est-il devenu le manuel de tous les curieux. Si les amateurs y trouvent encore à désirer, & les critiques à reprendre, il n'en est pas moins vrai qu'au moyen des légères additions & corrections que les uns & les autres y demandent, cette bibliographie est fondamentale & de première nécessité pour quiconque veut se former un cabinet de livres rares & précieux. «

» Cependant cet auteur n'a rempli que la moitié de son objet : car s'il donne d'amples & d'assurés renseignemens pour distinguer les exemplaires précieux, d'avec ceux qui n'ont pas de valeur, soit pour être incomplets, soit pour être d'éditions tronquées ou mal soignées ; non-seulement il ne fournit au-

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cun moyen de juger généralement du degré de rareté des livres rares, mais il laisse une incertitude entière sur l'estimation du prix des livres précieux. «

» Il n'y a personne qui ne sente l'extrême inconvénient qui résulte de ces omissions; & c'est pour y suppléer en quelque sorte, que, dans toutes les collections tant soit peu remarquables, on a toujours le soin de rassembler un nombre de catalogues de bibliothèques avec les prix de la vente; supplément insuffisant par le peu de termes de comparaison, & d'un usage fastidieux par les longues recherches qu'il exige.

» Ce sont ces mêmes recherches, déjà si pénibles pour un petit nombre d'articles, que l'on n'a pas craint de faire pour tous les articles de la bibliographie instructive & du catalogue de M. Gaignat, qui en forme la suite. Ils ont été collationnés sur une collection de plus de douze cents catalogues. On peut juger des soins, des dépenses & des travaux que ces opérations ont entraînés. «

» On fait imprimer cet ouvrage sur du papier vélin, sans *pontuseaux* ni *verjures*, le premier qui ait été fabriqué en France; & l'on n'est pas guidé dans ce choix par un vain luxe typographique, puisque les expériences faites à la manufacture de Courtalin, prouvent que de deux feuilles de papier, relevées au même instant sur la même forme, & fournies d'une égale quantité d'étoffe, un cordon fait avec celle qui a des verjures & des pontuseaux n'a pu lever un poids de cinquante-deux livres sans se rompre, tandis que le cordon formé avec le papier vélin, soutient un poids de plus de cent livres. Ainsi c'est procurer le plus grand avantage à un livre qui doit être feuilleté sans cesse,

que de le faire imprimer sur cette sorte de papier ; indépendamment de la beauté du coup-d'œil que la finesse & l'égalité du grain doivent donner à l'impression. «

» Le papier sera donc le même que celui du feuillet joint pour modèle au prospectus ; ce papier est fabriqué dans la manufacture & par les soins de M. Réveillon, que l'éclat, le goût & la variété de ses papiers tontiffes & peints ont fait connoître si avantageusement. «

» On voit sur le feuillet joint au prospectus ; que la longueur de chaque page est divisée en deux parties, & sa largeur en dix colonnes, dont cinq larges contiennent les noms de ceux à la vente de qui les livres se sont vendus, le prix marqué à côté dans la colonne plus étroite. Un point après certains prix, signifie qu'il faut y ajouter quelques sous, depuis 5 jusqu'à 10 ; & deux points, depuis 10 jusqu'à 15 : au-dessus de 15 sous on a marqué une livre de plus. En tête de chaque colonne est le N^o. correspondant de la bibliographie ; quelquefois, mais rarement, accompagné de ces signes (1) ou (2) ; lorsqu'il est question dans le même article de plusieurs ouvrages ou de diverses éditions. Chaque colonne contient la place de vingt noms de bibliothèques (*), dont la plus ancienne remonte à près de cent cinquante ans. Cela posé, voici les conclusions qu'on en peut tirer sur le degré de rareté d'un livre, & sur le véritable prix

(*) Ces noms sont quelquefois suivis d'une étoile * quand le livre est en grand papier, d'un (d) quand il est imparfait ; & de ces lettres r, b, c, v, qui désignent la couleur rouge, bleue, citron, verte, &c. quand la reliure est en maroquin.

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'on lui doit attribuer : lorsque les vingt places seront toutes remplies, on peut assurer que le livre est commun ; si le prix l'est aussi, c'est ce que les amateurs appellent un bouquin : si le livre s'est vendu peu fréquemment & toujours à bon marché, c'est un vrai bouquin ; mais s'il s'est vendu rarement & cher, c'est un livre à la fois rare & précieux. Pour déterminer son prix, on doit regarder comme une maxime certaine, que l'opinion générale, en toute espece de valeur arbitraire, est la loi qui en fixe le taux. En effet, si quelques livres sont portés à un prix fou dans des ventes célèbres, & rabaisés à un prix très-inférieur dans d'autres ventes *borgnes*, la collection totale des ventes doit renfermer toutes les encheres raisonnables, & donner le prix moyen d'une maniere bien plus assurée que les ventes à l'amiable des libraires ; car ceux-ci tirant leurs livres des ventes à l'enchere, gagnent dessus, & ajoutent à la valeur réelle du livre, le gain que les desirs effrénés des amateurs leur donnent occasion de faire. «

» Les encheres raisonnables l'emportant donc toujours à la fin & de beaucoup sur celles qui ne le sont pas, parce qu'au bout du compte personne n'aime à être dupe, & que peu de gens sont destinés à l'être perpétuellement ; la règle pour trouver le prix moyen, est d'additionner tous les prix des ventes par lesquelles un même livre a passé, & de diviser la somme par le nombre des ventes. Exemple : le N°. 2245 s'est vendu à la premiere vente 32 l., à la seconde 26 l., à la troisieme 20 l., à la quatrieme 31 l., à la cinquieme 30 l., à la sixieme 29 l., à la septieme 30 l., à la huitieme 28 l., à la neuvieme 34 l., à la dixieme 36 l., à la onzieme 30 l., à la douzieme 29 l., à la treizieme 32 l., à la quatorzieme 31 l., à la quinzieme 28 l., à la seizieme 33 l., à la dix-septieme 30 l., à la dix-huitieme 27 l., à la dix-neuvieme 35 l., à la vingtieme 32 l.

zieme 37 l. ; en tout 412 l. Divisant cette somme par le nombre treize , qui marque combien de fois le livre s'est vendu , il vient pour prix moyen 31 l. 13 sous , & pour faire voir tout de suite combien peu les variations excessives en plus ou en moins , influent sur ce prix moyen , je suppose que le même livre soit porté follement , dans la premiere vente qui se fera , à quatre louis , la somme totale 508 l. , le nombre des ventes quatorze ; divisant l'un par l'autre , on a 36 l. 6 sous ; ainsi le prix moyen aura été augmenté de 4 l. 12 sous. Le prix moyen , déterminé de cette maniere , est donc un guide certain pour le présent & même pour l'avenir , tant qu'il apparait par la suite des ventes que les prix n'ont pas continuellement augmenté ; mais alors même la regle a son application , car il est aisé de tirer de la progression successive une augmentation moyenne , qu'on n'aura plus qu'à ajouter au prix moyen : ce seroit l'inverse , si le prix alloit toujours en diminuant. «

» On donnera au commencement de l'ouvrage une table chronologique & une autre table alphabétique des catalogues qui ont servi à le composer. «

» Le volume se délivrera en décembre 1783 , au plus tard , à tous ceux qui auront envoyé , d'ici au 30 juin , franche de port , à M. Réourné , rue de Poitou au Marais , au coin de la rue de Limoges , une souscription conçue dans les termes suivans :

Je m'engage à payer 10 livres à M. RÉTOURNÉ ; pour l'exemplaire que je retiens du tome onzieme de la bibliographie instructive , sur papier vélin , semblable au modele du prospectus , & à retirer

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cet exemplaire sur l'avis que ledit sieur m'en fera parvenir.

FAIT à

ce

1783.

(Qualité & demeure.)

» Passé le premier juillet prochain on ne pourra plus se procurer d'exemplaire ; & c'est pour donner le tems , à toutes les personnes qui ont la bibliographie instructive , de se faire inscrire , qu'on a pris le long terme de six mois. «

» Ceux qui voudront des exemplaires in-4to. papier de Hollande , le spécifieront , & les payeront à l'ordinaire 24 l. parce que ce papier cassant & mauvais à l'user , est en outre le plus ingrat de tous pour l'impression. Si l'on préfère d'avoir ce volume de format in-4to. sur papier vélin , incomparablement supérieur à celui de Hollande par sa beauté & sa bonté , on ne le payera que 21 l.

Les amateurs des belles éditions nous sauront gré de leur annoncer ici l'entreprise la plus vaste , & la plus précieuse qui ait jamais été conçue ; c'est l'*Encyclopédie méthodique* qui leur est proposée par souscription au prix de 1800 liv. pour 106 volumes de discours in-4to. grand papier ; & 7 volumes de planches , imprimées en entier par M. Didot l'ainé , avec ses nouveaux caractères. On ne peut mieux faire connoître cette entreprise , qu'en laissant parler l'éditeur lui-même. C'est ainsi qu'il s'exprime dans le prospectus qu'il vient de publier.

» Plusieurs personnes qui ont souscrit pour l'édition de l'*Encyclopédie* en petit papier , nous ayant représenté qu'il ne suffisoit pas de faire une édition qui fût à la portée des fortunes les moins aisées ; qu'il y avoit en France &

chez l'étranger des amateurs riches & curieux qui fouscricroient avec plaisir pour une belle édition de cet ouvrage, le plus considérable de la nation ; c'est par respect pour leurs avis, & par l'envie de satisfaire tout le monde, que nous nous sommes déterminés à publier le prospectus de cette édition, & que nous avons engagé le sieur Didot l'aîné à se charger seul de l'exécution de cette entreprise, pour laquelle on n'emploiera que du papier grand raisin double, des meilleures fabriques de l'Auvergne, & du poids au moins de trente-six livres la rame. Cet imprimeur se propose de monter pour cette belle édition un atelier qui le mette à portée de remplir, au gré des amateurs, tout ce que promet cette souscription : il ne donne point ici le modèle du caractère, qui n'existe point encore ; mais on peut être assuré que ce caractère, qui doit être un peu plus fort que le *cicero* du prospectus, sera gravé avec précision, fondu avec exactitude, & conforme, pour les proportions, au caractère qui a servi à l'édition des *Peintures trouvées à Rome*, & à celui qui sert actuellement à l'édition du *Théâtre choisi de P. Corneille*, qui va paroître incessamment, & dont on ne tire que deux cens exemplaires. «

» Mais comme on ne pourroit entreprendre sûrement & avec confiance une édition si considérable, & qui exige tant de frais, sans être au moins assuré de la rentrée de ses fonds ; que les avances d'une pareille entreprise, qui ne doit jamais être suspendue ni retardée, forment un objet très-important, parce que les papiers qu'on doit y employer n'existant ni dans les manufactures, ni dans les magasins, il faut en faire fabriquer une quantité considérable avant

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de commencer, & qu'il faut de plus avoir le tems de graver & de fondre les caractères, de monter plusieurs presses nouvelles, de s'assurer d'un local convenable, &c. c'est par toutes ces considérations, qu'en ouvrant dès ce jour une souscription, elle sera rigoureusement fermée pour tout le monde le 1^{er}. mai 1783.

» Comme il est impossible de faire une belle édition en tirant à gros nombre, on ne recevra que six cens souscriptions, & l'édition n'aura lieu qu'autant qu'il y aura cinq cens souscripteurs. Si, contre toute attente, le nombre des amateurs ne s'élevoit pas à cette quantité d'ici au premier mai prochain, à cette époque l'argent sera sur le champ rendu aux souscripteurs. Le nombre des souscriptions étant rempli au premier mai, on fera graver & fondre les caractères nécessaires à cette entreprise, & fabriquer les papiers convenable, & l'on mettra sous presse au premier mai 1782. A la fin de chaque mois, à commencer à cette époque, le public recevra régulièrement deux volumes de manière que les volumes de cette édition, une fois en vente, seront toujours publiés deux à deux, & qu'elle sera finie & terminée en cinq ans, à compter du premier mai 1784, c'est-à-dire, peu de tems après l'édition du petit papier. «

» On gravera exprès pour cette édition de nouvelles planches de toutes les figures; elles seront tirées sur du grand raisin fin double d'Auvergne de la première qualité; & afin que le public puisse avoir toute sûreté à cet égard, on s'engage à représenter les planches des deux éditions aux personnes qui voudroient s'en convaincre par elles-mêmes. «

» Nous laissons la liberté aux souscripteurs de l'édition, petit papier, de faire l'échange de

leurs billets de souscription contre ceux de l'édition grand papier, & on leur tiendra compte de la totalité de ce qu'ils auront payé jusqu'à ce jour. Mais afin de ne point embarrasser la comptabilité dans cette grande entreprise, & de prévenir les embarras de ces échanges, nous prions les souscripteurs anciens de nous mander simplement, par un écrit signé d'eux, qu'ils sont dans la volonté de souscrire à l'édition de Didot l'aîné, & on fera leur compte en leur envoyant le premier volume de planches, & en faisant reprendre les volumes de discours qu'ils ont reçus; de sorte que leurs paiemens soient de niveau avec ceux des nouveaux souscripteurs. «

» Le prix de chaque volume in-4to. grand papier, de 75 à 80 feuilles, sera de 15 liv. en blanc; & chaque volume de planches de 290 à 300 planches, sera du prix de 30 liv.; ainsi le public n'aura jamais à payer à-la-fois, & par mois, plus de 30 liv., soit pour une livraison de deux volumes de discours, soit pour une livraison d'un volume de planches. «

» La souscription est actuellement ouverte; & on paie, en se faisant inscrire, la somme de 72 liv. On tiendra compte de cette avance sur les trois dernières livraisons, pour lesquelles on ne payera que 18 liv. On délivrera à chaque souscripteur une quittance d'à-compte, conçue en ces termes :

» Je reconnois que Monsieur.... a souscrit
» pour un exemplaire grand papier de l'*En-*
» *cyclopédie méthodique*, en 106 volumes de
» discours & 7 de planches, & qu'il a payé la
» somme de 72 l. à compte de celle de 1800 li-
» vres, conformément au prospectus de sous-
» cription. «

» On imprimera à la tête du premier volume la liste des personnes qui ont souscrit pour cette grande entreprise. La souscription de cette édition étant fermée à l'époque du premier mai 1783 , nous nous obligeons de ne pouvoir la continuer , sous quelque prétexte que ce soit , & nous prenons cet engagement , tant pour nous que pour nos ayans cause. «

» La brochure de chaque volume in-4to. en carton , coûtera 12 sols. On ne peut faire relier cet ouvrage , que lorsque le dernier volume aura paru , parce que c'est le vocabulaire universel qui indiquera l'ordre des volumes en y renvoyant. Le papier qu'on emploiera au discours de cette édition , sera de même qualité que celui qu'on emploie aux planches de l'édition petit papier. On peut voir le premier volume de planches , hôtel de Thou , rue des Poitevins :

» *N. B.* Cette édition , que nous annonçons au prix de 1800 livres , paroîtra peut-être chère à quelques personnes , comparée au prix de l'édition en petit papier ; mais elles doivent considérer qu'on ne peut la tirer qu'à très-petit nombre , & que le prix des livres est toujours en raison du nombre du tirage , & de la beauté des caractères , du papier & de l'impression : elle est d'ailleurs bon marché , comparée au prix de la première édition qui s'est vendue jusqu'à 1800 liv. , puisqu'elle comprendra le même nombre de planches , qu'elle renfermera *moitié plus de discours* , & qu'elle sera d'une exécution infiniment supérieure. «

» S'il y a quelques volumes de plus , les souscripteurs ne les payeront que moitié du prix de la souscription. «

» On souscrit à Paris , chez Panckoucke ,

hôtel de Thou, rue des Poitevins ; à Liege, chez Plomteux, imprimeur des états ; à Londres, chez Elmsly, dans le Strand. «

VOYAGE aux Indes-Orientales & à la Chine, fait par ordre du roi, depuis 1774 jusqu'en 1781, dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences & des arts des Indiens, des Chinois, des Pegouins & des Madégaſſes ; ſuivi d'observations ſur le Cap de Bonne-Eſpérance, les iſles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques, & de recherches ſur l'hiſtoire-naturelle de ces pays, par M. Sonnerat, commiſſaire de la marine, naturaliſte, penſionnaire du roi, correfpondant de ſon cabinet & de l'académie royale des ſciences de Paris, membre de celle de Lyon, deux volumes in-4to., enrichis de cent-quarante gravures exécutées par d'habiles artiſtes ; quatre-vingt-cinq ſont relatives aux coſtumes, aux arts, aux monumens & aux cérémonies religieuſes des Indiens & des Chinois ; les autres repréſentent des quadrupèdes, des oiſeaux & des plantes.

L I V R A I S O N.

La beauté de l'édition pour laquelle on n'a épargné ni ſoins ni dépenses, les détails neufs, curieux & intéreſſans que l'ouvrage renferme, doivent lui mériter une place dans les bibliothèques les mieux aſſorties.

Il contient l'hiſtoire des révolutions de la preſqu'île de l'Inde, ſa topographie, ſon commerce, les mœurs, les uſages de ſes habitans, l'état où ils ont porté les ſciences, leur mythologie & leur religion.

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Un mémoire sur les arts & les sciences des Chinois, avec quelques détails relatifs à leurs mœurs.

L'histoire des révolutions arrivées depuis un siècle dans les royaumes du Pégû & d'Ava, les mœurs des Pégouins & leur commerce avec les nations Européennes.

Des détails sur l'île de Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, les îles de France & de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines & les Moluques.

Une table des routes du vaisseau sur lequel l'auteur s'est embarqué, & des vents qui ont régné, avec des observations nautiques.

Enfin des descriptions exactes des objets nouveaux relatifs à l'histoire-naturelle dans le regne animal & le regne végétal.

L'édition in-4to. se vend 48 liv. en feuilles, 51 liv. brochée en carton, & 56 liv. reliée en veau.

56 l. en grand papier d'Hollande.

124 l. avec les planches enluminées sur papier d'Hollande, & le corps de l'ouvrage sur papier de France.

160 l. avec le corps de l'ouvrage & les planches enluminées sur grand raisin de Hollande.

Les enlumineurs sont dirigés par les demoiselles de Surugues, connues par leurs talens dans la peinture ; on ne pourra délivrer le second volume des exemplaires enluminés, qu'à la fin de mars ou en avril.

Il y a aussi une édition in-8vo. en 3 volum. ; ornées de 7 grandes gravures : prix 13 l. 4 s. br., & 16 l. rel. en veau.

Ceux qui voudront mettre à la tête de l'ouvrage la belle carte des Indes & de la Chine

de M. de l'Isle , & celle du théâtre de la guerre dans l'Inde , par M. Bourcet ; comme elles n'appartiennent point à l'auteur , elles se payeront séparément , la premiere 1 l. 16 s. , & la seconde 2 livres.

Cet ouvrage se distribue :

A Paris , chez l'auteur , M. Sonnerat ; rue St. André-des-Arts . vis-à-vis celle de l'Eperon , maison de M. Ménissier , marchand d'étoffes de soie.

Frouillé , libr. , sur le pont Notre-Dame.

Nyon l'aîné , rue du Jardinier.

Barrois le jeune , rue du Hurepoix.

A Lyon , chez Jean-Marie Bruyset , pere & fils , rue St. Dominique.

Louis Rosset , rue Merciere.

A Geneve , chez Barthélemi Chirol.

L'auteur enverra son ouvrage dans tout le royaume , franc de port , en lui faisant remettre à Paris le prix des exemplaires qu'on demandera , suivant la différence des papiers , & il prie d'affranchir tous les ports d'argent & de lettres.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- V** OYAGES autour du monde & vers les deux
Pôles, par terre & par mer, pendant les années
1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773,
1774, & 1776 ; par M. de Pagès. Pag. 3
- Histoire d'Ecosse depuis l'établissement de la réfor-
me jusqu'à la mort de la reine Marie ; par
Gilbert Stuart.* 41
- Histoire des quatre dernières campagnes du maré-
chal de Turenne ; par M. le chevalier de
Beaurain.* 45
- Mélanges tirés d'un petit porte-feuille. Iere. partie.* 16
- Cours complet d'agriculture théorique, pratique,
économique, & de médecine rurale & vétérinaire,
suivi d'une méthode pour étudier l'agriculture
par principes : ou dictionnaire universel d'agri-*

DES MATIERES. 425

*culture ; par une société d'agriculteurs , & rédigé
par M. l'abbé Rosier. Tome II.* 77

*Etrennes aux Sociétés qui font leur amusement
de jouer la comédie , ou Catalogue raisonné &
instruëtif de toutes les tragédies , comédies , des
théâtres françois & italien , actes d'opéra , opéra-
comiques , pieces à ariettes & proverbes qui peu-
vent facilement se représenter sur les théâtres par-
ticuliers.* 104

*Mémoires de M. de Gourville , conseiller-d'état ,
concernant les affaires auxquelles il a été em-
ployé par la cour , depuis 1642 jusqu'en 1698.* 108

*Histoire généalogique & diplomatique des comtes du
pays de Juliers : ouvrage posthume de M. Kre-
mer , &c. mis au jour par M. Lamey.* 125
*Nouveaux contes de Fées , entremêlés de quel-
ques historiettes amusantes , pour servir de suite
à toutes les bibliothèques amusantes , ou de
campagne.* 152

*Mémoire sur la question : Depuis quand le
droit romain est-il connu dans les provinces
des Pays-Bas Autrichiens , & depuis quand
y a-t-il force de loi ? Qui a remporté le prix
de l'académie impériale & royale des sciences
& belles-lettres de Bruxelles , en 1782 ; par
M. Ferdinand Rapedius de Berg.* 164

Essai sur la liberté humaine, par Jean Rotheram.

177

Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois. Lettre H h. Suite des livres écrits en françois sur les arts mécaniques ; les statuts & réglemens de ces arts, leur état & leurs progrès jusqu'à la fin du seizième siècle.

183

Transactions philosophiques de la société royale de Londres. Tome LXXI pour l'année 1781. Part. II.

192

M É L A N G E S.

De l'histoire des nations sauvages. Des lumières que l'antiquité nous fournit sur ce sujet.

204

Lettre sur l'usage des carrosses.

218

Lettre de M. Harduin, secrétaire de l'académie d'Arras, aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux, sur un point d'orthographe, pour répondre à la critique de M. Courtalon, insérée dans le volume de janvier dernier.

221

Traduction d'un discours en vers adressé par Charles-Quint à Philippe Second, en lui remettant le gouvernement des Pays-Bas ; par M. Rhynirs Feith. Piece qui a remporté la médaille d'or de la société poétique de Leyde, en 1782.

224

DES MATIERES. 417

- Lettre d'un amateur au rédacteur du Mercure*
au sujet des nouveaux caractères de M. Didot. 232
- Mélanges touchant les artistes & les arts en*
Allemagne. 234

POÉSIES FUGITIVES.

- L'orage calmé. Fable allégorique ; par M. l'abbé*
*A * *.* 268
- Au ministre pacificateur ; par M. le marquis de*
Ximenez. 269
- Au même ; par M. Blin de Sainmore.* 270
- Imitation d'un morceau de Claudien ; par M. le*
*chevalier de B * *.* 271
- Aux auteurs du Journal de Paris, en leur en-*
voyant les vers à M. Maréchal. 272
- A M. Sylvain Maréchal, après avoir lu le re-*
cueil de contes pastoraux, intitulé, l'Age-d'Or ;
par M. Mayeur de St. Paul. 273
- Le repentir ; par M. Maffon de Morvilliers.* 274
- Epître à M. Blanchard ; sur son bateau volant ;*
par M. le comte Raiecki. *ibid.*
- A Mademoiselle Aurore ; par un abonné Espa-*
gnol. 279
- A la laitrière de M. Greuze, tableau original du*
*cabinet de M * * ; par M. de Choisy.* 280

<i>Anecdote sur le portrait du roi ; par M. Guye-</i>	
<i>tand.</i>	281
<i>Le procureur affairé ; par M. N***.</i>	282
<i>La patience à l'épreuve ; par M. Pons de Ver-</i>	
<i>dun.</i>	ibid.

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie françoise.</i>	283
II. <i>Musée de Paris.</i>	ibid.
III. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	288
IV. <i>Société royale de médecine de Paris.</i>	289
V. <i>Académie des sciences , arts & belles-lettres</i> <i>de Châlons-sur-Marne.</i>	290
VI. <i>Académie royale des belles-lettres de la Ro-</i> <i>chelle.</i>	ibid.
VII. <i>Académie de Göttingen.</i>	291

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	296
	<i>Comédie françoise.</i>	297
	<i>Comédie italienne.</i>	300

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE.
CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Article très-intéressant pour les alchymistes ;
extrait de l'Universal magazine.* 308
- II. *Extrait d'un mémoire sur les extraits de ré-
glisse ; lu à la séance publique du college
de pharmacie , de l'année 1782 ; par M.
de la Planche.* 318
- III. *Précis des observations météorologiques faites
à Bruxelles pendant l'année 1782 ; par M.
le baron Poerderlé.* 322

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Récit d'un événement extraordinaire arrivé à
St. Seine-sur-Vingeanne , la nuit du 7 au
8 octobre , 1782.* 344
- II. *Lettre sur l'abus des liqueurs spiritueuses ; par
M. Jeannet des Longrois.* 351

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE
COMMERCE.

- I. *Lettre sur une très-belle espece de bled noir ;
tirée des Affiches du Dauphiné ; par
M. Martin, l'aîné.* 354
II. *Ecole de boulangerie à Amiens.* 356
III. *Belle espece de melon.* 361

TRAITS DE BIENFAISANCE ;
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ;
DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 363
ANECDOTES. SINGULARITÉS. 372
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 376

ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	384
ALLEMAGNE.	391
DANEMARCK.	406
HOLLANDE.	408
FRANCE.	411

